PUZZLE

LES TROIS STRUCTURES DE LA PERSONNALITÉ

VIRGINIE KYBURZ

Auto-édition électronique

(c) 2019

PSY-CO
Centre de compétences
en psychologie

P S Y - C O . C H

Virginie Kyburz

À mes patients de prison
que j'ai dû quitter prématurément

Les sujets délinquants symbolisants sont des révoltés
Ils se battent contre l'insanité
C'est pour cette raison que je les aime tant

A J., qui m'a libérée,
tout en restant enfermé… pour l'instant

TABLE DES MATIÈRES

Préface
Note liminaire de l'auteure
Prologue
Introduction - Les structures de la personnalité : une nouvelle proposition....12
La psychanalyse à l'épreuve de la clinique....26
Le cadre de référence : l'approche structurelle....32
Remarque sur la nosographie psychiatrique....40
Chapitre I – Représentation de soi et intersubjectivité....42
Quelques syndromes éclairants....57
Déficit de théorie de l'esprit et d'empathie....59
Quand une chose est une chose....90
Chapitre II – La capacité symbolique....92
Qu'est-ce que le symbole ?....94
Le langage est symbolique… ou ne l'est pas !....106
Le trouble de la fonction symbolique....112
Clinique du sujet non symbolisant....113
Origine : le trouble de la capacité d'ambivalence....121
Phylogenèse....130
Comprendre les hallucinations et le délire....135
Conclusion : une nouvelle conception....141
De la résistance que cette nouvelle théorisation va immanquablement susciter dans le monde psychanalytique….....148
Chapitre III – Les formes de la souffrance psychique : approche structurelle....154
Structure non symbolisante....191
La logique du délire....204
Structure symbolisante (névrotisante) : un continuum....209
Névrose, structure névrotique, donc de facture hystérique....218
La logique du désir....230
La désaffection....235
De la culpabilité....240
Structure transgressive....248
La logique de la perversion....255
La sexualité transgressive....262
Une nouvelle hypothèse : le fantasme original....265
Chapitre IV – Puzzle....268
Chapitre V – I Origins....283
Chapitre VI – La thérapie par le diagnostic....285
Chapitre VII – D'autres approches, d'autres voies....296
Structures psychiques et théorie de l'attachement....296
Le traumatisme....300
Genèse : retour aux sources de cette nouvelle conception....307
Conclure… et poursuivre....320
Remerciements

L'auteure

Virginie KYBURZ

Psychothérapeute formée à l'approche psychanalytique (adultes, enfants, groupes, couples).
Psychologue clinicienne spécialisée en psychologie légale ainsi que dans la prise en charge des personnes haut potentiel.
Fondatrice du collectif professionnel pratiquePsy (bilans psychologiques, consultations bénévoles en faveur de personnes migrantes, expertises auprès des tribunaux).
Anciennement assesseure de l'Autorité de Protection de l'Enfant et de l'Adulte pour les tribunaux régionaux.

Domaines de compétence : psychothérapie psychanalytique ; examen de personnalité (testing projectifs et d'intelligence) ; expertise psycho-légale (pénales et civiles, majeurs et mineurs) ; intervention dans le domaine de la protection des mineurs ; management d'équipe ; formation et supervision (psychopathologie, diagnostic et traitement, intervention psycho-socio-éducative).

Site internet et articles de blog :
www.psy-co.ch

Chaîne YouTube :
https://www.youtube.com/channel/UCfN2hiqzvzVV2wH_8-pGQgg

Podcasts SoundCloud :
https://soundcloud.com/virginie-kyburz

www.psy-co.ch
info@psy-co.ch

www.pratiquepsy.ch

PRÉFACE

« Rien n'est permanent, sauf le changement », Héraclite

« La psychologie est issue de la philosophie » selon l'auteure de cet ouvrage innovant et percutant. La philosophie utilise l'art du questionnement sur soi et sur le monde et cherche à apporter une vision élargie des phénomènes. Son intention première est de clarifier les pensées et dévoiler les fondamentaux de notre existence et de notre perception du monde de manière logique. C'est un face à face avec l'ignorance. Le fabuleux « Connais-toi toi-même » socratique invite à regarder à l'intérieur de soi, prendre conscience de soi pour pouvoir connaitre le monde. Le dedans et le dehors sont intimement liés. Le dedans conduit à une manière de percevoir le dehors et c'est en quelque sorte tout le propos de cet ouvrage.

En philosophie, il n'y est pas question de symptômes mais de système. En psychologie, on remplace le terme système par celui de structure de la personnalité. La vision que développe Virginie Kyburz, dans cet ouvrage, est que « ce qui compte ce n'est pas le visible, le symptôme, mais l'invisible » et c'est le rôle primordial du diagnostic structurel. Trois structures de la personnalité qui se fondent sur un cadre de références psychanalytiques complet – et remodelé ! Trois structures de la personnalité qui sont analysées et fondées sur une longue et diversifiée pratique clinique de l'auteure.

De solides expériences donc qui ont conduit à l'élaboration d'une nouvelle manière de penser les fondamentaux de la psychologie et de proposer des innovations. Celle-ci portent principalement sur :

- les caractéristiques constitutives du diagnostic structurel de la personnalité avec comme cœur de l'évaluation la capacité de symboliser
- les origines mêmes des différences structurelles : impact de l'environnement affectif ou ontogenèse qui démarre dans la vie intra-utérine
- le passage possible ou non d'une structure de la personnalité à l'autre et donc une remise en question des constats sur les capacités évolutives des individus
- la manière de concevoir le traitement thérapeutique dont l'adaptation doit nécessairement dépendre de la structure de la personnalité

La quête de liberté et de sens de l'auteure transpire à chaque ligne, à chaque explication. Les concepts de capacité symbolique, d'ambivalence et d'intersubjectivité sont reliés dans une danse qui témoigne de toute la complexité

du diagnostic structurel. Il s'agit d'aller au-delà du sens commun des mots et de mettre entre parenthèse nos croyances et nos a priori pour entrer à notre tour dans la danse.

Que d'intuition et de répétition pour aller véritablement à la rencontre d'une pensée étrangère. C'est précisément un travail de philosophe phénoménologique que l'auteure nous livre ici : prendre conscience que ses connaissances la limitaient dans sa pratique clinique, mettre entre parenthèse des théories respectées et respectables et enfin aboutir à un nouveau regard, une redécouverte des êtres humains.

Transmettre ce nouveau savoir à travers un livre ne manquera pas de trouver des oppositions mais certainement également des réflexions complémentaires et du dialogue pour enrichir encore une pensée foisonnante et bienveillante. A nous lecteurs et lectrices, faisons honneur à ce travail, pour ne pas nous laisser entraîner par des jugements hâtifs et privilégier l'expérience, et lisons ces pages avec humilité ! Qu'elles soient à l'origine de prises de conscience et de volonté d'approfondissement et de formation pour les milieux professionnels.

Vanessa Wirth

Note liminaire de l'auteure

Ce livre devrait être lu en fonction des besoins du lecteur, de sa recherche personnelle ou professionnelle.

Le lecteur avide de comprendre ce qu'il éprouve dans sa vie de couple se rendra directement au chapitre « Puzzle ».

Le lecteur psychanalyste lira sans doute le tout, dans l'ordre.

Le lecteur moins averti des notions psychanalytiques ira à la pêche, ça et là, en fonction de ses interrogations cliniques du moment...

Je n'ai qu'un conseil au sujet de la meilleure façon d'appréhender ce livre : « Feel free », comme dit un sage homme cher à mon coeur.

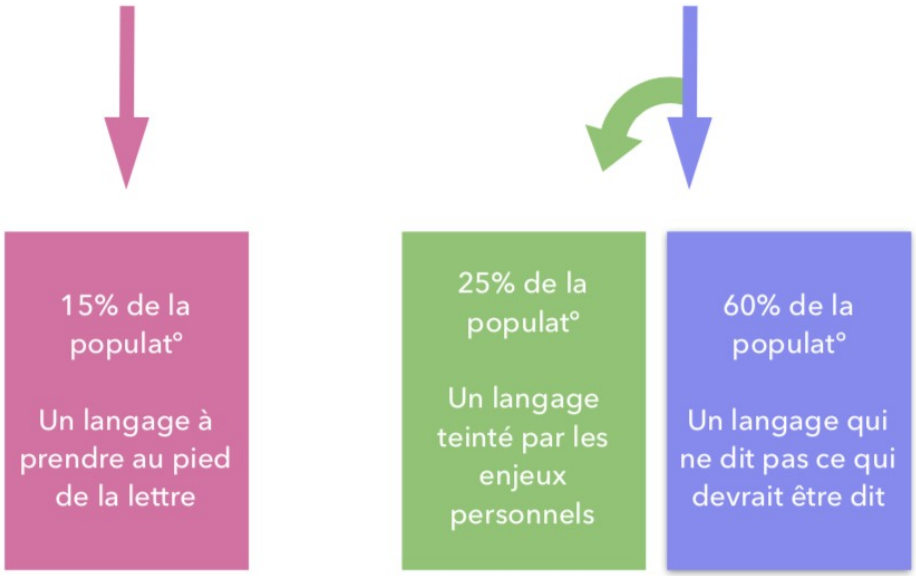
Bonne lecture :-)

Virginie Kyburz

Prologue

Il était une fois l'espèce humaine...

Elle était constituée d'individus qui ne partageaient pas tous le même langage. D'où des incompréhensions majeures entre les humains. Dans l'espèce humaine, l'individu naissait avec un cerveau rose ou avec un cerveau bleu. Si le petit bleu grandissait principalement avec des figures d'attachement roses, il verdissait.



Il y avait donc, sur la planète Terre, au sein de la population humaine, trois façons de voir le monde. Chaque catégorie structurelle avait ses codes et sa manière particulière de fonctionner.

La grande erreur de l'être humain, celle qui causait des troubles au sein de l'espèce, c'était de croire que tous ses congénères partageaient le même monde que lui de représentations, de valeurs et de croyances.

Introduction - Les structures de la personnalité : une nouvelle proposition

« Je ne crois plus à ma *neurotica* »[1] ;
Sigmund Freud à Wilhelm Fliess en 1897

La proposition qui est faite ici est nouvelle. Elle synthétise un certain nombre de données que j'avais besoin de lier entre elles pour comprendre le sens que les agirs violents prennent dans la psyché humaine. De multiples sources sont venues alimenter ma pensée, celle d'une psychologue clinicienne et psychothérapeute, attachée à la science et à sa méthode. Ces sources proviennent de divers champs tels la biologie, l'éthologie, la primatologie, l'anthropologie, les neurosciences, la psychiatrie, en passant par la linguistique. Leurs apports seront déclinés, une théorisation neuve étant évidemment toujours redevable des héritages du passé. Mais, avant tout, les fondements de cette nouvelle pensée sont mon histoire personnelle, et ma rencontre, indispensable alors pour comprendre ce que je vivais, avec la théorie psychanalytique freudienne. Cette pensée est également issue de ma pratique clinique en milieu carcéral et auprès d'enfants en danger. A la croisée de ces chemins se trouve aussi la contribution de l'analyse du discours selon les avancements du Groupe de Lausanne, groupe formé de psychologues cliniciens diagnosticiens influencés à la fois par la psychanalyse et par la pensée piagétienne. Ma théorisation a également comme autre source d'inspiration - et avec une telle prégnance - la culture, mode d'expression de l'humanité, que cette expression soit sublimée ou non.

Sublimée ou non. En effet. Il est des êtres qui ne subliment pas, et qui traduisent dans leur art l'exact contenu de leur psyché. Sans prendre une forme de distance. Je dirai que ces sujets ne symbolisent pas. Au départ, je les ai reconnus comme des sujets de structure psychotique, selon l'acception de Jean Bergeret, soit de ceux qui « sont sincères quand ils déclarent ne pas ressentir la prééminence de [l']étalon affectif triangulaire » qu'est l'Œdipe « et se trouver parfaitement en mesure de se passer de son aspect relationnel particulier »[2]. Toutefois, évoquer l'adjectif « psychotique », même s'il s'agit de parler de structure de personnalité, comporte le risque d'inquiéter et de mal se faire comprendre. Tous les psychotiques de structure ne décompensent pas forcément au cours de leur vie et, pour beaucoup d'entre eux, le délire est si bien circonscrit qu'il passe inaperçu. Le terme de psychose renvoie à la folie et il est communément admis, en particulier dans le monde de la psychiatrie et de ses manuels diagnostiques statistiques tels le DSM[3]

[1] Freud S. (1956), Lettre 69 à Wilhelm Fliess du 21.9.1897, in *Naissance de la psychanalyse*, Paris : PUF, p. 190.

[2] Bergeret, J. (1974 ; 3e éd. 1996). *La personnalité normale et pathologique*, Paris : Dunod, p. 35.

[3] Pour la version actuelle : American Psychiatric Association (2013 ; 5e éd.). *Diagnostic and statistical manual of mental disorders DSM 5*, Arlington, VA : American Psychiatric Publishing.

et la CIM[4], que les symptômes « psychotiques » font référence à des personnalités hallucinées, délirantes, maniaques ou mélancoliques.

Ainsi, pour une meilleure compréhension, et parce que tous les sujets psychotiques de structure ne présentent pas forcément un trouble patent de l'épreuve de réalité, je préférerai au terme « sujet de structure psychotique » celui de « sujet non symbolisant », parce que l'incapacité à symboliser est le point de ralliement de la structure. Certains de ces sujets sont en effet tellement ancrés dans la réalité qu'ils n'ont plus grand-chose de « psychotique »… Je pense en particulier à ceux dont le trouble serait plus volontiers diagnostiqué comme une « névrose » obsessionnelle. Bécache et Bergeret[5], en 1981 déjà, questionnent le statut de la structure, classiquement repérée comme névrotique, sur laquelle se manifestent les symptômes obsessionnels : ils constatent que certains patients de ce type ont été suivis par un psychiatre ou un psychanalyste et ne se sont révélés psychotiques de structure qu'après un temps de traitement assez long. En effet, nombre de personnalités sont perçues de prime abord comme névrotiques, le diagnostic classiquement rattaché à la « normalité », alors que derrière l'apparence se cache la structure psychotique. Et l'inverse est vrai également.

Ainsi, dans ce travail seront présentées de nouvelles hypothèses de compréhension de la façon dont pensent les personnes qui souffrent - je devrais dès à présent préférer le terme « disposent », puisque tous n'en souffrent pas -, d'une structure psychotique de la personnalité (soit les sujets non symbolisants). Je ne crois plus à l'explication psychanalytique de l'ontogenèse de la structure psychotique, qui situe son unique origine au niveau de l'impact de l'environnement affectif sur la psyché du sujet au cours de sa première année de sa vie. En cela, il a fallu que je revienne sur quelques certitudes et que je remette en cause la théorie psychanalytique, pour ces patients. Ainsi, je crois m'être trompée : je ne crois plus, partant, au bien-fondé de l'approche interprétative symbolique (telle qu'elle est pensée par la psychanalyse) dans le traitement de ce qui représente tout de même les deux tiers d'une patientèle de prison… J'estime en effet que l'incapacité à la symbolisation, et je décrirai avec précision ce que ce terme recouvre, est constitutionnelle. Et que, de ce fait, l'interprétation psychanalytique n'en viendra jamais à bout. C'est bien cette conception que je souhaite soumettre au regard de la communauté scientifique, même si elle rencontrera sans doute beaucoup de résistances dans le monde plus spécifiquement psychanalytique.

J'ai souvent dit que la psychanalyse est faite de « bon sens ». Je croyais que ce bon sens était commun, partagé par tous les êtres humains. Mais les théorisations et explications freudiennes ne font véritablement sens que pour les sujets

[4] Organisation mondiale de la santé (1993 ; 10e éd.). *Classification internationale des troubles mentaux et des troubles du comportement*, Paris : Masson.

[5] Bécache, A. et Bergeret, J. (1981). Obsessions et psychose, in *Confrontations psychiatriques, 20*, pp. 203-226.

symbolisants, que j'appellerai également sujets « névrotisants ». Freud en était. Il n'a cessé de décrire ce qui l'anime et sa façon à lui de voir le monde. Sa théorie est donc à l'image de sa psyché : névrotique. Coupable, donc. De cette culpabilité qui, si l'on en croit Ansermet et Magistretti[6], l'empêche de reconnaître des sentiments négatifs envers son propre père (qui ne s'est pas défendu d'un acte antisémite), et qui lui fait rebrousser chemin alors qu'il tente de rejoindre Rome pour le venger, comme Hannibal (héros sémite), jusqu'à ne plus croire à sa *neurotica*. Cet événement, ainsi que ses conséquences, sont importants pour comprendre la façon dont a été construite la théorie psychanalytique. Avec une lecture névrotique du monde, donc.

La psychanalyse est ainsi un traitement, et sa théorisation un mode de compréhension, valables pour les sujets névrotisants, symbolisants. Elle ne peut aider le sujet non symbolisant dans le sens qu'elle ne parviendra jamais à le mener sur la voie du symbolique. Et, parfois, malheureusement, elle le rend interprétatif. D'autres approches psychothérapeutiques sembleraient avoir fait leurs preuves pour les sujets non symbolisants : en particulier la thérapie cognitivo-comportementale montrerait de bons résultats dans le traitement des dépressions graves, des troubles obsessionnels compulsifs et des pathologies dites *borderline*. Il faut en tenir compte. Et essayer de comprendre pourquoi il en est ainsi plutôt que de faire perdurer des guerres d'école stériles.

Quant au « trouble » psychotique, ses manifestations symptomatiques sont le fruit de la perte de contact avec ce que nous nommons la « réalité ». Je réserverai ainsi le terme de psychose aux cas dans lesquels la structure subit une décompensation. Il semble que la façon dont le sujet psychotique de structure, le sujet non symbolisant donc, s'adaptera à la vie entre êtres humains est fonction à la fois de ses capacités intellectuelles mais également de la façon dont son environnement social et familial s'est « comporté » face à lui, créant en lui des empreintes indélébiles. Le sujet non symbolisant n'élabore pas, dans le sens que son appareil psychique ne peut travailler, seul, entre les séances de psychothérapie, dans l'optique de digérer son vécu traumatique. Il ne le fera jamais, quoi que l'on veuille croire, et malgré tout l'espoir que les soignants névrotisants fondent pour l'évolution de ces personnalités. La conception que je présente ici permet ainsi d'entendre le sujet souffrant de sa structure non symbolisante là où il en est vraiment. Cela permet, dans le même temps, de ne pas prendre les outils qu'il utilise pour protéger sa psyché pour des mécanismes de défense « pervers ».

Chez ces sujets, il semble être question de protection, et pour une bonne cause : pallier cette angoisse de mort, que l'on pourrait nommer « mélancolie »[7], dont les

[6] Ansermet, F. et Magistretti, P. (2004). *A chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*, Paris : Odile Jacob.

[7] Freud, S. (2004). Deuil et mélancolie : Extrait de *Métapsychologie*. *Sociétés*, n° 86,(4), 7-19. http://dx.doi.org/10.3917/soc.086.0007.

névrotisants ne connaîtront sans doute jamais l'étendue, tant elle semble infinie parfois.

A priori, l'être humain appartient à la seule espèce animale qui souffre de savoir que la mort l'attend et ne le manquera pas. Toute la question pour lui est de savoir comment survivre en faisant « comme si » la fin n'adviendra pas. Le lecteur comprendra qu'il existe différents outils chez les êtres humains pour éviter d'en prendre acte, et que certains y parviennent mieux que d'autres.

Les spécialistes de la psychologie légale observent communément que les auteurs de crimes et délits présentent de grandes difficultés à se montrer empathiques. En effet, la victime est soit ignorée, soit blessée intentionnellement. Que se passe-t-il dans l'esprit du criminel à cet égard ? Comment peut-il ne pas prendre en compte la souffrance de son vis-à-vis ? Il y a deux raisons à cela, fort différentes. Il y a ceux pour qui l'incapacité intersubjective est un défaut neurobiologique. Ce défaut est un point commun aux sujets non symbolisants. En effet, j'ai pu observer, et d'autres l'ont théorisé à propos de l'autisme et de la schizophrénie par exemple, qu'il est des individus qui ne parviennent pas à se regarder eux-mêmes. Partant, ils n'ont souvent que peu de notion de ce qui se trame dans la psyché de leur vis-à-vis. Cet ouvrage s'attachera ainsi à clarifier la notion d'intersubjectivité. Il montrera quelles sont les conséquences majeures, pour le sujet de structure non symbolisante, d'être privé de la capacité de porter un regard sur le fonctionnement psychique d'autrui. Pas facile il est vrai de se mettre à la place de l'autre quand cet autre vit dans un autre monde différent du sien…
Mais il y a également d'autres personnalités criminelles, névrotisantes, chez qui cette incapacité à prendre en compte la souffrance de l'autre s'explique différemment : elles ont été tant blessées dans leur narcissisme au cours de leur développement que tenir compte de la souffrance de l'autre et, partant, de la leur propre, est un combat qui n'est même pas envisagé par leur psychisme.

Au fond, je n'ai jamais pu croire que ce n'était pas par amour, par demande d'amour ou par nostalgie de l'amour, que les êtres humains faisaient souffrir les autres êtres humains. Alors j'ai cherché, sans relâche, à comprendre la racine du « Mal ». Quoi qu'on en dise, le psychotique (non symbolisant) de structure qui commet un crime grave et monstrueux ne le fait pas d'abord et avant tout pour faire souffrir l'autre : il le fait pour calmer sa propre souffrance, une angoisse indicible. Je prends ici le risque que l'on me prenne pour une naïve, dont les représentations seraient empreintes d'angélisme. Et pourtant, je suis allée voir ce qu'il se passe réellement pour ces abuseurs sexuels multirécidivistes et ces *serial-killer*. Ce sont mes patients. Ce sont mes expertisés. Il n'y a qu'eux pour nous dire ce qu'ils vivent et ressentent vraiment.

A l'origine, comme jeune psychologue, j'ai fait ce que l'on fait tous, comme débutant, soit tenter de trouver des mécanismes névrotiques chez des sujets incestueux et violents avec leurs propres enfants. Les rendre proches de nous, d'une certaine façon. Voir en eux autre chose que des monstres. J'ai pu observer que l'espoir est souvent ce qui permet aux thérapeutes d'envisager de travailler avec ces populations si particulières, ces sujets dont les crimes glacent le sang de tout un chacun, mais qui sont capables de se montrer par ailleurs si touchants (et démunis !) dans la relation. Avec l'expérience, j'ai accepté de me rendre à l'évidence : les sujets qui présentent des caractéristiques psychopathiques (selon l'acception de Meloy[8]) ne relèvent pas de la névrose ; ils possèdent cette structure que la psychanalyse considère comme la plus archaïque, la plus immature, cette structure que l'on a qualifiée jusqu'ici de psychotique.

Je me suis demandé en outre ce qui faisait que certains de mes patients me renvoyaient, au moment de nous quitter, ou même pendant le traitement, que malgré une relation thérapeutique qui s'était avérée plutôt positive, je ne les avais « pas compris ». J'ai également observé que certains patients, malgré le nombre impressionnant de thérapeutes qui s'étaient échinés à leur proposer un travail psychanalytique, n'avançaient pas. Et n'entraient toujours pas dans l'ordre du symbolique. Alors, je suis repartie de zéro. J'ai mis en veilleuse, tout en les gardant à l'esprit en arrière-plan, mes connaissances acquises par la pratique psychanalytique et par mes lectures des écrits de Freud et de Balier[9] (1988 ; 1996 ; 2005). Puis j'ai écouté mes patients, dans ce qu'ils disaient vraiment, sans chercher à reconstruire ou interpréter ce qui me paraissait, de prime abord, inintelligible.

Et alors j'ai compris. Que, pour une bonne part de notre patientèle rencontrée en psychiatrie, que ce soit en milieu stationnaire ou dans les services ambulatoires, nous nous trompons. Que dans l'esprit de certains sujets de structure psychotique, lorsqu'ils sont mis face à une planche du test du Rorschach[10], une tache d'encre n'est rien d'autre qu'une tache d'encre. Et que même si la forme de la tache peut leur faire penser à l'image, stockée en mémoire, qu'ils ont d'un échange entre deux êtres humains sexués, cet échange ne symbolise rien pour eux dans le sens qu'il ne les renvoie pas à leur fantasme personnel. Certains d'entre eux offriront ainsi au psychologue examinateur la réponse « chauve-souris » (dans d'autres cas, la réponse « papillon »), pour lui faire plaisir, parce qu'ils ont un jour vu quelqu'un d'autre le faire dans un film, et qu'ils se disent que ce doit être la « bonne » réponse… alors que la logique du test veut qu'il n'y ait justement ni bonne, ni mauvaise réponse…

---

8 Meloy, J. R. (2000). *Les psychopathes. Essai de psychopathologie dynamique*, Paris : Frison-Roche.

9 Balier, C. (1988). *Psychanalyse des comportements violents*. Paris : PUF ; Balier, C. (1996). *Psychanalyse des comportements sexuels violents*. Paris : PUF ; Balier, C. (2005). *La violence en Abyme*. Paris : PUF.

10 Il s'agit d'un test projectif constitué de taches d'encre. Le lecteur non connaisseur du matériel des techniques projectives telles que Rorschach et TAT (constitué d'images et qui sera évoqué également dans l'ouvrage) trouvera à visionner les planches sur le web. La recherche sur moteur de recherche peut être formulée avec le mot-clé « planche » suivi du numéro de la planche et du nom du test.

Bergeret[11], dans son ouvrage de psychopathologie dont l'édition princeps date de 1974, et qui fonde les bases de ma compréhension de la personnalité humaine depuis de nombreuses années, présente une conception différente de la mienne sur plusieurs points. A côté des structures psychotique et névrotique de la personnalité, l'auteur présente la pathologie limite comme une « organisation », pas comme une structure. Il estime que cette organisation est mouvante et qu'elle emprunte certains mécanismes de défense à la structure psychotique (vue comme la plus archaïque) et à la structure névrotique (considérée comme plus mature). Il situe cette organisation entre les deux autres sur le plan de l'ontogenèse. Des carences et excitations toxiques très précoces, soit dans les premiers stades d'évolution du nourrisson, mèneraient le sujet à se structurer sur le mode psychotique. Quant aux organisations limite, le traumatisme, moins massif que pour la structure psychotique, aurait lieu plus tardivement au cours de l'enfance, lors du deuxième sous-stade anal, ce qui ne permettrait pas au sujet de traverser l'épreuve œdipienne avec succès. Sur le plan du développement ultérieur, l'auteur voit, dans certaines circonstances particulières, la possibilité de quitter la voie limite pour se structurer définitivement sur un mode psychotique, ou névrotique. Pour ma part, je formule l'hypothèse que l'acception d'« organisation » limite repose sur un écueil théorique, et que cet écueil préside à l'aspect trop flou de la notion.

En effet, il faut bien s'entendre lorsqu'on évoque le terme d'état-limite et, à ce sujet, il règne une grande confusion, malgré la somme des écrits sur la « pathologie narcissique », les « états-limite » ou les personnalités dites « *borderline* ». Selon Bergeret, l'économie psychique de l'organisation limite est fondée sur une problématique anaclitique[12] de perte d'objet. L'économie psychique du sujet anaclitique serait plus mature que celle du sujet de structure psychotique. Un autre grand théoricien des cas-limite et des pathologies du narcissisme, l'américain Kernberg[13], estime que l'organisation sous-tendant les manifestations de ses patients est proche de la structure psychotique. Mais il ne fait pas le pas de l'appeler structure psychotique.

Je ne serais pas étonnée que nombre de patients étiquetés *borderline* par les psychiatres, et reçus dans nos institutions, apparaissent, à l'analyse, comme des sujets disposant d'une structure psychotique[14]. A mon sens, le terme d'état-limite

[11] *Ibid*

[12] « Comme l'indique l'étymologie du terme grec *anaklitos*, il s'agit de se trouver renversé en arrière, couché sur le dos, de façon essentiellement passive (…) Et c'est bien là le propre de l'organisation limite. Il faut s'appuyer sur l'interlocuteur, tout aussi bien en attente passive et en quête de satisfactions positives qu'en manipulations beaucoup plus agressives, évidentes ou non, de ce partenaire indispensable. La relation d'objet anaclitique constitue en effet une relation de grande dépendance qui demeure vécue et jouée à deux, mais de façon fort différente que dans la partie fusionnelle du psychotique avec sa mère », Bergeret, *ibid*, p. 144.

[13] REF

[14] A noter que j'ai observé par ailleurs à plusieurs reprises que quelques patients diagnostiqués *borderline*

fait office de *melting-pot* et, en outre, il n'est pas d'« organisation » limite. En effet, les patients narcissiques et pervers, névrotisants, présentent une structure symbolisante de la personnalité et disposent donc d'une certaine stabilité malgré l'instabilité apparente de leurs manifestations symptomatiques… Il s'agira de me distinguer également de la conception du Groupe de Lausanne au sujet de la différenciation particulière qui est opérée dans sa théorisation entre les états-limite dits inférieurs et les états-limite dits supérieurs[15].

Cet écrit s'attachera à clarifier la nosographie. Pour ce faire, il s'agira de choisir un nouveau terme pour situer les névrotisants qui ont été tant blessés dans leur narcissisme au cours de leur ontogenèse que leur structure de personnalité en pâtira à vie. Les termes d'état-limite, de personnalité limite, ou encore celui de *borderline*, devront être bannis, puisqu'ils rassemblent en leur sein tant des sujets de structure symbolisante que des sujets de structure non symbolisante.
Ainsi, je formulerai l'hypothèse nouvelle de l'existence de deux structures de personnalité : la structure non symbolisante (soit la structure psychotique telle que décrite par Bergeret) et la structure symbolisante, que je nomme également structure névrotisante. Névroti-« sante », parce que je postule l'existence d'un *continuum* au sein de cette structure de personnalité, aux extrémités duquel se trouvent, d'une part, le sujet nommé « transgressif » (qui correspond théoriquement à la structure perverse de Lacan mais, on le verra, sans doute pas cliniquement…) et, d'autre part, le sujet névrotique tel que théorisé par Freud. Ces deux types de sujets prendront la forme de modèles théoriques des extrémités puisque le *continuum* postulé rassemble des individus présentant des degrés très divers d'atteinte au narcissisme. Les névrotisants parviendront à la névrose ou emprunteront une voie dissidente, mais ils appartiennent à une famille d'oiseaux qui sont tous assis sur la même branche au départ. Une branche qu'il s'agit de clairement dissocier de la branche non symbolisante.

Il s'agit de retourner aux sources, et c'est ce qu'a toujours fait Lacan, lecteur attentif de Freud, pour rappeler ce qu'a écrit l'inventeur de la psychanalyse : « la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion » (1905, p. 54)[16]. Ainsi, situer les sujets transgressifs au niveau de la structure perverse est juste au sens premier donné au terme de « perversion ». Par souci de bienveillance et pour encourager les psychothérapeutes à recevoir ces patients malgré leur pathologie psychique considérée souvent comme « incurable », je préférerai le terme « transgressif » à celui de « pervers ».

Par souci de transmettre plus simplement ma pensée également, une fois parvenue à l'aboutissement de ma conceptualisation théorique j'ai utilisé les

étaient en fait des sujets névrotiques haut potentiel pris pour des sujets présentant un trouble psychiatrique.

[15] REF

[16] REF : Freud, S. (1905). *Trois essais…*

couleurs des lignées structurelles présentées dans l'ouvrage de Bergeret[17] pour définir les catégories structurelles. Il s'est agi alors d'évoquer des « couleurs » psychiques : les « bleus » sont les individus névrotiques, les « verts » sont les pervers et les « roses » les sujets non symbolisants.

Je ne distinguerai pas, dans cet ouvrage, les psychoses au sein de la structure psychotique même s'il s'agira sans doute de s'y pencher un jour. Je proposerai un diagnostic différentiel au sein de la lignée névrotisante en théorisant ses extrémités et en abordant également la question de l'hystérie. Il ne restera qu'une seule névrose néanmmoins, dont le modèle est celui de l'hystérie. Trois modes de fonctionnement donc, comme l'envisageait déjà Lacan.

Pour parvenir à la conception nouvelle présentée dans cet écrit, il fallait également en passer par la Loi.
Je ne comprenais pas d'où venait la violence humaine. J'ai eu besoin de répondre à cette question lancinante : quelle est la genèse de cette violence réelle, brute, qui n'est pas seulement fantasmée, comme en général dans la névrose, mais qui est agie ? Pour aboutir à mes conclusions, je devais répondre à cette question mais également mettre en lumière le sens des agirs (violents ou non) lorsqu'ils sont commis par des sujets présentant une structure névrotisante de la personnalité. Le sujet transgressif, sur la voie de la névrose, a-t-il pris un « chemin de traverse »[18] ? Il a été blessé de manière telle dans son narcissisme qu'il n'a pas pu reconnaître le triangle œdipien comme modèle valable. Je dirai que le sujet fut donc sur la voie de la névrose, névrotisant, mais qu'il n'a pas abouti à la névrose. Partant, la nature de son fonctionnement est transgressive. Pourra-t-il un jour reconnaître l'Œdipe, par l'expérience affective fiable que peut lui proposer le traitement psychanalytique ? Ou est-il « structuré » à jamais dans le registre de la transgression des valeurs œdipiennes ? Je proposerai des pistes de réflexion pour tenter de répondre à ces questions.

Je montrerai également en quoi le mode de pensée des deux types de structure (symbolisante *versus* non symbolisante) diffère, et ce qui en fonde, pour chacune, la « logique » interne. Je présenterai la façon respective des sujets de ces structures d'utiliser le langage. Je montrerai que l'incapacité du sujet non symbolisant à envisager qu'une chose puisse être une chose et une autre chose à la fois lui barre l'accès au symbolique. J'expliquerai comment cette incapacité à symboliser est responsable chez ce sujet de la non-reconnaissance de la Loi, celle que l'on croyait commune à tous les hommes depuis les développements de Lévi-Strauss[19] et de Freud[20] à propos de l'interdit de l'inceste. Les sujets de structure psychotique, sujets non symbolisants, ne « transgressent » pas la Loi (symbolique).

---

17 REF

18 REF : Dorey, R. (1980). *Les perversions. Les chemins de traverse*.

19 Lévi-Strauss, C. (1967). *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris : Mouton & Co.

20 REF : Freud, S. (1923 ; traduction revue 1965). *Totem et tabou*. Paris ??: Editions Payot.

Car pour la transgresser, encore faudrait-il l'avoir intégrée… La loi, c'est celle qu'ils se sont construite, au gré de leur développement, ce sont leurs règles propres. Voilà pourquoi ils se permettent de ne pas suivre les règles de la vie en société… avec cette facilité parfois déconcertante ! Ils vous inquiètent ? Et pourtant, certains prétendent que pour faire évoluer les mœurs, il faut bien des esprits qui ne respectent pas les « règles du jeu »…

Certains faits semblent plaider en faveur d'une complémentarité des deux structures, les sujets symbolisants faisant la synthèse des données que les sujets non symbolisants découvrent, eux qui aiment tant décortiquer le réel et qui n'ont de cesse d'y chercher des réponses… Et si le duo ainsi formé développait, *via* cette complémentarité, de nouvelles technologies ? L'on pourrait nommer les premiers (sujets symbolisants) des sujets synthétiseurs-développeurs quand les seconds (les sujets non symbolisants) seraient davantage des décortiqueurs-chercheurs. Est-ce là un désir personnel que de vouloir trouver un sens à cette divergence structurelle ? Peut-être… A noter néanmoins que, selon les estimations rapportées par Bergeret, un tiers de la population « de nos villes »[21] posséderait cette structure qu'il nomme psychotique. A l'heure actuelle, il m'apparaît qu'elle constituerait plutôt 15% des êtres humains.
Face à une telle proportion, l'on ne peut s'empêcher de traiter, à un moment donné, l'hypothèse de l'éventuelle utilité adaptative de l'absence de fonction symbolique, et donc de son fondement neurobiologique. En tous les cas, cette particularité n'a pas empêché l'être humain de se reproduire.

Il m'a déjà été donné de lire les multiples commentaires de psychiatres et de psychologues s'épanchant dans la presse à propos de sujets qui avaient été mes patients ou qui avaient été suivis par le service dans lequel je travaillais. J'ai dû me taire malgré les inexactitudes faites à propos du diagnostic qui leur a été donné par des commentateurs qui n'avaient à mon sens pas une expérience clinique suffisante pour pouvoir donner un avis sur des sujets particuliers que, par ailleurs, ils n'avaient jamais rencontré (ni en situation expertale, ni en psychothérapie). Je pense également à tous les ouvrages qui paraissent actuellement et qui sont consacrés à cette catégorie fourre-tout, celle des « pervers narcissiques », le plus souvent écrits par des thérapeutes femmes qui ont reçu des femmes victimes en consultation, et pas les prétendus « pervers narcissiques »… Les implications de la diffusion de ces points de vue faussés peuvent être lourdes de conséquences. Il faut bien comprendre que ce n'est pas parce qu'un sujet à commis des actes d'ordre sexuel sur sa victime qu'il appartient *de facto* au registre structurel de la perversion telle que conceptualisée par Freud et Lacan. Il faut lire Balier ou McDougall et les auteurs dont l'essentiel de la pratique clinique est engagée dans le traitement de la délinquance ou de la déviance sexuelle et pas ceux qui croient connaître parce qu'ils ont reçu quelques abuseurs sexuels ou fétichistes qui ont

[21] REF avec n° : p. 33

fait une demande d'aide… Le plus souvent, les sujets délinquants très dangereux n'ont pas de demande et ne restent pas longtemps en traitement. En prison, c'est différent : en Suisse, pour les sujets soumis à une mesure thérapeutique, se rendre aux séances de psychothérapie est une condition pour la sortie. En Belgique, être reçu par le Service psychosocial pour une évaluation de la personnalité est le seul moyen d'obtenir des congés pénitentiaires et une libération conditionnelle. C'est pour cette raison que les praticiens des prisons ont le privilège de rencontrer ces sujets qui ne consulteraient jamais de leur propre gré.

Les implications du changement de paradigme qui est proposé dans cet ouvrage sont multiples. Elles sont d'abord cliniques. En effet, l'approche nosographique qui consiste à regrouper les troubles psychiques en fonction de la structure de personnalité sous-jacente (symbolisante *versus* non symbolisante) conduit à refuser de donner à des symptômes similaires une interprétation généraliste. Le symptôme prend en effet son sens en fonction du socle sur lequel il éclot. Pour exemple, l'anorexie du sujet psychotique de structure ne peut plus être entendue comme tentative de communiquer un message par la voie de la distorsion relationnelle (la voie perverse), comme le propose la psychanalyse, théorie névrotisante et symbolisante s'il en est. On sait combien, pour certains individus, cette maladie continue de mal se soigner, que les médecins tâtonnent à son sujet, et que des personnes continuent d'en mourir, peut-être faute d'avoir été véritablement comprises. Ces jeunes patientes anorexiques, qui expriment qu'elles ne veulent pas grandir parce que le monde tel qu'on le leur présente est déprimant, créant d'ailleurs à ce sujet un raisonnement assez étrange qui voudrait croire que ne pas manger va les empêcher de devenir adultes… ont peut-être cette lucidité qu'ont les surdoués. Cette « conscience douloureuse du monde »[22] qui va de pair avec une certaine propension à être très affecté par les mauvaises nouvelles et une grande difficulté à prendre du recul face aux événements traumatiques… L'on dit des patientes anorexiques qu'elles investissent l'école, la connaissance, pour lutter contre les mouvements pulsionnels de l'adolescence, parce que ces mouvements les mèneraient sur la voie du féminin, du sexuel, voie impossible pour elles. Et si cela n'était vrai que pour certaines ? Selon certains collègues spécialistes de la question, il existe différents types d'anorexie. Les anorexiques non symbolisantes présenteraient, elles, le plus souvent une problématique paranoïaque qui les empêche d'ingérer une nourriture vécue comme dangereuse.
J'évoque ici les anorexies qui tuent. Pas les symptômes anorexiques des adolescents névrotiques qui n'en produiront plus dès lors qu'ils auront su échapper aux exigences projectives de leurs parents…

La conception nouvelle des troubles psychiques qui est déclinée dans cet ouvrage a également un impact majeur sur le plan de la thérapeutique. Je partage les vues

[22] REF : Siaud-Facchin, J. (2002). *L'enfant surdoué. L'aider à grandir, l'aider à réussir*. Odile Jacob

de Bergeret lorsqu'il estime que, structure et symptômes étant de niveaux différents, le traitement doit chercher à travailler les phénomènes manifestes et superficiels à la structure, qui elle demeurera inchangée : « La thérapeutique toucherait essentiellement ce niveau [les symptômes] et le ferait de façon d'autant plus efficace, sans doute, qu'elle tiendrait d'abord compte des **fondations structurelles qu'elle renoncerait à modifier**, conservant ainsi toutes ses énergies et toutes ses subtilités pour se consacrer à l'aménagement des facteurs plus mobiles. Le but essentiel serait d'amener ces facteurs à une meilleure adaptation aux réalités structurelles profondes internes comme aux exigences extérieures matérielles et historiques, c'est-à-dire de faire atteindre, ou retrouver, au sujet sa propre 'normalité'… »[23]. J'ajouterais qu'il est essentiel d'adapter le traitement à la problématique psychique du patient, plus particulièrement à sa structure de personnalité. Pour ce faire, il s'agit très clairement de comprendre comment pensent les sujets des trois structures, et quels sont leurs besoins en matière de soins psychiques. Pour exemple, rien ne sert d'interpréter le transfert, au sens psychanalytique du terme, de nos patients non symbolisants : il s'agit de les aider à vivre dans le réel, de leur apprendre à mieux se comprendre et à mieux comprendre les autres, en particulier à mieux appréhender ce que leur vis-à-vis peut ressentir dans chaque situation particulière. Il s'agit également de leur enseigner que les névrotisants utilisent, et souvent avec délectation, des « sous-entendus perfides »[24], mais qu'ils ne portent pas pour autant des masques voués à tromper leur interlocuteur… Pour les patients non symbolisants les plus psychopathiques, il faudra sans doute les sensibiliser à la souffrance d'autrui et leur apprendre les règles de vie en société afin de les aider à prendre conscience de l'intérêt qu'ils pourraient trouver à les respecter…

Pensons à l'actualité de la prise en charge psychothérapeutique des agirs violents : l'on se heurte à de nombreuses récidives et à une absence de résultats probants que même les spécialistes ne comprennent pas bien. Pourtant, il devient évident qu'il n'est pas possible d'expliquer le sens des délits sans tenir compte de la structure de personnalité de l'individu qui les a commis. Classer, comme le font de très nombreuses études dites scientifiques, les « pédophiles », les « pères incestueux », les « violeurs de femmes adultes », ou encore tous les « abuseurs sexuels » dans des entités nosologiques qui seraient définies ainsi uniquement fonction du symptôme, est une erreur lourde de conséquences. En effet, les abus n'ont ni le même sens, ni la même fonction chez le sujet de structure non symbolisante et chez le sujet symbolisant (névrotisant). Les névrotisants pervers abuseurs d'enfants qui sont entrés dans un processus psychothérapeutique authentique croient savoir que ce travail, quelle que soit sa qualité, ne délogera pas leur fétiche. Pour déloger un fétiche, ou du moins diminuer sa prégnance, le chemin me semble ardu, l'investissement affectif impliqué dans le délit devant

[23] Bergeret, 1996. *La personnalité…*, p.116.

[24] REF - Selon la formule de L. De Saussure, professeur de linguistique et analyse du discours, lors de la conférence *Humains ou singes. A qui l'AOC du langage ?*, mars 2013, Université de Neuchâtel

trouver à être réorienté vers ce qui, bien souvent, inquiète le plus : la relation à l'adulte et à ce qu'il représente. Voilà pourquoi il est absolument nécessaire que ces sujets soient, une fois libérés de prison, suivis de manière ambulatoire par des thérapeutes formés, compétents, tenaces, qui ne soient ni dupes, ni trop inquiets non plus, des processus relationnels pervers de leurs patients. Les abuseurs non symbolisants quant à eux devront trouver d'autres moyens de décharge de leur excitation sexuelle, de leur demande d'amour et de leur besoin de sensations, et leurs thérapeutes devront se montrer ouverts à explorer avec eux de nouvelles pistes à ce sujet. Il s'agit également d'adapter le traitement lorsque l'on reçoit en thérapie des sujets, symbolisants ou non, qui sont atteints d'un syndrome psycho-organique, soit ces individus dont le cerveau a subi un traumatisme réel menant parfois à une désinhibition des pulsions.

En Suisse, la loi a prévu de contraindre à un traitement les auteurs de délits qui semblent disposés psychiquement à en bénéficier, la peine étant ainsi suspendue le temps que la psychothérapie fasse effet. Qu'attend-on de tels traitements lorsqu'il apparaît à l'expérience qu'il est difficile, voire impossible, de modifier les préférences sexuelles d'un sujet névrotisant transgressif ? Que souhaite-t-on atteindre avec un patient de structure psychotique, sinon cet objectif impossible qu'il intègre une forme de Loi symbolique ? Certains patients auront toujours besoin d'un « appareil à penser » tiers pour pouvoir avancer dans la vie et en lire les signes sans trop se tromper… Il existe aussi, par ailleurs, certaines injustices qui mènent des sujets délinquants parmi les plus névrotisés d'entre eux, soit ceux pour lesquels un grand espoir d'évolution est possible (et donc un risque de récidive plutôt faible), à subir un traitement pour avoir « avoué » leur besoin de psychothérapie lors de leur procès. Ils restent ainsi enfermés en prison pendant des années, bien qu'ils aient commis ce qui est considéré comme des « petits » délits, quand d'autres, nettement plus dangereux, sont déjà dehors… C'est aussi à ce type d'injustice que sont confrontés les êtres capables de prendre sur eux leurs propres fautes et qui ne cherchent pas, comme d'autres, à en situer l'origine à l'extérieur.
Je ne jette pas la pierre aux décideurs. Ils se fondent sur les avis des psychiatres et parfois aussi des psychologues experts. C'est à nous, professionnels du soin psychique, d'approfondir, puis de rendre accessible à la compréhension, notre savoir. Commençons par l'approfondir.

Le postulat qui est proposé ici peut être mis en lien avec l'augmentation du potentiel de violence des jeunes. Les statistiques tendent à montrer une augmentation du degré de violence dans les actes commis par les mineurs, mais pas une augmentation du nombre de délits[25]. Se trouve-t-on vraiment, comme certains le pensent, face à une augmentation des pathologies « limite » ? Les adolescents d'aujourd'hui sont-ils vraiment à considérer comme des « mutants »[26] ?

[25] REF – Guéniat → VERIF

[26] Gaillard, J.-P. (2009 ; 2e édition 2011). *Enfants et adolescents en mutation. Mode d'emploi pour les parents,*

Ou le manque de limites et de contenance conduisent-il à la perte des repères pour ceux qui doivent s'appuyer sur l'« autre » pour intégrer une forme de loi ? La majorité des jeunes qui peuplent les foyers d'éducation pour jeunes délinquants sont des sujets non symbolisants. Il s'agit de les *Éduquer sans punir*[27], puisque de la notion de punition ils ne retirent que l'aspect négatif (violence et contrainte) et qu'ils ne sont pas demandeurs, comme les névrotisants, de la dimension symbolique de la limite.

Enfin, si l'hypothèse présentée dans cet ouvrage est fondée, il s'agira de repenser les relations parents-enfants à la lumière du changement de conception qu'elle implique. D'abord, en envisageant qu'il n'est pas de mères suffisamment mauvaises, du type des « mères frigidaires » de Bettelheim[28], pour marquer une psyché d'enfant au point d'empêcher son accès au symbolique. Ensuite, en tenant compte du fait que les sujets symbolisants et les sujets non symbolisants ne parlent pas le même langage : il sera alors plus aisé de comprendre certaines difficultés de communication dans les familles dont les parents sont les plus empruntés face à l'éducation de leurs enfants. Les conséquences de ce changement de conception sont également évidentes en ce qui concerne l'acquisition des connaissances et des compétences à l'école. Il existe des enfants qui apprennent différemment de la majorité des autres enfants. Certains sont autistes. D'autres sont surdoués. Mais la majorité des enfants de structure non symbolisante passe inaperçue. L'on dit de ces enfants qu'ils sont « peu scolaires ». Ces derniers souffrent en classe et suivent des programmes « spéciaux », faute d'être véritablement compris. Il s'agira d'adapter les programmes pédagogiques à leur façon si particulière d'apprendre. En effet, ils ne généralisent pas leurs apprentissages à d'autres objets, ou le font de manière erronée, ne parvenant pas à critiquer leurs erreurs. Ainsi, ils doivent tout apprendre. Absolument tout.

Il y a un point commun chez tous les êtres humains. Par cette contribution à la théorie psychanalytique, j'espère montrer que c'est l'affect, et lui seul, qui mène le monde. La question en suspens est de comprendre comment la question de l'affect est traitée par le cerveau, et pourquoi les événements douloureux font, pour certaines structures de personnalité, davantage traumatisme que pour d'autres. Les sujets non symbolisants sont dans le « tout affect » : ils sont incapables de prendre de la distance face aux agressions subies. Quelque chose leur manque, qui les empêche de « calmer le jeu » comme le font les névrotisants, capables de moduler davantage, d'élaborer les expériences vécues. Ce qui leur manque est aussi ce qui fait leur charme : ils nous apparaissent touchants, parce qu'ils sont « à fleur de peau ». Et puis, ceux d'entre eux qui ont grandi dans de bonnes conditions détestent les faux-semblants et se montrent spontanés et

éducateurs, enseignants et thérapeutes. Issy-les-Moulineaux : ESF Editeur.

[27] Coenen, R. (2011 ; 1ère édition 2004). *Éduquer sans punir. Une anthropologie de l'adolescence à risques.* Toulouse : Editions érès.

[28] REF

joyeux quand ils n'ont pas à faire face à l'angoisse. Cela rend très plaisantes les relations que nous entretenons avec eux.

Freud était neurologue de formation. Il a puisé dans son cursus sa conception de la pulsion. Au fil de l'ouvrage, le lecteur fera détour, en chemin, par la neurobiologie, pour rejoindre la psychanalyse. Les êtres humains sont faits pour interagir, entrer en relation émotionnelle et se reproduire. Il faut alors passer par la compréhension de la sexualité pour trouver la clé : l'affectif, le charnel, le biologique.

Cet ouvrage s'attache à présenter de nouvelles hypothèses sur le fonctionnement psychique ainsi qu'une nosographie structurelle originale. Comme toute théorisation, elle est empreinte de la vision de son auteur sur le monde. C'est la raison pour laquelle j'appelle la communauté scientifique à y répondre, à l'analyser, à la critiquer, à confronter ce point de vue. Il s'est récemment fait jour. Il y a encore beaucoup à élaborer.

La psychanalyse à l'épreuve de la clinique

Ma compréhension des manifestations psychiques de la vie humaine se fonde sur la grille de lecture proposée par la psychanalyse. Quant à mon expérience clinique, elle est diverse et variée. Elle a débuté dans les prisons belges, dans lesquelles j'avais pour mission de mener des investigations psychologiques auprès de détenus dont les conditions d'octroi de congés pénitentiaires et de libération conditionnelle étaient examinées. Bien que menant également des suivis psychothérapeutiques, j'ai d'abord et surtout été formée au diagnostic structurel de la personnalité. Ma réflexion débutante se basait ainsi sur l'enseignement universitaire aux techniques projectives de Frieda Rossel, principale fondatrice de ce qui allait devenir le Groupe de Lausanne, et sur ma lecture de l'ouvrage diagnostique de Bergeret. Par la suite, c'est Balier que j'ai lu davantage. Puis, mon parcours de vie m'a conduite à quitter les prisons un temps, pour y revenir à plusieurs reprises, la clinique en milieu carcéral restant longtemps pour moi la plus passionnante. La dernière fois que j'ai pratiqué mon activité en prison, forte de mes connaissances solides de la psychanalyse et d'une expérience variée dans d'autres champs, en particulier celui de l'enfance en danger, j'ai pu observer que certains aspects de la théorie étaient en contradiction avec la clinique. Cet ouvrage s'attache à éclaircir, tant que faire se peut, cette contradiction.

Le lecteur me pardonnera, je l'espère, les références personnelles dont j'use. En effet, n'ayant encore aucun ouvrage à mon actif, il me semble utile d'expliquer quelle est l'expérience sur laquelle je me fonde pour remettre en cause certains principes de la théorie psychanalytique, et ce de manière si tranchée parfois.

Ainsi, c'est lors de ma dernière activité professionnelle dans un établissement pénitentiaire suisse que plusieurs éléments me sont apparus. Il s'est d'abord agi de « passion ». J'ai en effet reçu en traitement contraint d'orientation psychanalytique deux patients qui avaient commis un crime similaire : un meurtre que l'on peut qualifier au sens courant de « crime passionnel ». L'un avait tué sa maîtresse, l'autre son épouse. Ces deux sujets étaient de même origine culturelle et le *modus operandi* du crime était similaire et semblait lié à un aspect de leur pratique culturelle. C'est peut-être en partie cette similitude qui m'a amenée à vouloir comparer ces crimes, et surtout à chercher à comparer les structures de personnalité des sujets impliqués dans ces crimes. L'on retrouve fréquemment des velléités de séparation de la part de la victime avant qu'elle ne soit assassinée de manière « passionnelle ». Ayant entamé un travail psychothérapeutique avec ces deux sujets, j'ai conclu à des structures de personnalité différentes. Le premier avait construit un délire qui « justifiait » en quelque sorte le passage à l'acte innommable. Il estimait avoir été envoûté par sa victime, qui pratiquait, selon lui, la sorcellerie. Il lui était impossible de reconnaître en lui-même la haine, ou l'angoisse, qu'elle avait pu susciter chez lui. Il était incapable de se représenter lui-même comme un meurtrier et un homme violent. Il était très soumis en entretien, s'en

remettant toujours à l'avis des thérapeutes. L'on pourrait dire qu'il « nageait en plein délire », pour protéger sa psyché : quelque chose me fait dire qu'il n'aurait jamais supporté de vivre s'il avait une réelle conscience de ses actes et de ses motivations. Il se battait contre le monde extérieur. Le second, tellement conscient de l'origine de son propre acte, n'a pas souhaité poursuivre le travail psychothérapeutique entamé. En effet, il avait peur de paraître vouloir justifier son crime et il ne souhaitait pas être amené à devoir dire du mal de son épouse décédée. Il ne se pardonnait pas. Il se battait contre lui-même.

Le deuxième enseignement m'a été donné à l'occasion d'une expérience de groupe thérapeutique pour auteurs d'abus sexuels que j'ai mené dans le même établissement pénitentiaire avec une collègue infirmière. À l'écoute attentive des patients reçus en groupe, j'ai observé l'existence de deux modes de fonctionnement, séparant en cela les individus du groupe en deux entités structurelles. Certains sujets du premier sous-groupe se permettaient de « faire la morale » à ceux du second et exprimaient avec force des attachements personnalisés à d'autres membres du groupe. Ils se montraient ambivalents, cherchant à la fois à justifier leurs actes commis envers des enfants et, en même temps, s'il s'avérait qu'ils avaient suffisamment avancé dans leur réflexion personnelle, à refuser de s'en satisfaire. Ils créaient des enjeux relationnels majeurs à la faveur du setting thérapeutique quand les seconds ne faisaient que venir au groupe, s'exprimer, et en repartir. Les sujets du second sous-groupe ne venaient pas à la séance suivante avec une réflexion nouvelle : ils n'élaboraient pas. D'ailleurs, ils ne cherchaient pas dans leur propre fonctionnement psychique interne la cause de leur « déviance », mais prétendaient être « nés pédophiles » ou avoir été « construits » ainsi en fonction des aléas de la vie. En somme, les premiers se débattaient avec leur monde interne quand les seconds se battaient contre les objets de la réalité extérieure. Alors, j'ai repris la lecture de Balier et me suis servie du tableau de Bouchet-Kervella relatif aux agressions sexuelles qui figure dans un chapitre de l'ouvrage *La violence en Abyme*[29]. Dans la continuité de la distinction que Balier opère entre « passage à l'acte » et « recours à l'acte » (2005, p.68), l'auteure distingue les perversions sexuelles érotiques (la première entité structurelle que je décris à propos du groupe thérapeutique) de la perversité narcissique/psychose (le second sous-groupe de patients), respectivement (2005, p.172).

En tant que responsable de la prise en charge thérapeutique des auteurs d'abus sexuels au sein du service médical de la prison, j'ai eu l'occasion de recevoir beaucoup de ces sujets en psychothérapie. Au cours des suivis individuels, j'ai pu aboutir à la même distinction que celle décrite au sein du groupe thérapeutique. J'avais besoin de comprendre pourquoi certains patients n'élaboraient pas. Malgré toute la bonne volonté de mes interventions interprétatives, certains les

[29] *Ibid*.

« prenaient » immédiatement, ou dans un après-coup une fois la défense dépassée, et d'autres pas du tout. Alors, je me suis souvenue de ma première surprise lorsque, il y a des années de cela, à l'occasion d'une présentation en groupe, deux psychothérapeutes chevronnés avaient diagnostiqué l'un de mes patients de prison, que je prenais pour un sujet état-limite, comme un sujet psychotique de structure. Lire Bergeret n'avait pas suffi pour que je comprenne vraiment. Il fallait avoir **vécu réellement la rencontre** avec un patient, avoir présenté sa situation psychique personnelle à des collègues, pour prendre définitivement acte du fait que certains sujets psychotiques de structure ne décompensent pas sur un mode hallucinatoire ou délirant patent, mais partagent néanmoins avec ceux qui le font un fonctionnement psychique qui leur est particulier.

Enfin, j'avais observé au cours de mes années de pratique clinique qu'aucun des hommes violents incarcérés que j'avais rencontrés n'avait eu la chance d'évoluer, enfant, dans un environnement familial véritablement aimant et pleinement attentif à ses besoins. Tous les sujets violents ont subi des violences ou des carences importantes. Et les sujets transgressifs qui ont commis des attouchements, même s'ils n'ont pas forcément été victimes eux-mêmes d'abus sexuels, ont manqué d'attention à leur être profond. Ainsi, quelle que soit la structure, les délits s'expliquent par le vécu infantile. Néanmoins, à la faveur de ma récente expérience professionnelle en prison, j'ai eu l'occasion d'observer que des conditions d'existence similaires de l'enfance en terme de maltraitance n'avaient pas toujours le même impact sur la vie adolescente et adulte, et que cette différence tenait à la structure de personnalité du sujet. En particulier, j'ai comparé deux anamnèses, pourtant très similaires en termes d'abus sexuels subis, qui n'avaient pas du tout mené à la même gravité des crimes, loin s'en faut. Le premier a tué un couple à la période de la grande adolescence puis, des années plus tard, a abusé de ses filles. Le second est devenu un *serial-killer* dont la violence des passages à l'acte, à la lecture de l'exposé des faits, provoque un véritable effroi. Le fonctionnement psychique actuel de ces deux sujets est également très différent. Le premier semble avoir profité de ses années de prison et avoir transféré sur une nouvelle représentation les espoirs qu'il fonde encore de trouver, quelque part, un « bon parent ». Le second n'a toujours pas compris ce qui l'a poussé à commettre de tels crimes, et ce malgré deux dizaines d'années passées à suivre un traitement psychothérapeutique d'inspiration psychanalytique en prison. Il n'élabore pas. Il ne symbolise pas. Tous nos efforts pour rendre ses représentations moins manichéennes et ses affects moins massifs s'avèrent voués à l'échec.

J'en suis ainsi venue à la conclusion qu'en prison, comme dans la vie courante, le monde est séparé en deux catégories : les sujets qui symbolisent et ceux qui ne le font pas. Pour aboutir, il a fallu examiner les « scénarios » violents respectifs rattachés à ces structures et comprendre en quoi ils se distinguent. Il s'agissait de donner sens à des agirs qui suivent des logiques différentes. J'ai pu le faire grâce

aux « souvenirs » de mes patients au sujet des crimes qu'ils avaient commis. Souvenirs reconstruits, donc. La chance que nous avons lorsque nous suivons des patients condamnés, c'est que nous avons la possibilité de mettre en perspective ces souvenirs avec une donnée fondamentale pour objectiver davantage la recherche clinique : les informations figurant dans le dossier pénal.

Le chemin a été long pour trouver le point de ralliement entre des sujets qui fonctionnent de manière similaire sur le plan psychique, soit tous les sujets qui n'ont pas accès à la capacité de symbolisation. De par ma formation aux tests projectifs par le Groupe de Lausanne, je savais que le discours du sujet de structure psychotique était reconnaissable. À l'heure actuelle, les membres de cette école font dépendre le diagnostic du sujet de l'analyse de son discours et ne cotent plus les protocoles de test. Je me suis alors dit, dans un élan que certains qualifieront sans doute de mégalomane :-), que je pouvais me passer du test de Rorschach. J'ai décidé d'observer mes patients et les sujets que je vois également dans le cadre de ma pratique expertale : je tiendrais compte des subtilités de leur langage, de leur discours, de leur logique, de leur façon de voir le monde. J'ai pensé qu'il s'agirait de les écouter attentivement en mettant de côté ma relecture névrotisante de leur discours, en ne cherchant plus à en remplir les vides et à reconstruire une cohérence dans ce qui paraît incohérent ou illogique. C'est d'ailleurs ce que je dis toujours aux équipes infirmières et éducatives, aux psychiatres et aux psychologues que je forme : il faut écouter les patients.

J'ai donc cherché les signes de « ralliement » entre ceux qui n'élaborent pas. J'ai tout repris depuis le début en requestionnant la théorie psychanalytique et les certitudes acquises. J'ai abouti à la conclusion suivante : il est des sujets qui ne symbolisent pas. Et qui ne le font pas davantage après un traitement psychanalytique. Chez ces sujets, une fonction importante du cerveau ne fonctionne pas. Selon les chiffres de Bergeret et mon estimation, il n'est pas impossible que près du tiers de la population humaine soit touchée par cette particularité. Il n'est pas évident d'envisager cette particularité comme un trouble du fait du nombre important d'êtres humains appartenant à cette catégorie, mais également du fait que cette « dysfonction » n'empêche pas le sujet de vivre sa vie. Les humains qui présentent ce trouble peuvent fonctionner en société. Ceux qui, à cause de leur ontogenèse mais peut-être également d'une autre particularité cérébrale, sont devenus des psychopathes violents (au sens de Meloy[30]), sont néanmoins extrêmement dangereux pour la société. La psychologie, du fait de son parti pris, a longtemps considéré les psychopathes comme des victimes d'une ontogenèse faite de carences et de violences. C'est vrai, pour une part. L'autre part se situe probablement à un niveau biologique[31].

Le lecteur pourra s'étonner de cette proposition somme toute assez…

[30] *Ibid*.

[31] REF – Raine + Fallon

dichotomique : il y aurait, d'une part, des sujets qui symbolisent et, d'autre part, des sujets qui en sont incapables. Cela paraît suspect. J'ai cherché et je continuerai de chercher les traces éventuelles du symbolique chez les sujets « non symbolisants » que je côtoie. J'avais envisagé que ces sujets symbolisent par moments, lorsqu'ils se trouvent dans des conditions idéales de calme psychique interne. Je n'ai pas trouvé de tels accès au symbolique lorsque le stress épargne ces personnalités. J'en conclurai que c'est la capacité d'ambivalence qui permet l'accès au symbolique, l'affect n'étant que le stimulateur de liens associatifs faits par le cerveau. Force est de constater que l'observation clinique ne dément pas cette proposition ma foi binaire. C'est la raison pour laquelle c'est l'hypothèse d'une cause organique dont la conséquence est une particularité pérenne qui est privilégiée dans cet ouvrage.

La psychanalyse, avec Freud, a voulu intégrer dans sa théorisation des sujets malades psychiquement, psychotiques, qui appartenaient initialement au monde de la folie, selon Revaz[32]. Pinel, considéré comme le père de la psychiatrie moderne, envisageait quant à lui une cause biologique aux manifestations psychiatriques qu'il a décrites dans son traité[33].
Ma théorisation remet en cause, pour une part, la théorie psychanalytique. En particulier, j'expliquerai pourquoi j'estime que les sujets non symbolisants ne bénéficient pas des interprétations psychanalytiques transférentielles. Loin de moi l'idée de me rallier au point de vue acerbe des auteurs du « Livre noir de la psychanalyse »[34]. En effet, il n'est à mon sens pas raisonnable de rejeter de manière si radicale une théorisation ayant pourtant fait ses preuves sur le plan de la thérapeutique de par le grand nombre de patients qui ont pu en bénéficier. La psychanalyse fait sens pour la majorité de la population humaine, même si se pose la question de son efficacité pour les sujets symbolisants les plus atteints dans leur narcissisme, soit les sujets transgressifs (classiquement dénommés pervers). La psychanalyse « parle » à un grand nombre de psychologues et de psychiatres, parce qu'elle parle de leur psyché. Il semble d'ailleurs que la psychanalyse soit davantage utile à ces professionnels qu'à la majorité des patients suivis en psychiatrie lourde, ces derniers s'avérant à mon sens, à l'analyse, en majorité des patients disposant d'une structure non symbolisante de la personnalité. J'estime néanmoins les guerres d'école stériles. En effet, les diverses thérapeutiques existantes à ce jour montrent que la psyché humaine a besoin de différentes sources d'explication de son fonctionnement. Il y a des humains pour lesquels l'approche psychanalytique ne fait pas sens, quand d'autres lui doivent énormément de les avoir aidés à avancer vers plus de liberté interne et d'autonomie, et leur a permis de reconnaître leurs besoins et de saisir ce qui fonde leur désir.

[32] REF (sa thèse)
[33] REF
[34] REF

Depuis la théorisation par Freud du traitement psychanalytique et de son cadre, de nombreuses adaptations de la cure sont proposées par des praticiens qui travaillent avec des patients davantage agissants que ne l'étaient ceux de l'inventeur de la psychanalyse. En milieu carcéral en particulier, les tentatives d'aménagement du cadre sont multiples : thérapie dite active, thérapie institutionnelle (Balier). Elles l'ont sans doute été à raison. Certains aménagements, néanmoins, sont plus douteux : quelques professionnels proposent, par exemple une forme de « co-thérapie » impliquant deux thérapeutes avec un seul patient en entretien. J'ai expérimenté cette pratique un temps, avec davantage d'écueils que de succès. A mon sens, il n'est légitime de modifier la méthode que si l'on a eu l'occasion de la pratiquer dans les « règles de l'art » et que l'on tient compte des conséquences des aménagements nouveaux. Car il faut pouvoir s'expliquer d'un changement de méthode.

Ainsi, mon écrit plaide pour une théorisation qui fonde sa légitimité dans la pratique clinique. Et le lecteur aura compris qu'il s'agit, surtout et avant tout, de ne jamais négliger le diagnostic structurel du patient auquel l'on cherche à venir en aide.

Le cadre de référence : l'approche structurelle

La psychologie structurelle s'intéresse à la personnalité profonde du sujet. Elle propose au clinicien de se rendre en-deça du symptôme pour diagnostiquer une personnalité. Bergeret, en France, et Kernberg, aux Etats-Unis, sont les théoriciens principaux de l'approche structurelle (que certains nomment également « structurale »). Bergeret estime qu'il s'agit d'examiner les défenses, le type d'angoisse et les modalités de relation d'objet[35] qui sous-tendent les manifestations visibles afin de rendre compte précisément de la structure de personnalité du sujet. Pour rappel, cet auteur distingue deux grandes structures du fonctionnement psychique, soit la structure psychotique et la structure névrotique. Comme troisième catégorie, les « astructurations », appartenant à l'« organisation limite », et qui se situeraient entre les deux structures sur le plan de l'ontogenèse. A l'heure actuelle, les « élèves »[36] de Bergeret font un pas en arrière par rapport à la proposition de l'auteur, considérant que les limites entre les structures sont davantage perméables. Je ne partage pas ce point de vue ; au contraire, ma vision est plus « rigide » s'agissant de la distinction entre les structures, puisque je n'envisage pas de passage possible, comme le proposait Bergeret à la faveur de certains épisodes-clés de la vie, entre la structure symbolisante (psychotique selon Bergeret) et la structure névrotisante (qui regroupe, pour une part, certains sujets que Bergeret classe dans les organisations limites). Il y a néanmoins un passage proposé par Bergeret auquel on aimerait également continuer à croire : le passage du narcissisme blessé à la névrose à la faveur des réaménagements psychiques de l'adolescence. Mais, là encore, je pense qu'il n'y a pas de passage possible. C'est un jeune patient de prison (de structure hystérique) pour lequel je fondais l'espoir d'un tel changement qui m'a amenée à penser ainsi. Ce sujet a toujours été névrotique, mais les manifestations narcissiques de l'hystérique nous trompent souvent…

Le Groupe de Lausanne, quant à lui, a construit sa théorisation à partir de la passation des tests projectifs (Rorschach et TAT) ainsi que de l'échelle d'intelligence de Wechsler à des patients et des expertisés consultant dans divers services de psychologie et de psychiatrie en Suisse. S'agissant de sa proposition de classification diagnostique basée sur le modèle structurel, cette école, bien qu'ancrée d'abord dans la pensée piagétienne, s'inspire des travaux de Bergeret et de Kernberg. Dans le centre d'expertises dans lequel j'ai exercé il y a quelques années, j'ai eu la chance de travailler avec Olivier Revaz, membre de cette école et actuel chargé de cours à l'Université de Lausanne pour l'enseignement des techniques projectives.

---

[35] REF : Pté NLe et Patho.

[36] REF : Roussillon et al., Manuel de…

Dans le tableau ci-dessous, je présente la classification de Revaz[37] telle qu'elle est exposée aux étudiants de l'Université de Lausanne à l'heure actuelle, et qui reprend les grandes lignes dessinées par Bergeret :

	Psychotiques	États-limites		Névrotico-normaux
		inférieurs	supérieurs	
Défenses	déni de la réalité dédoublement du Moi	clivage des objets forclusion		refoulement
Type d'angoisse	morcellement anéantissement	narcissisme / toute-puissance	perte d'objet préserver	castration
Relation d'objet	symbiotique fusionnelle	fétichisme emprise utilitaire	anaclitique miroir étayage	génitale

Comme il est loisible de le constater dans ce tableau, le Groupe de Lausanne distingue deux niveaux au sein de l'organisation limite, séparant les états-limites dits « inférieurs » des états-limites dits « supérieurs ». La distinction dériverait de celle que fait Kernberg[38] entre personnalités limites et narcissiques, respectivement. Je la comprends comme résidant avant tout dans la relation que le sujet est capable d'établir à soi et à l'autre. Selon Rossel, cité par Revaz, la problématique de l'état-limite inférieur se situe au stade anal quand celle de l'état-limite supérieur se situe au niveau narcissique phallique. Dans le premier cas, c'est le Moi idéal qui se trouve en conflit avec le Ça et la réalité quand, dans le second cas, l'instance en conflit avec ces entités est l'Idéal du Moi. Selon Pascal Roman[39], l'on peut également comprendre cette distinction de la façon suivante : s'agissant de l'état-limite « inférieur », qui se situe au niveau des pathologies limite, le sujet se trouve face à la nécessité de prendre appui dans la réalité pour combler son défaut de sécurité interne ; l'état-limite dit « supérieur » quant à lui fait référence à la pathologie narcissique dans laquelle il y a surinvestissement de la vie interne pour palier la difficulté à nouer des liens dans la réalité externe.

Le « tableau » ci-dessous, selon Rossel, présenté par Revaz[40], répertorie également les diagnostics en fonction de la structure, diagnostics qui sont classés dans l'ordre du niveau de développement auquel le sujet a pu aboutir (perspective ontogénétique psychanalytique classique) :

Névrotico-normaux (estimation : 30% de la population)

États-limites (40% de la population)

37 REF : Citer le cours (slide)
38 REF : trs limites de la perso
39 Communication personnelle, septembre 2012.
40 REF : Id. que note 37

Supérieurs :

- « névrose » d'abandon
- « névrose » d'échec
- faux-self
- personnalité narcissique
- masochisme « moral »

Inférieurs :

- perversions (narcissiques, masochiques, alimentaires, etc.)
- pathologie du caractère
- psychopathe

Prépsychose/caractère psychotique

Psychotiques (30% de la population)

- (psychose maniaque)
- paranoïa
- schizo-paranoïa
- schizo paranoïde
- schizo simple
- hébéphrénie
- psychose infantile
- (autisme ?)

Il est à noter que nombre d'états-limites dits « supérieurs » selon le Groupe de Lausanne seraient vraisemblablement considérés comme des sujets névrotiques par l'école française[41], école dont Catherine Chabert est l'une des figures emblématiques. La distinction s'opère en fonction de la conception que l'on a de la différence entre un narcissisme normal et un narcissisme pathologique. Comme je le montrerai dans la suite de l'ouvrage, je considère qu'aucune structure n'est épargnée par les enjeux narcissiques, pas même la structure névrotique.

J'expliquerai à propos de quels éléments précis je me distingue de la conception du Groupe de Lausanne mais, pour donner une première indication à ce sujet, je souhaite soulever ici un point qui a trait à la nature même du paradigme de l'approche structurelle. Cette approche prétend que ce n'est pas le symptôme qu'il s'agit de déceler mais bien la structure profonde qui produit les manifestations visibles. A ce sujet, je constate que nombre de diagnostics proposés par le Groupe de Lausanne tirent leur nom des manifestations symptomatiques des sujets testés (« névrose » d'échec, faux-self, pervers, psychopathe). Pourtant, les dites « perversions sexuelles », par exemple, sont imputables à au moins deux structures distinctes. En effet, de nombreux cas d'abus sexuels sont commis par

[41] Revaz, communication personnelle, août 2013.

des sujets de structure classiquement décrite comme psychotique. Faut-il pour autant qualifier leurs actes de « pervers » ? J'estime plutôt qu'il s'agit d'établir une distinction fondée sur le sens que prend l'agression sexuelle dans chaque situation structurelle particulière. La complexité réside dans le fait que les définitions ne se superposent pas et qu'il y a là encore, entre les écoles, une incompréhension. Ainsi, par souci de cohérence, mais également parce qu'à mon sens tant de distinctions à l'intérieur d'une même structure ne sont pas relevantes, il m'apparaît utile de dégager le diagnostic de sa manifestation symptomatique « principale », voire « actuelle ». Concernant l'actualité, tel sujet transgressif aurait pu être qualifié de « psychopathe » à sa grande adolescence, lorsqu'il a tué un couple de sang-froid pour empocher de l'argent, mais aurait sans doute été taxé de « pervers » si un diagnostic avait été posé après qu'il ait fait subir des abus sexuels à ses filles. C'est pourtant un sujet qui symbolise, mais qui, dans son drame personnel, a commis des actes différenciés. Certains sujets, qui seraient sans doute qualifiés d'états-limites inférieurs par Revaz, de par leur mode relationnel à l'examinateur et au test (qui est un critère diagnostique pour cette école), m'apparaissent sur le plan clinique comme des sujets de structure symbolisante (que je placerais ainsi plus volontiers dans les états-limites supérieurs si j'utilisais ce système diagnostique de par la richesse de leur monde interne et relationnel). En outre, il apparaît que d'autres sujets, qualifiés eux aussi d'états-limites inférieurs par Revaz, se présentent en entretien expertal comme incapables de symboliser. Je les situerais alors « en-deçà », soit au sein de la structure psychotique de Bergeret. À la relecture de la définition de Bergeret s'agissant des sujets limites, il semble que l'on puisse sans trop s'en départir interpréter l'angoisse de perte d'objet tant chez des sujets symbolisants que chez des sujets qui ne symbolisent pas.

Nombre de sujets que l'on situerait dans les états-limites inférieurs sont des spécialistes de ce que Balier nomme le « recours à l'acte » (en opposition avec le « passage à l'acte »), soit des sujets non symbolisants. Bergeret, cité par Roussillon et al.[42], l'a mentionné lui-même : « Tous les meurtres ne sont pas signifiants. Certains se présentent comme pure réactivité et pure violence fondamentale (Bergeret, 1981) » (2007, p. 478). Le Groupe de Lausanne situe les psychopathes dans les états-limites inférieurs. Selon la définition qu'en donne Meloy, les psychopathes ont des fonctionnements de nature psychotique sans que, pour la plupart, ils ne délirent clairement ni n'hallucinent. Leur conscience interprétative apparaît ainsi préservée. Et pourtant, à mon sens, ils ne symbolisent pas. Bergeret les placerait-il pour autant au sein de sa structure psychotique ? Je crois plutôt que structure psychotique et structure non symbolisante ne sont pas non plus tout à fait superposables, et que la nosographie que je propose aura l'avantage de clarifier ces points.

[42] REF

Afin d'aboutir à une telle nosographie, j'ai également été inspirée durant mes années de pratique par la catégorisation de Van Gijseghem[43] au sujet des abuseurs sexuels. C'est à cet auteur que je me réfère lorsque j'évoque les passages à l'acte sexuels commis par des sujets névrotiques (en général en période de stress, acte isolé et non répété puisque la culpabilité liée au premier passage à l'acte fait son travail de recadrage). Je suis également imprégnée des enseignements de Léopold Szondi, médecin et psychopathologue hongrois, et de ses successeurs (en Belgique en particulier[44]). Cet auteur a développé un test de personnalité basé sur le choix affectif (sympathique/antipathique) de photos de malades mentaux représentant toute la gamme des pathologies. Le test est (était, en tous les cas) très utilisé par les psychologues qui mènent des investigations de la personnalité dans les prisons belges. La classification szondienne est présentée dans le tableau[45] ci-dessous :

Psychoses	Psychopathies	Névroses
	- **sexuelles** : … <u>perversions</u> __ introjectives (k+) : masochisme et fétichisme __ destructives (k-) : sadisme et exhibitionnisme … <u>homosexualité</u> - **de contact** : = la « Sucht », le manque de tenue sexuelle - **criminelles**	

Là encore, l'on voit que les dites « psychopathies », regroupant les sujets en fonction des symptômes, réunissent sans doute tant des sujets symbolisants que des sujets qui n'ont pas accès à la symbolisation.

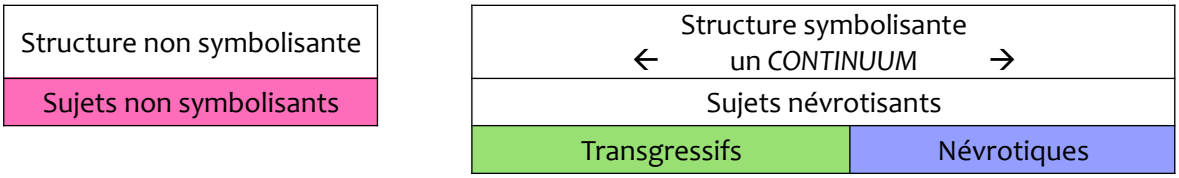
Bien que n'ayant pas été spécialement formée selon l'approche lacanienne, mais y ayant été sensibilisée *via* les enseignements et supervisions dont j'ai pu bénéficer par différents psychanalystes lacaniens, il semble que ce soit avec la théorisation de Lacan que mes développements actuels se trouvent davantage en accord.

[43] REF

[44] Jean Kinable a été mon superviseur lors de ma pratique en prison en Belgique, Jéan Mélon mon formateur et superviseur de groupe. Comme autres auteurs szondiens lus : Jacques Schotte et Philippe Lekeuche.

[45] REF

L'auteur opère en effet une distinction claire entre les structures psychotique, perverse et névrotique. La proposition qui est la mienne et qui est exposée en détail dans cet ouvrage se montrera très proche de cette vision sur le plan théorique ; néanmoins, j'établirai une ligne de démarcation fondamentale entre structure non symbolisante et structure symbolisante, ce qui me fera placer les sujets « pervers », que je nommerai plus volontiers sujets « transgressifs », à l'une des extrémités du *continuum* des sujets « névrotisants » (la catégorie « sujets névrotisants » regroupant tous les sujets de structure symbolisante).



En effet, au sein de la structure symbolisante, je décrirai deux modes « théoriques » d'être au monde, les sujets névrotisants se situant tout au long de ce *continuum*. Tous ces sujets ont en commun la capacité symbolique et les plus atteints d'entre eux sur le plan du narcissisme se situent à l'extrémité gauche du *continuum*. Ceux dont le narcissisme a été « respecté » ou « renforcé » au cours de leur ontogenèse sont devenus des sujets névrotiques, dont le modèle théorique est l'hystérie (selon la conception de Freud). Lorsque je dis que leur narcissisme a été respecté ou renforcé, je vois déjà là une nuance à introduire : ces sujets ont eu le sentiment, durant leur ontogenèse, et ce quelles qu'en soient les raisons, que certains membres de leur entourage et eux-mêmes pouvaient compter sur les qualités dont ils disposaient, ce qui a soutenu leur narcissisme.

Comme déjà évoqué, il y a à mon sens une ligne de partage nette entre les sujets qui symbolisent et ceux qui ne le font pas. En effet, je considère que les premiers ne sont pas les représentants de catégories plus « avancées » sur le plan du développement ontogénétique que les seconds, dans le sens de l'approche structurelle traditionnelle. Selon mon point de vue, la différence entre les structures (symbolisante *versus* non symbolisante) s'opère au niveau neurobiologique avec comme cause une spécificité dans le développement intra-utérin (ex : influence de molécules toxiques pendant le développement du cerveau, éventuellement un stress majeur ressenti par la mère au cours de la vie intra-utérine), lors des premières semaines, voire des premiers mois de la vie (schèmes cognitifs non acquis, par exemple), ou encore en-deçà, au niveau génétique (au sens du code génétique ou de l'épigenèse).

Pour précision, notons que les atteintes au narcissisme subies par un sujet de structure non symbolisante ont sans doute elles aussi un impact différentiel sur la façon dont la structure de personnalité se présentera à l'âge adulte sur le plan de la symptomatologie. A ce sujet, mes recherches ne sont pas suffisamment avancées pour proposer un *continuum*, mais il semble assez raisonnable de penser

qu'il puisse exister une forme de gradation. Il faudra néanmoins garder à l'esprit que ce que l'on nomme « narcissisme » est sans doute déjà une notion internalisée et qu'il faudra peut-être lui préférer un autre terme s'agissant de la structure non symbolisante. Si mes propositions font sens, si elles sont suivies, la définition précise des troubles à l'intérieur de la structure non symbolisante nécessitera de repenser les diagnostics tels qu'ils sont présentés par Bergeret, puis par Revaz, tout en gardant à l'esprit le socle sur lequel repose la structure, soit un « terreau » non symbolisant d'origine neurobiologique.

La notion de capacité symbolique sera clairement définie dans le chapitre II, et permettra au lecteur de situer les diagnostics connus dans la structure correspondante. Néanmoins, afin que ce dernier puisse déjà se faire une idée de ce que le terme de structure non symbolisante recouvre, je liste ci-dessous (sans notion d'ordre) quelques diagnostics utilisés traditionnellement et classés selon la structure à laquelle ils appartiennent selon ma proposition nosologique.

Structure non symbolisante

- Schizophrénie (simple, paranoïde)
- « Névrose » obsessionnelle
- Paranoïa
- Mélancolie
- Maniaco-dépression ou trouble bipolaire
- Trouble *borderline* (tout du moins les sujets les plus sévèrement atteints, certains sujets diagnostiqués comme tels disposant en fait d'une structure symbolisante)
- Psychopathie (selon la conception de Meloy[46])
- Perversité narcissique/psychose (selon la définition de Bouchet-Kervella[47])

Structure symbolisante :
Transgressifs
Dont les perversions sexuelles érotiques (selon la définition de Bouchet-Kervella[48]).

Névrotiques

Le terme psychopathie prête à confusion, parce que certains l'utilisent pour définir des criminels en « col blanc », quelle que soit la structure sous-jacente. D'autres rapportent ce diagnostic au score obtenu par le sujet aux échelles de Hare[49] ou à la HCR-20[50]. Dans cet ouvrage, le terme de psychopathie est dérivé de la compréhension de Meloy. Néanmoins, l'adjectif « psychopathique » pourra

[46] REF : *Ibid.*
[47] REF : *Ibid.*
[48] REF : *Ibid.*
[49] REF
[50] REF

également être utilisé pour définir cette manière particulière des sujets non symbolisants d'être en relation avec les lois, puisqu'étant incapables d'internaliser la Loi au sens symbolique du terme. Tous ne sont pas psychopathes au sens de Meloy, certains s'adaptant plutôt bien aux conditions de vie en société et pouvant faire preuve d'un certain égard vis-à-vis des autres êtres humains. Ces sujets n'ont néanmoins aucun problème avec le non-respect de la loi tant que cela leur semble raisonnable : la loi, pour eux, c'est encore et toujours un ensemble de règles, dont certaines ont été apprises à la lettre et d'autres ont été construites d'après leur logique propre. J'y reviendrai en détail au fil de l'ouvrage.

En construisant le système nosographique dont il est question dans cet ouvrage, j'ai estimé que le vocable « pervers » devait être remplacé, du fait de la connotation très négative qui lui est associée. Certains thérapeutes peuvent être rebutés de travailler avec un sujet si ce dernier est diagnostiqué comme tel. Certains auteurs psychanalytiques estiment d'ailleurs qu'il n'est pas possible de traiter un sujet pervers. Et il semble bien souvent que les théories sont fondées sur le besoin de leur auteur qu'au final, le pervers, ce soit l'autre… Ainsi, lorsque j'évoque la structure transgressive, je fais référence à la structure perverse telle que décrite par Lacan d'un point de vue métapsychologique. Le terme me paraît moins connoté négativement et suffisamment clair pour être choisi en remplacement.

Remarque sur la nosographie psychiatrique

C'est ici que le lecteur va me voir régler quelques comptes avec la soi-disant démarche scientifique qui présiderait à l'établissement de diagnostics tels qu'ils sont prévus dans les manuels psychiatriques des troubles mentaux[51]. La statistique n'est pas la science s'il lui manque la démarche méthodologique propre à la science. En effet, comme l'un de mes patients me l'a si justement rappelé : « La médecine confond corrélation et causalité ».

Les manuels diagnostiques et statistiques des troubles mentaux proposent de diagnostiquer un trouble en fonction des symptômes repérés chez un patient. Ce modèle comporte un aveuglement certain dans la mesure où la structure psychique profonde n'est pas investiguée. Lorsque l'on se trouve face à une structure psychotique, ce qui représente tout de même la majorité de la patientèle des hôpitaux psychiatriques, le « modèle » peut s'avérer utile à la transmission des informations entre collègues et à la médication. En effet, un schizophrène ne se comporte pas de la même manière qu'un paranoïaque ou qu'un patient *borderline*, et ne doit pas être traité de la même façon. Le problème, c'est que de nombreux patients qui consultent des psychiatres sont des sujets symbolisants et qu'ils se voient affublés de diagnostics erronés, invalidants et que, de surcroît, ils sont médiqués comme des patients souffrant de troubles neuropsychologiques.

A ma consultation, j'ai en effet reçu plusieurs sujets haut potentiel qui sont sur-médiqués depuis de nombreuses années et qui, dès lors, parviennent difficilement à diminuer leur consommation de psychotropes. Sans parler du fait qu'ils n'ont absolument pas été compris dans ce qu'ils sont et ce qu'ils vivent. Le haut potentiel est un sujet qui n'intéresse pas la psychiatrie. La mesure de l'intelligence (psychométrie) ressort du domaine de la psychologie et ce sont les psychologues qui sont donc spécialistes de cette question.

Ainsi, ce que les humains ne comprennent pas, et en particulier le monde médical, c'est que ce qui compte n'est pas le visible. En effet, ce qui est montré peut prendre des sens différents au plan de la psychologie structurelle profonde. Si l'on s'arrête aux symptômes, l'on comprend et l'on interprète mal l'autre. D'où des désastres liés à une mauvaise communication entre psys et patients, au sein du couple, dans les groupes, mais également entre parents et enfants.

---

[51] REF - Pour une critique du DSM, lire l'article du psychologue, anthropologue et psychanalyste belge Francis Martens, Comment être fou dans les règles ? (2002), http://www.revuenouvelle.be/IMG/pdf/044_Martens.pdf

La psychiatrie est fille de la médecine. La psychologie provient de la philosophie. Deux logiques s'affrontent alors : la première discipline cherche à diagnostiquer une maladie à partir de symptômes pour la traiter, la seconde se fait une représentation générale de la psyché humaine avant de s'attaquer à ses éventuels troubles. Superficialité *versus* profondeur.

Chapitre I – Représentation de soi et intersubjectivité

« Le cinéma, disait André Bazin, substitue à notre regard
un monde qui s'accorde à nos désirs.
Le Mépris est l'histoire de ce monde »
Générique du film *Le Mépris* (1963), dit par son réalisateur,
Jean-Luc Godard[1]

C'est à l'occasion du stage de formation d'une future collègue psychologue dans le service de psychiatrie pénitentiaire dans lequel j'exerçais que j'ai eu besoin de rendre transmissible ma compréhension des différences structurelles que l'on rencontre dans la pratique psychothérapeutique avec des personnalités agissantes. J'ai ainsi commencé à élaborer une forme de tableau listant les divers aspects de la personnalité ainsi que le type de délits, et ce en fonction des catégories structurelles qui deviendraient par la suite la structure non symbolisante, la structure symbolisante transgressive et la structure symbolisante névrotique. Balier, au fil de ses ouvrages, évoque des modes de fonctionnement particuliers que j'ai pu repérer chez les sujets que j'ai rencontrés à l'occasion de ma propre pratique clinique : par exemple la psychose froide[2], et le viol comme un équivalent du meurtre[3]. Ce qui m'a finalement permis de situer les sujets au sein d'un nouveau système nosographique a été le tableau présenté par Bouchet-Kervella[4] à propos des auteurs d'abus sexuels. Ce tableau distingue clairement la perversité narcissique/psychose des perversions sexuelles érotiques. Selon l'auteure, la première catégorie fonde ses défenses sur le recours à la destructivité quand la seconde les fonde sur le recours à l'érotisation. Le mode relationnel des sujets de la première catégorie est décrit comme pauvre et « fondé sur la domination d'autrui » quand les seconds sont envisagés comme des sujets en quête de « relations affectives et érotiques comme support vital du sentiment d'existence », et en proie à une confusion entre affectivité et sexualité. Le type d'angoisse et les défenses invoquées pour décrire les sujets pervers narcissiques/psychotiques pourraient être qualifiés d'archaïques : « terreur innommable de néantisation, d'intrusion, de confusion sujet/objet dans les relations avec autrui » et « clivage radical et déni massif des affects de détresse » (2005, p. 172). A l'aide de cette conception, j'ai pu repérer ces différences fondamentales dans le rapport à la victime que présentaient mes

[1] Pour un visionnage de cette citation, https://www.youtube.com/watch?v=R19cVNitE8k
[2] Psychan. Cpts violents
[3] Violence Abyme
[4] REF

patients ayant commis des actes d'ordre sexuel avec des enfants ou des adultes et j'ai pu reconnaître ainsi la structure que je nommais alors « psychotique » chez les sujets décrits par Bouchet-Kervella comme « pervers » (de « perversité » et pas de « perversion ») narcissiques. Le résultat de ma démarche, présentant les diverses manifestations psychiques de la vie humaine en fonction de la structure, et ce tant pour les sujets tout-venants que les sujets délinquants, sera présenté en détail dans le 2e tome de l'ouvrage (à paraître).

Ainsi m'est apparue la nécessité de trouver ce qui rassemblait dans la même entité structurelle les sujets qui disposaient de ce que je nommais encore alors une structure « psychotique » de la personnalité. C'est cette recherche qui m'a permis d'aboutir à la conclusion que le signe pathognomonique de la structure était l'incapacité à symboliser. Cette incapacité à symboliser est sans doute la conséquence d'une dysfonction dont la cause est certainement d'origine neurobiologique. L'origine de cette dysfonction n'a pas encore été découverte mais je peux néanmoins déjà postuler, de par les nombreux éléments recueillis, qu'elle est en lien direct avec la gestion des valences affectives et la capacité d'ambivalence. En effet, pour pouvoir symboliser, il faut être capable de supporter l'hypothèse, le conditionnel, les questions sans réponses, mais également d'attribuer plusieurs vaences affectives à un objet, et ce sans que cela ne provoque chez le sujet une angoisse trop massive. Et il faut être capable de retour sur soi. J'y reviendrai.

Pour aboutir à cette formulation au sujet de la capacité symbolique, j'ai d'abord constaté que les sujets que je recevais en entretien thérapeutique ou expertal se différenciaient de par leur capacité/incapacité à élaborer. Lorsque je dis que les sujets non symbolisants n'élaborent pas, je veux dire qu'ils ne « travaillent » pas entre les séances, qu'ils n'ont pas cette capacité à transformer les vécus psychiques plus ou moins traumatiques par leur activité de pensée, et qu'ils ne mettent pas en route un travail autoréflexif (apaisant) en l'absence de vis-à-vis. Les thérapeutes qui font office de vis-à-vis ne perçoivent pas toujours cette incapacité à travailler en leur absence… Je m'adresse ici à ce corps de métier : n'hésitez pas à questionner vos patients sur ce qu'il s'est produit dans leur monde interne depuis votre dernière séance. Je demande souvent à mes patients et à mes expertisés : « Est-ce que vous avez repensé à des choses que nous avons évoquées ensemble depuis notre dernière rencontre ? ». Certains reviennent avec des éléments de la dernière séance, les sujets transgressifs en général pour venir corriger un aspect que vous avez dévoilé et qui a atteint leur narcissisme (et s'y opposer !). Certains

sujets ont préféré « ne pas penser », d'autres ne l'ont pas fait. Certains sujets ne se souviennent même plus de l'objet de la dernière rencontre… Les sujets névrotiques, eux, ont cela de particulièrement agréable pour le psychothérapeute qu'ils apportent souvent à la séance suivante le fruit de l'élaboration qui s'est produite en l'absence du professionnel.

Il existe également des sujets qui sont en risque de devenir, face à nos interprétations psychanalytiques, ce que les psychiatres appellent « interprétatifs ». En effet, les individus les moins « accrochés au réel » (le terme est de moi) peuvent commencer à créer des idées qui seront qualifiées de délirantes par leur thérapeute. Absence de symbolisation et interprétativité, voici les signes cliniques que les professionnels reconnaissent comme classiquement impliqués dans les « psychoses ». Les sujets qui n'élaborent pas sont, en quelque sorte, dépendants de leur vis-à-vis, parce que c'est dans la relation à l'autre qu'ils trouvent le moyen de se faire une idée de ce qu'il se passe à l'intérieur d'eux-mêmes. Ils peuvent ainsi également facilement être induits en erreur par leur interlocuteur… Et je pense là tout particulièrement à ces sujets qui sont des proies faciles pour les tenants de mouvements extrémistes meurtriers et à de nombreux adeptes de sectes. Bien sûr, les sujets qui ne symbolisent pas ne sont pas les seuls à être embrigadés dans ces mouvements, mais les sujets non symbolisants les plus démunis apparaissent comme particulièrement influençables.

Selon Laplanche et Pontalis[5], l'« élaboration psychique » est le terme utilisé par Freud pour « désigner, dans différents contextes, le travail accompli par l'appareil psychique en vue de maîtriser les excitations qui lui parviennent et dont l'accumulation risque d'être pathogène. Ce travail consiste à intégrer les excitations dans le psychisme et à établir entre elles des connexions associatives » (p. 130). Le terme est repris de Charcot par Freud et Breuer à l'occasion de la conception de leur théorie sur l'hystérie, dans une perspective différente néanmoins. Selon la théorisation de ces derniers, l'effet traumatisant d'un événement est normalement liquidé par abréaction ou par intégration associative qui exerce une action correctrice. Chez l'hystérique, diverses conditions empêchent cette liquidation : il n'y a pas alors d'élaboration associative. C'est seulement lors de l'établissement de liens associatifs dans la cure que la liquidation progressive du trauma est possible. À ce stade de l'explication, Laplanche et Pontalis font référence à l'article de leur dictionnaire consacré à la catharsis. Plus loin dans l'article consacré à l'élaboration psychique, une phrase retient également mon attention :

[5] REF : Vocabulaire de la psychanalyse

« Notons enfin qu'entre élaboration et perlaboration, le rapprochement s'impose : il y a une analogie entre le travail de la cure et le mode de fonctionnement spontané de l'appareil psychique » (p. 131 toujours). Ce dernier point est extrêmement important : en effet, il est des situations et des contextes dans lesquels l'appareil psychique fait le travail de liquidation du traumatisme par lui-même, sans avoir besoin de le faire dans le cadre d'une psychothérapie (et heureusement d'ailleurs, sans quoi nous serions tous soumis en permanence au résultat de nos multi-traumatismes de vie). C'est en particulier ce que font les sujets qui élaborent le plus, ceux qui sont sans cesse en questionnement avec eux-mêmes, qui cherchent à comprendre ce qui vient du Ça et ce qui vient de la réalité, ceux que l'on préfère (peut-être) recevoir en psychothérapie parce qu'ils travaillent presque tous seuls et reviennent d'une séance à l'autre avec de multiples liens et associations ! Ce sont les sujets névrotiques surtout (et parmi eux encore davantage ceux qui sont hauts potentiels) et transgressifs aussi, ces derniers étant tout de même moins productifs… Je montrerai en quoi la structure non symbolisante est empêchée d'effectuer ce travail en l'absence du thérapeute.

A ce stade, je me vois dans l'obligation d'opérer une distinction qui m'apparaît très importante. La carence d'élaboration psychique n'est pas équivalente à ce que l'on nomme les difficultés de mentalisation. Je réserverai le premier à la difficulté à penser par soi-même son propre vécu, alors que le second fait à mon sens davantage référence à la difficulté de traduire pour le sujet ses conflits sur le plan de la pensée dans le *hic et nunc*. L'on dit des sujets utilisant le passage à l'acte comme mode privilégié de gestion des conflits et les sujets psychosomatiques qu'ils présentent une difficulté de mentalisation. S'agissant des premiers, soit ceux qui passent à l'acte, je peux confirmer que la mentalisation n'est pas efficiente au moment de l'événement. Quant aux seconds, j'émets quelques réserves. Ainsi, le fait d'être passé à l'acte n'est pas un critère signant pour sûr une carence d'élaboration psychique. En effet, un sujet névrotique peut passer à l'acte et il le fera sous inducteur stressant, ce qui l'empêchera de suffisamment mentaliser au moment de l'acte : il est néanmoins un sujet plutôt mentalisé en général et surtout très capable d'élaborer (pour peu que l'effort à fournir pour le faire ne soit pas trop important, c'est-à-dire que cette élaboration ne nécessite pas l'entrée en conflit d'une motion avec ce que le sujet cherche à se cacher à lui-même). A noter en effet que les capacités d'élaboration peuvent être mises à mal de deux manières : en l'absence de fonction symbolique (structure non symbolisante) ou chez le sujet symbolisant, lorsque porter un regard sur soi-même conduit à trop de souffrances et qu'il ne se saisit alors pas des

opportunités d'élaboration (par évitement).

Cette distinction opérée, poursuivons notre enquête… et tentons de comprendre pourquoi certains sujets n'élaborent pas. La capacité élaborative serait-elle liée à la capacité à s'autodéterminer ? Une enfant névrotique de trois ans s'autodétermine quand son père non symbolisant, lui, se rend compte qu'il n'est pas capable de le faire lui-même encore alors qu'il est maintenant âgé de près de quarante ans, et qu'il a fallu qu'on lui apprenne tous les gestes de la vie avant de pouvoir décider de les faire de lui-même… J'ai observé dans ma pratique clinique en prison que ce sont les sujets que Bergeret aurait considérés (si je l'ai bien lu !) comme psychotiques de structure qui n'élaboraient pas. Pour pouvoir répondre à l'énigme qui était de comprendre pourquoi ces patients ne le faisaient pas, j'ai cherché les points qui sont communs à tous les sujets de structure psychotique. En particulier, je me suis basée sur le constat du Groupe de Lausanne qui permet de distinguer les protocoles du Rorschach des sujets psychotiques des protocoles des sujets d'autres structures : l'on observe un phénomène précis dans le rapport de ces sujets à ce test, qui est nommé « absence de conscience interprétative ». En effet, il est décrit que le discours du sujet psychotique de structure laisse apparaître que ce dernier n'est pas conscient du fait que ce qui lui est demandé de partager avec l'examinateur est le résultat de sa propre production psychique. Il semble méconnaître le fait que ce qu'il produit est le fruit de sa psyché. Certains de ces sujets, en effet, croient qu'il existe de bonnes et de mauvaises réponses, et que le matériel est ainsi volontairement significatif, ou encore qu'un artiste a peint les taches et qu'il a voulu signifier quelque chose en particulier… L'absence de conscience interprétative signe la structure psychotique mais tous les psychotiques de structure ne sont pas inconscients d'interpréter. Comme la définition de la catégorie « structure psychotique » est discutable (puisque certains états-limites inférieurs du Groupe de Lausanne pourraient selon ma copréhension des modèles être classifiés comme psychotiques de structure par Bergeret), je reformule : l'absence de conscience interprétative signe la structure non symbolisante mais tous les sujets non symbolisants ne sont pas inconscients d'interpréter. Certains savent que leurs réponses sont le fruit du travail de leur propre psyché. Parmi eux, des sujets non symbolisants intelligents, qui néanmoins montrent de légères « défaillances » de la conscience interprétative, comme par exemple un refus radical d'accepter comme possible une proposition de l'examinateur pourtant considérée comme une F+ (une forme donnée par un important (combien ?) pourcentage de la population générale) ou une Ban (une « banalité », soit une représentation partagée quasi universellement). Ainsi, il est des sujets qui ne

partagent pas, en certaines circonstances, la représentation pourtant partagée par la majorité de leurs frères humains…

Avoir conscience d'interpréter implique tout de même d'avoir une certaine conscience de soi… et de pouvoir donc s'autoreprésenter. Rappelons que le premier trait distinctif des sujets psychotiques selon la psychiatrie est l'anosognosie, soit l'incapacité du sujet malade d'avoir conscience de sa condition de malade ! Selon le point de vue que je développerai, et certaines recherches vont dans ce sens, le sujet de structure psychotique produisant un délire ou des hallucinations est bien souvent anosognosique pour la simple raison qu'il ne sait pas se regarder lui-même : son délire est sa propre réalité, et il ne situe pas les voix ou les images qui lui parviennent sous la forme de ce qui est nommé « hallucinations » comme étant le produit de son propre cerveau. Cela nous mène directement à la notion de « principe de réalité » si usité en psychanalyse. L'on dit communément que ces sujets ne respectent pas le principe de réalité. Selon Laplanche et Pontalis[6], l'« épreuve de réalité » est le « processus postulé par Freud, permettant au sujet de distinguer les stimuli provenant du monde extérieur des stimuli internes, et de prévenir la confusion possible entre ce que le sujet perçoit et ce qu'il ne fait que se représenter, confusion qui serait au principe de l'hallucination » (p. 138). Puis les auteurs expliquent que ce terme, très souvent utilisé dans la littérature psychanalytique, reste indéterminé et confus malgré une apparence d'accord sur son sens.
Kernberg[7] cherche à préciser la notion (p. 177) :

> L'épreuve de réalité, au sens strict d'une capacité à différencier les perceptions intra-psychiques des perceptions externes, est une fonction du moi qu'on retrouve chez les patients avec une organisation limite de la personnalité. Toutefois, ils peuvent perdre cette épreuve de réalité sous le fait de chocs affectifs graves, d'alcool, de drogue et lors de la psychose de transfert. Le maintien de cette épreuve de réalité dans les circonstances ordinaires est d'ailleurs un point crucial du diagnostic différentiel entre l'état limite et la psychose. Une condition fondamentale pour diagnostiquer une réaction psychotique, schizophrénie par exemple, est l'existence d'une perte prolongée de l'épreuve de réalité dans l'ensemble des domaines du fonctionnement psychique, et/ou la présence d'éléments psychotiques « féconds » tels qu'hallucinations ou délire. Chaque fois qu'on envisage le diagnostic différentiel entre état limite et psychose, que le patient ne présente pas de perte de l'épreuve de réalité dans sa conduite, sa pensée ou ses réactions affectives, qu'il n'y a pas de signe

[6] *Ibid.*
[7] REF : Trs limites…

> fécond de psychose, il ne s'agit pas d'un patient psychotique. C'est le diagnostic abusif de schizophrénie en ne considérant que les seuls aspects dynamiques à l'opposé d'une description diagnostique précise de cet état, qui a contribué à la confusion qu'on trouve dans ce domaine.

Rappelons que je considère que les sujets que Kernberg range dans le tiroir des personnalités limites sont en fait des individus non symbolisants, puisque le fonctionnement psychique de fond de ces personnalités apparaît similaire à celui des sujets psychotiques. Il est intéressant de noter que selon cet auteur, la perte de l'épreuve de réalité n'est pas une caractéristique intangible mais qu'elle dépend de facteurs de stress externes : il s'agira de nous en souvenir lorsque nous recevons un patient en un temps T de sa vie… Il s'agit par ailleurs de noter que de nombreux sujets schizophrènes sont capables de critiquer leurs productions hallucinatoires une fois stabilisés.
Dans un texte de 1924 consacré à « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », Freud[8] postule que le Moi névrotique, dans sa dépendance à l'égard de la réalité, réprime un morceau du Ça, donc de la vie pulsionnelle, tandis que le Moi psychotique lui se trouve au service du Ça et se retire d'un morceau de la réalité. Ainsi la névrose serait d'abord soumise au réel et la psychose au Ça : la névrose éviterait la perte de la réalité. Puis Freud poursuit en écrivant qu'en fait les choses ne sont pas si simples… puisque le névrosé (donc le névrotique malade de sa structure) se jouerait également de la réalité en se retirant d'elle, en la fuyant. Il ajoute : « la névrose ne dénie pas la réalité, elle veut seulement ne rien savoir d'elle ; la psychose la dénie et cherche à la remplacer » (p. 39). Voilà qui est très intéressant. Et très précis. J'y reviendrai lorsque je ferai référence à la désaffection du névrotique et au déni psychotique.

La théorie freudienne de la psychose est une théorie névrotique, puisqu'elle est la théorie qui a éclos dans la psyché de Freud, et que ce personnage est le modèle même de la névrose. Dans l'analyse de l'auteur, les maladies sont donc pensées d'après la logique d'une psyché névrotisante et, partant, symbolisante. La psychanalyse a longtemps omis de prendre en compte l'hypothèse, chez le psychotique, de l'existence d'une éventuelle incapacité fonctionnelle du sujet à se représenter que les voix et les images perçues ne sont autres que le produit de sa propre psyché. Tel sujet en situe en effet l'origine dans la réalité extérieure. L'on voit pourtant que les sujets névrotisants également se parlent à eux-mêmes parfois, mais qu'ils semblent savoir que la voix qui parle est la leur.

[8] REF

Concernant la façon dont la réalité est traitée par le névrotique, je dirais que c'est d'abord sous l'effet d'une exigence interne morale (Surmoi) mais également celle de la préservation de l'image de soi à l'extérieur (et ce lorsque le sujet se trouve dans le champ social) que ce dernier ne va pas au bout de ses pulsions. En effet, c'est bien le névrotisant qui, par ses défenses, se joue de la réalité : l'hystérique croit se préserver du risque que lui fait encourir son propre investissement pulsionnel en se désaffectant de la relation et le transgressif distord la réalité à son avantage en positionnant fantasmatiquement autrui là où il n'est pas. Le psychotique, lui, est tout à fait respectueux de la réalité : de celle qu'il perçoit en tous cas ! Chez lui, une représentation peut en supprimer une autre ; elle ne va pas en cacher une autre, ce qui est très différent. À noter également que certains sujets non symbolisants, ceux que je qualifie comme étant « accrochés au réel », sont bien plus respectueux de la réalité que nombre de névrotiques qui préfèrent le fantasme, s'accordant davantage à leurs désirs que la réalité… Mais revenons au sujet psychotique-type : c'est dans sa lecture de la source des objets perçus que l'halluciné se trompe. Ainsi, au Rorschach, je montrerai que le « problème » des psychotiques (non symbolisants) n'est pas véritablement l'absence de conscience interprétative, le problème est l'importance, voire l'urgence, à trouver une réponse. Comme dans tout ce qu'ils entreprennent : pour eux, il y a ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut rejeter. Cela ne vous rappelle rien ? Pensée dichotomique, en tout blanc ou tout noir, imagos parentales idéalisées ou honnies… Les spécialistes ont sans doute pu observer que certains de ceux que l'on appelle obsessionnels, mais aussi ceux que l'on diagnostique paranoïaques, sont des êtres qui sont pris dans ce type d'exigence au choix.

Un jour, je reçois en séance l'un de mes jeunes patients non symbolisants, que je définis volontiers comme ayant adopté des comportements psychopathiques (il a commis plusieurs délits figurant dans le code pénal, dont le plus grave est une série de viols sur une enfant), possédant un QI de 110 (à l'échelle de Wechsler pour adultes). Nous évoquons ses difficultés interpersonnelles ; je lui demande alors :
« En fait, vous ne savez pas ce qu'il y a dans la tête de l'autre ? ».
Ce patient me répond : « ??… Un cerveau ? ».
Et ce n'était pas de l'humour.
Ce patient a montré au fil des entretiens une incapacité tout à fait étonnante de se représenter ce qui pouvait se jouer dans la tête de son vis-à-vis et d'interpréter les raisons des faits et gestes de toutes les personnes avec

lesquelles il entrait en interaction. Pourtant, c'est un homme très imaginatif. J'y reviendrai ci-dessous. Je l'ai questionné sur la façon dont il a appréhendé le test du Rorschach qu'il avait passé dans le cadre de son expertise quelques années auparavant. Il m'a dit cette chose que je n'oublierai jamais : « Une tache d'encre, c'est une tache d'encre ». Il me signifiait, en substance : que voulez-vous que j'y voie ? Ce qu'il m'a dit, c'est : ne serait-ce pas vous les fous qui voyez autre chose qu'une tache dans une tache ? Il se souvient avoir donné des noms des Chevaliers du Zodiaque (série télévisée d'animation japonaise) lors de la situation de test parce qu'il avait vu ce dessin animé quelques temps avant la passation. Et puis, il a également donné la réponse « papillon » parce qu'il l'avait vu faire dans des films… Comprenez-moi bien : je prétends que nous psychologues surinterprétons les protocoles du Rorschach des sujets qui ne symbolisent pas, étant donné que ces derniers proposent des représentations qui ne sont pas du tout liées aux imagos symboliques que la perception de ces taches d'encre provoque chez les sujets symbolisants.

Je n'avais aucune raison de penser que ce patient me provoquait ou cherchait à dénigrer le matériel de test, parce qu'un autre épisode avait précédemment été interprété par moi de la sorte, et j'avais par la suite compris que je m'étais trompée. J'avais pris ce sujet pour un individu de structure perverse, et je peux ici remercier Pascal Roman (psychothérapeute et professeur à l'Université de Lausanne), mon superviseur d'alors, pour m'avoir rendue attentive au fait que mon patient était peut-être seulement emprunté dans la compréhension des règles de vie en société… Ce que j'ai pu confirmer par la suite. Le lien thérapeutique était créé, le patient se trouvait plutôt heureux de venir aux séances et d'échanger sur une multitude d'intérêts qu'il avait. En particulier, il était en cours d'écriture d'une histoire qu'il avait créée avec des amis en jouant le scénario, scénario vécu dans le réel par ce groupe d'amis, déguisés, comme dans une pièce de théâtre. Le résultat avait été enregistré et le patient s'attelait ainsi, pendant son incarcération, à sa retranscription sous la forme de plusieurs tomes. Il m'a proposé d'en lire une partie : c'est là que j'ai compris quelque chose de fondamental. Ce qui était décrit était une suite d'événements, parsemée de détails se voulant humoristiques ou de passages à l'acte, sans scénario construit, sans vraiment de début, de milieu ni de fin. Et surtout sans message ! Et puis les personnages se faisaient tuer au fur et à mesure de l'histoire, donc le lecteur pouvait se sentir assez peu rassuré par le fait de pouvoir suivre le héros sur la durée. Le lecteur a besoin de s'attacher aux personnages, pas vrai ? C'est ce que l'analyse filmique m'a appris. Le lecteur, le spectateur, ne veut pas risquer de perdre son héros à chaque page ou chaque plan parce qu'une malheureuse pierre va lui tomber dessus, par hasard qui plus est !?

Ce patient m'a énormément appris sur la structure non symbolisante. En effet, rien de synthétique à tout cela, pas de message porteur, pas de sens à cette histoire[9], sinon pour le patient le plaisir de la décharge et celui d'être lu par autrui. Cet homme était tout à fait emprunté face à la reconnaissance des émotions qu'il vivait et il disait avoir peu à peu appris, en psychothérapie, à vivre des émotions « grises ». Pas seulement des émotions blanches ou noires, donc plus nuancées, mais des couleurs émotionnelles de l'entre-deux qui lui étaient tout à fait douloureuses ! Et il se montrait, même après plusieurs années de psychothérapie, tout à fait perdu dans la représentation de ce qui pouvait se jouer dans la psyché de l'autre. Lorsqu'il ne se trame rien de conflictuel dans sa propre psyché, comment fait-on avec celle de l'autre ? La difficulté à s'autoreprésenter, s'autopenser, mènerait au trouble de la fonction intersubjective ?

Et c'est alors que je me suis souvenue de l'enseignement de Daniel N. Stern que j'avais suivi durant mes années d'université. Dan Stern, psychiatre américain et théoricien de la psychanalyse, a marqué mon esprit par quelques données qu'il nous a transmises alors, à nous futurs psychologues, lors de son cours de psychopathologie dispensé à l'Université de Genève. En particulier, j'y ai engrammé des informations au sujet de l'homosexualité, de l'hermaphrodisme, de l'autisme, et de la façon dont une femme, quand elle se met sur « on » en marchant dans la rue, attire tous les regards des hommes… Il est mort le 12 novembre 2012 après avoir écrit, au cours de sa carrière, plusieurs articles et ouvrages sur les relations mère-enfant et le développement psychique du nourrisson. L'on sait que, classiquement, la psychanalyse a considéré l'autisme comme un trouble psychotique dû à une carence grave de la fonction maternelle. Lors de son enseignement, Stern avait rendu les étudiants attentifs au fait que de nombreux enfants ayant grandi dans des orphelinats en Roumanie, privés de stimulation humaine, savaient pourtant sourire, et qu'ils n'étaient donc pas devenus autistes malgré les carences énormes de l'environnement. Ce qui remettait en question l'hypothèse psychanalytique de l'étiologie du trouble. L'autiste, pour lui, souffrait d'abord et avant tout d'un trouble de l'intersubjectivité. J'évoquerai davantage ce syndrome (autisme) lorsqu'il sera question de traiter de la notion de théorie de l'esprit dans le sous-chapitre « Quelques syndromes éclairants », *infra*.

Ainsi, dans les signes de « ralliement » de la structure que je définissais encore

[9] De la même façon, le scénario de la série télévisée « Les 4400 » (*The 4400*), diffusée entre 2004 et 2007 aux Etats-Unis, rencontre le même type d'écueil.

en utilisant le vocable « psychotique », j'ai repéré d'abord la difficulté d'élaboration psychique et une conscience interprétative absente ou particulière. Puis ce patient m'a dit : une tache d'encre est une tache d'encre. J'avais envie de percer l'énigme. Comment pouvait-il ne pas voir dans ces planches tout ce que je savais que d'autres sujets pouvaient y voir… et prenaient plaisir à voir ? Il me faudrait alors encore plusieurs mois de recherches cliniques pour comprendre que ce qui était en jeu ici était la question de l'accès à l'ordre du symbolique.
Pour y parvenir, j'ai tenté de réunir les autres points de ralliement, dont le plus difficile à vivre pour moi a été celui de l'angoisse : m'emparant du sujet, à force de vouloir comprendre, au fur et à mesure que j'écrivais, je me suis mise dans la peau des individus non symbolisants et j'ai ressenti l'étendue du… « désastre ». Sous stress, ces sujets se mettent à délirer ou halluciner. Pour ceux qui sont le plus accrochés au réel (donc les moins imaginatifs), lorsqu'ils sont face à une angoisse massive, le plus souvent relationnelle, ils se trouvent si proches de la mort que cela confine à la mélancolie.

Tous les sujets d'étude observés à l'occasion de l'écriture de cet ouvrage ne sont pas des délinquants. Dans la population humaine, une grande proportion d'individus est non symbolisante de structure. J'ai fait le lien entre tous ceux que j'ai connus, toujours dans cette optique de trouver les points de ralliement. J'en ai questionné beaucoup, pour comprendre. J'en ai ainsi déduit, comme déjà dit, qu'ils ont en commun des difficultés à s'autoreprésenter. A ce sujet, j'avais observé que plusieurs sujets abuseurs sexuels d'enfants rencontrés en prison présentaient des difficultés majeures en ce qui concerne la représentation de leur propre schéma corporel. Cela n'est pas vrai pour tous les sujets non symbolisants, puisque cela dépend également de leur environnement culturel et de leur intelligence (je définirai ce que j'entends par intelligence plus loin dans le chapitre). Mais ils ont néanmoins en commun, tous, une difficulté à s'autopenser. Ils sont davantage tournés vers l'extérieur lorsqu'ils cherchent des réponses. Ils ne se remettent pas personnellement en question, ils passent plutôt leur temps à chercher les réponses aux questions matérielles et existentielles de la vie dans la « réalité ». Ils trouvent parfois des réponses dans les œuvres cinématographiques (l'un de ces sujets m'a dit, après avoir vu un thème particulier traité dans un film : « C'est comme ça que ça se passe », sans tenir compte du fait qu'il ne s'agit là que du point de vue du réalisateur…) mais aussi, pour les plus paranoïaques d'entre eux, dans les événements qui se produisent devant leurs yeux. En effet, j'ai pu observer, et tous les psychiatres ont sans doute pu le faire également, que les sujets paranoïaques produisent un délire en mettant en lien des événements que les

psychés névrotisantes ne mettraient pas en lien, ou seulement lors d'un épisode de stress majeur. En outre, les névrotisants (symbolisants) sont capables de critiquer dans l'après-coup le lien associatif ainsi créé en situation de stress, pour finalement le défaire. Les paranoïaques, eux, ne le peuvent pas, se comportant comme s'ils étaient sans cesse en situation de stress majeur. Sur le plan cognitif, les sujets que j'ai été amenée à étudier présentent une pensée en « tout ou rien » : les choses sont toutes blanches ou toutes noires, et comme déjà soulevé *supra*, quelque chose les pousse à choisir. Par exemple, la manière dont ils décrivent les éléments de leur anamnèse est dichotomique. Chez ces sujets, il y a souvent d'un côté le « bon parent », à qui sont attribuées toutes les qualités, et le « mauvais », qui a tous les défauts. Ils n'ont pas accès à l'ambivalence, soit à la capacité d'aimer et d'en vouloir, à la fois, en même temps, donc à la même seconde, à l'un de leurs parents. Balier le décrit très bien à propos de nombreux patients meurtriers qu'il a côtoyés. Est-ce à dire que ces sujets ne supportent pas le doute ? Certains sujets non symbolisants intéressés par la réalité et y cherchant une forme de sens, expliquent qu'il s'agit toujours de trouver une réponse à l'instant I, même si elle peut être remise en question par l'apport d'une nouvelle information qui la contredirait. Mais ne pas savoir, ou ne pas s'être déterminé sur ce qu'ils pensent d'un objet d'étude à cet instant I précis, leur est douloureux. À toujours vouloir savoir ce qu'ils pensent de l'objet, quelle valence affective il s'agit de lui accorder, et se trouvant pris dans une forme d'exigence au choix, ces individus apparaissent souvent aux autres comme butés (et trop sûrs d'eux !). Il semble que ce soit justement du fait de cette exigence au choix que ces sujets ont des difficultés à accéder à la logique de l'hypothèse : en effet, il leur est difficile d'ouvrir le champ à un ensemble de possibles, et de laisser tous ces possibles en suspens en même temps, au-dessus de leur tête… pour employer une image. Parlons des images, justement. Avec ce type de patients, en psychothérapie, les professionnels semblent utiliser de manière intuitive la métaphore. La métaphore est en effet un outil parlant pour ces individus. Mais il ne s'agit pas encore de symbole. Ces sujets ne partagent pas avec les sujets symbolisants la Loi (symbolique, donc), mais ils ont appris (ou pas, d'ailleurs) des règles et des coutumes ; ils ne créent pas des symptômes multi-sens, définis comme hystériques, mais ils ont des conduites « obsessionnelles » ; enfin, ils ne parlent pas le langage (symbolique, celui des névrotisants), mais une langue… A ce sujet, l'on sait que les schizophrènes créent des néologismes. Ils ne sont pas les seuls. Les sujets non symbolisants, si vous les écoutez attentivement et que vous ne cherchez pas à corriger leurs erreurs langagières, ne s'apercevront pas d'eux-mêmes qu'ils en commettent, et ne se corrigeront pas. Leurs erreurs de langage sont pourtant parfois flagrantes, et spécialement repérables dans le

maniement qu'ils font des proverbes[10]. En outre, ces sujets présentent des confusions catégorielles, au Rorschach, du type : « C'est un oiseau ou un corbeau ». La conjonction de coordination n'est évidemment pas utilisée correctement dans cette phrase. Enfin, sur le plan cognitif également, j'ai pu observer que les sujets que je cherche à décrire ont souvent une grande difficulté à la synthèse.
Au sujet des symptômes névrotiques (hystériques) auxquels je fais référence *supra*, j'ai repéré que les sujets non symbolisants ne saisissent pas *a priori* le double sens des mouvements psychiques des sujets symbolisants, comme par exemple le mécanisme de désaffection si cher au sujet hystérique. Je dis *a priori*, parce qu'ils peuvent avoir appris que cela existe, mais cela ne fait pas partie des « outils » relationnels qu'ils utilisent. En effet, sur le plan affectif, les sujets non symbolisants dont l'accès à l'émotion n'a pas été entaché, sont au contraire ultrasensibles. Ils voient parfois ce que leur vis-à-vis névrotisant cherche à cacher, et comme ils doivent choisir une réponse, ils tranchent (mais ils peuvent alors aussi se tromper !). Dans un autre domaine, celui du sport, l'on peut observer que certains sont, par exemple, d'excellents footballeurs, parce qu'ils évaluent les distances en fonction des données de la réalité externe sans être « parasités » dans leur évaluation ni par des paramètres internes, ni par des enjeux relationnels (de l'équipe ou du match). Intégrés dans ce que l'on appelle un « jeu », qu'il soit sportif, ludique ou sur les planches, ces êtres vivent, pour de vrai, les événements : ils ne jouent pas vraiment au sens où on l'entend en psychanalyse. Au cinéma ou au théâtre, ils ne sont pas « comme » le personnage, ils sont leur personnage, d'où le fait que certains d'entre eux sont de grands acteurs.

J'avais posé l'hypothèse que la difficulté de ces sujets à s'autoreprésenter, à s'autopenser, les rend quelque peu, mais parfois aussi totalement, empruntés face aux tâches sociales intersubjectives. En effet, pour se mettre à la place de l'autre, il faut savoir ce que cela nous ferait à nous à sa place, donc être capable de se représenter soi-même. Par la suite, il m'est apparu que c'est peut-être la langue du sujet symbolisant qui n'est pas comprise par le sujet non symbolisant. Langue inintelligible, puisque multisens, découlant d'une certaine conflictualité psychique interne.
L'on accuse souvent les sujets non symbolisants de manquer d'« empathie ». Le mot est lancé ! Et ce mot concerne toute la clinique de la délinquance, même si le manque d'empathie peut pourtant être attribué à diverses structures (moyennant néanmoins une explication différentielle sur sa cause). L'empathie suppose une capacité à se représenter l'état affectif de l'autre sans

[10] REF - Sur ce sujet précis, voir l'article Psychose ordinaire, p.ex.

pour autant le ressentir personnellement avec la même puissance. L'on peut observer que les sujets non symbolisants ont une propension à être davantage en sympathie ou en antipathie avec leur vis-à-vis… Ils sont souvent ultrasensibles (sauf les psychopathes). Chez ces sujets, c'est comme si l'émotion présidait à la gestion des stimuli, sans distance, et que, de ce fait, l'affect impliqué dans l'investissement d'un objet ne pouvait jamais avoir une valence nulle. Chez le psychopathe, la psychanalyse nous dirait que l'affect est réprimé, parce que trop invasif s'il devait naître dans le sujet (vérif). Les études actuelles en neuroimagerie tendent à montrer que le sujet psychopathe est dépourvu de la capacité d'empathie pour des raisons organiques.
J'ai pu observer qu'il s'agit d'établir une nuance liée à la catégorie impliquée à laquelle l'objet spécifique appartient. Pour donner un exemple, un patient ayant commis des abus sexuels sur des femmes adultes, patient ayant toutes les caractéristiques du diagnostic de la psychopathie, avait un jour exprimé que ce qu'il avait expérimenté durant sa psychothérapie avec une femme était une modification de représentation : aujourd'hui une femme n'est plus un objet, comme c'était le cas avant, un objet tel qu'une table, une table qu'il pouvait donc casser. On dirait de lui : quel manque d'empathie pour les femmes ! Et pourtant, alors qu'il abhorait « les femmes », il pouvait adorer ses sœurs, qui ne font pas partie, dans sa représentation, de la catégorie « les femmes »… Quelle est cette façon particulière de catégoriser ? Et qu'est-ce que la distinction catégorielle implique-t-elle en termes de valence affective investie ? En outre, il est à noter ici, et je l'ai souligné *supra*, que les sujets non symbolisants sont friands de métaphores, d'images qui illustrent une idée. Une table pour une femme… Ces images n'ont néanmoins pas de valeur symbolique, parce que le symbole est une image douée d'une dimension de plus : le retour sur soi. Le symbole est forcément autoréflexif. Parce que la fonction du symbole est de situer, pour le sujet, à quel sexe, à quelle génération et à quelle communauté il appartient. Le second trait d'importance qui fait que le symbole est un symbole, c'est qu'il est porteur de plusieurs sens à la fois, une caractéristique qui semble tout à fait inaccessible au sujet non symbolisant. Sans possibilité de faire coexister dans la psyché deux valences affectives attachées à la même représentation, pas de conflictualité psychique, Sans conflictualité psychique, pas de monde interne ni d'inconscient freudien. J'y reviendrai. Et je préciserai comment il semble que les deux caractéristiques citées ci-dessus soient liées.

Il est également à relater ici que le travail psychothérapeutique avec un sujet non symbolisant, surtout lorsque ce dernier n'a pas de demande, peut mener à de véritables impasses logiques : « Je viens vous voir parce que l'Office d'application des peines le demande. Je réponds à cette demande parce que je

veux être libéré au plus vite. Mais je n'ai pas violé ces femmes ». Avec le patient qui tenait ces propos, déniant la réalité des crimes commis, puisqu'il était incapable d'intégrer ces agirs dans la représentation qu'il se faisait de lui-même, j'en suis arrivée à rediscuter du cadre à chaque séance ; je ressentais que je me trouvais face à une pensée véritablement « butée ». Je pense ici aussi à cet homme qui peut reconnaître avoir tué sa maîtresse mais qui reste persuadé qu'il a été envoûté. Il est incapable de démordre de son délire, si protecteur pour sa psyché. Le film de Martin Scorsese, *Shutter Island* (2010), est l'illustration de ce type de délire psychotique créé, comme diraient certains psychanalystes, pour colmater le traumatisme insupportable d'être l'assassin des membres de sa propre famille. À la toute fin du film, le personnage joué par Leonardo DiCaprio, qui se prenait pour un US marshal enquêtant sur la disparition d'une patiente de l'hôpital psychiatrique dans lequel il séjourne lui-même, prend conscience de son délire.
Au lieu de choisir de subir cette réalité, il fait mine de poursuivre dans son délire, ce qui mène les responsables médicaux qui le suivent à la décision de le lobotomiser. Il aura cette dernière phrase à l'adresse de son soignant : « Qu'est-ce qu'il y a de pire pour vous ? Vivre en monstre ou mourir en homme de bien ? »[11].

Ainsi, j'ai choisi de nommer la structure de personnalité que je tentais alors de définir d'après le dénominateur commun à tous les sujets repérés comme n'élaborant pas seuls : ils ont en commun un trouble de la fonction symbolique. Je les nommerai sujets non symbolisants, ayant observé que l'incapacité est pérenne et que malgré tous les efforts prodigués par les professionnels pour les aider à accéder à l'ordre du symbolique, rien n'y fait. Ils ne symbolisent pas en arrivant dans notre cabinet et ne le font pas davantage en en repartant. Il a bien fallu que j'en prenne acte.
Comme déjà précisé, derrière ce trouble se cache une cause, sans doute neurobiologique, qui ne demande qu'à être découverte, et qui semble liée à la fois à la gestion des affects et au regard que le sujet est capable de porter sur lui-même. Je propose de voir à l'œuvre dans ces situations une incapacité à l'ambivalence, notion que je définirai au chapitre II. Il s'agit de creuser la question, car s'il est possible de s'approcher de la réponse, peut-être sera-t-il également possible de repenser le traitement pour l'adapter à ces sujets et, espérons-le, leur venir davantage en aide.

[11] REF – Selon wiki, article Shutter Island (film), http://fr.wikipedia.org/wiki/Shutter_Island_%28film%29, en ligne le 18.12.2014.

Quelques syndromes éclairants

Je me souviens de ce patient qui venait d'être transféré d'un autre établissement pénitentiaire et qui avait envoyé à son futur thérapeute, qu'il n'avait alors encore jamais vu, un mot très particulier. Il y exprimait le désir de poursuivre auprès de notre service la thérapie entamée avec le Dr X., qu'il rencontrait tel jour de la semaine à telle heure dans le service psychiatrique où il se rendait auparavant, dans une autre prison. Mais, chose tout à fait étonnante, dans son mot il fixait lui-même la date de la première rencontre avec le nouveau thérapeute au jour et à l'heure auxquels aurait eu lieu son rendez-vous s'il n'avait pas été transféré d'établissement pénitentiaire… Le thérapeute et moi-même nous accorderons, après quelques entretiens, pour diagnostiquer ce patient comme psychotique de structure. Nous sommes là au cœur de la difficulté intersubjective. Comment cela se fait-il que ce patient n'ait pas tenu compte du fait que son futur thérapeute avait sans aucun doute son propre emploi du temps à organiser, et qu'il ne pourrait ainsi pas s'adapter à cette « demande » (même pas formulée comme telle d'ailleurs) ? En outre, fait particulier aux sujets de structure psychotique rencontrés en prison, tout se passe comme si les thérapeutes étaient interchangeables. J'avais déjà pu observer cette caractéristique au moment de mon départ d'un précédent établissement pénitentiaire : l'un de mes patients écrivait, dans le mot qu'il m'adressait à l'occasion de mon départ (retranscription exacte de ses mots) : « (…) j'ai eu aucun mal avec vous, ce qui je pense est du à votre compétence dans votre métier ! Je suis juste un peu amer que vous ne m'avez pas perçu comme je suis réellement. J'espère que votre remplaçante sera pareil à vous (…) ». Il avait raison, je ne l'avais pas compris. Je cherchais encore, à cette époque, à interpréter son crime incendiaire avec les lunettes de l'interprétation psychanalytique… Je ne l'avais pas compris, donc. Mais il voulait pourtant que la nouvelle personne soit « comme » moi. Comme si c'était possible, comme si les personnes pouvaient être les mêmes…

Pour comprendre davantage ces sujets, j'ai eu besoin de comparer tous les « syndromes » dont le dénominateur commun est l'absence de la capacité symbolique. Dans le champ de la psychologie et des sciences qui lui sont connexes, les chercheurs font sans cesse de nouvelles découvertes. En particulier, certains auteurs ont mis en évidence que le trouble de la capacité intersubjective était impliqué dans des syndromes tels que l'autisme et la schizophrénie, classiquement repérés comme des troubles psychotiques par la psychanalyse. En fait, c'est de « théorie de l'esprit » qu'il est plus précisément question dans les expérimentations effectuées avec de tels sujets. J'aborderai

ce point pour en tirer certains enseignements, ainsi que déboucher sur la notion d'empathie. Il sera également question de l'entité intéressant tout particulièrement le champ de la psychologie criminelle, soit la « psychopathie », en particulier selon la définition qu'en donne J. Reid Meloy, psychologue légal d'orientation psychanalytique travaillant aux États-Unis. L'auteur dispose d'une très bonne connaissance des criminels violents, qu'il a évalués et dont il a analysé les mécanismes psychiques en détail. La notion sera abordée sous l'angle de l'empathie et je décrirai comment j'en suis venue à considérer les sujets psychopathes comme non symbolisants.

Déficit de théorie de l'esprit et d'empathie

« Give me a smile. Hold out your hand.
I don't want your money
I don't want your land
(…)
I want you to wake up and do something strange
I want you to listen
I want you to feel someone else's pain »
A Voice From The Past, Marillion, 2011

L'étude de l'autisme, une maladie très rapidement classée dans les troubles psychotiques par la psychanalyse, est porteuse de nombreux enseignements. L'on sait que beaucoup de parents d'enfants autistes se sont sentis mal compris par les professionnels de la psychologie et de la psychiatrie au sujet du trouble de leurs enfants et des difficultés qu'ils rencontraient dans leurs interactions avec eux. Ils se sont ainsi organisés en associations qui sont pour beaucoup dans l'acceptation progressive, dans le monde psychanalytique, que des éléments biologiques sont à l'origine du trouble. On avait pourtant perçu « quelque chose » de la psychose chez les autistes, et il s'agira de ne pas l'oublier non plus.

Sur le plan du fonctionnement cérébral, Boddaert et Zilbovicius[12] rappellent que l'autisme infantile s'accompagne d'anomalies du fonctionnement du cerveau mais également de sa maturation pendant l'enfance. Ils précisent que les études effectuées à l'aide de l'imagerie fonctionnelle suggèrent « qu'il existe dans cette affection une perturbation sévère du fonctionnement du cortex cérébral, probablement liée à une anomalie de certaines étapes clés du développement postnatal de ce cortex cérébral et de celui de ses systèmes activateurs » (p. 17). Selon De Mees[13], l'étude de cerveaux de patients autistes décédés a révélé des anomalies dans certains récepteurs glutamate ainsi que dans les transporteurs glutamate dans le cervelet. En outre, une autre étude aurait montré qu'il existe des altérations dans l'expression d'un gène dans le cortex frontal de patients atteints d'autisme. Enfin, selon Le Gall *et al.*[14], les études réalisées en imagerie cérébrale fonctionnelle et les études lésionnelles ont tenté d'identifier quelles zones du cerveau sont impliquées sur le plan neuro-anatomique. En particulier, une étude de Baron-Cohen *et al*. « étaye fortement

[12] REF – article de 2002
[13] REF – Psychoaptahologie et neurosciences, 2008
[14] REF – Contrôle exécutif,…, 2009

l'hypothèse d'un rôle de l'amygdale dans l'intelligence sociale normale et son dysfonctionnement chez les sujets autistes ». Selon Le Gall *et al*. toujours, les(VERIF) amygdales « jouent un rôle dans le décodage des signes sociaux tels que le regard, la reconnaissance émotionnelle et les mouvements du corps » (p. 27). En 2012, un numéro du très intéressant magazine *Cerveau & Psycho* consacre son dossier à l'autisme[15]. Delorme, Leboyer et Bourgeron[16] mentionnent que de « nombreuses études familiales et de jumeaux ont montré que des facteurs génétiques sont impliqués dans les troubles du spectre autistique » (p. 46). En outre, ces troubles seraient associés à de nombreuses maladies génétiques, plus d'une centaine de syndromes génétiques étant fréquemment identifiés chez des patients présentant un trouble du spectre autistique. Les auteurs évoquent l'implication des protéines participant à l'architecture des synapses dans l'apparition du trouble. Une modification du nombre de copies de certains gènes (gènes impliqués dans le fonctionnement des synapses et gènes participant à la prolifération, la migration et la mobilité des neurones ainsi qu'à la signalisation interneuronale), a également été mise en évidence chez les sujets autistes. Les auteurs ajoutent que l'hétérogénéité des anomalies génétiques impliquées dans l'autisme est à la hauteur de l'hétérogénéité de ses tableaux cliniques.

Sur le plan de la symptomatologie, le trouble autistique semble cumuler plusieurs défauts cognitifs, qui font de lui un syndrome et un handicap majeur. En particulier, selon Ciccone[17], les chercheurs qui s'inscrivent dans une perspective développementale et qui produisent des études comparatives entre développement autistique et développement normal soulignent avant tout l'atteinte des fonctions cognitives supérieures dans le trouble. Les capacités altérées concerneraient la représentation, l'imitation, la compréhension, le jeu symbolique et l'attention conjointe.

J'ai récolté plusieurs informations intéressantes provenant des quelques émissions télévisuelles que j'ai suivies sur le sujet et des sites web que j'ai parcourus. Je n'ai malheureusement plus les références de toutes ces émissions[18]. Les descriptions faites du trouble sont les suivantes : bébés, ce sont des enfants qui ne semblent ne pas voir leurs parents ; leurs pleurs sont inconsolables, ils présentent des TOC (Troubles Obsessionnels Compulsifs) et font des crises dans le cas où l'on s'oppose à ce qu'ils veulent faire ; ils présentent des mouvements du corps dont ils ne perçoivent pas l'aspect

[15] REF – N°51, mai-juin 2012
[16] REF
[17] REF – Son chap. in Manuel de…
[18] Sauf le doc en ligne « Le cerveau d'Hugo »

gênant pour leur interlocuteur (comme le *flapping*, une stéréotypie du mouvement des mains) ; ils ne jouent pas ; beaucoup ne parlent pas ; le contact physique est souvent un réel problème. Plus grands, certains ont une obsession de la perfection, et une peur très forte de l'échec. Une mère, à propos de son fils : « Chez lui, tout est toujours vécu de manière extrême ».
L'on observe que certains autistes sont doués d'intelligence. Certains sont en effet très forts en calcul, ont une grande mémoire ou sont doués pour la musique. Leo Kanner évoque chez ces sujets un désir obsessionnel d'assurer l'immuabilité des choses. Puis l'environnement affectif est mis en cause. Il est question de mères sans chaleur, des « mères réfrigérateurs », à qui il s'agit alors, pour Bruno Bettelheim, de retirer les enfants. Mais il ne les guérit pas.
Puis l'autopsie d'un autiste révélera des anomalies du cerveau, dont certaines n'auraient pu apparaître qu'avant la naissance. Aux Etats-Unis, dans les années 60, Eric Schopler pose l'hypothèse selon laquelle l'autisme est d'origine biologique (anomalie cérébrale). Il créé la Divison TEACCH, qui propose aux parents de devenir partenaires de la prise en charge de leur enfant autiste. Les enfants autistes sortent du silence… La méthode ABA de Ole Ivar Lovaas, psychologue norvégien, faite de punitions et récompenses, donnerait également de bons résultats. La méthode cherche à entraîner le cerveau comme un muscle en le stimulant. Les enfants autistes apprennent à lire et à écrire, et à faire du vélo…
Certaines découvertes sont faites relativement au cerveau des sujets autistes. Un cerveau immature aurait un nombre incalculable de connexions, ce qui permet au sujet humain d'apprendre à parler, d'abord. Le développement cérébral permettrait que le réseau des neurones se crée en fonction des expériences, et ce pour permettre d'être capable d'activités spécifiques. Normalement, le tri neuronal élimine les connexions neuronales non stimulées, mais les sujets autistes garderaient trop de neurones et trop de connexions ; le tri neuronal ne se serait pas fait correctement.
Au cours d'une émission, un autiste évoque s'être trompé en disant « Bonjour Monsieur » à un garçon de sept ans, montrant par-là qu'il ne sait pas que cela ne s'applique pas à cet enfant (généralisation erronée ?, problème de définition catégorielle ?). Les enfants autistes auraient besoin de multiples occasions d'apprentissage, beaucoup plus que les autres.
L'augmentation du trouble dans la population mondiale serait inquiétante. Il apparaît également que des bébés se développant normalement sont devenus autistes après un traitement aux antibiotiques. Certains sujets immigrés seraient devenus autistes de manière « secondaire » après être arrivés aux Etats-Unis. Comme cause évoquée : l'alimentation différente.
Il est également mentionné que 70% des autistes souffriraient de troubles

gastro-intestinaux, dont la gravité serait liée au degré des troubles autistiques. Certains chercheurs prétendent à l'heure actuelle que les infections gastro-intestinales et les antibiotiques (dont l'effet modifie la flore intestinale) seraient des causes sous-estimées. Les clostridiums seraient en cause en particulier ; il y en a davantage dans les systèmes digestifs des autistes. Les clostridiums produisent l'acide propionique, conservateur connu sous le nom de E280 dans l'alimentation. Injecté à des rats, ces animaux ont pour un temps des comportements similaires à ceux des autistes (courbure du dos, comportement hyperactif, pas de comportement social). Une piste : l'absence d'un microbe, plutôt que sa présence, qui provoque l'autisme. Plusieurs gènes, mutés, seraient en cause dans le trouble autistique.
Une mère évoque l'évolution spectaculaire de son fils à la prise d'antibiotiques, avant une régression.

À l'heure actuelle, de nombreux articles publiés dans des magazines scientifiques mais également dans la presse locale évoquent la récente découverte selon laquelle les bactéries de la flore intestinale influent sur le cerveau humain. Selon un communiqué de l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA)[19], à propos d'une étude menée sur des produits laitiers à base de probiotiques, le cerveau envoie des signaux à l'intestin (en effet le stress et d'autres émotions peuvent entraîner des troubles gastro-intestinaux), mais ces signaux peuvent également voyager en sens inverse. Selon Costandi[20], s'agissant de cette étude en particulier, « les données obtenues en imagerie cérébrale ont montré que les femmes ayant reçu les probiotiques présentaient une activité du cerveau au repos (quand l'esprit vagabonde, que l'on ne pense à rien) inférieure à celle des femmes des deux autres groupes [ingestion de produit à base de lait non probiotique *versus* rien], ainsi qu'une réaction atténuée d'un réseau cérébral d'alerte et de vigilance (qui inclut l'amygdale), quand on leur présentait des visages exprimant diverses émotions » (p.59). Costandi ajoute que « La flore intestinale semble modifier l'activité de certains gènes qui sont exprimés dans le cerveau, et le développement de régions clés du cerveau, impliquées dans la mémoire et l'apprentissage » (p. 55). Se poserait dès lors la question de l'usage d'antibiotiques chez le nourrisson, usage de plus en plus remis en cause. En supprimant la flore intestinale au moment même de sa formation, ces médicaments pourraient avoir des conséquences sur le développement du cerveau, selon le communiqué de l'UCLA[21].

---

[19] http://newsroom.ucla.edu/portal/ucla/changing-gut-bacteria-through-245617.aspx, en ligne le 19.12.2014

[20] REF – in *Cerveau & Psycho* n° 60, nov. 2013, Des microbes dans la tête

[21] *Ibid*.

En 2002 déjà, Karoly Horvath[22], Professeur agrégé de pédiatrie, de gastro-entérologie pédiatrique et de nutrition à l'Université de Maryland à Baltimore, explique que les enfants présentant un trouble faisant partie du spectre de l'autisme sont porteurs de plusieurs dysfonctionnements gastro-intestinaux. Elle prône l'administration de sécrétine, une hormone intestinale, pour diminuer les manifestations du syndrome autistique.

Revenons maintenant aux manifestations visibles du trouble. Dans le cas du syndrome autistique, l'on peut noter une multiplicité de symptômes, ma foi assez hétéroclites. Avant tout, l'autiste semble vivre dans un monde qui lui appartient, et qu'il ne partage pas avec son entourage.

Delion[23] présente une récapitulation des signes précoces de l'autisme, qu'il tient de Houzel et qui permet au lecteur de se faire une bonne idée des multiples difficultés de l'enfant autiste (les noms entre parenthèses sont ceux des auteurs ayant mis en évidence les troubles) :

- trouble des conduites sociales non linguistiques : défaut d'attitude anticipatrice (Kanner), défaut d'ajustement postural (Kanner), aversion pour le contact corporel, défaut d'attention conjointe (Baron-Cohen), défaut de jeu de « faire-semblant » (Baron-Cohen), défaut de pointage (Baron-Cohen) ;
- troubles du prélangage : défaut de lallation (Rutter), babillage monotone (Ricks), vocalisation idiosyncrasique (Ricks) ;
- retard et anomalies du développement psychomoteur : hypotonie, dystonie, mauvais contrôle postural, perte temporaire des acquisitions ;
- absence des organisateurs de Spitz : absence ou rareté du sourire au visage humain, absence d'angoisse devant le visage non familier ;
- troubles des conduites perceptives : défaut du contact œil à œil, évitement actif du regard, fascination par(VERIF) les mains, impression de surdité, réactions paradoxales aux bruits ;
- troubles du comportement : retrait, indifférence au monde extérieur (Kanner), absence d'intérêt pour les jouets, inactivité, ralentissement (Kanner), comportements répétitifs (Kanner), mouvements stéréotypés, maniements étranges des objets (objets autistiques de F. Tustin), cris, colères, auto-agressivité ;
- troubles fonctionnels : difficulté à téter, vomissements, anorexie très précoce (Kanner), mérycisme (Sauvage), insomnies agitées ou calmes

[22] Commentaires de la présentation diapositives de son travail lors d'un congrès en 2002 à la Faculté de Médecine de Paris VIe, *La sécrétine et l'axe cerveau-intestin dans l'autisme*, http://www.autisme-france.fr/offres/file_inline_src/577/577_P_21064_88.pdf, en ligne le 19.12.2014

[23] *Ibid*. ?? Vraiment déjà cité ?

(Soulé et Kreisler) ;
- phobies précoces des bruits ménagers ;
- conduites d'agrippement (Bick) :
- conduites de démantèlement (Meltzer)

(pp. 18 – 19[24]).

Plusieurs formes d'autisme sont décrites dans la littérature et tous les signes décrits ne sont pas présents chez tous les sujets autistes. Pour précision, il existe un autisme dit « de haut niveau » (date, p.17[25]) ou syndrome d'Asperger, un diagnostic en général posé vers l'âge de 10 ans selon Delion, les enfants ainsi diagnostiqués n'ayant ni retard de langage, ni retard mental, mais souvent une hyperlexie (capacité à déchiffrer les mots sans les avoir appris), des troubles du contact avec les pairs et des difficultés psychomotrices. Selon Baghdadli[26], une personne ayant un syndrome d'Asperger présente une mémoire extraordinaire et une pensée logique, elle respecte les règles et n'aime pas les changments, elle est sensible aux détails et ne manifeste pas d'émotion. Le personnage principal du film *Rain Man* en serait l'illustration.
Selon Bailey, Phillips et Rutter, cités par Carel[27], 75% des autistes présentent une déficience mentale.

Carel ajoute que l'une des hypothèses sur l'étiologie de l'autisme mène à la position suivante :

> L'autisme – notamment dans la forme kannerienne typique – s'il existe comme potentialité dès la naissance, voire dès la conception de l'enfant, ne peut émerger comme ensemble de comportements spécifiques avant que l'enfant n'ait atteint l'âge (dix-huit mois à trois ans selon les auteurs) où s'expriment normalement les compétences cognitives supposées déficientes. Compétence à construire une « théorie de l'esprit » de soi-même et d'autrui à partir de structures neurologiques frontales générant un système qui organise l'ensemble perceptif par sa mise en « cohérence centrale » et les actions par la médiation des « fonctions exécutives », de telle sorte que, par exemple, une tâche, un apprentissage peut être non seulement analysé et réalisé mais aussi généralisé, c'est-à-dire reproductible hors le contexte initial.

(p. 49)

---

[24] *Ibid*.
[25] REF – Delion Ed. Les bébés à risque autistique, in son chapitre.
[26] REF – Cerveau & Psycho 51
[27] REF

Ce point de vue me semble très intéressant, et comme il est davantage utile de réunir toutes les causes d'un problème pour n'en négliger aucune, et analyser comment elles peuvent interagir, il s'agira également de tenir compte de l'interaction émotionnelle de l'enfant à risque autistique avec ceux qui prennent soin de lui, soit ses parents et, avant tout, bien évidemment, avec sa mère. Si l'on a tant accusé la mère de l'enfant autiste d'être responsable de ses maux, c'est bien parce qu'elle est en première ligne dans le soin donné au bébé. Mais, pour avoir observé les doutes et angoisses dans laquelle une mère plutôt « normale » se trouve face à son bébé, puis face à son enfant qui grandit, j'imagine aisément combien il doit être difficile pour ces mères de s'adapter au comportement d'un enfant qui présente une si grande gamme de handicaps. Pas tellement étonnant alors que dans les cabinets des « psys », les mères d'enfants autistes aient pu passer pour des mères « folles »… l'interaction avec cet enfant bizarre ne pouvant que se présenter, à l'observation du clinicien comme… bizarre.
Livoir-Petersen[28] ne me contredira sans doute pas. L'auteure précise comment le risque autistique peut conduire à l'autisme :

> Un syndrome autistique peut être appréhendé comme *l'effet d'une cascade de situations quasi impensables* par l'enfant et par ceux qui le fréquentent.
> A l'origine de ce point de vue est l'idée qu'il n'y *a de pensée possible que par comparaison* : le développement de la psyché se réalise sur la base de rapprochements du nouveau au déjà connu. Mon hypothèse est que, *précocement, les éléments de l'environnement les plus faciles à comparer sont liés aux manifestations émotionnelles*. En d'autres termes, le *couplage émotionnel* (Trevarthen, 1994) pourvoit à l'essentiel de l'étayage mental d'un bébé. Les émotions d'un nouveau-né, dans la mesure où elles se couplent avec celles de ses proches, seraient pour lui l'occasion de contextualiser une situation nouvelle dans un cadre connu de lui… parce que reconnu et conjointement exprimé par autrui. Lorsqu'elles correspondent à ce qu'il éprouve, les manifestations émotionnelles de son entourage seraient pour lui le moyen de relativiser la nouveauté d'une situation.
> Quand ce couplage s'avère impossible, ses explorations et l'usage qu'il peut faire de son équipement sont limités par la restriction des conditions qui lui permettent de penser. Les émotions sont alors pour lui un facteur de déstabilisation supplémentaire. Il est contraint de tirer ses repères des relations récurrentes qu'il peut établir avec son environnement inerte et des régularités fonctionnelles de son organisme. Le cercle vicieux qui s'installe entre l'enfant et son entourage fait le reste. En quelques mois,

[28] REF – Ibid, in son chap.

> un bébé à risque autistique est devenu autiste.

(p. 81)

L'auteure conclut son chapitre ainsi :

> (…) une des conditions de l'autonomie de chacun au sein d'une communauté de personnes est l'attribution de valeurs communes aux événements ordinaires. Soigner un enfant autiste consiste donc aussi à faciliter, voire à créer, des temps de partage émotionnel afin de socialiser et acculturer les représentations qu'il a élaborées à propos de lui-même et des autres.

(p.107)

À cette lecture, je ne peux m'empêcher de repenser à ce patient à comportements psychopathiques, pourtant doué d'une intelligence légèrement supérieure à la moyenne, et qui avait sauté depuis son balcon alors qu'il était tout petit parce que, livré à lui-même devant la télévision, n'ayant personne pour lui signifier l'aspect imaginaire du dessin animé, il avait vu Superman voler et qu'il pensait pouvoir faire la même chose… Il s'est gravement blessé. Et c'est ainsi qu'il a appris les choses de la vie : en risquant de mourir. Laissé ainsi seul par son entourage, j'imagine dans quel désarroi il a pu être plongé alors qu'il était bébé, puis petit enfant, s'agissant de l'apprentissage des aspects émotionnels de sa vie. Au vu de la façon dont à l'heure actuelle il gère les émotions, il a dû se trouver confronté à des ressentis véritablement désastreux sur le plan psychique. Je pose l'hypothèse que, du fait de sa structure non symbolisante, il n'a pas eu la capacité de critiquer ses propres représentations. Il n'avait pas les moyens cognitifs de comprendre par lui-même la différence entre l'imaginaire et la réalité. Je postule que les enfants symbolisants le peuvent : en effet, malgré des enfances solitaires, privées de repères parentaux, parfois extrêmement traumatisantes même, je n'ai jamais vu de tels sujets confondre de manière si patente le réel et l'imaginaire.

Mais revenons à la théorie de l'esprit. Ciccone[29] explique que cette notion désigne « la représentation d'une activité de pensée en l'autre, et donc en soi-même » (p. 344) et évoque que les chercheurs ont utilisé diverses situation expérimentales pour tester l'existence et la fonctionnalité d'une théorie de l'esprit chez l'enfant. La plus connue est la passation du test de « Sally et Ann », dans lequel il est demandé à l'enfant de se représenter ce que se représente une poupée face à un événement qui se déroule sous les yeux de l'enfant, mais que ladite poupée n'a pas eu l'occasion d'observer. Il s'agit donc pour l'enfant

[29] REF – in Manuel

de se mettre à place d'une poupée qui s'est absentée pendant le déroulement d'un événement. L'expérience consiste à tester si l'enfant saura se détacher de sa propre perception pour imaginer ce qu'il se produit dans l'esprit de la poupée. Les études montrent que la constitution nette d'une théorie de l'esprit chez l'enfant se fait à quatre ans. Selon Ciccone, c'est Baron-Cohen et ses collaborateurs qui ont montré le défaut d'une telle capacité chez l'enfant autiste, et ce même lorsque son niveau cognitif est élevé et que ses capacités de reconnaissance des relations sociales (hormis celles qui s'appuient sur une théorie de l'esprit) sont correctes. A noter que selon cette expérience[30], les enfants atteints de trisomie 21 auraient réussi le test (comme les sujets normaux). Ce trouble serait donc spécifique à l'autisme. Leslie, un autre auteur cité par Ciccone[31], aurait montré que la théorie de l'esprit nécessite une capacité de « faire semblant ». Souvenez-vous, j'ai évoqué *supra* la capacité à construire une hypothétique…

Parmi les hypothèses principales d'explication du trouble des comportements sociaux dans l'autisme, celles qui font référence à la théorie de l'esprit semblent avoir la primeur. D'après Valeri et Speranza[32], deux autres hypothèses sont également avancées, nommée « Déficit des fonctions exécutives » pour la première, et « Faible cohérence centrale » pour la seconde, une modalité particulière de traitement de l'information. Il semble néanmoins qu'aucune des trois théories n'explique l'ensemble des troubles du spectre autistique, mais plutôt que chacune se focalise davantage sur un trait particulier du syndrome. Par exemple, l'hypothèse de déficit de théorie de l'esprit explique difficilement les comportements rigides et répétitifs des autistes. Pour les auteurs cités ci-dessus, l'autisme et les troubles envahissants du développement semblent caractérisés « par une association particulière d'altérations qui varient selon l'âge, plutôt que dériver[sic] d'un déficit hautement spécifique qui comporterait une "dissociation" entre les compétences, comme on l'observe typiquement dans la neuropsychologie des sujets adultes avec des lésions cérébrales acquises. L'autisme apparaît donc comme un exemple paradigmatique de la neuropsychologie cognitive du développement dans laquelle les déficits cognitifs sont typiquement "associés"[33], aussi en raison de l'inévitable interdépendance des fonctions cognitives et des différents niveaux d'élaboration, spécifiques aux processus de développement. Si l'on tient compte de ces différents aspects on comprend mieux la difficulté à déterminer lequel est le déficit cognitif "primaire" » (p. 44).

---

30 REF – Article de Baron-Cohen de 1985

31 REF

32 REF – Modèles…, 2009

33 Voir comment sont les guillemets dans le texte

En effet, il est important de souligner que les différentes composantes du fonctionnement cognitif relevées ici sont très probablement interconnectées. La théorie qui m'intéresse plus particulièrement est la première, puisqu'il apparaît à l'expérience clinique que les sujets que nous pouvons dorénavant nommer sujets non symbolisants ont tous en commun un déficit plus ou moins important dans leur capacité à attribuer des états mentaux (ou des émotions) à autrui, mais aussi à eux-mêmes. Et je préciserai : ils ont une difficulté à poser des hypothèses de travail au sujet de ces états mentaux ou émotions, de façon à choisir, entre tous les possibles, l'option la plus « raisonnable ».

La notion de théorie de l'esprit fait référence aux processus cognitifs qui permettent à un sujet d'attribuer un état mental telle une croyance, une intention, un désir ou une connaissance à une autre personne et/ou à lui-même. Cette « théorie » est utile pour anticiper ses propres actions et prédire les comportements des autres ; elle est ainsi utilisée dans les tâches effectuées lors d'une interaction sociale. L'on trouverait certains défauts de théorie de l'esprit chez des personnes atteintes d'autisme, mais également de schizophrénie[34]. Nous reviendrons sur cette maladie *infra*.

S'attachant à étudier les processus cognitifs des sujets frontaux et dysexécutifs, Le Gall *et al*.[35] tentent de comprendre les liens qui unissent théorie de l'esprit, traitement des émotions et métacognition dans une perspective neuropsychologique. Les auteurs citent le modèle proposé par Stuss et Benson selon qui, au niveau le plus élevé de l'architecture cognitive d'un sujet, se trouve « la capacité à réfléchir sur ce que les composants et processus cognitifs (de niveau hiérarchique inférieur) signifient pour l'organisme ». Cette capacité se situerait sous dépendance des lobes frontaux. Gall *et al*. ajoutent : « Dans la révision du modèle, Stuss et Anderson considèrent que ce niveau supérieur implique l'habileté métacognitive à utiliser sa propre expérience d'états mentaux, de comportements, d'attitudes et d'expériences pour comprendre les états mentaux des autres » (p. 31).
Ainsi, le lien entre autoreprésentation et intersubjectivité est tissé. Comme le précise Stanislas DeHaene[36], la connaissance de soi et celle d'autrui se développeraient simultanément chez l'enfant. Ces deux types de connaissance ne sont pas indépendantes, mais elles interagissent entre elles et font appel à un réseau similaire d'aires cérébrales.

Selon Mottron, contributeur au dossier consacré à l'autisme dans *Cerveau &*

[34] REF – Wikipedia, Théorie de l'esprit
[35] REF
[36] REF – ppt

Psycho[37], des différences anatomiques au niveau du tissu cérébral seraient responsables de la précision de l'information perceptive des sujets autistes. En outre, des différences de spécialisation fonctionnelle des aires crérébrales chez les sujets autistes expliqueraient leurs capacités visuelles exceptionnelles et leur capacité à réussir davantage les tâches visuo-spatiales (faire tourner mentalement une forme, reproduire une figure).
Zalla, quant à elle, dans son article « Les bases neurobiologiques de l'autisme »[38], évoque la proposition de chercheurs italiens selon laquelle un défaut du système de neurones miroirs joue un rôle essentiel dans l'autisme : « Ces neurones (…) s'activent quand un individu effectue une action spécifique ou quand il observe quelqu'un d'autre exécuter cette action. Selon cette théorie, une perturbation du système des neurones miroirs s'accompagne d'une cascade de déficits, qui participeraient aux symptômes des troubles autistiques résultant des anomalies de la compréhension des actions d'autrui, de l'imitation, de l'interaction sociale et de l'empathie » (p. 41). En outre, elle rappelle qu'une insuffisance de la connectivité entre le cortex préfrontal et l'amygdale a été mise en évidence chez les sujets atteints d'autisme, ce qui mène ces derniers à présenter des réactions excessives et inappropriées, ce même à face à des *stimuli* anodins.

Bref, les hypothèses sont multiples comme le sont les facettes du syndrome autistique. La science avance gentiment, gageons qu'elle permette aux propositions de traitement les plus respectueuses des individus qui sont atteints de ce syndrome ainsi que de leur famille de gagner du terrain. Ce que l'on découvre peu à peu, en substance, à ce sujet, c'est que les interprétations psychanalytiques sont inefficaces à sortir un enfant de l'autisme et que les prises en charge les plus sérieuses et les plus prometteuses à ce jour sont orientées vers l'apprentissage de *skills* comportementaux et le développement de la communication (méthodes ABA, TEACCH et PECS, ce dernier étant un système de communication à base d'échange d'images). En effet, par ces méthodes, les autistes apprennent à vivre dans le monde qui est le nôtre.

Nous reviendrons sur la question de l'empathie plus loin dans le chapitre, mais Zalla ouvre la voie. Elle ajoute en effet dans son article que « contrairement à l'idée selon laquelle les autistes n'éprouveraient pas d'émotions ou d'intérêt pour autrui, on sait aujourd'hui qu'ils sont capables de ressentir des émotions et d'éprouver de l'empathie, et ce bien qu'ils aient des difficultés à reconnaître et à identifier les états émotionnels d'autrui et même leurs propres émotions »

[37] REF - Mottron, p. 21 in n° 51 de Cerveau & Psycho
[38] REF – Cerveau & Psycho 51

[39] (p. 44). Je proposerai *infra* une définition de l'empathie qui se distingue sans doute(OK ?) de celle de Zalla. Mais gardons son observation clinique en tête s'agissant des sujets autistes.

L'auteure résume les difficultés sociales des autistes dans les termes suivants, riches d'enseignements pour le propos du présent ouvrage. Elle fait ici référence au modèle explicatif du syndrome autistique présenté par des chercheurs de l'Institut *Mind Brain* de l'École polytechnique de Lausanne :

> D'après le modèle proposé par l'équipe de Lausanne, l'évitement oculaire et les troubles de l'attention conjointe résulteraient de l'hyperexcitabilité du système neuronal traitant les stimulus émotionnels (centré sur l'amygdale), et de l'échec des processus de contrôle et de régulation des émotions. En raison de leur expérience émotionnelle accrue et de leur hyperréactivité sensorielle, les autistes percevraient des stimulus environnementaux anodins comme hostiles et menaçants.
> De même, comme ils sont incapables de traiter plusieurs informations simultanément et que leur activité cognitive est excessive, ils pourraient adopter des comportements inappropriés et socialement inadaptés ou mettre en place des stratégies cognitives compensatoires. Une activité sensorielle, cognitive et affective trop intense les pousserait à s'isoler, à se mettre en retrait de la société et les rendrait anxieux. Ainsi, les troubles de la socialisation ne seraient que le reflet d'une physiopathologie généralisée touchant de nombreuses fonctions cognitives, et en particulier les fonctions de contrôle et régulation de l'activité cérébrale » (p. 44).

Et de conclure, à la même page :

> « Les autistes fuiraient ces sensations anxiogènes en évitant les stimulus issus de l'environnement et tout particulièrement de leurs congénères ».

Je note deux points importants dans cette description : d'une part, qu'il est reconnu que l'expérience émotionnelle accrue et l'hyperréactivité sensorielle peuvent conduire des individus à percevoir les *stimuli* de l'environnement comme menaçants. Cela évoque la question des manifestations persécutoires de la paranoïa mais rappelle également, en filigrane, la réactivité particulière des sujets surdoués. J'y reviendrai plus en détail. D'autre part, il apparaît que les sujets autistes sont incapables de traiter plusieurs informations simultanément et que l'activité particulière de leur cerveau (trop intense) peut les rendre anxieux. Je décrirai plus avant, lorsqu'il s'agira de se concentrer sur

[39] *Ibid*.

la question de l'accès à l'ordre du symbolique, en quoi la capacité d'ambivalence des sujets symbolisants (soit pouvoir attribuer des valences contradictoires à une même représentation) est un rempart efficace contre l'angoisse(VERIF que je l'explique qqpart).

Tentons alors de nous mettre dans la tête du sujet autiste, puisqu'il paraît que ceux qui ne le sont pas le peuvent… Analysons les arguments d'Eric Chen, un jeune homme diagnostiqué autiste (Asperger), qui remet en question la notion de « théorie de l'esprit » dans l'explication du trouble autistique pour lui préférer celle de « Theory of Self » (théorie du soi), sur son site internet[40]. Retour sur le soi, donc, quand on lui propose d'aller voir chez l'autre…
Chen explique :

> Autistic people see others as clones of themselves because they do not have a coherent, independent self that "separates" them from other people. Hence, they instinctively expect others to perceive, think, feel, sense and behave like them.
>
> Even if their conscious mind understands the concept of different selves and could explain this concept, they will subconscious take for granted that other people are like them. Faced with a situation where others disagree with them, they cannot help but feel anger and frustration of the "irrationality" of other people. "Can't they see such an obvious truth?!" is a common retort.
>
> The autistic self is fragmented - its body, emotions, will and intellect do not work together. Without a coherent sense of self, only the intellect can fully mature. The resulting autistic consciousness differs greatly from non-autistic consciousness, making it easy to develop misunderstandings.
>
> Without a coherent self as the foundation, the concept of Personal History may not arise. Unable to learn from past experiences and use it to extrapolate the behavior, intentions and reactions of other people, the autistic finds it difficult to understand others. As the natural social and bodily instincts could not activate, the happenings of everyday life become stressful challenges that must be handled consciously by the intellect.
>
> A coherent self provides the foundation for social instincts to function, and social instincts make it possible to have spontaneous, appropriate and enjoyable social behavior. The vital question is: How does one help

[40] REF - http://iautistic.com/autism-theory-of-mind-revisited.php, en ligne le 26.09.2013

> autistics develop a coherent self so that their instincts can arise spontaneously?

Chen évoque ici la difficulté « de l'autiste » (mais ne perdons jamais de vue que tous les sujets autistes n'envisagent pas obligatoirement les choses en ces termes) à anticiper le fait que son vis-à-vis ne perçoit, ne ressent, ne pense pas forcément comme lui. Dans son quatrième paragraphe, il semble exprimer que tout est toujours à refaire dans la relation aux autres et qu'aucun « système général » de compréhension des comportements des êtres humains ne se dégage de manière claire. Chaque événement de vie est un nouveau stress à intégrer de manière intellectuelle. Il est bien difficile de comprendre quel est le substrat neurophysiologique qui, dans le trouble autistique, est responsable de cette difficulté.
J'ai pu observer que les sujets symbolisants ne présentent pas ce problème. Cela est sans doute dû au fait que, dans leur esprit, les choses s'expliquent de la façon dont la psychanalyse explique la marche du monde (et ce même s'ils n'ont jamais lu un ouvrage de psychanalyse). En effet, ils symbolisent, et partagent avec ceux qui le font une même vision du monde fondée sur l'intégration des règles oedipiennes. Je décrirai de quoi est faite cette vision du monde dans le prochain chapitre (consacré à la capacité symbolique). Par ailleurs, la psyché névrotisante a cette capacité à se regarder elle-même *a minima* et a pu constater (et rapidement apprendre au cours de son développement) quels sont les mécanismes de défense que les autres êtres humains utilisent de manière préférentielle. Le cerveau symbolisant sain présente la capacité à généraliser un apprentissage à un nouvel objet ainsi qu'à transférer. Bien sûr, le sujet névrotisant peut se tromper sur les intentions et mécanismes de son vis-à-vis symbolisant. Souvent, il corrige ses erreurs en observant. Parfois, il continue de se tromper, mais jamais au point où il le fait dès lors qu'il entame une interaction avec un sujet non symbolisant. En effet, le sujet névrotisant *lambda*, par contre, n'a pas intégré qu'il existe des êtres qui ne sont pas capables d'ambivalence, et qui dès lors qu'ils disent haïr leur père, par exemple, ne sont pas en train de dire qu'ils l'aiment un peu aussi en même temps… Les individus symbolisants ont également tendance à penser que lorsqu'un individu se montre profondément heurté par l'idée de l'homosexualité, cela veut dire qu'au contraire, sur un plan inconscient, cette idée l'attire ! Erreur de jugement là encore, du type de celle que l'ont fait tous de manière naturelle en partante du principe de l'unicité du fonctionnement psychique au sein de l'espèce humaine.

En effet, ne perdons pas de vue le fait que tout être produit sur autrui une

théorie de l'esprit qui correspond à son propre fonctionnement psychique. Ce phénomène est classiquement décrit comme un mécanisme par la psychanalyse, celui de la « projection » sur autrui de son propre état psychique. Il semble cependant que certains individus sont davantage à même que d'autres de se décentrer de leur propre état interne en fonction des observations qu'ils tirent du réel.

Chen[41] compare ensuite la conscience autistique de celle de l'individu non autiste (extrait) :

AUTISTIC	NON-AUTISTIC
Fact based consciousness - Thoughts and experiences organized chronologically or by logical categories	**People based consciousness** - Thoughts and emotions are organized by human archetypes or experiences with people
Knowledge as the goal, **analysis** as the tool - The autistic has simple desires, such as to fulfill curiosity and avoid trouble	**Fulfilling desires** as the goal, **exercising influence** as the tool - All thought, words and deeds are aimed to create the right influence among other people to achieve desires

Ce tableau est particulièrement intéressant. D'abord, il évoque que la personnalité non autiste organiserait ses pensées et émotions en fonction d'« archétypes humains » (human archetypes) et des expériences relationnelles faites, au contraire des autistes qui les organise de manière séquentielle (donc pas par la synthèse) ou par catégories logiques. Ceci n'est pas sans rappeler la question de l'accès à l'ordre du symbolique (cf. Chapitre II). Chen fait également référence à la façon dont l'autiste utilise l'analyse pour parvenir à son but, soit la connaissance ou l'évitement d'un trouble. Il prétend que les autres êtres humains utilisent l'influence sur autrui pour répondre à leurs désirs… Par-là, il semble qu'il rappelle la réticence observée chez de nombreux sujets non symbolisants face à ce qu'ils nomment le « théâtre » ou la « manipulation », qui seraient le fait des sujets symbolisants.
Il s'agit néanmoins de noter que quelques signes cliniques rapportés par Chen au sujet de l'autisme de haut niveau peuvent aussi s'expliquer par la grande intelligence, dans la mesure où la forte réactivité aux *stimuli* de l'environnement, la recherche de la solution ainsi que la difficulté à faire semblant sont des caractéristiques de la surdouance. Il n'est pas certain que les autistes présentant des déficits cognitifs graves rapporteraient ces traits

[41] REF – *Ibid* ou une autre page ?

comme significatifs de leur trouble s'ils pouvaient s'exprimer comme le fait Chen.

Un autre sujet autiste Asperger est fort médiatisé en France. Il s'agit d'Hugo Horiot, qui a commencé à parler à l'âge de 6 ans. De l'interview qu'il accorde à FranceInfo (publiée le 02.04.2013 sur Dailymotion[42]), il décrit qu'enfant il vivait le monde comme une source d'angoisses et d'incompréhensions permanente ainsi qu'une source d'exclusion, évoquant là les institutions françaises. Dans cette interview, Horiot se montre particulièrement révolté contre le système scolaire français qui, selon lui, n'intègre pas suffisamment les enfants autistes. Il met également en cause le modèle psychanalytique qui, pour lui, « n'a aucune prise sur l'autisme ». Il évoque qu'il refusait de communiquer, de parler, même s'il connaissait le sens des mots, « des lettres »(sic), mais qu'il refusait d'entrer dans « ce monde-là », dont il ne comprenait pas les codes. Il évoque alors ce monde en ces termes : « une forme d'absurdité qui me faisait extrêmement peur ». Il ajoute qu'il se posait beaucoup de questions auxquelles on ne lui apportait pas de réponses.
Une autre interview[43] d'Horiot est très révélatrice de l'incompréhension de ce monde de l'autisme pour l'observateur symbolisant non averti des dernières découvertes scientifiques. Horiot écrivain est interviewé par Laurent Ruquier pour son livre *L'empereur c'est moi*. L'auteur regrette l'absence de diagnostic précoce dans son cas et le regard culpabilisateur de la psychiatrie sur sa mère, qui décide très tôt de s'occuper elle-même du cas de son fils (son troisième enfant, dont elle observe le comportement différent), de lui apprendre à lire et écrire, mais aussi à parler. Il évoque la haine qu'il ressent très tôt vis-à-vis de ses camarades d'école, ne partageant pas les mêmes centres d'intérêt. Il raconte qu'alors pour lui l'école l'empêche de faire ce qui l'intéresse (raconter des histoires, se retirer, dessiner, rêver et mettre ses rêves en images) et lui fait perdre son temps. Mais il est reconnaissant à sa mère de s'être battue pour qu'il puisse aller à l'école plutôt qu'être placé en institution psychiatrique.
Il évoque qu'en acceptant de parler, il est devenu un comédien : il s'est mis à feindre. Il précise : « parler c'est mentir ».
Lorsqu'on compare le discours d'Horiot à l'âge de 13 ans et maintenant qu'il est adulte, l'on voit que l'homme a énormément évolué sur le plan de ses capacités d'expression verbale et physique. Christophe Dechavanne, journaliste invité lors de l'émission présentée par Ruquier, soulève ce point précis, tout en le questionnant sur ce qu'il lui resterait du syndrome autistique.

---

[42] *Hugo Horiot : L'institution tue les enfants autistes*, http://www.dailymotion.com/video/xyo5lj_hugo-horiot-l-institution-tue-les-enfants-autistes_news, en ligne le 19.12.2014

[43] *On n'est pas couché - Hugo Horiot 30 novembre 2013 #ONPC*, https://www.youtube.com/watch?v=-SD4m54wUqM, en ligne le 19.12.2014.

La question se pose en effet, en l'écoutant et en le voyant vivre. Mais la réponse nous est donnée par Horiot : il s'agit de s'axer sur le fonctionnement de sa psyché (il évoque ses « centres d'intérêt restreints » et ce qu'il nomme « agir par obsession », sans trop convaincre ici). Par ailleurs, les journalistes présents soumettent à Horiot la question du choix de la maladie ; « choix conscient ? », demande Dechavanne, avant de poser l'hypothèse d'un « choix inconscient »… De plus, Natacha Polony, journaliste chroniqueuse dans l'émission, évoque la « rage » de l'écrivain vis-à-vis de la méthode psychanalytique et le fait qu'à la lecture du livre « on passe son temps (…) à se demander justement quel est le poids de l'inconscient ». Puis elle hypothétise au sujet de l'« immense absent », le père, dans l'histoire de vie d'Horiot. La journaliste ne serait-elle pas frappée d'interprétativite aiguë ?
La pensée psychanalytique, fort présente en France, pas toujours précisément comprise d'ailleurs, offre aux journalistes symbolisants un système de compréhension inconscient utilisé dans la lecture du monde humain. Et pourtant, il semble ne pas s'agir de cela dans le cas de l'autisme. Écoutons précisément la réponse d'Horiot à cette interrogation :

> Mon père si vous voulez était présent, il est jamais parti, il est… enfin il a toujours été là mais il voyageait breaucoup. Par son métier il était tout le temps au bout du monde donc forcément j'avais beaucoup moins de séquences avec lui, je le voyais beaucoup moins. Il était pour moi un être un peu lointain mais qui était présent, il était là, et, mon père j'ai jamais rien eu à lui reprocher à ce niveau-là, bon il était absent des fois mais c'était comme ça, c'est pas quelque chose qui m'a traumatisé, pas du tout, je me suis très bien accomodé avec ça.

Lisez bien : Horiot parle de « séquences » quand la journaliste veut le faire cheminer vers la notion de Père symbolique, tiers séparateur garant du développement de l'autonomie psychique de son enfant… Si tous les pères absents conduisaient les enfants sur la voie de l'autisme il y a fort à parier que le syndrome serait encore davantage représenté dans la population mondiale.

Continuons d'écouter l'interview d'Horiot : de son point de vue, la psychanalyse c'est « mettre des mots et des formes sur [les] douleurs »… On comprend bien ici que l'écrivain n'est pas accessible à la dimension interprétative de la méthode psychanalytique. Alors, en effet, à quoi bon dans son cas la lui proposer ?

Le web est réellement riche d'enseignements.

Bref : l'autisme apparaît actuellement comme un handicap dont l'origine se situe dans des altérations du fonctionnement neurologique et plus comme le fait d'une mère trop fusionnelle ou trop froide. Par ailleurs, l'on a pu mettre en évidence les déficits de théorie de l'esprit chez l'autiste ainsi qu'une manière particulière de voir le monde et les rapports humains.

En 2007, une équipe de chercheurs[44] trouve un nombre de cellules neuronales supérieur de 67% à la normale dans le cortex préfrontal de sept garçons autistes. Une défaillance des processus impliqués dans la régulation de la production ou dans l'élimination normale des neurones (élagage), et ce *in utero* et dans la toute petite enfance, expliquerait cette surabondance pathologique.
De la même façon que le cerveau symbolisant est spécialiste de la synthèse, je vais avancer plus rapidement dans mon argumentaire en évitant une nouvelle surabondance de détails concernant une autre maladie intéressante, la schizophrénie. J'élague, donc.

J'avais en effet envisagé évoquer avec la même précision l'autre grande maladie psychiatrique communément référée à la psychose. Cela ne sera sans doute pas nécessaire. Les études actuelles vont dans le même sens que dans le cas de l'autisme, à savoir que des altérations du fonctionnement cérébral sont impliquées dans la maladie. Kim Do Cuénod, directrice d'une Unité de recherche universitaire sur la schizophrénie dans le Canton de Vaud, a pu montrer que des connexions neuronales altérées du fait d'une anomalie génétique engendrent certains symptômes de la maladie : déficit d'attention, difficulté à planifier ses actions et mémoire à court terme défaillante[45]. L'administration d'une molécule permettrait de réduire les symptômes négatifs de la maladie tels que l'émoussement des affects et le retrait social. Selon Saba, Schürhoff et Leboyer[46], un déficit des processus inhibiteurs corticaux chez ces malades serait responsable d'une excitabilité corticale plus élevée que chez les sujets sains. Boyer[47], quant à lui, estime que des anomalies de la formation des synapses, c'est-à-dire de l'établissement des connexions entre neurones, sont impliquées dans les manifestations symptomatiques de la schizophrénie :

> Les premiers épisodes schizophréniques, les délires et les hallucinations, apparaissent généralement à l'adolescence. À cet âge, l'instabilité

[44] Cités par Zalla dans le 51
[45] REF – Articles d'Horizons n° 97, juin 2013
[46] REF – Manuel Psychopatho et neurosciences
[47] REF – Cerveau & Psycho n° 2

> cérébrale créée par une formation déficiente des synapses, et suivie d'un déséquilibre des neuromédiateurs, serait prête à basculer vers la psychose si les stimulations extérieures imposent au cerveau une surcharge de travail. Pour passer ce cap sans encombre, les sujets fragiles devraient être soustraits aux agressions, aux psychotropes ou aux perturbations d'ordre affectif trop fortes.
> (p. 73)

La schizophrénie apparaît en général à l'adolescence. Néanmoins, selon mon expertise clinique, la structure sous-jacente non symbolisante est présente dès les premières années de la vie du sujet, si ce n'est dès sa naissance. Selon Gourevitch, Gourion et Krebs[48], des anomalies du cortex cérébral apparaissent en effet très tôt au cours du développement du cerveau des enfants qui deviendront schizophrènes. Ils concluent l'article consacré à ce sujet de la manière suivante : « D'après ces résultats, on peut proposer un modèle de la schizophrénie : des facteurs internes, tel le patrimoine génétique, ou externes, telles des agressions virales ou toxiques, pourraient agir de concert au cours de la grossesse et perturber le développement du cerveau de l'embryon » (p. 77).
Pour Ferrant[49], « La schizophrénie fait depuis longtemps l'objet d'un débat entre organogenèse et psychogenèse. (…) Les recherches actuelles tendent plutôt à mettre en évidence l'étroite interdépendance entre facteurs génétiques et facteurs environnementaux » (p. 440), tous les schizophrènes « potentiels » ne déclarant pas forcément la maladie. Les formes de schizophrénie sont diverses, et plus ou moins graves. Au sujet des symptômes, l'auteur précise : « Le patient se dit assailli par des sensations étranges. Il a peur de perdre le contrôle de ses pensées qui semblent commandées du dehors. Son rythme sommeil/veille est perturbé. Il fait des rêves effrayants. Il présente quelquefois des conduites ritualisées et/ou compulsives » (p. 441). Il ajoute : « Le délire peut alors apparaître, centré sur un détail de la vie quotidienne, puis bientôt généralisé au monde entier. Ce délire peut concerner l'origine du patient, sa place dans le monde, la façon dont son entourage le perçoit ou une mission grandiose dont il est chargé. Des hallucinations peuvent également apparaître, le plus souvent auditives : le patient entend des voix qui commentent constamment ce qu'il fait, ou lui commandent d'effectuer tel ou tel acte » (p. 441 toujours).

Boyer[50] décrit les signes cliniques de la schizophrénie :

---

[48] REF – Cerveau & Psycho 2, en 2003
[49] REF – Manuel psychopatho
[50] *Ibid*.

> Dans le syndrome cognitif sont regroupés les déficits de l'attention, les perturbations de la mémoire à court et à long terme, les troubles de la pensée logique. Il existe un syndrome de distorsion de la réalité rassemblant les délires et les hallucinations, et un syndrome comportemental marqué par le détachement, le repli social et la bizarrerie. Ces trois syndromes peuvent coexister, mais dans certains cas un ou deux de ces aspects sont moins marqués, ce qui rend l'identification de la maladie difficile. Un tel regroupement permet d'associer des zones cérébrales précises à chacun des syndromes : le cortex préfrontal et l'hippocampe sont mis en cause dans les déficits cognitifs ; le cortex temporal dans les délires et les hallucinations ; les boucles cortico-corticales dans les troubles moteurs.
> (p. 68)

Les schizophrènes présentent également des déficits de « cognition sociale », dans le sens que leur théorie de l'esprit semble mise à mal. Très fréquemment, on observe sur le plan clinique que le sujet schizophrène ne contextualise pas son discours de façon à se faire comprendre de son interlocuteur. Des études montrent que les patients schizophrènes présentent également des difficultés en matière de reconnaissance et de discrimination faciales. Selon Forgeot d'Arc[51], les sujets autistes présentent également certaines particularités à ce sujet, mais les résultats sont si hétérogènes que, pour l'heure, aucune cause précise n'a pu être déterminée.

Par ailleurs, sur le plan clinique, j'observe d'une manière générale que si le sujet schizophrène est mis dans une forte situation de stress psycho-social et, partant, affectif, les manifestations de la maladie sont plus importantes. Davantage apaisé, il peut renouer avec une certaines forme de contact à la réalité.

S'agissant de l'ontogenèse de la schizophrénie, la psychanalyse a posé, comme pour l'autisme, des hypothèses impliquant les influences maternelle et paternelle délétères sur la psyché de l'enfant en développement. Au vu des découvertes des neurosciences, il est aujourd'hui possible de remettre en question ces explications.

Selon Favrod *et al.*[52] :

---

[51] REF – Cerveau & Psycho 51

[52] REF – Chapitre *Erreurs de mémoire et symptômes psychotiques : état des connaissances et perspectives thérapeutiques*, *in* Psychopathologie et neurosciences (2008).

> Le traitement psychologique des symptômes psychotiques persistants, tels que délires et hallucinations, s'appuie essentiellement sur les méthodes développées par la thérapie cognitive, doublées d'un travail de soutien psychologique et social destiné à réduire les facteurs de stress. Par ailleurs le suivi psychiatrique global inclut de plus en plus souvent des thérapies de remédiation cognitive, dont le but est d'améliorer le fonctionnement de la mémoire, de l'attention et du raisonnement. Ce type d'intervention est effectué dans l'hypothèse qu'une amélioration des fonctions cognitives va induire une meilleure capacité des patients à faire face aux situations et difficultés de la vie quotidienne, surtout si la remédiation est doublée d'un entraînement des compétences sociales. Cet ensemble multimodal de thérapies vise en particulier à réduire la symptomatologie négative : on cherche à réactiver le patient et à le sortir de sa passivité, via l'accumulation des expériences de succès devenus possibles grâce aux moyens psychologiques appris lors des programmes d'entraînement.
> (p. 146)

Je n'ai bien entendu pas observé, dans le service de psychiatrie pénitentiaire d'orientation psychanalytique dans lequel j'ai récemment travaillé, qu'un travail de ce type ait été proposé aux patients schizophrènes reçus. Pourtant, les recommandations émises par Favrod *et al*. datent de 2008…

Passons maintenant au déficit d'empathie, une fonction qui est intriquée à celle de la psychopathie. Le déficit d'empathie est en effet souvent pointé du doigt lorsqu'il s'agit d'évoquer les personnalités criminelles.
James Fallon est un neuroscientifique, professeur à l'Université de Californie à Irvine, États-Unis. Au cours de ses recherches, il a étudié les caractéristiques du cerveau des psychopathes *via* l'imagerie cérébrale. Ce travail l'a amené à une découverte essentielle pour lui-même : son propre cerveau présente un grand nombre de ces caractéristiques. Son ouvrage, *The Psychopath Inside*[53], publié en 2013, retrace le chemin de relecture de sa vie qu'il a dû effectuer depuis cette découverte. Il se décrit lui-même comme un psychopathe pro-social dans la mesure où il n'a jamais commis d'actes criminels violents. Il pense d'ailleurs que c'est le fait qu'il a été aimé par ses parents qui lui a permis de ne pas devenir antosocial. Il reconnaît par contre être intéressé par la compétition et ne pas laisser les enfants gagner aux jeux… Son livre décrit bien les difficultés qu'il rencontre dans son rapport aux autres, en particulier à ses proches. Fallon explique qu'il peut dire qu'il est amoureux de sa femme mais qu'il n'a jamais vraiment pu ressentir pleinement qu'il était émotionnellement connecté à elle.

[53] REF

Sa connexion avec elle n'est que partielle dans la mesure où il ne peut pas être empathique avec elle et ne l'a jamais comprise. Il rapporte qu'à la naissance de ses enfants, bien qu'il ait été en « extase » (*ecstatic* dans le texte), il est parti durant plusieurs nuits pour fêter. Il dit ne s'être senti connecté à ses enfants qu'à partir du moment où ils étaient assez âgés pour pouvoir répondre comme des être humains. Avant cela, il les considérait comme des poupées (tout en précisant que ceci frappe sans doute probablement d'autres pères…). Son attraction envers ses enfants était davantage dominée par le divertissement et l'intérêt intellectuel. À l'heure actuelle, il estime aimer ses enfants comme des amis, des êtres pour qui il a du respect mais il dit oublier fréquemment qu'ils sont ses enfants. La découverte de son diagnostic n'aurait d'ailleurs pas étonné ses proches. Son fils James aurait dit qu'il savait que son père l'aimait (pour l'avoir entendu dire si souvent), et qu'il ne s'était jamais senti lâché par lui mais qu'il ressentait par contre qu'il se sentait déconnecté de ce père qui riait beaucoup mais ne montrait pas beaucoup d'autres émotions. S'agissant de ses sœurs, Fallon décrit que chacune d'entre elles lui avait envoyé une lettre pour se plaindre de son comportement décevant au travers des années, le qualifiant d'être superficiel et indigne de confiance.
Fallon se souvient avoir assisté à un accident et s'être empressé de tenter de réanimer un homme mais qu'après-coup il ne s'est pas préoccupé de la vie de cet homme et s'est montré davantage enjoué par le frisson procuré par l'événement. Lors d'un autre événement, il a observé qu'il ne manifestait pas d'émotion à la vision de son propre sang, étudiant plutôt sa plaie comme un observateur externe…
Connaissez-vous Grissom l'entomologiste, de la série « Les Experts : Las Vegas » ?… J'y reviendrai.

Fallon évoque la transmission des caractéristiques du cerveau liées à la psychopathie au travers des générations au sein de sa propre famille. En cause, une variante du gène MAOA, le « gène de la violence » (même si d'autres gènes ont également pu être évoqués dans les recherches sur les comportements violents). Selon Fallon[54], la présence de ce gène mène l'enfant à développer une insensibilité à la sérotonine (un neurotransmetteur) *in utero* déjà. La sérotonine permettrait à l'organisme de se calmer et se détendre ; elle n'aurait dès lors pas l'effet attendu lors d'une insensibilité et mènerait l'organisme à l'impulsivité et à la violence en cas de trouble[55]. Les abus physiques, sexuels ou

[54] Transcription française de l'intervention de Fallon sur le site de TED en juillet 2009, http://www.ted.com/talks/jim_fallon_exploring_the_mind_of_a_killer/transcript?language=fr, en ligne le 21.12.2014.

[55] http://www.ponerologynews.com/neuroscientist-james-fallon-how-psychopathic-killers-made-prevented/, en ligne le 21.12.2014

émotionnels sévères dans la petite enfance auraient un impact sur la façon dont les caractéristiques génétiques et celles du cerveau sont actualisées chez un sujet. Caspi *et al.*[56], en 2002, ont en effet montré qu'il existe une interaction entre le type d'activité du gène MAOA et l'environnement, dans la mesure où les enfants maltraités possédant un génotype d'un type particulier (*high levels of MAOA expression*) étaient moins(PLUS ? VERIF) enclins à décelopper des problèmes antisociaux. Ces résultats, selon les auteurs, pourraient expliquer en partie pourquoi tous les enfants victimes de maltraitances ne vont pas forcément se montrer violents plus tard et offrent une preuve que les génotypes peuvent modérer la sensibilité de l'enfant aux agressions de l'environnement.

Dans son ouvrage[57], Fallon rappelle que l'on associe facilement le manque d'empathie à la notion de psychopathie, et pour cause : bien que la plupart des psychopathes soient non-violents, ils traitent le plus souvent leurs congénères avec insensibilité. Comme il le dit bien, et pour se décrire lui-même également par la suite : « they just don't care » (p. 147). Il ajoute que, néanmoins, même les meurtriers psychopathes peuvent exprimer leur amour pour leurs parents et les membres de leur fratrie, et ce même lorsque ces personnes les ont maltraités dans leur enfance. J'ai pu personnellement observer que les sujets que je qualifie de psychopathes (sujets de structure non symbolisante qui ont commis des actes criminels graves tels que viols et meurtres et/ou à répétition) présentent cette caractéristique. Mais je ne peux pas prétendre qu'ils sont capables d'empathie vis-à-vis de leurs proches. Fallon ajoute que l'on peut observer que les terroristes les plus violents ainsi que les dictateurs présentent un grand sens empathique en direction de leur groupe d'appartenance, mais beaucoup moindre en faveur de la vie et du bien-être des autres. Là encore, il s'agirait d'observer finement ce qu'il se passe dans la psyché de ces individus sur le plan des émotions, de l'empathie, de l'éventuelle persécution, etc. (et de vérifier le statut structurel des personnes dont on parle).

De manière très intéressante, l'auteur ajoute une précision importante s'agissant de la notion d'empathie, qui recouvre deux formes distinctes : l'empathie émotionnelle et l'empathie cognitive ou, selon lui, « théorie de l'esprit ». Il rappelle que la théorie de l'esprit se développe progressivement chez l'humain et représente un accomplissement développemental permettant à l'enfant d'apprendre qu'il possède des états mentaux tels que désirs, intentions et croyances et que les autres également, même si ces états

[56] REF - Role of Genotype in the Cycle of Violence in Maltreated Children, in *Science*, Vol. 297, Aug. 2002

[57] *Ibid*.

peuvent être différents des siens. Il ajoute que les autistes ne présentent pas une théorie de l'esprit normale, ce qui est également observable chez certaines personnes atteintes de troubles de la personnalité *borderline* ainsi que dans certaines formes de désordre bipolaire. Par contre, les personnes psychopathes, narcissiques et certains patients schizophrènes présenteraient une empathie cognitive mais pas émotionnelle. Ces deux types de manque d'empathie semblent associés à des dysfonctionnements de zones spécifiques du cerveau.
J'ai en effet pu observer que certains criminels ont une capacité à « emballer » leur victime (en particulier lorsque la victime monte dans la voiture de cet inconnu) grâce à leur empathie cognitive (ils savent ce qu'il faut dire ou faire pour plaire et mettre en confiance), ce qui ne les empêche pas ensuite de violer, voire assassiner leur proie.

Le numéro du magazine *Cerveau & Psycho* d'avril 2010 consacre son dossier à la question de l'empathie. De Vignemont et Jacob[58] listent quatre conditions de l'empathie envers un être qui souffre, soit cette capacité à « se représenter la douleur de l'autre par un travail de l'imagination, et partager cet affect en faisant appel à ses propres expériences » (p. 50). Les conditions sont les suivantes : condition d'affectivité, de similitude interpersonnelle, de transmission causale et d'attribution. Les auteurs de l'article illustrent ceci par un exemple parlant :

> (…) une personne (appelons-la Marie) éprouve de l'empathie pour une autre (Mathieu), si les quatre conditions suivantes sont réunies : Marie est dans un état affectif donné, par exemple la douleur, ou la tristesse (condition d'affectivité) ; cet état affectif ressemble à certains égards à celui de Mathieu (condition de similitude interpersonnelle) ; l'état affectif de Mathieu est la cause de celui de Marie, en vertu du fait que Marie a perçu ou imaginé le fait que Mathieu est dans cet état (condition de transmission causale) ; et enfin, Marie est consciente de la relation causale entre l'état affectif de Mathieu et le sien propre (condition d'attribution).
> (p. 51)

Les quatre conditions sont donc nécessaires pour qu'il soit possible de parler d'empathie. Il s'agit pour celui qui est en empathie de pouvoir se représenter la dimension subjective de la souffrance d'autrui **sans la ressentir physiquement**, ce qui permet de prendre conscience que **c'est l'autre qui souffre**, précisent les auteurs. Ainsi, selon les auteurs, éprouver une anxiété contagieuse[59] face à

[58] REF – Partager la douleur d'autrui

[59] Les auteurs définissent la contagion émotionnelle « selon laquelle l'observateur est gagné par le

quelqu'un qui souffre n'est pas la même chose qu'éprouver de l'empathie. La condition nécessaire supplémentaire pour passer de la contagion à l'empathie, c'est de pouvoir comprendre d'où provient son propre trouble et d'en attribuer correctement la source (qui est le partenaire de l'interaction). En effet, s'agissant de la douleur physique en particulier, il n'est pas spécialement adapté qu'un sujet ressente la douleur ressentie par l'autre lors, par exemple, d'une blesure. Entre deux personnes, « La douleur de l'une résulte résulte de l'atteinte à son intégrité corporelle. La détresse de l'autre résulte de la douleur de la première. Faute de partager mon pied droit, vous ne pouvez pas littéralement éprouver ma douleur au pied droit » (p. 50)[60]. D'ailleurs, c'est bien parce que je ne ressens pas la même douleur à mon propre pied droit que je peux comprendre que c'est l'autre qui souffre et ainsi faire preuve d'empathie envers cet autre[61].

Je précise ces points parce qu'ils m'apparaissent comme fondamentaux s'agissant de la clinique du traumatisme qui est celle des personnalités non symbolisantes. En effet, à la lecture des articles scientifiques, l'on relève fréquemment la question du manque d'empathie chez les sujets psychopathes, pas toujours avec de telles précisions sur la notion, d'ailleurs.

Ce que j'ai personnellement pu observer chez des sujets non symbolisants (non diagnostiqués psychopathes), c'est qu'ils peuvent se montrer en résonance affective telle avec l'autre qu'ils ressentent en/pour eux-mêmes ce que l'autre ressent. Ceci ne correspond pas à la définition de l'empathie, puisqu'il faudrait pour cela que l'individu puisse rester conscient du fait qu'il ne s'agit pas de lui et garder une forme de distance. J'observe que ces sujets peinent à se décentrer, en particulier face à des situations qui éveillent en eux des traumatismes non élaborés. Dans ces moments-là, ils n'arrivent pas à se préoccuper correctement de l'autre, ressentant parfois même des affects démesurés par rapport à la réelle souffrance de l'autre. Le système de réponse semble alors altéré par un vécu traumatique non élaboré et corrélé à la situation. Les auteurs cités *supra* évoquent d'ailleurs une recherche allant dans le sens d'une modulation de la composante affective de la douleur par les éléments du contexte (en particulier, un jugement moral porté sur l'attitude d'autrui peut inhiber l'activité de la composante affective).
S'agissant des personnalités psychopathes (selon ma définition *supra*) que j'ai rencontrées dans ma pratique, j'ai pu observer des difficultés au plan affectif

même état affectif que la personne observée, mais sans le comprendre » (p. 51).

[60] *Ibid*.

[61] Sur le plan neuroanatomique, les deux composantes de la « matrice de la douleur » (composante sensorimotrice et composante affective) sont sous-tendues par des zones cérébrales distinctes.

vis-à-vis de situations vécues du fait de l'incarcération mais peu de considérations pour la douleur d'autrui.

En 2013, une équipe de chercheurs néerlandais[62] présente à des criminels considérés comme des psychopathes une vidéo dans laquelle la main du personnage principal se fait frapper. Dans une seconde condition, il leur est demandé de se mettre à la place de la victime. En outre, l'on frappe sur leurs mains pour s'assurer que les participants projettent bien la douleur ressentie par la victime. L'activité du cerveau des sujets est analysée par IRM et montre que la différence entre le groupe des patients et le groupe contrôle est moindre lorsqu'il est demandé aux participants de se mettre en lien empathique avec la victime. Les résultats de cette recherche suggéreraient que les psychopathes ne sont pas incapables d'empathie mais qu'ils n'utilisent pas spontanément cette capacité.
Voici la conclusion du responsable de la recherche, Christian Keysers :

> L'idée qui prédomine les présente comme des individus sans cœur, incapables de ressentir eux-mêmes des émotions mais également de ressentir de l'empathie pour les autres. Notre travail prouve que ce n'est pas si simple. Ils ne manquent pas d'empathie mais ont un interrupteur pour l'éteindre et l'allumer. Le fait qu'ils ont la capacité de la déclencher, dans certains cas, peut les montrer sous un jour plus positif[63].

À méditer donc…

Outre le récent témoignage de Fallon, deux autres ouvrages américains majeurs se préoccupent, pour le premier, de psychopathie et, pour le second, des racines de la violence. Tous deux sont écrits par des psychologues. L'un est clinicien, l'autre chercheur. Le premier date de 1988 pour la version anglaise et est tombé entre mes mains peu après sa traduction en français, en 2000. Il a été rédigé par J. Reid Meloy, psychologue légal d'orientation psychanalytique (praticien, enseignant, chercheur et expert auprès des tribunaux). Dans son ouvrage *Les psychopathes. Essai de psychopathologie dynamique*[64], il évoque la clinique de la psychopathie dans le détail et présente deux expertises qu'il a lui-même rédigées. Le second ouvrage, *The Anatomy of Violence. The Biological Roots of Crime*[65], date de 2013 et a été écrit par Adrian Raine, professeur de

[62] REF - Reduced spontaneous but relatively normal deliberate vicarious representations in psychopathy, *Brain*, 136, 2550-2562, 2013.

[63] http://www.huffingtonpost.fr/2013/07/25/psychopathe-empathie_n_3653254.html, en ligne le 22.12.2014

[64] REF

[65] REF

criminologie, de psychiatrie et de psychologie à l'Université de Pennsylvanie.

Dans son ouvrage, Meloy souligne la grande proximité de la psychopathie avec la psychose sur le plan métapsychologique en estimant que la formation du caratère psychopathique en tant que variante sévère du caractère narcissique doit être lue au niveau d'organisation psychotique. Il se montre néanmoins assez emprunté s'agissant de la question de la perte de l'épreuve de réalité, qu'il reconnaît comme possible chez certains psychopathes au moment de l'acte ou de manière périodique. En tant qu'auteur s'inscrivant dans la théorisation de Kernberg, la question se pose à lui de réserver ou non la perte de l'épreuve de la réalité à la seule psychose, comme déjà vu *supra*. Il semble que ce soient les conséquences pénales en termes de responsabilité qui agitent Meloy à ce sujet alors que sur le plan purement clinique il est manifestement observable pour tous les praticiens avertis de la plus grande violence que la limite est parfois franchie, même chez des sujets non schizophrènes (par exemple confusion perceptive mère-victime ou création d'un délire venant expliquer le crime). Le psychanalyste français Claude Balier, grand spécialiste du traitement de la déliquance, dans ses ouvrages, évoque quant à lui l'œuvre du déni(clivage ?, vérif.) dans le chef de certains sujets qui ne peuvent pas se reconnaître comme l'auteur du crime.

Meloy, bien qu'auteur psychanalytique convaincu, introduit dans son ouvrage le lecteur à la question du substrat biologique du trouble psychopathique. Il décrit avec détail la manière d'être au monde du psychopathe. À la lecture du texte, l'on est rapidement sensibilisé à la menace et à la question de la survie, un monde dans lequel le psychopathe évolue invariablement. En effet, dans les caractéristiques particulières de la psychopathie, j'ai retenu cette description d'un fonctionnement cérébral « reptilien » dans la mesure où le psychopathe se comporte comme un prédateur et que son fonctionnement cérébral fait peu appel aux fonctions cognitives supérieures. Meloy souligne en outre l'absence d'ambivalence chez ces personnalités (recours au clivage) ainsi qu'une pensée persécutoire (l'objet serait malveillant). De manière très intéressante, il ajoute qu'il n'est pas forcément de bon aloi de priver le psychopathe de la mise en acte répétitive et compulsive de son cycle manipulateur et de l'expérience de l'exlatation et du dédain. L'auteur pose en effet l'hypothèse que l'inhibition d'un tel comportement risque de précipiter l'envie consciente et la rage et d'abaisser considérablement le seuil de violence. À l'appui de cette proposition, il évoque l'écrit d'un psychopathe qui exprime combien le fait de ne pas avoir été découvert pour certains actes et d'être ainsi privé de l'expérience affective de jouissance dédaigneuse l'a mené

à exploser par le passage à l'acte meurtrier (« l'apothéose ultime », selon le sujet), après de longues années. Meloy le cite : « Les désirs de le faire, de tuer, me remplissaient dans de telles proportions explosives, me causaient un tel trouble interne que, une fois libérés, c'était comme un volcan en éruption et la pression se relâchait, au moins pour quelques temps » (p. 105)[66].
L'auteur évoque également l'ennui qui gagne souvent les psychopathes, puisqu'ils sont incapables de rêveries et davantage dans un besoin de gratification immédiate libidinale ou agressive. Il rappelle que le déni est un mécanisme inconscient quand la tromperie du psychopathe est délibérée et permet la jouissance dédaigneuse. L'hypothèse de l'auteur est que le processus psychopathique prédispose à, précipite et perpétue la violence prédatrice (*versus* la violence « affective ») en raison des caractéristiques structurales et dynamiques de ce processus.

En 2013, Adrian Raine publie *The Anatomy of Violence. The biological Roots of Crime*[67]. Dans une interview[68] parue sur le site web du *Scientific American*, Raine évoque les éléments démontrés par diverses recherches sur les liens entre la biologie et la violence. En cause en particulier, un dysfonctionnement du cortex préfrontal (le *guardian angel*), qui contrôle nos comportements impulsifs et régule nos émotions. L'auteur précise néanmoins que la neurobiologie de la violence n'est pas simple et que plusieurs systèmes du cerveau sont concernés par la question. En particulier, l'amygdale, siège des émotions, présente un volume inférieur dans les cerveaux des psychopathes et est moins activée lorsque ces sujets sont mis face à des dilemmes moraux. Il ajoute que c'est comme si ces individus n'avaient pas la sensation, le sentiment (*feeling*) de ce qui est bien ou mal, même s'ils le savent à un niveau cognitif.
Selon Raine, il a été mis en évidence que les femmes qui fument ou boivent de l'alcool durant la grossesse ont plus de risques de mettre au monde des enfants qui deviendront des délinquants violents. En outre, les complications à la naissance, d'autant plus lorsqu'elles sont combinées à une négligence parentale, augmente le risque de violence à l'âge adulte. Par ailleurs, l'ingestion de toxiques environnementaux tels que le plomb aurait également un impact. Enfin, l'auteur rappelle l'influence de certaines hormones et de certains neurotransmetteurs sur les comportements violents et les aspects génétiques, comme déjà mentionné *supra*. Il conclut par ces lignes :

> To stop violence we have to understand its causes. For the past century

[66] REF
[67] REF
[68] http://www.scientificamerican.com/article/secrets-criminal-mind-adrian-raine/, en ligne le 04.01.2015.

> we focused all our attention to only one side of the coin, the social contribution. Now it's time to flip the coin over and examine the biological contribution. Unless we do that, we'll never have the full picture, and we'll go on living out the disheartening headlines that we read in newspapers today[69].

C'est donc à la suite de ces divers enseignements que je propose, comme le fait Raine, d'envisager la psychopathie violente comme le résultat de l'interaction entre un cerveau particulier et un environnement social délétère (violent et/ou négligeant). Outre des caractéristiques particulières liées au substrat organique et repérées à l'imagerie cérébrale par les chercheurs cités plus haut, j'ai personnellement observé que les sujets psychopathes rencontrés en prison (selon la définition de Meloy) n'ont pas accès à l'ordre du symbolique, ce qui les classe *de facto* dans la catégorie des sujets de structure non symbolisante.

Les films *Le Silence des agneaux*[70] ainsi que le plus récent *Gone Girl*[71] sont typiques des œuvres cinématographiques qui décrivent la psychopathie chez des individus symbolisants (Hannibal dans le premier, l'épouse dans le second). La description de ces personnages est porteuse d'un véritable effroi pour le spectateur mais de tels sujets n'existent pas dans la réalité ! Le vrai psychopathe, celui que l'on rencontre en prison, peut certes effrayer par son regard et la force de sa conviction parfois délirante, mais l'on s'aperçoit à l'analyse qu'il n'est pas capable d'une intelligence manipulatoire aussi fine que celle qui est décrite dans les films. Ses capacités manipulatoires sont assez sommaires et, surtout, elles sont assez peu créatives. Ce qui ne l'empêche pas de réussir à séduire ses victimes par souvent trop naïves. Et lorsqu'on est confrontés à certains de ces sujets qui s'échappent de prison et se font rattraper rapidement du fait d'indices laissés négligemment ça et là sur leur chemin, l'on tente de l'expliquer par le désir d'être attrapé et stoppé dans ses agissements, comme s'il s'agissait d'un acte manqué. Je ne serais pas aussi optimiste, dans la mesure où ce que j'observe de mon côté c'est plutôt une incapacité à penser à tout à la fois (et se mettre à la place de l'autre à tout instant), et pas le résultat d'un conflit interne associé au sentiment de culpabilité…

We Need To Talk About Kevin…
Il faut qu'on parle de ce film.

---

[69] *Ibid.*
[70] REF
[71] REF

Œuvre réalisée en 2011 par Lynne Ramsay, ce film est l'adaptation du roman du même nom écrit par Lionel Shriver en 2003 et qui s'inspire de la tuerie de Columbine. Il s'agit d'une fusillade perpétrée en avril 1999 par deux adolescents en milieu scolaire. Le massacre a fait quinze morts (douze étudiants, un professeur et les auteurs qui se sont suicidés) et un grand nombre de blessés. Il ressortirait de l'analyse clinique précise[72] effectuée *post-mortem* que l'un des auteurs, Eric Harris, alors âgé de 18 ans, présentait les caractéristiques du diagnostic de psychopathie et était le cerveau du couple meurtrier quand Dylan Klebold, 17 ans, était un jeune homme dépressif qui n'aurait jamais commis un tel massacre seul. Leur projet était d'ailleurs beaucoup plus grand dans la mesure où un certain nombre d'explosifs « maison » n'ont pas fonctionné (l'ambition était de supprimer tous les individus se trouvant dans le collège mais également la police et les journalistes qui se seraient présentés par la suite sur les lieux).
Lorsque j'ai visonné *We Need To Talk About Kevin* à l'occasion d'un festival, je me suis souvenue de la conception de Meloy au sujet du cerveau reptilien du psychopathe. L'œuvre est intéressante dans la mesure où elle décrit la relation enrtre une mère et son enfant dont cette dernière ne parvient pas à comprendre les comportements particuliers. Le film propose de de pas trancher la question de l'inné et de l'acquis dans le trouble psychopathique. En visionnant l'œuvre, l'on se demande sans cesse si la mère est responsable, ce que le père lui renvoie. En effet, le père ne soutient pas la mère et la met en cause, comme la psychanalyse et Bettelheim avec les enfants autistes… L'enfant, Kevin, de son côté, demande de l'authenticité et des limites qui ne lui sont pas mises. Il semble qu'au fond mère et fils veulent être aimés de l'autre mais qu'ils ne se comprennent pas parce qu'ils ne parlent pas un même langage…
À
Il serait intéressant de pouvoir interroger les mères de psychopathes sur le développement de leurs enfants pour savoir comment ils se comportaient au niveau des expressions affectives et de leurs capacités de compréhension des interactions sociales. S'agissant des psychopathes violents, sans doute ces mères étaient-elles trop prises dans leurs propres troubles pour avoir pu s'en préoccuper vraiment ? A ce sujet, ce qu'écrit Fallon à la première page de son livre est très joli : « To my parents, Jennie and John Henry, who recognized my true nature very early on, and nurture it anyway »[73].

Fallon, donc, un psychopathe pro-social qui aurait bénéficié de l'amour

[72] http://www.slate.com/articles/news_and_politics/assessment/2004/04/the_depressive_and_the_psychopath.html, en ligne le 04.01.2015
[73] REF

parental, ce qui lui aurait permis de vivre son trouble sans trop de déconvenues avec la justice et lois de la vie en société… Cela m'amène à évoquer les psychopathes qui… dois-je dire « sévissent » ? dans les entreprises. Le numéro du magazine *Cerveau & Psycho* de novembre-décembre 2014 évoque une étude de Bate, psychologue à l'Université de Huddersfield en Angleterre, mettant en évidence que les psychopathes les plus intelligents arrivent à contrefaire leurs émotions afin de paraître normaux. Dans certaines circonstances particulières, ils savent quelles sont les expressions qu'ils doivent simuler. Ils parviendraient même à transpirer à volonté et tromper les détecteurs d'émotions… Ces individus occuperaient des postes à responsabilité dans diverses entreprises, ils se hisseraient à ces postes en instrumentalisant les gens et en profitant de leur propre absence de moralité[74].

Ce qui est intéressant, c'est que l'observation clinique nous montre que les sujets non symbolisants, même non diagnostiqués en tant que psychopathes (soit pas spécialement violents ni dotés d'un passé criminel), présentent cette caractéristique de pouvoir envoyer valser les règles de la vie en société en cas de nécessité personnelle. Ainsi, j'ai été tentée d'appeler ces comportements « psychopathiques ». J'estime que toute structure non symbolisante, de par son incapacité structurelle à intégrer et utiliser de manière conséquente des lois pourtant dites universelles (œdipiennes) peut apparaître alors comme « psychopathique » en puissance. Je me souviens de cette femme auditionnée dans le cadre de son opposition à son hopsitalisation contrainte en psychiatrie, diagnostiquée bipolaire, qui expliquait qu'elle avait envisagé les risques liés au fait de faire un faux en écriture (pour se faire passer pour une avocate étrangère soi-disant mandatée pour une co-patiente de l'hôpital, qu'elle voulait faire sortir) en appelant un ami avocat. Cet ami lui avait répondu qu'elle ne risquait ni la prison, ni une grosse amende, seulement une amende liée au revenu. Et comme elle gagnait peu, elle a décidé qu'elle pouvait faire ce faux. Chez elle, aucune mention d'un éventuel désagrément interne lié au fait d'enfreindre la loi… Et pourtant cette femme n'a pas de casier judiciaire et il semble qu'elle n'ait jamais tué personne.

[74] REF – N° 66 de *Cerveau & Psycho*, article : Psychopathes : caméléons dans l'entreprise

Quand une chose est une chose

Quand une tache d'encre n'est rien d'autre qu'une tache d'encre, que les contes pour enfants ne sont que mensonges racontés à nos bambins crédules et quand dire une chose pour en dire une autre, c'est manipuler, alors on navigue dans un monde particulier, qui n'est pas celui du sujet névrotisant.

Il existe une forme d'incompréhension entre les habitants de ce monde et ceux qui peuplent la planète majoritaire. Lorsqu'un étranger déambule sur cette planète particulière, il est tenté, comme l'a fait la psychanalyse, de rechercher le sens (symbolique !) des propos entendus… là où, pourtant, il n'y en a pas. Dans ce monde étrange, certains sujets sont autistes, d'autres schiophrènes ou paranoïaques. Il y a aussi les psychopathes, les maniaco-dépressifs et les mélancoliques de Freud[75]. Puis les sujets atteints de « séquelle de psychose infantile »[76]. Enfin, il y a les non symbolisants de structure qui apparaissent comme asymptomatiques, pour lesquels les auteurs évoquent le diagnostic de psychose « froide » (Balier), ou « blanche », ou « ordinaire »[77], ou en appellent à la notion d'anti-analysant (McDougall)… mais il est évident que ces êtres-là n'ont pas accès à l'ambivalence et qu'ils doivent choisir s'il s'agit d'attribuer une valence négative ou positive à un objet à un instant T, simplement parce que c'est une question de survie.

J'ai eu l'occasion d'évoquer avec un ami non symbolisant quel est, selon lui, l'ambition du test de Rorschach. A la planche III (planche qui provoque une identification sexuée chez le sujet symbolisant, et qui possède à la fois des caractères masculins et féminins), il estime que Rorschach a voulu semer le trouble en construisant cette planche à partir d'éléments masculins et féminins **à la fois**, dans le but de nous piéger. Nous évoquons alors ce qu'est le symbole, la symbolique, le « à la fois » (et oui, moi je peux donner plusieurs représentations à la fois et avec plaisir aux planches, et tout ça c'est moi en même temps), mais lui pas. Il choisira en les hiérarchisant deux réponses qui *fit* le plus avec le contenu perceptif de la planche, et une ou deux autres pour m'en donner davantage, pour me faire plaisir. Puis il dira : « Si le symbolique c'est dire une chose pour une autre, alors c'est manipuler ». Minimiser nos propos, « pour faire passer la pilule », ce serait cela, selon lui, « le symbolique ».

Si nous retenons que certains humains appartiennent à un monde différent,

[75] REF : Deuil et mélancolie

[76] REF - Intelligence diminuée couplée à une structure psychotique : pour une définition précise du diagnostic, voir l'ouvrage de…

[77] REF : article sur cairn.info sur la psychose ordinaire

qu'est-ce qui en est la cause ? Nous pouvons à présent envisager que l'impact de l'environnement relationnel n'est peut-être pas l'explication. Mais qu'il s'agit d'une particularité neuropsychologique. Il faut rester précis néanmoins : même si le substrat est organique, les choses restent complexes et interreliées…

La finesse de l'analyse nous aidera à y voir plus clair. Tant parce que le développement humain est multidimensionnel que parce que les choses ne sont pas toutes blanches ou toutes noires. Le cerveau humain catégorise le monde observé pour mieux le comprendre. Mais, nous l'avons vu, à l'encontre de certaines idées reçues, l'on observe qu'il existe différents types d'autistme, que tous les psychopathes ne sont pas des tueurs en série et que les sujets de ces deux catégories nosologiques ne sont pas totalement incapables de ressentir des émotions et de l'empathie(?) pour autrui…

Pour avancer dans cette nouvelle compréhension de l'humain, commençons par définir les termes. Et voyons d'abord ce qu'est la capacité symbolique et quelles en sont les manifestations symptômatiques. Puis, nous réfléchirons à ce qui prive certains êtres humains de cette particularité psychique.

Chapitre II – La capacité symbolique

Les sujets qui souffrent – ou disposent – des syndromes décrits dans le chapitre précédent ont en commun une grande difficulté à porter un regard sur eux-mêmes. J'ai expliqué comment j'en suis venue au constat qu'il existe des êtres qui ont une incapacité à accéder à l'ordre symbolique. De nombreux points s'éclairent, dans le champ de la clinique, si nous considérons ces individus, si empruntés pour comprendre les multiples sens donnés aux termes du langage de leurs congénères symbolisants, comme appartenant à la même catégorie structurelle : la structure non symbolisante. Toutes les psychoses décrites classiquement en psychanalyse s'y trouvent, ainsi que quelques autres « syndromes » que certains auteurs ont placés dans la catégorie structurelle (ou « organisationnelle ») des états-limite. S'y ajoutent même quelques « névrosés », ou plutôt de ceux que l'on a cru pouvoir faire appartenir à la structure névrotique, soit certains sujets diagnostiqués « névrosés » obsessionnels.

Qu'est-ce que le symbole, et qu'entend-on, dans cet ouvrage, lorsqu'il est fait référence à la notion d'accès à la fonction symbolique ? La psychanalyse a beaucoup usé de ces termes, et dans des sens différents. L'on doit à Lacan l'introduction du terme de « symbolique » sous sa forme de substantif masculin ainsi que la notion de registre symbolique, qui se distingue des registres réel et imaginaire, que l'auteur lui-même a définis[1]. Même si la vision lacanienne n'est pas étrangère à la théorisation présentée ici, loin s'en faut, et ce du fait de son fondement structuraliste, nous ferons l'économie de la distinction entre les trois registres précités. Ce qui nous intéresse ici, en effet, c'est de comprendre ce que l'accès à la dimension du symbole apporte à la grande majorité de la population humaine et quelles sont les conséquences lorsque le sujet humain en est privé.

Qu'est-ce que le symbole ? Le symbole, ce n'est pas la métaphore. Le symbole comporte une dimension de plus. Je commencerai par proposer une définition précise du terme. Puis j'évoquerai que le langage humain est symbolique… ou ne l'est pas, et que cela est fonction du sujet qui le produit. J'expliquerai pourquoi j'en suis venue à la conclusion que l'accès à la capacité symbolique suppose que le sujet soit capable d'ambivalence (au sens psychanalytique du terme).

[1] REF – Laplanche & Pontalis

Dans la continuité de la démonstration, je proposerai une lecture des troubles délirants et hallucinatoires, puis je m'appuierai sur quelques données phylogénétiques et neuroscientifiques pour tenter d'approcher la question de l'incapacité à produire une pensée ambivalente.

Qu'est-ce que le symbole ?

La Robe et l'Échelle, Francis Cabrel, 2008

« T'avais mis ta robe légère
Moi, l'échelle contre un cerisier
T'as voulu monter la première
Et après

(…)

Un sourire, une main tendue
Et par le jeu des transparences
Ces fruits dans les plis du tissu
Qui balancent

Il ne s'agissait pas de monter bien haut
Mais les pieds sur les premiers barreaux
J'ai senti glisser le manteau
De l'enfance

On n'a rien gravé dans le marbre
Mais j'avoue souvent y penser
Chaque fois que j'entends qu'un arbre
Est tombé

Un arbre, c'est vite fendu
Le bois, quelqu'un a dû le vendre
S'il savait le mal que j'ai eu
A descendre

(…)

Et voilà que, du sol où nous sommes
Nous passons nos vies de mortels
A chercher ces portes qui donnent
Vers le ciel »

A ce stade, il est primordial de se mettre d'accord sur le sens des termes. Je définirai d'ailleurs chaque terme de façon à ce qu'il n'y ait pas de méprise entre les interlocuteurs : en effet, pour pouvoir se comprendre et comparer des points de vue sur une même notion, il faut se mettre d'accord sur le sens qui est donné à la notion en question. Pour citer Rossel et Fischer[2] : « Le manque de compréhension entre différentes disciplines repose d'ailleurs souvent sur des querelles de vocabulaire : les interlocuteurs pensent la même chose en utilisant des termes différents ou parlent de choses différentes en utilisant le même terme » (p. 20).

Selon les mêmes auteures, « Dans le domaine de la linguistique, le terme « signe » est utilisé pour désigner une relation au sein de laquelle un élément A sert à représenter un élément B, de nature différente du premier » (p. 21). Ils distinguent ainsi l'*indice* (un fait perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'un autre qui ne l'est pas, comme la fumée pour le feu) du *signal* (qui est produit dans une intention déterminée), tous deux distincts du *symbole*. Ce dernier serait lui aussi produit de manière volontaire, il serait explicite et conventionnel et « le lien entre les éléments A et B serait reconnu au sein d'une culture donnée » (p. 21). Le signe linguistique serait un cas particulier du signe-signal et se distinguerait du symbole par le fait qu'il existe une relation arbitraire entre le signifiant et le signifié, au contraire du symbole. En effet, dans ce dernier cas, la relation est en partie non arbitraire et déterminée par une ressemblance visuelle ou conceptuelle.

Il s'agit donc de précisément définir la terminologie utilisée, parce que le symbole, dans le sens que j'en donne dans cet ouvrage, est plus qu'une « analogie emblématique »[3]. Le sens commun attribue en effet cette définition au terme « symbole ». Pour exemples : « La colombe est le symbole de la paix, le lion est le symbole du courage, la croix latine est le symbole du christianisme, le sceptre et la couronne sont les symboles de la royauté, ou du pouvoir »[4].

Ainsi, selon Laplanche et Pontalis, dont l'observation est reprise par Rossel et Fischer[5], « La psychanalyse fait un usage particulier du terme. Les symboles y

---

[2] REF

[3] http://www.universalis.fr/encyclopedie/symbole/, en ligne le 04.03.2014. DIRE CE QUE C'EST DANS LE TEXTE ?

[4] *Ibid*.

[5] *Ibid*.

sont très nombreux mais **le champ du symbolisé est limité** : corps, parents et consanguins, naissance, mort, nudité et surtout sexualité (organes sexuels, acte sexuel) » (p. 23). Notez donc que le symbolique, au sens psychanalytique, concerne certains contenus. J'explique pourquoi dans la suite du chapitre.

Pour mieux comprendre la véritable dimension de ce qu'est la capacité symbolique sur le plan psychique, il s'agit de revenir au sens premier des mots et à leur étymologie. Dans l'Antiquité, le symbole est un jeton, un tesson servant de signe monétaire. Il est également un « signe, objet matériel ou formule, servant de marque de reconnaissance entre initiés »[6]. En effet : « Le sens étymologique du mot grec σύμβολον, dérivé du verbe συμβάλλω, « je joins », définit un objet partagé en deux, la possession de chacune des deux parties par deux individus différents leur permettant de se rejoindre et de se reconnaître. Lorsque l'on est condamné à vivre dans la clandestinité, ou en d'autres occasions similaires, le partage en deux d'un billet de banque permet la reconnaissance et la sécurité de parole à deux personnes ne se connaissant pas : les deux parties du billet ou, plutôt, le *dispositif lié* qu'elles permettent, sont au sens propre un symbole »[7].

Il s'agit donc d'un procédé qui permet à des êtres humains, qui ne se connaissent pas mais qui néanmoins appartiennent à la même espèce, de se reconnaître. Le symbole est un signe de reconnaissance et il lie les êtres. Le lecteur découvre dans cet ouvrage que, de mon point de vue, l'accès au symbolique est partagé par la majorité des êtres humains et que c'est précisément cet accès qui fait qu'ils se comprennent. Il comprendra également que l'incapacité symbolique chez un sujet doit être lue comme un handicap.

Selon Wikipedia, l'encyclopédie libre en ligne, « En Grèce, un symbole était au sens propre et originel un tesson de poterie cassé en deux morceaux et partagé entre deux contractants. Pour liquider le contrat, il fallait faire la preuve de sa qualité de contractant (ou d'ayant droit) en rapprochant les deux morceaux qui devaient s'emboîter parfaitement. Le sumbolon était constitué des deux morceaux d'un objet brisé, de sorte que leur réunion, par un assemblage parfait, constituait une preuve de leur origine commune et donc un signe de reconnaissance très sûr »[8].

Dans le symbole, il s'agit donc de mettre deux choses ensemble, avec une certaine intention, pour former un tout qui produit du sens. J'expliquerai *infra*

[6] http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?19;s=2740775955;?b=0;, en ligne le 04.03.2014.
[7] http://www.universalis.fr/encyclopedie/symbole/, en ligne le 04.03.2014.
[8] http://fr.wikipedia.org/wiki/Symbole, en ligne le 04.03.2014.

pourquoi je précise ici : deux choses au moins.

Poursuivons : « Par la suite, des formes d'abstraction, comme le langage ou la gestuelle, ont pu remplacer les objets dans leur fonction de représenter un engagement, une promesse, une alliance, un contrat, un pacte scellé entre deux partenaires (par exemple, une poignée de main sera le symbole d'un accord). Dans ce sens, un symbole est donc un objet sensible qu'on « pose côte à côte avec » une réalité abstraite ou surnaturelle qu'il est destiné à représenter. Le symbole est le terme visible d'une comparaison dont l'autre terme est invisible »[9].

Dans le symbole, il y a donc un terme invisible… D'ailleurs, selon un certain Lemaitre cité par Le Nouveau Petit Robert : « Un symbole est, en somme, une comparaison prolongée dont on ne nous donne que le second terme »[10]. Ainsi, lorsque l'on traite avec le symbolique, il y a toujours quelque chose qui manque. C'est une chose pour une autre, qui n'est pas là. Pour Rossel et Fischer, « Une condition sine qua non du symbole est qu'une chose est représentée par autre chose » Et les auteures ajoutent : « Par ailleurs, on ne peut pas symboliser ce qui est concret. Une fleur, par exemple, peut être schématisée mais pas symbolisée ; toute chose n'est pas symbolisable » (p. 24). Ainsi, seules des notions abstraites peuvent être symbolisées.

L'article de Wikipedia précise néanmoins que, malgré que l'un des termes soit caché, ce n'est pas dans le but de tromper : « L'antonyme littéral du « symbolique » est le « diabolique », ce qui divise (du Grec diaballein, de dia- à travers, et -ballein jeter, jeter à travers, c'est-à-dire diviser, disperser, par extension rendre confus). Le diabolique est, au sens propre, pour les Grecs, le bâton qui semble rompu lorsqu'il est plongé dans l'eau ; au sens figuré, c'est l'apparence trompeuse. Ce qui est trompeur, fait croire à la cassure et relève de l'illusion des sens, est de l'ordre du diabolique ; ce qui rapproche, reconstitue l'unité ou la totalité originelle en dévoilant du sens est de l'ordre du symbolique »[11].

Le symbole éclaire donc le sens.

Au sujet de la différence entre le signe et le symbole, on peut lire sur le site en ligne de l'Encyclopédie Universalis : « Alors que le signe est arbitraire, inventé, unilatéral, sans vie, épuisé dans sa définition, clair et défini dans sa

[9] *Ibid*.
[10] REF – in article « Symbole », p. 2188.
[11] *Ibid*.

signification, le symbole est plus qu'un signe quelconque ; c'est originairement un signe de reconnaissance, puisque l'étymologie du terme renvoie à une communauté et à une réciprocité (σύν) d'échange ou de mise en commun et d'évaluation portant sur un objet ponctuant la rencontre (συμβολη) de ce qui cependant demeure séparé, coupé en deux, comme l'objet primitif auquel se réfère l'étymologie »[12].

Il y a donc, au moment de l'utilisation de la chose symbolique, un lien qui est fait entre des représentations qui, en-dehors du temps symbolique, sont désunies.

Dans le domaine des sciences humaines, l'anthropologue et ethnologue Lévi-Strauss, puis le psychanalyste Lacan, sont considérés comme des tenants de l'approche structuraliste. Le structuralisme appréhende l'être humain au travers d'un réseau de relations symboliques qui sont autant de structures auxquelles il participe sans en être conscient. Dans ses écrits, Lévi-Strauss a mis en évidence que le fonctionnement des sociétés humaines est déterminé par des lois, des structures, non-énoncées, inconscientes, mais auxquelles les sujets se soumettent pourtant. Il a montré que, dans les communautés humaines, des règles précises organisent les unions entre les hommes et les femmes et que des interdits sont formulés et respectés à ce sujet. En particulier, la prohibition de l'inceste serait une règle universelle.

Il m'a été donné d'entendre le Dr Thierry Vincent[13], psychiatre et psychanalyste, au sujet de l'œuvre de Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*. Selon lui, le célèbre anthropologue y énonce que la prohibition de l'inceste n'est ni purement d'origine naturelle, ni totalement d'origine culturelle, mais qu'elle constitue la démarche fondamentale **par laquelle** s'accomplit le passage de la nature à la culture. Interdire certaines choses permettrait, au fond, d'en autoriser d'autres et ce jeu entre l'interdit et l'autorisé constituerait le champ culturel. Le monde de l'échange et de la relation aux autres, celui des alliances, pourrait ainsi se différencier de celui des relations de filiation. Le mariage deviendrait un jeu à trois : l'homme, la femme et les règles d'union. Le couple incestueux serait un couple d'avares, puisque refusant de prendre part au système des alliances et d'entrer dans l'échange. En effet, le mariage n'est pas la prédation puisque, comme le souligne Vincent, « Le preneur de femme est donneur de sœur ». Enfin, ce dernier mentionne que le mariage est une alliance qui se fait sur le fond d'une hétérogénéité. En

[12] http://www.universalis.fr/encyclopedie/symbolique/, en ligne le 04.03.2014.

[13] REF – Séminaire du SPsyAJ, titre, 2014, etc. / Et dire qu'il est l'auteur de l'ouvrage : L'indifférence des sexes.

effet, la famille de l'épouse a des caractéristiques différentes de celle de l'époux. L'on peut espérer que c'est cela qui constituera la richesse de l'échange. Un monde clos, fermé sur lui-même, a toutes les chances de rater le train de son développement.

Dans la continuité de la réflexion, quelques lignes conclusives de l'ouvrage de Lévi-Strauss retiennent particulièrement mon attention. L'anthropologue écrit, p. 569[14] : « L'émergence de la pensée symbolique devait exiger que les femmes, comme les paroles, fussent des choses qui s'échangent. C'était en effet, dans ce nouveau cas, le seul moyen de surmonter la contradiction qui faisait percevoir la même femme sous deux aspects incompatibles : d'une part, objet de désir propre, et donc excitant des instincts sexuels et d'appropriation ; et en même temps, sujet, perçu comme tel, du désir d'autrui, c'est-à-dire moyen de le lier en se l'alliant ».

En deux phrases, Lévi-Strauss résume les conditions d'accès à la capacité symbolique chez un sujet humain : l'ambivalence, soit la capacité à attribuer à une même représentation des valences contradictoires (la femme comme objet de désir propre mais également comme sujet du désir d'autrui) et le retour sur soi (le désir d'autrui fait écho au désir propre…), responsable de situer le sujet dans l'ordre humain mais permettant aussi de se mettre à la place de l'autre pour en tirer une conclusion stratégique ! Où le voleur de femme devient donneur de sœur…

Chacun connaît cette donnée fondamentale de la clinique psychanalytique qui veut que le sujet qui se situe dans le registre symbolique est apte à reconnaître la différence des sexes et des générations, classiquement décrites[15]. J'y ajoute la différence des communautés, que j'introduis ici. La communauté est, d'abord, le groupe ethnique auquel un sujet appartient en opposition aux autres. (FAIRE REF A Levi-Strauss pp. 12-12, « inter-races » ?).

La fable du vilain petit canard est une représentation de l'importance des enjeux humains liés à l'étrange et à l'étranger. Sur le plan social, la non filiation est sans cesse rappelée lorsqu'un enfant à la peau noire se déplace dans la vie avec ses parents d'accueil à la peau blanche. A ce sujet, le *Psychoscope*

[14] REF – Lévi-Strauss

[15] REF - « L'anthropologie psychanalytique s'attache à retrouver la structure triangulaire du complexe d'Œdipe, dont elle affirme l'universalité, dans les cultures les plus diverses et pas seulement dans celles où prédomine la famille conjugale », *Complexe d'Œdipe*, p. 80, in Laplanche et Pontalis, Paris : PUF, 1967. La reconnaissance de ces différences découlerait de la résolution du complexe d'Œdipe.

(magazine de la Fédération Suisse des Psychologues) de mars 2014 (vol. 35) évoque p. 33 une recherche effectuée au Laboratoire de cognition comparée de l'Université de Neuchâtel dans laquelle il a été mis en évidence qu'une personne amenée à collaborer avec un groupe social qui lui est étranger ne se le représente pas mentalement. Ce travail s'intéresse aux racines psychologiques de l'exclusion sociale et du racisme et cherchent à comprendre les mécanismes cognitifs à l'origine des oppositons entre groupes différents. McClung, J. S., Jentzsch, I., & Reicher, S. D. (2013). Group Membership Affects Spontaneous Mental Representation : Failure to Represent the Out-Group in a Joint Action Task. *PLoS ONE 8*(11). Il semble donc bien que le cerveau humain traite de manière différentielle, sur le plan cognitif, les sujets du groupe de pairs de ceux appartenant à un groupe étranger.

Pour certains religieux, imaginer que son enfant se marie avec une ressortissant d'une autre religion pose un véritable problème. La question de la différence communautaire est toujours au cœur du débat. Comme celle des sexes et des générations. La nature est ainsi faite que pour créer du nouveau, il s'agit, pour les mammifères (dont nous sommes nous autres humains) d'associer deux éléments différenciés sur le plan sexuel, mais pas générationnel : un homme et une femme en âge de procréer (la biologie fixe la différence des générations) qui entretiennent des relations sexuelles vont pouvoir reproduire l'espèce. Au sein de la communauté, le risque du drame de se reproduire avec son parent biologique est évité. Pas trop le même, mais pas trop différent non plus. La vie humaine s'accomode mal des extrêmes.

Comme le souligne Bergeret, les individus de structure psychotique ne semblent pas avoir intégré la rhétorique oedipienne triangulaire. Et les pervers, eux, en jouent. On y reviendra lorsqu'il faudra, au Chapitre III, distinguer les structures et évoquer en quoi la façon de « traiter » l'Œdipe est un outil-clé pour situer structurellement un individu reçu en psychothérapie ou en expertise.

Un autre principe, lié à la clinique de la délinquance, nous intéresse ici : on ne tue pas celui qui appartient à la même espèce, sauf en cas de stress majeur (telle la mère souris qui mange ses bébés en situation de risque vital ?), en cas de nécessité économique ou en cas d'invalidité de l'un des membres, auquel cas ce dernier est soit supprimé, soit éloigné du groupe. Me revient en tête ici le sujet de ce film japonais, *La ballade de Narayama*, dans lequel une vieille femme, sans utilité pour son village et sa famille, est transportée sur la mon-

tagne et laissée seule pour y mourir. Rosay-Notz[16] y voit une forme de suicide de la personne âgée et ajoute : « L'abandon du vieillard sur la banquise est une variante également, comme par exemple dans le Grand nord sibérien et sur l'île d'Hokkaido où le vieux gèle sur place ou marche jusqu'à épuisement. L'abandon se pratique aussi chez les Siriono de la forêt bolivienne ou chez les Ojibwa du lac Winnipeg, proches des Iroquois ».
L'auteure précise : « La société traditionnelle ne cherche pas à retenir le vieillard, ni à l'empêcher de se suicider ». Elle évoque également des formes d'homicide : « L'homicide interne à la société traditionnelle, consiste à supprimer le membre qui a cessé d'être utile à la collectivité et dont l'entretien est trop onéreux.
C'est le sort des vieillards, des nouveaux-nés filles dans certaines sociétés traditionnelles (par exemple, en Asie du Sud-est ou en Afrique). Ce type d'homicide est impunément pratiqué » (p. 32)[17].

Il existe donc des principes, des règles de vie en société, utiles à l'épanouissement des communautés humaines. La clinique nous enseigne que les membres de la communauté humaine qui n'ont pas accès à la capacité symbolique doivent apprendre ces règles qui sont pourtant intrinsèques à une psyché symbolisante. Les premiers n'ont pas intégré les principes fondamentaux de la différence des sexes, des générations et des communautés ; surtout, ils n'ont pas intégré ce que **ces principes impliquent**. En effet, être un homme n'implique pas la même chose qu'être une femme. Mais, pour le savoir, il s'agit d'avoir conscience de soi, et en premier lieu conscience de son corps sexué et du rôle qui en découle naturellement.

Je reprendrai ce point plus en détail mais l'on peut, à ce stade, introduire une première clarification : la biologie induit en effet *de facto* une manière particulière d'être au monde. Un sujet masculin se présente différemment d'un sujet féminin, que ce soit sur le plan morphologique, cognitif ou émotionnel. De nombreuses études le montrent[18]. La psychanalyse ne l'a jamais nié : Freud a été le premier à construire une théorie tenant compte de la différence anatomique des sexes. Il semble d'ailleurs s'être un peu trop concentré sur cette différence et avoir oublié les autres dimensions de la différence de sexes (comme le fonctionnement cognitif).

L'on dira, pour résumer, que l'homme va vers l'extérieur quand la femme est

[16] Rosay-Notz H., Prise en charge des personnes âgées dans les sociétés traditionnelles, *Études sur la mort*, 2004/2 no 126, p. 27-36. DOI : 10.3917/eslm.126.0027

[17] *Ibid*.

[18] REF - A ce sujet, lire le très intéressant ouvrage de… , « Le camion et la poupée »,…

tournée vers son intérieur, qu'il prend plaisir à s'introduire quand elle aime recevoir, et qu'il cherche à assurer sa descendance en multipliant les occasions de transmettre ses gènes quand, de son côté, elle pense surtout à s'assurer que les moyens de subsistance ne manqueront pas sur le long terme puisqu'elle va devoir porter un enfant pendant neuf mois puis l'aider à grandir sur des années…

Être un homme n'est pas la même chose qu'être une femme, loin s'en faut, et la différence sexuée implique des manières d'être au monde et à l'autre différentes. J'entends déjà les féministes hurler à la lecture de ces lignes. Pourtant, ce n'est pas parce que l'on reconnaît la différence des sexes que l'on ne peut pas continuer à se battre pour l'égalité de traitement et lutter contre les injustices.
De mon point de vue, la culture n'est que le prolongement de la nature, que le résultat de la transformation des règles naturelles en règles symboliques. Et les règles symboliques sont uniquement le fait de la communauté humaine. Aucune autre espèce animale encore active sur terre n'a accès à cet ordre symbolique, ni d'ailleurs à la culture proprement dite. En effet, l'on trouve chez les singes quelques éléments de base nécessaires à l'émergence de la culture et de la morale, tels que l'utilisation d'outils, des éléments de réciprocité et des vocalisations à contenu sémantique (indiquant, p.ex., le type de prédateur qui se dirige vers le groupe), mais il ne s'agit que de précurseurs de ce dont l'homme est capable. En effet, les singes ne disposent pas d'une véritable théorie de l'esprit qui permettrait de créer une culture à proprement parler, soit le résultat d'un processus cumulatif obtenu par perfectionnement et transformation des outils (et des mots), bâti sur des échanges entre humains[19]. S'agissant des animaux, on parle donc plutôt de traditions, de préculture ou de protoculture.

Il faut enfin préciser ici une donnée fondamentale du symbole, soit l'hypothèse principale posée *supra* qui préside à la différenciation entre un sujet qui symbolise et un sujet qui ne le fait pas. En effet, le symbole, en plus d'être multisignifiant, est toujours relatif à celui qui l'énonce. « Être dans le symbolique », c'est porter un regard sur soi qui situe le sujet de l'énonciation sur le plan de la différence des sexes, des générations et des communautés.

Ce sont mes patients de prison, les psychopathes en particulier, qui m'ont permis de comprendre ce point précis : en effet, lorsqu'ils acceptent d'évoquer

[19] REF – Thierry, B. « Plusieurs espèces animales ont des traditions, mais est-ce suffisant pour leur attribuer une culture ? », in Pour la science, juillet-septembre 2012, Dossier N. 76, Néandertal et l'invention de la culture.

avec nous leurs représentations, l'on observe que les psychopathes ne se situent pas par rapport à ces différenciations classiques. Ils savent qu'ils sont un homme ou une femme, et cela implique pour eux certains traits et conséquences, mais qui ne sont pas forcément partagés avec les autres êtres humains. Leurs représentations sont privées, construites à la faveur de leurs expériences de vie et pas fondées sur un substrat commun aux sujets qui symbolisent. Dans leur représentation du thérapeute, il n'est pas possible de déceler la figure maternelle ou paternelle, il n'y a pas de transfert au sens classique. Je pense en particulier à un patient condamné pour des meurtres en série que nous avons reçu à deux psychothérapeutes, un collègue homme et moi-même. Nous avons été, un temps, du fait de notre « qualité » de psys, renvoyés aux orties puisque l'expertise pénale du sujet avait été mal reçue par lui et qu'elle avait été effectuée par l'un de nos confrères, considéré par le sujet comme un collègue du fait du partage de la profession (et non pas parce que nous travaillions dans le même service). Le patient lui-même était conscient de mettre « tous les psys dans le même panier » alors que nous étions thérapeutes et que l'expert était expert. Il nous en a voulu, n'a plus voulu que nous le recevions en entretien. Chez lui, aucune représentation n'a jamais pointé au sujet du couple parental que nous pouvions pourtant aisément représenter pour nos patients symbolisants. Il semblait même ne pas s'interroger sur le « commerce » que nous pourrions entretenir, sur ces questions, pourtant fondamentales pour tout sujet symbolisant, liées à la scène primitive ! Pour ce patient, nous ne représentions rien d'autre que des ennemis, de façon plus ou moins prononcée en fonction des aléas de son parcours judiciaire. Et ce n'était pas faute d'avoir tenté de nous faire moins inquiétants pour lui.

Au sujet des patients non symbolisants se présentant comme plus dépendants des thérapeutes, patients que je qualifiais alors encore de sujets « abandonniques », je me suis surprise à identifier dans leur rapport à nous la représentation du « tuteur ». En effet, certains semblaient avoir bénéficié du soutien de tel ou tel psychiatre, mais ne pas l'avoir vraiment investi en tant que figure paternelle. Et puis j'ai déchanté lorsque j'ai compris que dans la notion de tuteur, même si je me représentais mentalement surtout son sens premier (l'armature qui soutient la jeune plante qui pousse), il y avait introduction du symbolique (le tuteur est une figure paternelle !) là où, encore une fois, il n'appartenait qu'à ma propre psyché.

S'agissant des sujets névrotiques et transgressifs, toute entrée en relation avec le thérapeute implique instantanément chez le patient le mouvement

psychique de se situer personnellement face à ce thérapeute sur le plan des différences sexuelle, générationnelle et communautaire, et ce même si les sujets transgressifs ne respectent pas toujours ces différences… C'est à ce stade de l'analyse que la citation de Bergeret devient si précieuse : « les organisations perverses (…) qui dénient farouchement leur attachement aux véritables valeurs œdipiennes, et les [individus de structure psychotique], qui sont sincères quand ils déclarent ne pas ressentir la prééminence de ce genre d'étalon affectif triangulaire, et se trouver parfaitement en mesure de se passer de son aspect relationnel particulier que les girondins de l'Œdipe déclarent obligatoire pour accéder à la "normalité" »[20]. Les psychopathes, tels que je les ai définis dans cet ouvrage, appartiennent bien à la seconde catégorie mentionnée par l'auteur.

Ce qui situe les êtres humains dans le registre symbolique et qui prive les animaux de cette capacité, c'est l'aptitude générale de *sapiens sapiens* à porter un regard sur lui-même. En effet, force est de constater que l'espèce humaine est la seule espèce animale à s'étudier elle-même !

Quelle représentation vous vient à l'esprit lorsque vous entendez Cabrel chanter « T'avais mis ta robe légère. Moi, l'échelle contre un cerisier. T'as voulu monter la première (…) Et par le jeu des tranparences, ces fruits dans les plis du tissu qui balancent » ? Quels sont ces fruits ? Les cerises accrochées à l'arbre, en transparence de la robe légère ? Des fruits imprimés sur le tissu ? Les seins de cette femme ? Le symbole, ici le fruit, est multisignifiant. Il n'évoque pas qu'une cerise, il évoque aussi le désir de cet homme, par le biais de la représentation des seins de cette femme, ses « fruits » (rouges, sucrés, ronds, etc.), qui ne sont jamais évoqués en tant que tel. Le désir de celui qui sent « glisser le manteau de l'enfance » quand il escalade l'échelle… Changement de génération, passage à la sexualité adulte, nudité… Et à quoi le chanteur fait-il référence lorsqu'il estime que « Nous passons nos vies de mortels à chercher ces portes qui donnent vers le ciel » ? À la religion ? À la mort ? À l'orgasme ? Ici encore, l'auteur se situe… Ne dit-il pas en filigrane qu'il vaut peut-être mieux profiter de la vie et de ses délices que d'attendre sa place au ciel ?
Le symbole, c'est donc du « à la fois » : le symbole choisi (par le poète, par l'artiste, par l'amoureux, par le sage du village), évoque une chose tout en y mettant au moins un deuxième sens mais également une information sur soi.

La psychanalyse utilise le mot « phallus » dans son sens symbolique et non pas dans un sens premier, concret : ainsi, le phallus ce n'est pas seulement la

[20] REF

représentation du pénis en érection. Le phallus évoque la puissance masculine et il arrive parfois au psychanalyste d'utiliser le terme « phallique » pour désigner une mère, attribuant ainsi à une femme une caractéristique masculine (et de domination).

Pour donner une dernière image, le symbole, dans mon esprit, c'est la Mustang rouge du film *Electrick Children*, de Rebecca Thomas (2012). Une femme raconte une histoire à ses enfants avant le coucher. Un discours créé comme un conte, destiné à être accessible aux jeunes êtres ; cette mère y met tout son cœur, toute sa pulsion libidinale, ainsi transformée dans une histoire qui ne mange pas de pain et qui évoque un cheval. Mais le cheval sauvage, le mustang, le « vagabond », « cheval de personne », c'est un homme, et la voiture rouge, la Mustang, que cette femme se remémore sans la nommer, le lieu de leurs ébats. L'héroïne du film, une jeune fille qui écoute sagement l'histoire, est le fruit de l'union sensuelle, charnelle, si joliment dépeinte dans cette scène que la mère se remémore mais qu'elle évoque de façon transformée. L'enfant ne sait pas qu'elle est issue de cette hisoire de Mustang… Quand elle découvrira le rock'n'roll sur une cassette audio écoutée au décours d'une descente à la cave, elle quittera la communauté chaste des Mormons de l'Utah pour tenter de retrouver le géniteur de l'enfant qu'elle porte. Mais c'est un autre géniteur qu'elle finira par trouver… le sien. Au volant de sa Mustang rouge (verif).

Le symbole est nourri de multiples représentations qui forment un tout. Il dégage un sens et situe le sujet de son énonciation au sein des principes de base qui règlent la vie en société. Il ne dit pas tout, il laisse supposer. Mais ces « supposés » sont partagés par les sujets qui ont accès à l'ordre du symbolique.

Le langage est symbolique… ou ne l'est pas !

La capacité symbolique est la condition *sine qua non* à l'élaboration psychique. En effet, sans capacité symbolique, déterminée d'abord (sous-tendue) par la capacité d'ambivalence et la capacité intersubjective, pas d'élaboration possible du conflit interne ou du traumatisme hors la présence d'un tiers. Par ailleurs, le sujet non symbolisant n'est pas, à mon sens, en panne de symbolisation. Il est proprement incapable de symboliser, et ce depuis toujours.

La capacité symbolique permet la création du fantasme original (soit le fantasme synthétique que le sujet symbolisant a créé de toute pièce sur sa propre histoire - notion personnelle que je définirai). La capacité symbolique est fondée sur une compétence à synthétiser. Grâce à cette capacité, tout est lu par le sujet à l'aune des règles intégrées sur le fonctionnement du monde (différence des sexes, des générations et des communautés plus ou moins clairement établies mais existantes comme entités « règles »), et ce également de manière transférentielle, grâce à la généralisation. Il se peut que le sujet se trompe lui-même, croyant par exemple répéter un fantasme original(déjà défini ou mentionné ?) dans ses multiples relations… alors qu'un œil non symbolisant n'y verrait pas de liens. Nous ne pourrions pas dire qui a raison, dans ce cas précis. Le fonctionnement psychique du sujet symbolisant est avide de recherche de sens : cela le rassure de croire qu'il comprend pourquoi il agit de telle ou telle façon qui, pourtant, le fait toujours souffrir… Quant à savoir si cette conclusion se rapporte à une forme de réalité ou à une forme d'autoflagellation, qui peut le dire ?

La logique scénaristique dominante dans le cinéma est une logique symbolisante : observation analytique de la situation - conflit - climax - résolution (qui débouche sur un message). La synthèse est de mise : l'histoire racontée suit la forme d'un fantasme original (et je pose l'hypothèse que c'est très souvent, dans un premier film, celui du réalisateur lui-même). Il ne s'agit pas d'une suite d'événements sans queue ni tête ; souvent d'ailleurs, dans la scène d'ouverture du film se trouvent déjà tous les éléments permettant de saisir la trame ou le sens du film. C'est la même chose qui se passe dans un premier entretien d'évaluation face à une demande de psychothérapie. En particulier, la réponse à la question : « Est-ce que vous pouvez me raconter votre histoire ? » (soit depuis la naissance), offre le matériel utile à la compréhension du *fantasme original*. Je reviendrai plus loin sur la notion.

D'une manière générale, les objets culturels humains ne sont pas seulement le résultat d'un « copier/coller » de ce qui se trame dans la psyché du créateur. Il y a une transformation qui s'opère. L'auteur opère, au travers de sa création, une sythèse de multiples significations. Les objets artistiques ont une dimension symbolique qui fait de la culture humaine une culture à part, puisque la dimension symbolique n'est pas partagée avec les autres espèces animales vivant sur terre. Par ailleurs, la plupart des peintures, des livres, des films, proposent un point de vue *meta* (le discours sur le discours), une certaine vision du monde : par la technique utilisée ou le sujet présenté, ces objets culturels portent un message qui n'est pas dit mais suggéré. De ce fait, la création artistique peut également devenir un outil de transgression des règles : le cinéma américain, suite à l'entrée en vigueur d'un code de censure dès les années 30, a contourné l'interdit au sujet des contenus sexuels en inventant d'autres façons de les faire apparaître, en les suggérant mais ne les montrant pas vraiment. Les œuvres d'art peuvent également traduire une option politique ou une philosophie. La plupart du temps, les contenus véhiculés par les œuvres d'art portent une dimension partagée, parce qu'intuitivement compréhensible du fait de leur fondement symbolique, par la communauté humaine.

J'avance ici que les processus ainsi décrits ne sont pas à l'œuvre s'agissant des objets artistiques produits par des sujets non symbolisants. Pensons à Salvador Dali. Nous savons qu'il était psychotique. Je serais curieuse d'apprendre que des critiques aient trouvé chez cet artiste un message de portée symbolique. Il semble que Dali ait davantage été animé par des vicissitudes toutes personnelles :

> Pour susciter des images de son subconscient, Dalí produit des états hallucinatoires par un processus qu'il décrit comme « paranoïaque critique ». Son style de peinture a mûri avec une rapidité extraordinaire, et de 1929 à 1937, il produit les peintures faisant de lui l'artiste surréaliste le plus connu au monde.
> En entrant dans cette « autre dimension », il dépeint un monde onirique dans lequel des objets banals sont juxtaposés, déformés, ou encore métamorphosés d'une manière bizarre et irrationnelle[21].

Dans l'œuvre artistique d'un sujet non symbolisant, l'on retrouve ce que Freud(verif, vraiment lui ?) avait déjà décelé. Il estimait en effet que, chez le sujet psychotique, l'inconscient se présente « à ciel ouvert »[22]. L'on peut se

[21] http://www.societe-perillos.com/dali.html, en ligne le 22.12.2014

[22] REF(verif syntaxe) - Soler, C. (2008). *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose.* Presses universitaires

demander ici : l'inconscient à ciel ouvert, est-ce toujours l'inconscient ? Si la barrière du refoulement ne fait pas son travail, y a-t-il encore des éléments rendus « inconscients » ? Pourquoi Freud (VERIF) évoque-t-il que le sujet psychotique possède un inconscient à ciel ouvert plutôt qu'un conscient exposé à la vue de tous ? Quelle est la condition pour pouvoir classer une représentation dans le monde des représentations inconscientes ? L'inconscient, ce n'est pas uniquement ce qui échappe à la conscience du sujet. La représentation inconsciente l'est justement parce que le sujet cherche à s'en cacher. En effet, l'inconscient, chez le névrosé, ce n'est pas ce qu'il ne sait pas… c'est ce qu'il sait mais qu'il ne veut pas voir. Et si le psychotique n'avait à se cacher de rien, au fond ?

Chez le sujet symbolisant, la création artistique en soi relève du symbolique. Il ne s'agit pas uniquement pour lui de transcrire sur papier ou au travers d'un autre matériau des émotions et des images qui l'habitent. Il y a une dimension de plus, dimension qui figure le terme qui est visuellement absent et qui prend forme dans la présence de l'œuvre.

De la même façon que la création artistique, le langage humain est symbolique… ou ne l'est pas ! En effet, ce n'est pas parce qu'un individu a accès à la langue humaine qu'il a accès à l'ordre symbolique. Il pourrait d'ailleurs être tentant de réserver le terme de « langage » au langage symbolique et le terme de « langue » aux autres formes du discours.

Ainsi, s'intéresser de près au langage des sujets symbolisants et des sujets non symbolisants, et les comparer, est riche d'enseignements. Bergeret[23] observe que, dans le langage du sujet de structure hystérique de conversion, « L'expressivité est accrue ; les formules sont parfois remarquables dans leur condensé symbolique proche du langage poétique » (p. 121) quand le sujet de structure schizophrène « ne pense pas et ne parle pas réellement avec des mots » et qu'il « agit avec ces mots comme il le ferait avec des objets » (p. 78). Selon Rossel et Fischer[24], cette dernière formule serait due à Freud (dans son article *Complément métapsychologique à la théorie du rêve*, de 1915). Bergeret rappelle par ailleurs la position de Racamier (parue dans un article intitulé *Troubles de la sémantique*, de 1955) qui selon lui estimerait que chez le schizophrène « la sémantique, tout autant que la syntaxe, sont sacrifiées au rythme et à la phonétique. Le vocabulaire devient restreint ; certains mots sont expurgés, d'autres répétés sans cesse. Les formes verbales sur le plan

du Mirail, coll. Psychanalyse.

[23] REF Pté Nle…

[24] REF – Article Les trs de la R°, pp. 19-46… in Les phénomènes particuliers au Rorschach, Vol. II

esthétique prennent davantage un aspect pseudo-poétique qu'une forme poétique vraie ; elles évoquent les procédés symbolistes et surréalistes, tout en demeurant beaucoup plus limitées dans leur champ comme dans leur pouvoir évocateur, car le psychotique, tandis qu'il se rapproche de la décompensation, régresse progressivement à des parlers infantiles ou primitifs, parallèlement à la régression de la pensée. Toute expression peut ainsi cesser de demeurer « une façon de parler » pour devenir une véritable construction délirante » (p. 79)[25].

À ce sujet, l'écrit du Groupe de Lausanne[26] cité *supra* se penche sur les concrétisations d'images du langage au Rorschach des sujets schizophrènes. Il rappelle que Bohm en a inventoriées certaines et donne en exemple la suivante, qui a été obtenue à la Pl. III : « des jeunes hommes qui jouent avec le cœur de jeunes filles » (p. 31).
Comme autres exemples (p. 31) :
Pl. V du Rorschach : « Un papillon de nuit… il a l'air sympathique et très ouvert » ;
Pl. 2[27] du TAT : « Le gars je vois pas à quoi il sert, il fait un peu hors-jeu par rapport aux femmes… je sais pas on dirait un athlète » ;
Pl. 3 BM[28] : « Elle veut pas regarder en face (à propos du personnage de dos) » ;
Pl. 4[29] : « Son corps est encore attaché à sa femme tandis que sa tête elle est bien loin déjà ».

Selon Rossel et Fischer, ce serait par méconnaissance du sens figuré des expressions que les sujets psychotiques utiliseraient de manière récurrente de telles concrétisations d'images du langage. Le sujet schizophrène présenterait une difficulté à maintenir une différenciation entre le concret et le métaphorique. Les auteures citent les développements de Vygotski, Blatt et Wild ainsi qu'Anzieu au sujet de ces difficultés et expliquent : « Avant que la maladie ne devienne patente, le langage du schizophrène peut ne pas sembler différent du langage courant du fait de l'utilisation de « pseudo-concepts »,

[25] Bergeret, *Ibid*.
[26] Rossel et Fischer, *Ibid*.
[27] « La scène se passe à la campagne. Une jeune fille porte des livres au premier plan. En arrière plan, un homme laboure avec son cheval et une femme est adossée contre son arbre. Cette planche renvoie à une situation triangulaire et donc à un conflit oedipien, elle peut renvoyer aussi à la question de la séparation », http://e-learning-formation.com/plateforme/formation/local/cerfpa/prepa-concours/tests/11/test.html, en ligne le 16.08.2017.
[28] « Un individu vu de dos est affalé aux pieds d'une banquette, par terre à gauche un objet flou. Cette planche renvoie à la difficulté de gérer des affects dépressifs », *Ibid*.
[29] « Une femme tient un homme qui se détourne. Au fond on aperçoit une femme en combinaison. Cette planche renvoie au conflit du couple », *Ibid*.

c'est-à-dire que les mots utilisés sont les mêmes mais le sens est différent. Les mots existent dans l'environnement linguistique familial et social. Ils sont prêts à l'emploi indépendamment du développement cognitif du sujet mais le sens qui y est rattaché ne va pas de soi. Les schizophrènes sont dans l'incapacité d'utiliser adéquatement les métaphores ou les mots utilisés au sens figuré, le sens littéral l'emportant sur le sens figuré ; le maniement adéquat de ce dernier nécessite l'intégration de la notion de concept, tout comme pour la notion de symbole » (p. 29).

Pour précision, les auteures mentionnent qu'il arrive à certains sujets psychotiques, soit les sujets maniaques, que la concrétisation d'images du langage soit produite intentionnellement, dans le but de faire de l'humour. Elles donnent comme exemple, à la Pl. I du Rorschach : « Ces tests ont dû faire couler beaucoup d'encre ! »[30], l'énoncé s'accompagnant de rires du sujet. Rossel et Fischer précisent que ces sujets sont les sujets psychotiques les plus évolués sur le plan psychogénétique selon les développements de Bergeret (en 1974). Gardons cette information à l'esprit même si je remets en cause la pertinence des stades du développement tels que théorisés classiquement par la psychanalyse (comme d'ailleurs Bergeret lui-même le fera par la suite, soit dès DATE – REF). Les sujets maniaques (psychotiques, donc non symbolisants) présentent en effet des fonctionnements plus évolués que les schizophrènes mais il est envisageable de l'expliquer par un meilleur ancrage dans la réalité et peut-être également du fait de leur niveau d'intelligence. Et puis, penchons-nous un peu sur ce fameux « humour » décrit par les auteures du chapitre… En somme, la phrase énoncée ci-dessus par un sujet maniaque est-elle vraiment si drôle ? Quel est le sens de cet énoncé ? Ne serait-ce pas un jeu de mot un peu facile, soit de ceux qui font rire certains, par un aspect d'analogie sémiotique ou phonétique ? De ceux qui oublient ce que le véritable jeu de mots a de plus intéressant : le sens qui n'est pas dit. Pourquoi ces taches auraient-elles dû faire couler beaucoup d'encre ?? Que voulait dire le sujet investigué ? Est-ce que cette remarque signifie vraiment quelque chose dans son esprit ? Pour marquer la différence avec ce que j'appelle un jeu de mots « réussi », j'en propose ici un autre au lecteur, jeu de mots que l'on doit à un chroniqueur de la radio suisse Couleur3 : « Le cheval est souvent considéré comme une animal affable et sympathique, alors qu'en fait c'est un ongulé ». Si ce jeu de mots réussit, c'est bien parce qu'il ne dit pas… ce qu'il veut dire ! Il ne fait que sous-entendre, et utilise pour ce faire l'opposition entre des caractéristiques qu'il prête au cheval. Il prend le contre-pied, et surprend son public… mais il n'a toujours pas insulté l'animal.

[30] Les taches figurant sur les planches du test de Rorschach sont des taches d'encre.

Ces développements me rappellent un expertisé schizophrène délirant paranoïde et son discours, qui manquait considérablement de structure. Il présentait de nombreux troubles du langage et de la pensée tels des néologismes, des erreurs grammaticales, l'utilisation d'un mot pour un autre et des liens causaux illogiques.
Les sujets psychotiques présentent ainsi une façon très particulière de s'approprier la langue. J'ai pu observer en de nombreuses occasions qu'ils peinent à utiliser correctement les expressions du langage, et qu'ils peuvent d'ailleurs les transformer sans se rendre compte de leur erreur. Pour exemple, cet expertisé présentant un diagnostic de séquelle de psychose infantile qui a été arrêté alors qu'il conduisait dans la nuit son véhicule en état d'ébriété. Pour sa défense, il a expliqué qu'il revenait d'une manifestation en plein air et qu'il avait plu, que les parapluies étaient interdits et que, dès lors, il n'avait pas pu rester dormir, comme prévu après sa soirée, dans son auto, du fait du froid. Il ajouté dans son explication écrite (ce qui nous permet de ne pas douter de l'erreur de langage ici faite) qu'il s'était alors retrouvé « trompé jusqu'aux os ». Le même homme, questionné par les expertes au sujet sa consommation générale d'alcool, a répondu la chose suivante : « Ben ouais mais une fois en [X] ans, y'a pas de quoi fouetter le diable ». Les exemples sont nombreux chez les sujets non symbolisants.

De nombreux écrits psychanalytiques notent l'aspect *privé* du langage du schizophrène et sa difficulté à partager avec les autres humains une communication efficiente. Dumet et Ménéchal[31] citent l'exemple d'une femme schizophrène paranoïde dont le langage présente un sens très personnel, qui la coupe des autres et n'est plus « communément partageable » (p. 161).

Ainsi, les sujets de structure psychotique décrits ci-dessus seraient incapables d'accéder aux symboles et d'en produire. Schizophrènes, psychotiques maniaques, sujets souffrant d'une séquelle de psychose infantile, psychotiques ordinaires, et j'en passe, tous appartiennent de mon point de vue au champ de la structure non symbolisante.

[31] Dumet, N. et Ménéchal, J. (2e édition 2012). *15 cas en psychopathologie de l'adulte*. Paris : Dunod.

Le trouble de la fonction symbolique

Afin que le lecteur se familiarise avec la façon dont le sujet non symbolisant se représente le monde, je commencerai le chapitre par la présentation de deux exemples cliniques. A la suite de ces observations, je formulerai une hypothèse sur l'origine de l'incapacité à symboliser. J'ajouterai quelques remarques relatives aux cas particuliers de sujets non symbolisants qui délirent ou hallucinent, et j'évoquerai les recherches nouvelles sur le sujet. Enfin, je montrerai ce que cette proposition amène de nouveau et j'évoquerai les raisons pour lesquelles elle peut paraître inacceptable aux yeux de certains collègues.

Il semble bien que Steve Hogarth, le parolier et si génial interprète de Marillion, ait également pour sa part fait la rencontre d'une femme de structure non symbolisante au moins une fois dans sa vie…

I can imagine nothing more tedious
Than trying to have fun with you again
Maybe it's just something in my mind
But I hate feeling like I'm trying all the time
It's a kind of lie
When we pretend that we're still friends

And every time I smile d'you wonder if I'm laughin' at you ?
And with every little grin you don't want to be wonderin'
Just exactly what it is I'm taking pleasure in

Although I always said
We were basically the same and all one
All one
It's so easy to persuade myself
That I'm clockwork and you're quartz
I'm clockwork and you're quartz

You're only happy when you're oiled and jewelled
You're only happy when you wind me up
And I know You're so reliable it isn't true
And it's so easy for me to break down
If I could jump a ride between the skin and silicon then
We could join hands and understand. Hallelujah !
But I listen
to the ticking

I guess we're worlds apart...
It's so hard
So hard
So hard

Quartz, Marillion, 2001[32]

Clinique du sujet non symbolisant

Je vais commencer par évoquer l'exemple de mon père. Le fait de voir représentées au sein de sa propre famille nucléaire toutes les manières d'être au monde est véritablement riche d'enseignements. J'ai en effet pu accéder au monde de chaque type de fonctionnement psychique du fait d'une longue vie commune et de la place qui a été la mienne au sein de la famille : celle d'interlocutrice principale, de confidente, de médiatrice.
Mon père est l'un des sujets non symbolisants qui m'a permis de mieux comprendre le monde si particulier qui est le leur. Nous évoquons ensemble cette particularité de manière fréquente depuis quelques années, et mon père se reconnaît dans la description que je suis actuellement en mesure de faire de son fonctionnement psychique particulier.

J'évoque ici quatre aspects de son fonctionnement : la contrainte au choix, la concrétude du langage, l'accrochage au réel et la difficulté intersubjective.

<u>L'insupportable contradiction</u>
Il est très difficile à mon père de ne pas faire de choix lorsqu'il se trouve en présence de conceptions qui s'opposent. Le fait que deux représentations contraires soient envisageables en même temps est vécu par lui comme une contradiction douloureuse. Nous voyons ici l'œuvre de la non capacité à l'ambivalence (déf. Laplanche & Pontalis ou vu avant ?) classiquement décrite en psychanalyse.

Voyons ce qu'il dit à ce sujet : « Si il y a un doute, je suis mal. Si je ne suis pas certain, je fais le choix de décider d'un choix. J'ai besoin de certitudes. Est-ce par peur du vide que j'affirme des choses ?
J'ai envie de trouver la réponse, la juste, la vraie ».
Il ajoute qu'il prend la réponse qui lui convient le mieux, même s'il n'en est pas sûr à 100%. « Parce que être sûr à 100%, c'est difficile. On se bat avec nous-

[32] Pour en écouter ma version préférée, enregistrée au Cadogan Hall de Londres, c'est par ici : https://www.youtube.com/watch?v=Z8BC5Sjmsxs, en ligne le 27.08.2019.

même ». Lorsqu'on lui a « prouvé » quelque chose, il est apaisé. « Je cherche la vérité et je n'ai pas envie de me tromper ». Il dit que c'est la raison pour laquelle il lit tout le temps. Il dit chercher des réponses dans les livres. « Parfois je crois fort à des choses, puis je peux être déçu ».
Les hypothèses en suspens sont pour lui une source d'angoisse. Il dit qu'il aurait envie de tout connaître, mais que plus on en sait, plus il y a d'hypothèses en suspens, et il cite Jean Gabin : « Plus je sais, moins j'en sais »[33].

<u>L'incompréhension des sous-entendus</u>
La compagne de mon père laisse un peu de vin dans son verre : pour elle, cela est le signe qu'il peut la resservir. Mais il ne comprend pas, et il dit : « Elle est pleine de conventions. Elle ne peut pas juste demander que je la resserve ? ». Il estime que si elle vidait son verre, lui penserait davantage à la resservir. Je m'interroge : il ne comprend pas les conventions, ou il s'en fout ? Un peu des deux je crois…
Lorsqu'il nous sert à boire, à ses autres convives et à moi, mon père attend notre « Stop ! » pour s'arrêter de verser. Mais nous, nous avons appris à dire : « Merci », qui signifie « J'en ai assez, tu peux arrêter de m'en verser ». Nous ne disons pas « Stop ! » parce que nous aurions l'impression d'être agressifs ou autoritaires. Lui est presque gêné qu'on dise « Merci » parce qu'il dit qu'il n'y a pas besoin de le remercier ! Dire merci, c'est pour les cadeaux, dit-il… Et là, c'est pas un cadeau. Bien sûr, il a bien compris que merci veut dire stop, mais il nous cherche… et nous montre dans quel type de pensée il est pris.

Cette histoire de vin au fond du verre est le témoin d'un usage symbolique d'un contenu (c'est une représentation du manque, à la fois il reste du vin, mais à la fois il en reste trop peu… c'est donc un appel). Cet usage ne fait pas sens pour celui qui vit dans un monde concret.

<u>La compréhension du monde sur un mode réel</u>
Pour mon père, les choses ne sont à prendre dans un double sens que dans le cadre de l'humour. Et que c'est clair qu'il s'agit d'humour. Il peut aimer le théâtre parce qu'il sait que c'est pour de faux. Très souvent, il s'agit de donner au sujet non symbolisant le sous-titre à l'avance : ça c'est pour de vrai/ça c'est pour de faux.
Mon père adore les vestiges romains : « C'est génial ces vestiges romains, parce que c'est vrai ». C'est de l'histoire, c'est du concret, il y a une forme de certitude.

[33] Dans la chanson *Maintenant je sais* (1974), Gabin chante : « Toute ma jeunesse, j'ai voulu dire je sais. Seulement, plus je cherchais, et puis moins j'savais ».

Tous les sujets non symbolisants ne sont pas si réfractaires à l'imaginaire. Certains explorent avec plaisir les voies de l'imaginaire. Je dis de mon père qu'il est un sujet non symbolisant « accroché au réel ». Prenons l'exemple des contes pour enfants. Au sujet de Pinocchio, il dit : « J'avais 10 ans et je disais : ça n'est pas possible, on se fout de ma gueule, on ne peut pas vivre comme ça dans le ventre d'une baleine. C'est comme le nez qui s'allonge ». Dès lors, mon père est fâché avec les contes pour enfants, parce qu'il pense qu'on ment aux enfants !

Je dis à mon père que que mon ex-compagnon a le sentiment que la « magie » n'a pas pris entre nous. Il répond : « C'est n'importe quoi, pourquoi parler de magie ? La magie, ce sont les magiciens qui en font ». Quand je dis à l'un de mes patients présentant les caractéristiques de la séquelle de psychose infantile, violeur en série, que dans une nouvelle relation entre deux êtres humains « Il faut s'apprivoiser », il répond, très sérieusement : « Non, ça c'est pour les animaux ». Ce dernier ne peut manifestement pas se mettre à ma place et envisager que si j'utilise ce mot, de ma place et avec ma fonction, c'est que ce n'est sans doute pas juste une erreur grossière d'utilisation d'un mot. Mon père le peut. Mais il manifeste son désaccord avec l'utilisation du mot « magie », peut-être parce qu'il pense ainsi m'apporter un soutien (en me disant que mon ex-compagnon raconte n'importe quoi). Chez de nombreux sujets non symbolisants, c'est le sens littéral des mots qui est utilisé.
Lorsque je parle à un autre de mes patients de prison d'une « fièvre carabinée », il rigole (moi je crois qu'il prend le double sens) mais lorsque j'interroge, il me dit : « C'est les policiers en Italie, ça » (il fait référence aux *carabinieri*).

Nous sommes là au cœur du problème. Les troubles du langage sont la part visible de l'iceberg qu'est le trouble de la fonction symbolique. Le trouble sous-jacent porte des conséquences sur la cognition, et donc sur le rapport au monde du sujet non symbolisant.

Au chapitre des troubles du langage, le Groupe de Lausanne a noté l'importance de repérer les confusions catégorielles et grammaticales. Pour exemple, une réponse d'un patient paranoïde à une planche du Rorschach : «…ici j'ai aussi pensé à une bestiole un peu bizarre… (genre ?) on en voit tellement de toutes marques différentes, même préhistoriques il paraît… ». Il évoque des « marques » d'animaux comme s'il s'agissait de produits inanimés (ex. : vêtements ou matériel électronique). Notez également la perplexité de la référence à l'animal préhistorique avec le « il paraît »… La confusion animé-

inanimé est à relever mais elle n'a pas de portée symbolique. Il s'agit à mon sens davantage d'une confusion catégorielle due au fait que le sujet non symbolisant ne ressent pas de conflit psychique interne (du type culpabilité) à l'idée de traiter un animal comme un objet ou de confondre les deux catégories.

La difficulté intersubjective

Comme autre aspect typique de l'observation fine et éclairée des interactions avec un sujet non symbolisant, évoquons la difficulté intersubjective. Il est difficile à ce stade de déterminer comment capacité d'ambivalence et capacité intersubjective sont reliées. Voyons déjà les expressions de la difficulté intersubjective.

Lorsque mon père me dit que je mange beaucoup (il trouve que j'ai grossi), il ne pense pas que je le prends mal. Pourtant, moi, si je n'ai pas accès à une compréhension différentielle de son monde, je me vexe : je me souviens qu'il a toujours préféré physiquement ma sœur, que cette différence a construit mon rapport à mon image. J'estime que la façon dont mon père me perçoit fonde mon rapport aux hommes, etc. Lorsque cet épisode a lieu, devant témoins qui plus est, je suis très affectée. Mais nous en parlons et il comprend après-coup que cela ait pu me blesser. Il ne l'a pas dit pour me blesser, pourtant. Il l'a dit parce qu'il avait envie de le dire. Il sait qu'il est capable de le redire à quelqu'un d'autre, en pensant que cet autre pensera comme lui. Il y a donc une difficulté à se mettre à la place de l'autre, mais également à généraliser ou à apprendre d'une bévue.

Je pense à un autre exemple : je discute d'un film avec le conjoint non symbolisant d'une amie. J'observe que ce dernier y a vu un message qui n'est pas compatible avec l'analyse filmique détaillée de l'œuvre : ce qu'il y a vu est purement construction personnelle puisque la thématique qu'il soulève n'est pas un sujet du film ! Il n'y avait, dans son analyse, que projections personnelles. Il réside donc ici une difficulté à se décentrer de ses propres préoccupations et à entrer de plein pied dans le discours du réalisateur.

J'ai également pu observer au décours d'entretiens cliniques avec des parents non symbolisants que certains d'entre eux disent souhaiter voir concrètement ce que leurs enfants font en leur absence, lorsqu'ils jouent avec leurs copains, parce qu'ils ne parviennent pas à se l'imaginer. Certains sujets non symbolisants posent de très nombreuses questions à leur interlocuteur parce que pour eux rien ne fait indice de compréhension de l'autre, puisqu'ils n'analysent pas en termes symboliques comme les névrotisants le font, et que

l'intersubjectivité est difficile. Ils ne tirent pas les mêmes conclusions des événements de vie. Puisqu'ils doivent tout apprendre et que généraliser à bon escient leur est difficile, leur interlocuteur peut avoir le sentiment qu'ils n'écoutent pas ou qu'ils ne sont pas à l'écoute de son besoin. Je repère ici la marque de l'isolement : il y a autant de « façons d'être » qu'il y a de sujets non symbolisants. Ce que ces sujets partagent avec les membres de leur catégorie, c'est l'impossibilité à symboliser. Dès lors, ils ne partagent pas avec leur propre groupe, ni bien sûr avec le groupe des sujets symbolisants, des « règles » communes qui fondent la culture humaine (différence des sexes, des générations et des communautés).

Comme seconde vignette clinique, je présente ici le fonctionnement psychique du Dr Silvio Fanti, psychanalyste itinérant et écrivain[34] installé à Couvet, en Suisse, dans les années 70. Une émission lui est consacrée le 24 mai 1973, « La Voix au chapitre », disponible dans les archives en ligne de la Radio télévision suisse (RTS)[35]. Je laisse le lecteur découvrir lui-même le discours édifiant du Dr Fanti dans l'émission précitée, dont je reprends ici quelques passages éclairants.

Que nous dit cet homme ? Morceaux choisis :
« Je n'aime pas, euh par définition, l'homme qui fait du mal et qui détruit. Euh j'aime l'homme qui construit. Et peut-être même avec des, des matériaux un peu euh… frustes, un peu primaires, par exemple j'aime beaucoup le bois, parce qu'on peut parler avec le bois. Quand vous sciez du bois et qu'il y a un nom, un nœud, vous commencez à, à lui parler à ce nœud, à lui dire « Mon p'tit, bhen évidemment j'comprends bien que, que tu résistes mais qu'est-ce que tu veux, euh… ». Le bois euh… est, est un matériau qui vit euh…, peut-être davantage que… d'autres matériaux. J'adore euh… être bûcheron, j'adore euh… être dans la forêt, d'ailleurs Silvio c'est l'homme de la forêt à peu près. Et d'ailleurs Fanti n'est-ce pas de ce sont des fantassins de l'armée, euh les fantassins dans l'armée servent les autres corps de l'armée. Alors je suis peut-être l'homme de la forêt qui aime servir les autres. Si on me permet de les servir, c'est pas toujours le cas ».
Intéressant. Silvio Fanti semble être à la recherche du sens symbolique de son propre patronyme. Il cherche, il décortique, mais le symbole est une construction dans l'après-coup, il ne relève pas d'un sens caché qui serait à découvrir *ex nihilo*, par associations langagières… Par ailleurs, notez la perplexité qui est la sienne face à l'évocation du matériau bois.

[34] REF : « Le fou est normal », Delachaux et Niestlé, 1956. « Contre le mariage »…

[35] http://www.rts.ch/archives/tv/culture/voix-au-chapitre/3459556-silvio-fanti.html, en ligne le 26.11.2017.

Puis, dans la suite du documentaire, Fanti énoncera : « D'une manière générale nous disons : le psychiatre s'occupe des maladies mentales, le psychanalyste s'occupe des personnes qui ont des difficultés d'adaptation à la vie pratique, le psychologue lui s'occupe de n'importe quelle activité de l'individu. Voilà un peu comment nous pouvons faire ces trois distinctions euh d'une manière très… très schématique ».

Notons d'abord l'erreur de langage : Fanti dit « ces trois distinctions », alors qu'il s'agit d'une distinction entre trois éléments différents. Ce qui est à relever également, c'est l'entrée en matière : en effet, pourquoi faut-il que cet homme se réfère à un « nous » ? Il semble qu'il ne soit pas capable de penser par lui-même, de proposer sa propre définition de ces différentes catégories. Dans ce paragraphe, pas de « euh »…, pas de recherche de la suite à donner au fil hasardeux de son propre discours, parce qu'il a appris à catégoriser ces trois métiers ! Ce qui nous en convainc, c'est que plus tard dans son discours il répétera presque mot pour mot ce qu'est sensé « faire » un psychanalyste. Mais les collègues psychanalystes reconnaissent-il l'activité qui est la leur dans cette définition ?

Par ailleurs, il est à relever que la conception de Fanti de la règle fondamentale est une transformation traduite dans son propre langage (non symbolisant) de la proposition freudienne. Fanti dit en effet (c'est moi qui souligne les aberrations ou autres troubles du langage) : « L'analysé obéit à ce que nous appelons la loi de la libre association. Il va euh… extérioriser, il va dire tout ce qui lui passe par la tête sans choisir. Il va dire ce qui lui passe par la tête, que ce soit euh… intelligent ou bête, que ce soit euh… honnête ou malhonnête, que ce soit moral ou amoral, ou immoral, cela euh… nous n'en tenons pas compte. L'analyste obéit euh… à ce que nous appelons la loi de, de la neutralité bienveillante. C'est-à-dire il écoute ce que l'analysé dit, sans donc donner le privilège à aucun des fragments… euh de ce qu'il entend. Ecoutant ainsi pendant des heures… ce qui se passe dans le matériel que rapporte l'analysé, l'analyste petit à petit fait ses recoupements des processus euh inconscients de l'analysé, dont il va avec une extrême prudence et très petit à petit commencer à faire quelques déductions. Il y a deux heures que vous êtes là, deux heures et demie, trois heures, n'est-ce pas, vous donneriez je ne sais pas quoi pour vous lever, et partir, parce que vous en avez assez, et en même temps dans votre conscient vous, vous, vous entendez comme une sonnette d'alarme, n'est-ce pas ? Si vous restez là ça va mal aller, parce que si vous restez là vous allez quand même finir par vous montrer comme vous êtes

réellement ».

Les collègues apprécieront… L'analyse serait donc une forme de torture dans laquelle nous mettons nos patients des heures durant pour qu'ils finissent par cracher le morceau ? Je montrerai plus loin que les sujets non symbolisants analysent le monde en terme de rapports de force. La règle fondamentale de la libre association[36] n'est pas une « loi » à laquelle nous demandons à nos patients d'« obéir », et il n'est pas vrai de dire que nous ne « tenons pas compte » du statut des éléments ainsi obtenus. Nous espérons, grâce à la règle fondamentale, que le patient pourra accéder à des éléments tus, et pourtant pertinents, pour lui permettre de se comprendre mieux.

Il est dommageable de considérer que l'imprécision des propos des individus est sans conséquences. Nous relevons dans le discours de ce médecin psychanalyste plusieurs erreurs de langage qui nous éclairent en effet sur sa façon d'appréhender la situation analytique. Par ailleurs, notons que Fanti modifie le setting psychanalytique : il s'asseoit « légèrement en retrait à trois ou quatre mètres de distance sur le côté » du patient… Pour quel motif ? De plus, conception étrange s'il en est, il estime que le psychanalyste n'intervient pas pendant les premières séances…
A partir des années cinquante, ce médecin aurait progressivement mis au point une nouvelle méthode nommée « micropsychanalyse ». Il mène des séances de trois heures, sur un rythme presque quotidien, cherchant à « pallier certaines insuffisances du cadre classique »[37]. Il crée en 1973 la Société internationale de micropsychanalyse.

Par ailleurs, le Dr Fanti ne présente aucun sentiment de culpabilité face à la mort par suicide de son patient après neuf séances chez l'analyste. La journaliste lui demande : « Vous ne vous sentez pas responsable de cet homme ? », ce à quoi il répond : « Je ne pense pas non, je ne pense pas ». Comment cela, il ne pense pas… Est-ce à dire qu'il ne sait pas s'il se sent responsable de cet homme ?…

Interrogé sur ses propos relatifs à l'absurdité du monde, Fanti répond : « Le monde est-il aburde ? euh… euh… on le dit, on le, on le répète, mais euh… je

[36] REF : Pour rappel, il s'agit de la « Règle qui structure la situation analytique : l'analysé est invité à dire ce qu'il pense et ressent sans rien choisir et sans rien omettre de ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui paraît désagréable à communiquer, ridicule, dénué d'intérêt ou hors de propos », Laplanche et Pontalis, *Règle fondamentale*, p. 398.

[37] Selon le site des Instituts français et suisse de micropsychanalyse, http://www.micropsychanalyse.net/pag01.php?lang=1, en ligne le 26.11.2017.

crois que le monde est ce qu'il est, de par sa nature intrinsèque, et que… si on veut dire qu'il est absurde, on de on doit en même temps je crois dire que il n'est pas que cela. Euh… je ne pense pas qu'une sorte de pessimisme généralisé corresponde à ce qui, à ce que nous appelons le monde, euh… non pas du tout, euh… je pense qu'on le sait, que… je serais d'un optimisme naturel euh… débridé, pas du tout. Il s'agit simplement de de de voi…, de remettre un petit peu les choses en place comme elles sont, et le monde nous offre toutes les possibilités que nous voulons bien exploiter ou non de de de nous en tirer. Nous avons absolument tout ce qu'il faut pour nous en tirer si nous le voulons. Est-ce que nous le voudrons ? Alors ça c'est la, la question qui revient peut-être sur le mot « absurde », ça nous ne le savons pas encore »…
Vous suivez ?
Puis il nous dira, « tout à trac, pour simplifier » : « Le sociologue qui n'est pas psychanalysé ne sait pas ce qu'il dit ».

Pour clore la démonstration, je dois finir sur la réponse, très sérieuse, du Dr Fanti, à cette question de la journaliste : « Tous les hommes sont semblables, sur toute la surface de la Terre ? » :
« Je pense que si un homme était dissemblable d'un autre, la déflagration cosmique serait telle qu'il n'y aurait plus de cosmos ».
Aïe… Ça y est, nous l'avons totalement perdu cette fois !

Fanti fait état de ces « questionnements radicaux sur le sens de l'existence » caractéristiques de la psychose ordinaire décrite par Lucchelli et Fajnwaks dans un article paru en 2010[38]. En particulier, dans « Après avoir » (1971)[39], Fanti s'interroge sur le lien qui unit les humains « par-delà les cultures, les préjugés, les connaissances intellectuelles, les réflexes acquis »… Il semble ne pas savoir ce qui lie les humains. Lévi-Strauss, lui, en avait une petite idée…

A bien l'écouter, il semble que le Dr Fanti croie en substance qu'il faut avoir été psychanalysé pour comprendre ce qu'il se passe à l'intérieur de soi-même… Donc il faudrait avoir pu utiliser l'appareil à penser de l'autre, pour pouvoir s'autoreprésenter. L'on se demande comment un sujet non symbolisant peut mener l'analyse d'un patient…
L'école du Dr Fanti est restée méconnue. Au contraire de la pensée lacanienne, qui est le résultat de l'approfondissement de la théorisation freudienne, ce genre de prolongation aberrante ne se déploie pas.

[38] REF
[39] REF

Origine : le trouble de la capacité d'ambivalence

« Elle était là dans son monde, son monde au beau milieu du monde
Loin, ses yeux posés ailleurs, quelque part à l'intérieur (…) »
Tout était dit, chanson de Jean-Jacques Goldman (1997)

À ce stade, il s'agit d'appréhender les raisons qui font que les sujets non symbolisants sont incapables d'accéder au symbole tel que défini dans cet ouvrage. Forte de plusieurs constats, je propose l'hypothèse suivante, que je développerai. La conclusion à laquelle je suis parvenue au travers de mes recherches théorico-cliniques est que **l'incapacité à symboliser est la conséquence du trouble de la capacité d'ambivalence, fonction du cerveau dont le substrat est neurobiologique**.

La capacité d'ambivalence permet au sujet d'attribuer à un objet des valences affectives contradictoires à l'exact même instant T. L'individu qui possède cette capacité (étrange, à bien y penser…) est, de fait, un individu dit « symbolisant ». En effet, cette faculté lui permet l'accès au symbole. De cette observation semble découler logiquement une nouvelle donnée : l'individu qui ne possède pas cette faculté n'est pas animé par la conflictualité psychique interne. Il ne peut pas refouler une représentation insupportable au Moi (parce que le refoulement implique de maintenir la représentation, même si c'est à distance), il ne peut que la dénier (puisque le déni implique un choix). Dans le cas particulier du déni, la représentation est supprimée, et non pas renvoyée pour traitement en-deça de la barrière de la censure.

Tentons de comprendre plus précisément ce qu'implique le fait de pas accéder à l'ambivalence, pour plus de clarté.
Lorsque le sujet non symbolisant pense de façon dichotomique, soit lorsque pour lui les choses sont noires ou blanches, l'on se trouve face à un « ou » figé, fixe. Quelque chose dans le cerveau de ce sujet l'oblige à décider si l'objet est à classer dans la catégorie bon ou mauvais, blanc ou noir. Ici, l'on reconnaît le fonctionnement de mon père, décrit *supra*. Lorsque le sujet non symbolisant oscille sans cesse entre le blanc et le noir lorsqu'il s'agit de classer l'objet, l'on est face à un « ou » changeant, variable. Le sujet est alors décrit comme « perplexe ». Dans les deux cas, l'ambivalence est impossible. Le sujet « choisit » parmi les valences affectives attribuables la seule et unique qui convient, selon lui, à l'objet, à l'instant T. La perplexité n'est pas le doute. Ça

n’est pas l’ambivalence. Pour rappel, dans ce dernier cas, l’objet est **à la fois** blanc et noir.

Ainsi, pour qu’existe une conflictualité psychique interne, il faut une opposition de termes. Un bras qui tire vers la gauche quand l’autre tire vers la droite. Ce qui crée justement un conflit. « Ai-je bien fait de répondre ainsi à mon supérieur ? Oui, parce que je dois m’affirmer pour ne pas me faire marcher sur les pieds. Mais en même temps, étais-je autorisée à parler de la sorte à cette personne qui représente l’autorité ?… ». Voilà les enjeux dans lesquels est pris le sujet symbolisant. Ce dernier est amené à vivre ce type de conflit interne au décours de chaque événement de vie ! Et cela peut être proprement… épuisant.

Le sujet non symbolisant, lui, peut se montrer perplexe : « C’est étrange, quand ma fille est venue me voir en prison, juste après la visite elle a eu un accident et elle est morte. Est-ce que cet accident est lié à la visite, est-il lié à moi ? ». Le patient qui s’exprime ici s’interroge, mais il ne peut véritablement se déterminer. Il est perplexe. Il estime qu’un lien peut être fait entre l’accident et la très rare visite de sa fille. Evidemment, les deux événements se sont produits le même jour… et elle ne pouvait venir le visiter en prison que si rarement. Ainsi, comment ne pas faire le lien ? Mais ce lien n’est pas spécialement logique.
Le sujet non symbolisant perplexe est souvent persécuté. Surtout s’il se trouve en état de stress. En effet, un tas d’événements sans lien peuvent être liés dans sa psyché, comme une pluie d’éléments malheureux qui lui tomberaient dessus sans crier gare.

L’on peut comparer la pensée du sujet non symbolisant à une pensée dans laquelle l'instance critique, le sens logique, ne fait pas son travail. Qu'est-ce que le sens critique sinon la capacité à prendre en compte qu'à côté de la représentation principale, effective, d'autres sont également possibles… Alors, une femme sexy en jupe qui se trémousse est un véritable appel au viol, disons à la relation sexuelle, pour certains sujets non symbolisants de structure. Ils ne comprennent pas que cette femme est dans un jeu de séduction. Parce que pour eux, une chose est une chose et que le jeu c’est au théâtre ou au cirque que cela a lieu.

Comme autre exemple, cette mère séparée qui rapporte être persuadée que sa fille, mineure, a été abusée par ex-son mari (le père de l’enfant). Lorsque le raisonnement est emmené dans ses limites : « Madame, vous êtes persuadée

certes, mais il est également possible que les marques relevées sur le corps de l'enfant soient dues à autre chose », la mère mentionne : « Moi-même j'ai été abusée enfant. Si ma fille l'a été également et que je suis passée à côté de l'abus, cela signifierait que je suis une mauvaise mère ». Il y a dans le psychisme de cette mère un enjeu majeur à « choisir » la version de l'abus. Et comme cet enjeu prend place au sein d'une structuration non symbolisante, la « vérité » retenue est celle de l'abus. Devant l'obligation au choix, cette mère « choisit » la version qui ne la fera pas passer à côté de la protection de sa fille. Ce faisant, malheureusement, elle ne peut se représenter les conséquences désastreuses du choix auquel son cerveau la contraint dans le cas où le père serait innocent de ce dont on l'accuse…

Un collègue m'explique ce matin combien il lui est difficile de changer d'énoncé. En effet, à chaque changement d'énoncé, vécu par lui comme changement « tout ou rien », cela lui demande une réadaptation.
Je suis nouvelle dans le service mais j'apprends vite. Et j'ai déjà travaillé en prison. Donc je sais que si je veux avoir un contact respectueux avec les agents de détention qui ouvrent les portes sur mon passage, je peux regarder la caméra pour les saluer, et ce même si je ne les vois pas. Néanmoins, mon collègue prend la peine de m'expliquer ce point, ainsi qu'une multitude d'autres qui me paraissent totalement évidents : si mon collègue fait cela, ce n'est pas pour me contrôler, mais par incapacité à se mettre à ma place. Lui a eu besoin de tout apprendre en arrivant dans le service.

C'est ici que j'en viens à évoquer la question des difficultés intersubjectives qui semblent cliniquement repérables lorsque l'on se retrouve face à un interlocuteur non symbolisant. Classiquement, le suspect non symbolisant en garde à vue nie consciemment le crime commis tant que son interlocuteur ne lui fait pas savoir qu'une preuve parle contre lui. En expertise, l'individu en question mentionne avoir tu la vérité jusqu'à ce qu'il se retrouve au pied du mur, et avoir avoué dès qu'un élément probant l'a confondu. Ce faisant, il nous informe tout de *go*, et sans manifestement s'en préoccuper, que ce qu'il dira pourra être faux… jusqu'à preuve du contraire ! Il informe les experts qu'il n'est pas digne de bonne foi. Le négateur symbolisant est beaucoup plus enclin à anticiper les réactions des enquêteurs pour ne pas se faire prendre. Il semble posséder une meilleure capacité intersubjective.

Le trouble de la capacité d'ambivalence m'est apparu longtemps comme étroitement corrélé aux difficultés intersubjectives rencontrées chez les sujets non symbolisants. L'on semble en effet fréquemment assister au fait que ces

individus présentent des difficultés à se représenter ce qui anime autrui. Cette observation ne devrait-elle pas être nuancée ? En effet, n'est-elle pas valable que si l'on se place **de notre point de vue** (celui du sujet symbolisant) ?

Le comportement de mon collègue décrit quelques lignes plus haut est ici encore riche d'enseignements. A plusieurs reprises, lorsque je me rends au colloque hebdomadaire auquel ce même collègue participe, j'arrive en retard pour cause de ralentissements sur ma route. Ce dernier met alors en lien des éléments qui ne sont pas liés, mais qui se suivent temporellement. En effet, il me demande si c'est moi qui crée les ralentissements. Les autres collègues présents sourient. Sauf qu'ils n'ont pas compris : en effet, ce n'est pas de l'humour, mon collègue pose vraiment la question ! Quand des sujets non symbolisants érudits et compensés font ce type de liens, on en infère une tentative d'humour. Lorsque ce sont des schizophrènes décompensés et connus comme tels, on se dit qu'ils sont fous.
Mon collègue ne comprend manifestement pas que son lien n'apparaît pas logique au yeux des autres. Par ailleurs, mes autres collègues infèrent une donnée fausse sur le sens de la question posée par le collègue dont l'esprit défie les lois de la logique. Si je le sais, c'est que le comportement de ce dernier m'a grandement questionnée, et que j'a bien été obligée de m'y arrêter. Les interventions incompréhensibles dudit collègue ont causé de grands troubles chez ses différents vis-à-vis (d'autant qu'il occupait dans le service une position hiérarchiquement supérieure), si bien qu'il fut qualifié par eux de pervers. Au décours d'une situation problématique avec ce collègue, j'ai découvert son fonctionnement si particulier, qui ne prend pas place au sein d'une structure perverse, mais psychotique. Je suis donc amenée à rendre des comptes à ce collègue sur les raisons qui ont fait que je n'ai pas anticipé la poursuite du traitement d'un patient qui avait une chance d'être prochainement libéré. Je dis bien : une chance. Nous n'avions aucune idée de l'issue de sa demande de libération. Nous étions dans l'attente de la décision judiciaire à ce sujet. Ma capacité d'accéder à l'hypothétique m'a fait penser que je devais attendre de savoir si M. X. serait libéré avant d'organiser la poursuite de son traitement à l'extérieur de l'établissement pénitentiaire. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas fixé de rendez-vous à une date précise avec le thérapeute qui assumerait la poursuite de la prise en charge. De cette incompréhension, il s'en est suivi une demande de la part de la direction du service qu'une circulaire soit rédigée de façon à clarifier la procédure applicable dans ce type de cas. Une fois arrivée dans le bureau de ce collègue pour préparer cette circulaire (que manifestement il se trouvait en incapacité de rédiger seul), j'assiste à une scène proprement surprenante : j'observe cette personne, de bonne

intelligence, ayant suivi des études universitaires, dans l'incapacité à rédiger ce texte de manière logique sans mon soutien. En effet, je le vois face à une impossibilité fonctionnelle à prendre en compte toutes les variables pertinentes à la fois. Face à mon argumentaire mettant en évidence le fait que son écrit n'est pas logique, il finira par me demander : « On ne peut pas distordre la logique ? ».
Comment dire… Non, on ne peut pas…

Qui est capable d'anticiper avec certitude la réponse à une proposition hypothétique, sinon un voyant[40] ? Ce sont eux qui « savent » avant nous ce qu'il ne nous est pas encore conscient, parce qu'en l'absence de doute ils choisissent ! A propos, là encore, de mon collègue, je me souviens de cette étrange discussion autour d'un rêve qu'il avait fait la nuit précédent notre fameuse entrevue dans son bureau. A un moment donné de notre discussion, Y l'appelle dans son bureau. Mon collègue raccroche et me dit : « C'est étrange, j'ai justement rêvé de Y cette nuit. Et là Y m'appelle. Comment cela se fait-il que Y soit comme ça tombé dans mon rêve ? »…

Reprenons donc. Certains sujets non symbolisants mentent éhontément, d'autres souffrent de troubles logiques. Dans ces deux cas, la capacité intersubjective du sujet est-elle en cause ? Comment le sujet peut-il imaginer qu'il ne sera pas pris en défaut par son interlocuteur ? S'agit-il ici d'une difficulté à se mettre à la place d'autrui que ne rencontrent pas les sujets symbolisants ? Est-ce à dire que la psyché symbolisante ne peut pas s'imaginer ce qu'il se passe dans une psyché symbolisante du fait qu'il n'existe pas de langage partagé entre ces deux espèces d'individus ? Le contraire ne serait-il pas vrai également ? Moi-même, j'ai mis un certains temps pour comprendre que la façon de penser du sujet non symbolisant n'est pas la même que la mienne !
Le menteur en garde à vue semble bien pourvoir s'imaginer, sur le moment, qu'il vaut mieux pour lui mentir s'il ne veut pas être pris. Mais, dans le cas du trouble logique, le sujet non symbolisant semble ne pas repérer l'erreur logique qu'il commet, raison pour laquelle, sans doute, il la livre sans pudeur. Et lorsqu'il exprime sa colère, ou sa désapprobation, quel est l'élément inconnu qui lui permet de ne pas se soucier de l'image qu'il va donner à autrui ? Absence de honte ou de culpabilité, ou difficulté intersubjective ?

A ce stade, je suis donc incapable de trancher en faveur d'une hypothèse ou

[40] REF : A ce sujet, voir l'intéressante étude clinique menée auprès de voyants à l'aide du test de Szondi. « La personnalité des voyants », je crois pour la REF…

d'autre autre, à savoir si le sujet non symbolisant peut être décrit comme un être en difficulté lorsqu'il doit utiliser sa capacité intersubjective, ou si c'est mon statut de sujet symbolisant qui me pousse à poser ce constat. Les développements ultérieurs permettront peut-être d'y voir plus clair. Ma pensée se trouve ainsi en suspens, et je le supporte. J'attends.
En effet, ma capacité d'ambivalence permet de postposer le « choix » de l'hypothèse. Le champ des possibles reste ouvert, et le temps passe… Lorsque l'on se trouve face à une incapacité à l'ambivalence, une notion temporelle intervient en effet : le sujet ne parvient pas, à la fois donc à l'exact même moment, à concilier deux représentations contraires, puisque cela lui apparaît comme purement et simplement contradictoire.
Lorsque l'interlocuteur nomme un signifiant, le sujet non symbolisant « choisit » le premier signifié qui lui vient à l'esprit et ne peut envisager dans le même temps tous les autres possibles. Parce que le choix du signifié principal est toujours, dans tous les cas, un choix affectif. Et quand l'affect est vécu de manière massive, cela mène à écarter purement et simplement les autres possibles du fait de la forte valence.

La capacité d'ambivalence permet à la psyché de symboliser. Et la capacité symbolique permet de postposer. Mais lorsque je suis très affectée par une situation, que la peur de perdre l'autre s'en mêle par exemple, j'en oublie de symboliser (en particulier, je me fais « des films » puisque mon système est sous stress et que je ne peux plus nuancer mes interprétations de la situation). Est-ce à dire qu'il y a un lien entre la poésie si particulièrement symbolisante de l'hystérique et sa capacité à se désaffecter ? En tous les cas, il semble que l'hystérique prenne un certain plaisir à être frustré, parce que ce qui le rend coupable est le désir.

Ainsi, le symbole permet de gérer la frustration. Le détenu symbolisant s'évadera de prison par la pensée, par des actes de rebellion, par l'écriture d'un livre ou encore par l'investissement dans une nouvelle formation. C'est donc lorsque le sujet névrotique est le plus en manque, lorsqu'il doit gérer la frustration (mais que la frustration reste à un niveau qui est gérable et que son système n'est pas débordé), qu'il symbolise le plus. L'hystérique, lorsqu'il était enfant, a manqué de protection et, partant, d'attention. Il a comblé le manque par le symbole et par cet air de ne pas avoir besoin de l'objet qui fait défaut. J'y reviendrai plus longuement dans le chapitre consacré à la névrose.

Comme dit, la capacité symbolique semble tributaire de la capacité à moduler l'affect et à ne pas le vivre de manière trop massive. Il peut arriver au sujet

symbolisant d'en « oublier de symboliser », lorsque le stress est trop important. En général, il se reprendra s'il fait une pause.

Revenons à cette fameuse question de la capacité intersubjective. Pour comprendre autrui, le sujet non symbolisant semble puiser des éléments dans ses propres souvenirs ou ses propres affects, comme s'il se saisissait d'un dictionnaire, comme me l'a fait remarquer une très chère collègue psycho-criminologue. Si le « terme » recherché ne s'y trouve pas, il ne comprend pas ce qu'il se passe ! Cela pourrait se comprendre ainsi : demander à ce sujet de percevoir ce qu'il se passe pour autrui, ce serait comme de demander à un aveugle de naissance de décrire la couleur bleue.
Le sujet non symbolisant vit les affects de manière massive : il pense donc que les autres individus les vivent de la même facon. Mon père, lorsqu'il s'est agi d'emmener mon enfant à la crèche et que ce dernier se mettait à pleurer, se retrouvait face à un vécu personnel insupportable : lui-même, enfant, a dû être séparé de sa mère un temps et il a vécu cette expérience avec beaucoup de douleur, expérience qui semble n'être toujours pas élaborée à ce jour. Mon père pense dès lors que le moment de la séparation à la crèche est insupportable à vivre pour mon enfant. Sauf que mon enfant symbolise, et que l'affect chez lui n'est pas vécu de façon si terrifiante. Par ailleurs, une fois adulte, il ne devrait même plus s'en souvenir…
La capacité d'ambivalence et, partant, la capacité à symboliser, seraient donc responsables de la faculté à prendre de la distance vis-à-vis des affects de détresse ? Les hystériques ne contrediraient pas cette hypothèse (enfin, seulement s'ils en prenaient conscience… ;-)).

Le sujet non symbolisant se trouve en grande difficulté pour comprendre le langage de son vis-à-vis symbolisant, ses enjeux internes, ses souffrances, etc., **du fait même** qu'il ne partage pas avec lui cette vision du monde. Le sujet symbolisant, lui, partage avec ses congénères symbolisants un même système de pensée, et ce du fait qu'il reconnaît, l'on pourrait dire instinctivement, ce que l'on nomme les lois oedipiennes. Et, manifestement, il y a sur notre planète Terre davantage de sujets symbolisants que de sujets non symbolisants. Il sera question de chiffres plus loin dans l'ouvrage.

La pensée du sujet non symbolisant est dichotomique, quand la mienne est ambivalente. Je me souviens de ce patient de prison qui n'aimait pas les nuances de gris. Son système cognitif voyait le monde en termes de « tout noir » ou « tout blanc ». Il disait se sentir mieux dans cet environnement que dans celui vers lequel nous autres psychothérapeutes tentions de le mener.

Ces individus ne comprennent pas dans quel monde nous naviguons, mes compatriotes symbolisants et moi-même. Dès lors, comment pourraient-ils comprendre les enjeux psychiques internes qui m'habitent ? Quand j'hystérise et que je montre ma désaffection parce que je suis, au fond, affectée par la situation, comment peuvent-ils me comprendre, ces êtres dont l'affect est brut et pas transformé ? Lorsqu'ils s'essayent à l'humour, ou aux jeux de mots, ces sujets ne me font pas rire : c'est normal, il leur manque le double sens des choses. Et nous autres sujets symbolisants jouons avec notre capacité symbolique. De plus, symboliser est possible pour ceux qui portent un regard ambivalent sur eux-mêmes : d'où l'humour d'auto-dérision, propre à la structure symbolisante… Quant à la préoccupation réelle et profonde pour l'autre, elle me semble particulière chez ces êtres-là… Mon père peut s'imaginer qu'un événement m'affecte. Mais il se présentera de telle façon qu'au final c'est moi qui le libérerai de sa préoccupation douloureuse à mon égard. Je prendrai sur moi, comme d'habitude.

Face à un sujet perplexe, comme c'est le cas de mon collègue décrit plus haut, l'individu symbolisant que je suis peut passer des heures à l'aider à décider entre des choix impossibles pour lui parce qu'il lui manque une instance capable de critiquer la valeur du fantasme. Si tel individu a besoin d'une forme de filet, c'est qu'il a sans cesse et pour toujours besoin des autres pour trouver les réponses aux questions qu'il se pose. Je pense à une autre personne, quittée par son conjoint, et dès lors en situation de décompensation, qui s'est mise à délirer autour d'éléments figurant sur une photo et mis en lien par sa psyché perplexe : « Je n'ai pas de nouvelles de Z. Est-ce qu'elle a mangé les champignons qui sont sur la photo et en est morte ? ». Je lui réponds que ce n'est sans doute pas le cas. Mon interlocuteur me croit parce que je suis sûre de moi et que cela le rassure…
Personnellement, avant que je ne comprenne il y a quelques années dans quel monde ces sujets évoluent, ma capacité intersubjective à leur égard s'avérait assez nulle. Mais eux ne théorisent pas sur l'incapacité intersubjective de ceux de mon espèce… Pourtant, ils pourraient s'en plaindre. Au test de Rorschach, certains semblent être envahis de vécus dramatiques : couteaux, torture, corps qui se vide de son sang, etc. Alors on les dit sadiques, « érotisant la peur et le morbide »… Mais si l'on prend la peine de les interroger après la passation (pour cela, il eût fallu que l'examinateur soit intéressé à créer un lien avec l'examiné, ce qui n'est pas toujours le cas), ils ne voient pas en quoi cela serait spécial, puisque c'est exactement ce qu'ils ont vu, et que pour ceux qui sont compensés cela ne les a pas plus inquiétés que cela… Leurs

représentations ne subissent pas les affres des mécanismes névrotisants : leurs représentations ne sont ni déplacées, ni condensées. Elles sont brutes. Là où le refoulement nous conduirait, nous sujets névrotiques, à cacher nos représentations les plus chaudes ou morbides, le sujet non symbolisant les offre à qui les regarde. Mais ce n'est pas parce que les contenus qu'il nous donne à voir **nous effraient nous** que lui-même cherche réellement à nous effrayer ! En tous cas pas celui qui n'a pas encore expérimenté que donner ce type de représentations constitue une protection efficace contre la peur que suscite l'autre. L'individu qui a peur, lorsqu'il trouve une arme pour effrayer l'ennemi, risque bien d'apprendre à s'en servir de plus en plus pour ne pas avoir à traverser, à chaque fois, l'effroi que le monde environnant lui fait vivre. L'on accuse les individus non symbolisants de « désavouer la différence des rôles » lorsqu'ils posent des questions à l'examinateur lors de la passation du Rorschach, alors qu'en fait ils ne font que poser une question dans un cadre qui ne suscite chez eux aucune représentation de soumission à une autorité.

Rappelez-vous que Bergeret nous a enseigné cet élément majeur que le sujet psychotique de structure n'est pas atteint par l'étalon affectif triangulaire oedipien si cher aux sujets symbolisants ! Lorsqu'il rencontre le psychologue examinateur, il ne transfère pas sur sa personne l'imago maternelle ou paternelle !

Ainsi, dans ce contexte, comment le sujet que j'ai à cœur de décrire envisage-t-il le sexe, la génération et la communauté à laquelle il appartient ? Le monde relationnel de l'individu non symbolisant est envisagé en termes de rapports de force. Il y a des gens qui, en changeant de statut d'homme marié à père, ne sont plus que père… Je reprendrai la question du rapport de force plus loin dans l'ouvrage.

Phylogenèse

L'être humain est un animal extrêmement social ; c'est l'un des animaux qui doit le plus pouvoir compter sur ses congénères pour assurer son propre bien-être. Les sujets hystériques qui prétendent le contraire se cachent la réalité, pour la supporter. Le film *Into the Wild*, réalisé par Sean Penn, évoque cette question. Le personnage principal est un jeune homme qui décide de laisser sa famille derrière lui. Il rencontrera diverses personnes sur son chemin. A la fin de son périple, il s'installe, seul, dans une caravane en Alaska, entouré d'ours et de plantes inconnues de lui. Il en mourra, de ne pas s'être assuré des connaissances de la communauté humaine avant d'y goûter. Le partage : des connaissances, des émotions, et de la réflexion *meta*. Voilà ce dont est capable homo *sapiens sapiens*. Et de ce dont il a besoin pour vivre et évoluer.

L'on peut se demander quelle est la fonction cognitive qui a permis à l'être humain de se différencier pour toujours des grands singes sur le plan phylogénétique. A mon sens, ce qui fait de l'être humain un être « supérieur » (au sens qu'il a fini par prendre le pouvoir) aux autres mammifères, c'est la conscience de soi. Nous pourrions poser l'hypothèse selon laquelle, grâce à cette caractéristique justement, il ne pouvait rester qu'un seul hominidé et que c'est *sapiens sapiens* qui a gagné la bataille. En effet, du moment qu'il est possible de se mettre à la place de l'autre, la stratégie guerrière permet d'éradiquer toute autre espèce qui aura été moins maligne. Compétences supérieures de *sapiens sapiens* ou pur hasard ? Les anthropologues répondront. Dans tous les cas, il ne pouvait sans doute rester qu'une seule espèce humaine.

Ainsi, pouvoir se représenter ce qu'il se passe dans la tête de l'ennemi ou de la proie permet de le/la supprimer : paradoxal, non ? C'est pourtant ainsi que fonctionnent certains prédateurs humains intelligents avec leurs victimes humaines. Parfois, néanmoins, il arrive que la victime se montre plus intelligente que l'agresseur, et que la capacité intersubjective de cette dernière lui sauve la vie.

Comme nous avons pu le voir plus haut, les sujets non symbolisants présentent des difficultés intersubjectives mais ne sont néanmoins pas dénués complètement de cette faculté. Conscience de soi et capacité intersubjectives semblent liées. La difficulté à s'autoreprésenter que l'on rencontre chez de nombreux sujets non symbolisants est peut-être l'une des causes de la difficulté intersubjective. L'autre cause étant sans doute la difficulté à

comprendre le monde du sujet symbolisant.

A la lumière de ces réflexions se pose la question suivante : quelle est la fonction cognitive qui permet la conscience de soi, et comment cette fonction est-elle apparue sur le plan phylogénétique ? La question dépasse bien entendu mon champ de compétences. Mais elle mériterait d'être approfondie.

La culture serait-elle le fait du seul animal vivant sur cette terre qui présente une conscience de soi ? S'agissant d'autres mammifères (les grands singes en particulier), les scientifiques évoquent, comme déjà mentionné dans un précédent chapitre, l'existence d'une protoculture qui n'est pas équivalente à la culture humaine. Je vais tenter de montrer comment la conscience de soi et la capacité symbolique sont responsables de la création d'une culture qui est propre, dès lors, à l'espèce humaine.

Il semble logique de lier conscience de soi et conscience de l'inéluctabilité de la mort. En effet, l'humain sait qu'il va mourir un jour, et il organise peu ou prou son existence en fonction de cette échéance dont les conditions exactes lui sont inconnues… Et ce n'est pas chose facile. A quoi sert en effet notre existence sur Terre si de toute façon, un jour, nous ne serons plus que poussière ? Certains considèrent qu'une autre vie est possible après la mort, réglant pour une part le paradoxe. Certains souffrent davantage de n'avoir aucune échappatoire face à l'inéluctabilité de la mort.
Que se passe-t-il chez les singes ? Lorsque la maman singe garde dans ses bras pendant des jours, voire des semaines, le corps mort de son enfant qui finit par entrer en putréfaction, elle ne symbolise pas. Symboliser, ce serait mettre à la place du corps mort un objet qui représente l'objet perdu.
L'homme de Néandertal, lui, enterrait ses morts. Il fut le premier à le faire, si mes données sont à jour. La question se serait d'ailleurs posée de savoir si Néandertal est vraiment distinct de Sapiens sur le plan phylogénétique. Peu importe en ce qui nous concerne. Pour donner une idée de ce que faisait Néandertal, voici les explications visibles au Parc préhistorique Dino-Zoo en Franche-Comté, il y a quelques années : « Les premières inhumations intentionnelles sont apparues il y a 100'000 ans avec l'homme de Néanderthal. La bonne conservation des squelettes témoigne de cette activité d'inhumation ou du moins de la protection du corps de façon artificielle. L'homme de Néanderthal creusait des fosses dans lesquelles le corps des défunts était en position fœtale et recouvert de pierres.
(…)
C'est en France et en Israël que les plus nombreuses et les plus anciennes

sépultures sont connues. En Israël, pendant une certaine période, les hommes de Néanderthal ont coexisté avec une autre type d'homme ; le Proto-Cro-Magnon, ancêtre de Cro-Magnon, qui inhumait aussi ses morts ».

Par ailleurs, le site donne une autre information intéressante sur la culture humaine : « L'art le plus ancien consiste principalement en vulves stylisées. Il apparut il y a environ 33'000 ans dans plusieurs sites de Dordogne, comme à La Ferrasserie, l'abri Cellier et au Castanet ». Vous souvenez-vous des thématiques qui fondent le symbole ? La différence des sexes, la procréation, l'enfantement, etc.

L'on peut donc attribuer à certaines espèces animales des traditions. Mais on ne peut pas parler de culture. La culture est le propre de l'homme. Les singes n'enterrent par leurs morts. Ils n'attribuent pas à un lieu une fonction de recueillement. Je dirais que la culture naît de la capacité symbolique, donc de la capacité d'ambivalence (pouvoir à la fois désirer ses femmes et les donner à l'autre étranger). J'ajouterais que le symbole a pour fonction de permettre la présence dans l'absence. Chez le sujet non symbolisant, il n'y a pas réellement d'introjection de l'objet. L'objet, s'il est absent dans le réel, semble absent dans le cœur. Alors que le sujet symbolisant représente par le symbole l'être aimé et perdu, ou l'être éloigné. Dire à un sujet symbolisant « Je ne t'oublierai pas, tu resteras dans mon cœur » prend tout son sens. Cela n'a pas grand effet sur le sujet non symbolisant, qui lui a davantage besoin de concrétude. Il semble d'ailleurs que chez le névrotisant, le symbole permet de supporter le manque.

Les animaux n'enterrent pas leurs morts parce qu'ils n'ont pas conscience de cette inéluctabilité. Ni pour eux, ni pour les autres. Cela est très différent chez l'humain. Certains sujets symbolisants voient dans leur descendance une solution pour prolonger leur présence malgré l'absence. Néanmoins, certains humains angoissés à l'idée de l'inéluctabilité de la mort ne peuvent faire « comme si » elle n'aura pas lieu. La symbolisation est l'arme que l'être humain utilise pour supporter la conscience de l'inéluctabilité de la mort. Je vais certes mourir. Mais mon livre va rester. Et ce que j'aurai transmis à mon enfant aussi. Je crée un objet qui figurera la continuité de ma présence malgré mon décès.
Comment se débrouille le sujet non symbolisant face à cette échéance ?

Pour résumer, nous dirons que la capacité symbolique requiert l'existence de deux fonctions : la capacité d'ambivalence et la conscience de soi. Nous ne pouvons pas expliquer à ce stade comment ces deux fonctionnalités sont

précisément liées. Mais des liens peuvent être tirés entre ces deux notions. Certains être humains sont privés de la capacité symbolique, pour une raison encore inconnue. Néanmoins, nous pouvons faire un premier pas vers la compréhension de cette différence si nous définissons la capacité d'ambivalence comme la capacité à supporter des valences affectives contradictoires portées envers un objet à un instant précis. Dès lors, nous pourrions tenter de comprendre ce qui empêche le sujet non symbolisant de supporter ce qui lui paraît être une contradiction insoluble. Quelle est la fonction du cerveau, dont le substrat est neurobiologique, qui le contraint à choisir entre une valence et une autre ? Je me représente son fonctionnement comme celui d'une instance saturée, incapable de faire face à ce qui est vécu comme une contradiction douloureuse, comme si l'individu était maintenu dans un état de stress[41] affectif permanent. En effet, parfois, il m'arrive de « paranoïer » et de ne plus être capable de tenir compte de toutes les hypothèses possibles pour comprendre les événements de ma vie. Donc, de choisir. Cela m'arrive lorsque je me trouve dans un état de grande fatigue psychique et de stress affectif majeur. Dans ces moments, je lie des événements sans liens entre eux dans une relation de cause à effet qui va en ma défaveur. J'estime que dans ces moments précis, assez rares néanmoins, j'en « oublie de symboliser ». La plupart du temps, je retrouve rapidement raison en prenant quelque recul ou en discutant avec un tiers : bref, en posant un regard critique sur ma « production délirante ». Certains sujets non symbolisants sont proprement incapables de porter un regard critique sur leur construction paranoïaque. Qu'est-ce qui les en empêche ? J'évoquerai la question du délire ainsi que celle des hallucinations dans le chapitre qui suit. Nous verrons, dans le cas des hallucinations verbales en particulier, que le sujet est empêché de situer correctement la source de sa propre production verbale.

Les expériences menées auprès de différents primates, qu'ils soient humains ou non-humains, ont montré que la notion d'attachement (affectif) se situe au cœur du développement des capacités sociales de ces espèces. Par ailleurs, des scientifiques[42] estiment qu'il y a un lien entre la fréquence avec laquelle un enfant a été touché et son agressivité : plus un bébé a été touché, moins il

[41] REF – Les liens entre stress et cognition sont intéressants à étudier. En effet, les recherches sur le stress ont révélé le rôle du cortex préfrontal, structure cérébrale située derrière le front et siège des capacités cognitives les plus élaborées. Ce dernier agit comme un centre de commande. Lorsque la situation est calme, il maintient émotions et pulsions « primaires » sous contrôle. Par contre, en cas de stress aigu, des événements chimiques réduisent son influence et renforce celle d'aires cérébrales plus anciennes qui font perdre le contrôle à l'individu (Pour la Science, n. 418, août 2012, « Le cerveau stressé », A. Arnsten, C. Mazure et R. Sinha).

[42] REF ??

deviendra agressif une fois adulte[43]. Le massage du bébé diminuerait par ailleurs son stress.

L'espèce humaine partage donc certaines caractéristiques de fonctionnement avec ses proches, les primates. Néanmoins, elle s'en distingue de manière radicale s'agissant de la théorie de l'esprit et du langage symbolique. L'évolution phylogénétique des espèces l'a amenée sur une voie originale permettant l'accès à la culture.
Certains sujets humains n'ont, malgré tout, pas accès au symbole. Une part sensiblement importante de la population est concernée. L'évolution phylogénétique est-elle en cause, créant une branche spécifique au sein même de l'espèce ? Ou ces sujets-là souffrent-ils d'un trouble découlant de la perte d'une fonction dont les sujets humains sont normalement pourvus ? Là encore, il s'agira sans doute de s'armer de patience avant de pouvoir poser une hypothèse davantage précise.

[43] A noter que l'on toucherait davantage les bébés à Paris qu'à Miami.

Comprendre les hallucinations et le délire

« Logic will get you from A to B.
Imagination will take you everywhere »
Albert Einstein

Les patients psychotiques (soit les sujets non symbolisants délirants ou hallucinés) partagent le point commun d'être peu ou prou « persécutés », soit soumis à une sensation que le sort ou que les autres êtres humains s'acharnent contre eux (parfois aussi, ils peuvent avoir la sensation d'être pourvus d'une mission divine). Se montrant inaptes à accéder à la nuance par incapacité à attribuer des valences affectives contradictoires à un objet, puisque pour eux un énoncé est correct ou incorrect, ils se trouvent bien démunis lorsque leur vis-à-vis leur propose d'attribuer un sens contradictoire (« vécu par eux comme contradictoire », devrais-je dire) à la représentation engagée. Mis face à un autre sens, ou plutôt à une autre valence affective que celle qu'il avait destinée à la représentation, le sujet psychotique a la sensation d'avoir été dupé, que le monde est faux et que l'on ne peut se fier à rien.

Par ailleurs, dans le délire paranoïque, tout se lie avec une facilité folle. J'illustre ici mon propos en évoquant le cas d'un schizophrène de type paranoïaque rencontré dans le cadre de son hospitalisation contrainte, un homme érudit chez qui l'on voyait parfois poindre un soupçon de conscience morbide (« Si ça vous paraît complètement insensé, dites-le moi », disait-il). Il se montrait interprétatif à propos de tout ce qui pouvait être associé à ses représentations. Selon lui, des gens lui voulaient du mal depuis qu'il avait commis l'erreur de vouloir bénéficier de l'assurance chômage afin de pouvoir profiter de mener une nouvelle formation, un acte qu'il regrette. Il ne s'agit pas ici de culpabilité à proprement parler (telle qu'elle se manifeste chez le sujet névrotique), puisque la représentation désagréable ne crée pas un conflit psychique interne mais un conflit psychique avec l'extérieur. A partir de cette prémisse, tout est lu par ce sujet dans un sens persécutoire. Il s'agit probablement d'un homme haut potentiel (sur structure psychotique donc) dont les associations mnésiques et perceptives l'envahissent et ne sont pas tempérées par son cerveau. Pour exemple, à un moment il évoque une ressemblance entre deux personnes et fait immédiatement un lien en les positionnant dans une même catégorie : ils finissent par être une seule et même personne. Ces deux personnes possèdent la même nationalité, il est donc convaincu qu'elles sont liées entre elles et qu'elles intriguent ensemble.

Par ailleurs, il a effectué ce que l'on nomme un voyage pathologique et son rapatriement a été payé par l'Ambassade de Suisse du pays d'Asie dans lequel il se trouvait alors. A son retour dans l'avion, il estime « qu'on » a volontairement attribué son siège voisin à une « jolie fille » chargée de le séduire ; il a alors tenté de l'embrasser et cette femme a appelé le personnel de bord pour se plaindre de lui. Par la suite, il raconte s'être trouvé assis à côté d'un homme qui travaillait dans les machines à pression et fait cette analyse : « Bon moi je suis pas une machine mais ça voulait dire qu'on allait me mettre sous pression, sous stress »…
Observez comme tout se lie dans le délire paranoïaque et comment aucune instance critique ne peut être convoquée pour délier les liens… Cela doit être un enfer que de vivre dans ce monde-là !

Le paranoïaque présente un sentiment de complot parce que, pour lui, tout est dans tout et tout est lié. Son incapacité à catégoriser le réel en classes logiques étanches le mène à confondre les analyses toxicologiques menées à Berne pour une question de retrait de permis avec l'instruction pénale du procureur et le travail des experts psychiatres… Le paranoïaque croit que tout cela, c'est la même chose, et que l'experte peut accéder aux analyses toxicologiques de ses urines et à l'ADN de ses cheveux. Les sujets symbolisants, eux, profitent d'espaces de répit parce qu'ils ont compris qu'il y a des limites entre les instances et que des éléments sociétaux protègent leurs droits.

Mes collègues psychiatres cliniciens évoquent les Troubles du Moi pour catégoriser les phénomènes de vol de la pensée, de dépersonnalisation et de déréalisation, et ces impressions que la table n'est pas vraiment ronde et que les visages changent… Ces symptômes sont classiquement référés à la psychose.
Je postule que les symptômes « psychotiques » que l'on croit déceler chez les sujets névrotisants ne sont pas du même ordre, malgré une apparence psychotique. Certains accès de « paranoïa » peuvent être vécus par un névrotisant mais il s'en débarrassera en prenant distance en activant son instance critique, seul ou par le dialogue avec un tiers.

Ainsi, l'accès paranoïaque est, en quelque sorte, un symptôme partagé. Il faut bien reconnaître que nous autres symbolisants, quand nous paranoïons, ne symbolisons plus… Il semble que le cerveau du sujet névrotisant doive lui aussi se trouver sous stress pour en arriver à de tels extrêmes (stress affectif intense, surmenage), et que les symptômes décrits comme « Troubles du Moi » ne puissent chez eux se réaliser qu'en présence de prise de toxiques ou de

syndrome psycho-organique. Selon mes observations cliniques, de tels symptômes ne perdurent pas chez le sujet névrotisant et l'instance critique refait assez rapidement son travail.

J'ai également pu observer qu'un délire peut être produit en état de stress affectif important chez un sujet non symbolisant qui n'est pas à proprement parler délirant au quotidien. Néanmoins, comme ce sujet n'a pas été capable d'endiguer la présentation inquiétante en convoquant l'instance critique (ou devrait-on dire : n'a pas été capable d'inhiber la création de liens trop automatiques ?), il a fallu qu'il compte sur mon analyse rassurante de la situation pour pouvoir calmer son angoisse. Certains diraient qu'il n'a pas su élaborer, soit puiser une compréhension sur sa situation dans l'analyse de son propre fonctionnement…

Le fait de voir la difficulté rencontrée par le délirant comme une incapacité à inhiber la « mauvaise » réponse, ou réponse instinctive, est pour moi assez parlant. Mais cela ne veut pas dire que ce soit la bonne représentation qui est ici convoquée. J'ai pu néanmoins observer que beaucoup de sujets paranoïaques sont dotés d'une grande intelligence (sujets haut potentiel de structure psychotique, donc dotés de connexions rapides entre les neurones) et que le sujet qui représente pour moi un cas typique de psychose paranoïde (chez qui la perplexité est à son comble) possède un quotient intellectuel très bas. Par ailleurs, il est observable cliniquement que le sujet paranoïde possède un système d'explication moins solide que le sujet paranoïaque. Serait-ce le fait d'avoir acquis davantage de connaissances traitées comme des certitudes, *via* de bonnes capacités mnésiques, qui fait de certains psychotiques ce que l'on nomme des paranoïaques ? Le sujet paranoïaque possède un système clairement établi avec absence totale de doute quand mon patient décrit plus haut reste dans le flou quant à savoir qui aurait pu lui vouloir du mal au point de déposer des traces de son ADN dans le vagin des femmes victimes d'un violeur en série…

Serait-ce la répétition de traumatismes sur une psyché incapable d'élaborer qui aurait amené le sujet paranoïaque à un véritable délire de persécution ? Le vécu d'échecs sur échecs, correspondant à autant de traumatismes non digérés, non transformables, rendrait ce sujet, à terme, éminemment méfiant. Lorsque l'on rencontre un paranoïaque et que l'on accède à son délire bien organisé, l'on se trouve face à de nouveaux éléments récents qui ne sont que les maillons d'une longue chaîne qui, semble-t-il, a débuté avec une auto-accusation… Mais, dans la rencontre avec le paranoïaque, c'est l'extérieur

avant tout qui semble mauvais. Le paranoïde, lui, semble davantage enclin à situer la cause des troubles rencontrés au fil de son histoire en lui-même. Je pense là encore à ce Monsieur perplexe qui a pensé pouvoir, éventuellement, être responsable de la mort de sa fille qui a eu lieu juste après qu'elle soit venue le voir au parloir. Cela me rappelle également ce détenu psychotique qui pense que quand il sort (A) en promenade, il pleut (B) parce qu'il a déjà constaté plusieurs fois que quand il est sorti il a plu ! Le lien est fait, direct, sans critique sur ce lien : A mène à B.

Selon Favrod et al.[44] :

> Il apparaît que des déficits observés chez les patients au niveau de la mémoire du contexte ou de la source peuvent être mis en lien avec certains symptômes psychotiques comme les hallucinations ou les délires. Il est en effet tout à fait plausible que les hallucinations résultent en partie d'un trouble du self monitoring : le patient se montre incapable de distinguer correctement des sources d'information internes et externes, il ne parvient plus à savoir s'il a entendu des voix ou s'il s'est parlé à lui-même. Les délires peuvent quant à eux être également compris par le biais d'un concept comme la corruption de la connaissance, où la personne accorde une confiance excessive à des souvenirs en réalité erronés, rendant au final difficile pour elle la distinction entre croyances basées sur des faits réels et croyances construites sur des éléments imaginés. Il est fort probable que ces difficultés soient concomitantes de troubles d'organisation et d'encodage des informations, voire d'un trouble dans la construction des souvenirs autobiographiques.

C'est Olivier Houdé, psychologue du développement, qui insiste sur la notion d'inhibition dans l'apprentissage[45] :

> Vous prenez cinq jetons que vous alignez sur une table. Vous en prenez cinq autres, vous les alignez aussi, sur une ligne parallèle. Mais vous les écartez davantage les uns des autres. Vous demandez à un enfant dans quelle ligne il y en a le plus. Avant 6 ans, il vous dira : dans la seconde. Et ce, parce qu'à cet âge son cerveau n'est pas encore capable d'inhiber la mauvaise réponse.

---

[44] REF : P. 147 du manuel Psychopathologie et neurosciences

[45] REF : vérifier le verbatim. Olivier Houdé : « Se développer, c'est apprendre à inhiber » l'enfant et son développement - 30/06/2005 par Olivier Houdé dans mensuel n°388 à la page 74 (2224 mots)

Le tueur en série qui prend sa victime pour sa mère terrorisante, ce détenu qui prend sa fille pour sa femme (dont il est l'assassin), qui lui ressemble évidemment physiquement, et arrange ainsi la réalité pour nier sa perte… ou encore ce Monsieur très perplexe, violeur en série, qui s'agrippe à toute hypothèse qui ne fait pas de lui l'auteur des agressions malgré la preuve par l'ADN… : qu'ont-ils en commun ? Il n'inhibent pas la mauvaise réponse et semblent avoir un faible pour la réponse instinctive, celle qui va garantir leur survie psychique…

Les sujets psychotiques construisent donc des néoréalités. Mais ils ne le savent pas. En effet, il apparaît qu'il faille conserver l'épreuve de réalité pour savoir que leur construction est hors réalité… Nous devons envisager une compréhension du mécanisme qui tienne compte du fait que notre point de vue subjectif n'est pas adapté à la problématique. Ainsi, nous devons cesser de croire que le sujet psychotique se « réfugie » dans la psychose, comme s'il en faisait le choix. Le sujet psychotique est psychotique, et ses « mécanismes de défense » observables sont nécessairement rattachés à un substrat neurobiologique qui explique le trouble. En effet, il a été montré que les hallucinations verbales de la schizophrénie sont liées à un défaut d'inhinition de l'aire du traitement du langage entendu. En effet, chez ce type de sujet, le langage intérieur est traité comme du discours énoncé par autrui. Par ailleurs, les études montrent que la stimulation cérébrale chez des sujets non schizophrènes, créant ainsi des hallucinations verbales, ne réussissait pas à les amener à des hallucinations aussi construites (message élaboré) que celles des schizophrènes. Et que, par ailleurs, le sujet sain parvenait à situer la source en lui-même[46].

Ainsi, chez le sujet halluciné auditivement, la fonction qui permet de situer correctement la source de la production sonore fait défaut. On entend tous des voix, à certaines occasions. Mon patient transgressif, gravement touché par la détention, craint de devenir schizophrène parce qu'il commence à entendre des murmures. Il a vu des émissions à la télévision sur cette question et cela l'inquiète (comme tout ce qui vient de son monde interne, d'ailleurs). Mais il ne dit pas que ces voix ne lui appartiennent pas. Donc nous pouvons tous entendre des voix, sous certaines conditions. Le problème du psychotique, c'est qu'à l'incapacité fonctionnelle est couplée une autre difficulté (liée à sa structure psychique ?) : il ne sait pas *a priori* que ces voix sont le produit de sa production propre, il en situe donc la source à l'extérieur de sa psyché.

[46] REF – article Cerveau&Psycho 31, Nicolas Franck

Comprendre les mécanismes de la construction délirante psychotique n'est pas chose aisée. Il semble que le cerveau non symbolisant soit à même de créer une néoréalité sans que cela ne vienne heurter quoi que ce soit en lui-même. C'est comme les néologismes. Le psychotique les crée et les utilise, sans les critiquer. Les sujets névrotisants, eux, savent que leurs constructions « délirantes » (histoires imaginées) sont du fantasme, qu'elles ne sont pas réelles. L'instance critique fonctionne.

Prenons deux sujets non symbolisants non hallucinés : le premier est peu imaginatif, il est « accroché au réel » ; le second est très imaginatif. Le premier déteste les contes pour enfants (pour lui, ce sont des choses fausses que l'on apprend à des enfants qui vont y croire…). Le second dit que les contes ne le dérangent pas, même s'il sait que c'est faux… Pour le symbolisant, la question n'est pas de savoir si c'est vrai ou faux, mais ce que ce faux apprend de vrai sur les choses de la vie…

Conclusion : une nouvelle conception

« Les convictions sont des ennemis de la vérité
plus dangereux que les mensonges »
F. Nietzsche[47]

A la lecture de l'ouvrage collectif « Transfert et états limites »[48], dans lequel plusieurs auteurs commentent le compte-rendu qu'a écrit Margaret Little, psychanalyste, de son analyse avec Winnicott, l'on comprend que l'on évoque là essentiellement la clinique des patients non symbolisants. Pourtant le livre s'intitule : « Transfert et états-limites ». De quels « états-limites » parle-t-on ?
J'ai lu cet ouvrage à deux reprises, chaque fois avec la même passion. Je me suis alors demandé ce qui était si passionnant. Je crois maintenant que ce qui est profondément marquant dans ce texte, c'est le plaisir des auteurs à écrire, pour comprendre, mais aussi leur plaisir à bien écrire. Également, l'empathie qui se dégage des mots de ces cliniciens à l'égard de leurs patients, des patients qui semblaient dévastés psychiquement et qui avaient eu la chance, à mes yeux, de trouver en la personne de leur thérapeute un espoir d'une relation forte, fiable, aidante, soignante.

À partir de maintenant, je relis les textes psychanalytiques avec une nouvelle vision : je lis différemment. En effet, là où l'auteur voit la marque du symbolique, à tous les coups, je m'interroge. S'agit-il réellement, pour le patient étudié, de symbole ? Ou s'agit-il d'une renconstruction effectuée par un cerveau symbolisant, celui du clinicien ? Pour espérer accéder à une forme de compréhension de la pensée non symbolisante et de cette façon si particulière d'envisager le monde, il est utile de lire les auteurs de cette catégorie structurelle : Marilyn, Fanti, Schreber…
Et Hitler aussi.

Le chemin effectué jusqu'ici dans cet ouvrage nous a menés de la « structure psychotique » théorisée par Bergeret à la structure non symbolisante. Cette dernière définit tant les sujets retirés (autistes), hallucinés (schizophrènes), capables de la plus grande violence (psychopathes) que ceux qui restent fort attachés à la réalité et qui passent d'ordinaire pour des sujets névrotiques de structure. Par ailleurs, l'incapacité à l'ambivalence fait des sujets les plus imaginatifs appartenant à cette structure de bons candidats au délire.

---

47 In *Humain, trop humain* - REF

48 REF

Quel est la cause de la particularité qui circonscrit le champ de cette structure particulière ? Les hypothèses sont multiples. Une donnée me paraît néanmoins claire : le substrat incriminé affecte la capacité d'ambivalence, donc l'accès au symbolique, et ce de manière pérenne. Partant, les personnalités qui présentent cette particularité ne sont et ne seront jamais accessibles à l'interprétation psychanalytique.

Faut-il voir, dans cette caractéristique, un trouble, une maladie, un défaut de fonctionnement ? Ou s'agit-il d'une particularité propre à certains être humains qui est, pour le dire en termes darwiniens, adaptée ? En effet, la question se pose au vu du nombre élevé de personnalités qui possèdent cette caractéristique dans la population générale.
Il n'est pas aisé de donner un chiffre lorsqu'il s'agit d'évaluer la proportion de sujets non symbolisants. Rappelons que, selon un chiffre rapporté par Bergeret[49], la structure psychotique pourrait représenter jusqu'à un tiers de la population ! Au chapitre III, je donnerai les chiffres récoltés auprès de différents échantillons auxquels j'appartiens (avec une moyenne de 10% de sujets non symbolisants, 30% de sujets transgressifs et 60% d'individus névrotiques).

Un individu sur dix au minimum en ce qui concerne la structuration non symbolisante, c'est un chiffre important, qui montre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une pensée différenciée et capable d'ambivalence pour se reproduire et perpétuer ses gènes. À noter néanmoins que deux tiers de mes patients suivis dans un service en prison et ayant été condamnés pour des actes d'ordre sexuel (de tout ordre) étaient de structure non symbolisante. Précisons qu'un seul était névrotique. Sur une année de pratique expertale (expertises civiles et pénales), seul un cinquième de mes expertisés symbolise…

Alors, trouble ou caractéristique ?
Dans la recherche scientifique, la question morale n'a pas sa place. Bien entendu la façon de mener une recherche tient compte des aspects éthiques : de fait, depuis que l'on a découvert l'importance de l'attachement chez les primates, on ne fait plus subir à de jeunes singes la carence maternelle telle qu'on l'avait expérimentée dans le passé. Néanmoins, la science récolte les données, et aucun résultat ne doit être négligé, et ce même s'il heurte notre sens moral. Ainsi, j'ai pu observer au cours de mes recherches que j'ai été tiraillée par la question de la « normalité » de la structure non symbolisante.

[49] Bergeret, J. (1974 ; 3e édition 1996). *La personnalité normale et pathologique*, Paris : Dunod.

J'émets l'hypothèse que la structure symbolisante est dominante dans la population, tant sur le plan du nombre d'individus qu'au sens psychologique (dépendance/indépendance), dans la mesure où les sujets symbolisants offrent aux sujets non symbolisants une forme de contenance, et un « appareil à penser » sur lequel ces derniers peuvent s'appuyer pour se comprendre.
Une observation n'a en effet cessé de m'interroger : le sujet non symbolisant dispose de moyens beaucoup moins efficaces que le sujet symbolisant pour se départir de la souffrance de la vie humaine. Les individus non symbolisants ne peuvent pas utiliser le refoulement, la désaffection ni non plus la sublimation, soit ces mécanismes de défense qui sont si chers au sujet névrotique. Ils sont facilement angoissés, perturbés émotionnellement et, soumis à la plus grande violence dans leur enfance, ils pourront devenir tueurs en série, du fait de leur incapacité à se départir des traumatismes subis. Même les sujets dont les parents ont été respectueux et aimants, véritablement présents pour répondre à leurs besoins, rapportent des vécus émotionnels massifs et une extrême sensibilité à la perte de l'objet. Pour ces individus, l'absence c'est l'absence. Aucune présence n'est possible dans l'absence. Ces observations, relatives à la fragilité psychique de ces sujets, me conduisent immanquablement à me représenter l'incapacité d'ambivalence comme un trouble.

S'il s'agit d'un trouble, quelle est l'anomalie développementale en cause ? L'on peut imaginer qu'un événement, qui s'est produit à un âge déterminant de la vie du fœtus ou du bébé, puisse conduire à la structure non symbolisante. Comme chez les animaux, il y a sans doute chez l'être humain certaines périodes de la vie lors desquelles des schèmes spécifiques au stade évolutif en cours doivent être activés. Si cette activation n'a pas lieu, la fonction est perdue à jamais. Le trouble serait-il du type « loss of function » ?
La fonction intersubjective prend racine dans les premières interactions entre l'enfant et son environnement. C'est la raison pour laquelle je me suis un temps intéressée à la fonction du sourire partagé. Mais, chez un nouveau-né, avant le sourire (mon enfant a souri pour la première fois à l'âge de deux semaines), il y a le regard. Dès les premiers instants de la vie, une mère, un père, cherche le regard de son enfant. Et l'enfant sain y répond. L'autiste, on le sait, présente un déficit à ce niveau-là. Pour étayer la thèse selon laquelle ce n'est pas la mère qui est responsable de la construction du trouble autistique de son enfant, Dan Stern rappelait que certains enfants des orphelinats roumains, pourtant gravement carencés sur le plan affectif, parvenaient à sourire à des visiteurs étrangers et n'étaient, dès lors, pas atteints d'autisme. L'on a néanmoins pu voir que l'autisme est bien plus que la structure

psychotique : c'est un ensemble de fonctionnements cognitifs et affectifs inefficients, dont fait partie le non-accès à l'ordre du symbolique. S'agissant des enfants d'orphelinats, a-t-on envisagé les quelques interactions que ces enfants ont néanmoins pu entretenir avec leurs « gardiens » ? Est-ce réellement possible qu'ils aient été privés de sourires ? Sans alimentation, ces enfants seraient morts, donc des femmes se sont occupé d'eux, *a minima* au moins. En outre, quelles interactions ont-ils entretenues avec les autres bébés ? Il serait intéressant d'analyser en détail le devenir de ces enfants et de tenter de comprendre, en fonction de la structure de personnalité actuelle de chacun de ces êtres, l'impact de la carence affective sur leur fonctionnement psychologique. J'évoquerai, lorsqu'il s'agira d'étudier en détail le mode de structuration transgressif, le cas d'un patient n'ayant connu que l'orphelinat durant ses jeunes années.
Le regard, le sourire : premiers gestes intersubjectifs. Et si ces « événements » n'avaient pas eu lieu au bon moment, sur le plan développemental, s'agissant des sujets non symbolisants ? Une absence humaine temporaire pourrait l'expliquer, tel que la situation d'une femme célibataire, seule, en grande dépression, étant alors incapable de montrer de l'intérêt pour son enfant.

L'observation du mode actuel de vie des êtres humains, basé sur la performance et de moins en moins à l'écoute des besoins des tout-petits, attendant d'un bébé d'âge précoce qu'il « gère les frustrations », m'a fait poser une autre hypothèse : un trop-plein d'excitation à un âge précoce en tant que facteur responsable de la structuration non symbolisante. Cette hypothèse rejoint pour une part celle de Bergeret[50] s'agissant de l'origine de la structuration psychotique. L'on entend actuellement certains pédiatres prétendre qu'il faut mettre des limites à un enfant de quatre mois et demi…
Avant que des pédiatres et autres pédopsychiatres ne se mettent à publier leurs conseils éducatifs en théorisant sur ces interactions, les mères « suffisamment bonnes » y allaient au *feeling*, se présentant à l'enfant lorsqu'elles percevaient son besoin. Elles ne culpabilisaient pas à l'idée de trop de présence, elles ne se demandaient pas si il fallait davantage frustrer leurs enfants de façon à empêcher qu'ils ne deviennent, plus tard, des êtres égoïstes et incapables de supporter le manque. De nos jours, certains spécialistes préconisent de laisser ces enfants, ces tous jeunes êtres, pleurer dans leur berceau, en croyant que cela va leur apprendre la vie… [51] Mais que se passe-t-il si l'on fait cela à des périodes dans lesquelles le nouveau-né a besoin, sur le plan ontogénétique, d'être contenu pour pouvoir construire certaines de ses

[50] *Ibid*.

[51] Certains estiment d'ailleurs qu'endormir un enfant au biberon fera de lui un alcoolique ! Il est permis d'en douter.

capacités cognitives ? Ne risque-t-on pas de l'empêcher, par exemple, d'accéder à l'ambivalence affective ? Un stress trop intense semble empêcher la capacité d'ambivalence. En effet, l'on peut observer en clinique que certains sujets névrotiques, en cas de stress affectif, se mettent à construire des interprétations paranoïaques (qui seront déconstruites assez facilement une fois le calme interne revenu). Lorsque l'organisme est stressé, tous les possibles ne sont plus ouverts : il ne lui reste plus suffisamment d'espace psychique pour penser de manière nuancée. Il n'est plus capable de supporter les hypothèses ; en effet, son système crée des liens directs entre les représentations sans que la fonction inhibitrice habituellement convoquée dans son raisonnement ne fasse son travail. Son cerveau est devenu extrêmement « réactif » à ce qui peut être vécu comme une attaque : il prévient la prochaine salve.

Je ne soutiens plus l'hypothèse de l'explication psychanalytique de l'ontogenèse de la structure psychotique, qui en situe son origine dans l'impact de l'environnement affectif du sujet sur sa psyché au cours de sa première année de sa vie. Deux raisons : des enfants qui ont vécu de telles carences ne sont pas devenus incapables d'intersubjectivité ; et des enfants dont on connaît les mères, aimantes et chaleureuses, prévenantes et pas envahissantes, sont néanmoins psychotiques de structure. Mais ces derniers ne vont pas trop mal.
En effet, l'observation clinique nous apprend que certains enfants, pourtant très maltraités durant leur enfance, n'ont pourtant pas été privés de l'accès à la capacité symbolique. Ils ont d'ailleurs pu prendre un certain recul sur leur vécu traumatique. D'autres pas. La question reste ainsi en suspens : tout cerveau humain en péri-natal est-il susceptible de réagir par la perte de cette capacité en cas de stress majeur ? Ou faut-il que l'individu dispose par ailleurs d'une particularité génétique pour que le gène impliqué s'actualise en cas de stress pour l'organisme ? Ou s'agit-il d'un défaut fonctionnel inné ?

Elargissons la réflexion à d'autres causes de la particularité que possèdent les sujets non symbolisants. Un type spécifique de traumatisme est-il impliqué ? Tel un manque d'air dû à un accouchement difficile ? Des coups reçus à l'intérieur du ventre de la mère ? La prise de certaines substances (même éventuellement une certaine nourriture) par la mère pendant la grossesse ? Comme dernière hypothèse issue de mes investigations, je ferai référence à la possibilité d'une cause microbienne dans la structuration psychotique de la personnalité. Prenons comme parallèle la toxoplasmose. L'on sait actuellement que cette infection mène à une modification de l'expression de

l'ADN. Certains indices suggérent que le protozoaire impliqué altèrerait la personnalité humaine. Les hommes infectés se montreraient plus introvertis, suspicieux et rebelles que ceux qui ne portent pas le parasite quand les femmes infectées seraient plus extraverties et confiantes que celles qui ne sont pas infectées[52]. Cela laisse songeur…

En tout état de cause, s'agissant de l'origine du trouble, la représentation que je m'en fais est celle d'un stresseur psychologique ou, beaucoup plus probablement, biologique, impactant le fonctionnement du cerveau, **stresseur qui a empêché de manière pérenne au système du sujet d'accéder à la capacité d'ambivalence**. Je ne sais évidemment pas sachant pas comment cette capacité se traduit en termes neurologiques, mais il serait fort intéressant de comparer l'imagerie dynamique de cerveaux symbolisants et non symbolisants face à des tâches qui requièrent cette capacité.

En psychanalyse, l'on théorise au sujet de l'importance de la triangulation pour éviter la psychose. Lacan propose une métaphore au travers de ce qu'il a nommé le « Nom-du-Père », disposition permettant au sujet d'advenir au symbolique et au langage. En effet, l'incapacité du psychotique au langage (symbolique) est lue comme l'impossibilité au tiers de faire tiers (encore une fois à cause de la mère, puisque le Père ne pourrait exister que s'il existe dans la tête de la mère…). À mon sens, il s'agit d'une construction inopérante à expliquer la clinique non symbolisante. Il est vrai qu'il y a quelque chose qui apparaît fusionnel à l'observation d'un enfant psychotique en interaction avec son parent (ou du parent psychotique avec son enfant normal). Mais cela tient à mon sens au fait que le sujet non symbolisant a besoin de s'appuyer sur son parent pour avancer dans la vie.
Si le trouble trouve son origine dans un substrat neurobiologique, la métaphore de la triangulation ne tient plus.

En conclusion, je distingue deux structures de base (symbolisante *versus* non symbolisante). Il s'agit de deux structures qui ne partagent pas une langue commune. **Les sujets symbolisants produisent des symboles, c'est-à-dire qu'ils ont la capacité de créer des représentations à sens multiples dans lesquelles ils sont eux-même représentés**. Les sujets non symbolisants n'ont pas accès à ce type de productions ; partant, ils ne les comprennent pas. Il sera d'ailleurs difficile à mes lecteurs non symbolisants de comprendre certains passages de ce livre, quand d'autres leur paraîtront particulièrement éclairants. En effet, lorsque je me trouve confrontée à expliquer son fonctionnement particulier à

[52] REF – Article Cerveau&Psycho, février 2017, n° 85, Le parasite qui nous manipule.

un sujet non symbolisant, il rétorque rapidement : « Oui, c'est tout à fait ça, c'est comme ça que je fonctionne ! ».

Il n'est actuellement pas possible de trancher entre l'origine génétique, ou liée à l'environnement physiologique/biologique, de la particularité psychique qui signe la structure non symbolisante, mais une chose est claire dorénavant pour moi : la structure de personnalité est présente dès les débuts de la vie, et elle reste stable tout au long de l'existence du sujet. Alors, y a-t-il un moyen, autre que la psychanalyse qui a montré ici ses limites, de faire accéder le sujet non symbolisant au monde du symbole, à l'hypothétique, d'ouvrir son champ des possibles, de l'aider à attendre, à supporter le manque, à sublimer en l'absence de l'objet ?

Etant donné que les observations cliniques nous apprennent que cette incapacité est pérenne, nous postulons que son substrat est neurobiologique et estimons que, pour l'heure, l'état des connaissances scientifiques ne nous permet pas d'envisager un traitement relatif à cette atteinte. Les scientifiques pourront-ils un jour mettre au point une molécule capable d'aider les sujets non symbolisants à supporter le doute ? Dans ce cas, il s'agira de travailler avec prudence, tel qu'on le fait avec les personnes aveugles de naissance qui apprennent à voir… Il se peut que le sujet expérimente un nouveau choc.

De la résistance que cette nouvelle théorisation va immanquablement susciter dans le monde psychanalytique…

Le psychanalyste craint plus que tout d'enfermer son sujet d'étude, l'être humain, dans une théorie biologique. L'on se demande pourquoi d'ailleurs, puisque l'inventeur de la méthode, neurologue de formation, estimait que dans le futur le substrat des instances qu'il décrivait à son époque serait mis à jour.

Le psychanalyste est un militant du désir du sujet : il veut pouvoir faire advenir quelque chose chez son patient, mais malheureusement là où, peut-être, cela ne viendra jamais… Je ne suis pas opposée à l'idée de faire advenir le désir du sujet, mais on ne doit pas, comme le dit Maurice Berger, « rater tous les trains la réalité »[53], si l'on veut réellement aider nos patients. Parce que l'écueil, en psychanalyse, c'est de passer son temps à fantasmer à la place de l'autre.

Les théories psychanalytiques nous aident à penser, nous thérapeutes, mais ça ne les aide pas, eux, les sujets non symbolisants. Avec ces patients, les interprétations psychanalytiques (symboliques j'entends) ne portent pas. Face à elles, ils répondent : « Oui… peut-être… » et cela les mène à cogiter mais ça n'a pas valeur de réponse, de compréhension nouvelle, cela ne les emmène pas plus loin (sauf dans l'interprétativité) : bref, cela ne les mène pas sur la voie du symbolique. Je ne renie absolument pas les découvertes fondamentales de Freud. Si la psychanalyse a apporté des clés de compréhension à un être humain, c'est bien à moi. Mais, de son expérience si longuement rapportée dans ses écrits, et des nouvelles compréhensions sur le sujet, il en découle que les sujets névrotiques peuplent les cabinets des psychologues-psychothérapeutes et paient leurs séances de leur poche et que les « hystériques » que l'on croit rencontrer dans les hôpitaux psychiatriques sont le plus souvent des sujets psychotiques. Alors il faut comprendre d'emblée les résistances qui seront opposées à cette nouvelle hypothèse : EXIT l'outil psychanalytique de l'hôpital psychiatrique comme premier modèle de compréhension.

Il n'est pas question ici de rejeter en bloc la psychanalyse, comme le font certains auteurs[54], mais bien de la discuter, et ce en connaissance de cause, c'est-à-dire en ayant intégré la somme de ses connaissances pour les avoir apprises sur un plan théorique, mais aussi clinique, et également pour avoir

[53] REF

[54] REFS - Onfray et, pour une part, Le livre noir de la psychanalyse

vécu l'expérience psychanalytique de l'intérieur. Les choses ne sont jamais toutes blanches ou toutes noires, justement. Mais il est nécessaire de s'interroger sur les raisons qui commandent à l'efficacité supérieure des traitements cognitivo-comportementaux dans le traitement des troubles obsessionnels-compulsifs graves et des dépressions sévères. Il s'agit de prendre ce qu'il y a de réellement utile dans chaque thérapeutique. Il ne faut pas perdre de vue que chacune d'elles est empreinte de la vision de son auteur et que ce dernier se situe quelque part au sein de la gamme des structures de personnalité, et l'on ne sait *a priori* pas où exactement…

Symboliser c'est d'abord, et avant tout, se voiler la face. Ce que le sujet non symbolisant ne fait pas. Tout au plus, il remplace une réalité par une autre, une néoréalité. Mais il ne peut refouler ses représentations. Pas d'inconscient, donc. Un sujet non symbolisant m'a récemment dit, à propos d'un acte qu'il a posé, et que j'ai relevé : « Peut-être que je l'ai fait inconsciemment ». Je lui ai répondu : « Ce n'est pas possible, tu n'as pas d'inconscient ». Et lui de rétorquer : « Oui, mais j'essaie… ».

Alors, qu'est-ce qui explique que, malgré des avancées extrêmement maigres avec certains patients, les thérapeutes de l'obédience psychanalytique s'accrochent à l'idée de faire entrer ces sujets dans l'ordre du symbolique ? Les soignants ont peut-être retrouvé chez les sujets non symbolisants leur propre part de violence, de rage, et ce qu'ils ont pris pour leur propre part de perversion (par exemple, les menaces suicidaires des sujets dits *borderline*). Alors, ils en ont fait des proches. En outre, à la suite de ce qu'un collègue psychiatre m'a un jour fait remarquer alors que je pratiquais en prison, je me demande si les outils thérapeutiques que les psychologues et psychiatres ont mis en place avec ces patients ne sont pas surtout des outils pour soutenir la psyché des soignants dans des prises en charges dans lesquelles l'on se sent souvent désarmés, démunis, désabusés, désespérés. La compréhension psychanalytique du patient (de structure non symbolisante mais non reconnu comme tel) nous aide à travailler avec lui, avec sa pensée dichotomique, ses liens causaux obscurs et son agressivité. Se représenter la souffrance à l'origine de ces symptômes comme le fait d'une carence maternelle est peut-être utile au soignant pour garder le lien avec son patient et ne pas le rejeter. Et c'est sans doute moins déprimant que d'envisager ces symptômes comme la manifestation d'un handicap psychique.

Tous les sujets névrotiques disposent d'une pensée psychanalytique sans le savoir. Parce que la psychanalyse c'est leur « bon sens » ! L'interprétation des

défenses, des symptômes, la mise en évidence des mouvements inconscients, même un névrotique n'ayant pas étudié cette science humaine pense en ces termes. Le névrotique « interprète », en effet. Le transgressif aussi, mais comme les limites oedipiennes de ce dernier son « distordues », sa « théorie du monde » est transgressive. Et, comme l'écrivait Bergeret, le psychotique estime pouvoir parfaitement se passer de cet étalon affectif triangulaire. Il ne peut avoir accès à l'Œdipe et ses affres. Alors, ne se prend-on pas pour Dieu lorsque nous nous croyons capables, en tant que thérapeutes, d'amener des patients de structure psychotique à la symbolisation, à ce fameux étalon affectif triangulaire, ou encore à la constitution d'un « Moi-peau »[55], quand mère et père, éducation, société environnante, culture symbolique, pourtant majoritaire semble-t-il, n'y sont pas parvenus malgré la longue ontogenèse ?

Pourquoi résister à l'hypothèse présentée dans cet écrit ? En effet, si elle est fondée, l'on peut se demander ce qu'il s'agira de faire avec les tonnes de pages des ouvrages psychanalytiques, ces pages vouées à interpréter des patients adultes méconnus comme non symbolisants ou des enfants reconnus psychotiques mais à qui l'on demande d'accéder à un monde qui leur est définitivement fermé ? Dois-je transférer ces textes dans le rayon destiné aux romans et autres nouvelles de ma bibliothèque ?

D'abord, revenir en arrière est complexe. Si je repense à mes propres suivis, moi qui ai interprété mes patients comme on le fait tous en psychanalyse, je prends conscience qu'au moins la moitié de ma patientèle devait sagement m'écouter en étant incapable de comprendre une traître bribe de mes interprétations les plus audacieuses… Avec le recul, en effet, si je repense à ces patients qui n'avançaient pas, je les diagnostiquerais non symbolisants. L'on a tendance à estimer que l'analyse nécessite des décennies de travail à un rythme ma foi très soutenu, jusqu'à quatre fois par semaine… Mais si on en est là, c'est que la situation est plutôt désespérée, non ? Le traitement des vraies hystériques de Freud était-il si long ? Il récoltait le matériel et testait ses hypothèses. Il avançait en enquêteur, ce que l'on ne fait plus, classiquement. Les analyses duraient pour la plupart quelques mois. Les résultats ne sont pas que concluants, s'agissant des cas cliniques de Freud. Par contre, s'agissant de la théorisation, l'on peut reconnaître que l'auteur a permis de grandes avancées dans la compréhension de la psyché symbolisante.

Actuellement, je travaille très différemment de ce que j'ai appris à faire, et je constate que les thérapies de sujets névrotiques avancent à vitesse grand v.

[55] Voir l'article de Corraze *Le Moi-peau ou le merveilleux psychanalytique*

Que celles des transgressifs sont soumises aux tentatives de manipulation du cadre et que ces sujets ont sans doute trop peur de se plonger vraiment dans leurs souffrances personnelles… Les psychotiques, une fois apprivoisés, se rendent aux séances de manière régulière. Ceux qui ont réellement de la peine à s'exprimer s'épuisent face à la règle fondamentale et ne viennent que par contrainte d'autrui qui leur demande de changer (en cas de traitement contraint par la justice ou par une épouse violentée). Il s'agit sans doute de les aider à s'exprimer, à comprendre qui ils sont, ce qu'ils veulent, et comment fonctionne le monde… Je ne reste plus silencieuse avec eux. Ils ont besoin de l'élan vital de leur thérapeute. Voilà sans doute pourquoi de nombreuses personnes travaillant en prison prônent les thérapies actives.

Je suis une personne impatiente. J'ai trouvé la clinique ambulatoire difficile, pourtant j'étais passionnée par les patients névrotiques et la vitesse de leurs avancées. Les transgressifs mettaient à mal le cadre par leurs aspects pervers mais il y avait là aussi de la matière. Quant aux sujets non symbolisants : je galérais. Avec certains je ne savais que faire du matériel apporté, tant il semblait épars et n'amenait chez moi aucune association œdipienne. Quand ce patient atteint de la maladie de Ménières m'expliquait combien les yaourts faisaient du bien à son estomac, j'en restais bouche bée : peut-être ne disait-il rien de plus que ce qu'il avait constaté. Ou que ce qu'il s'était mis à croire. A mène à B. Il n'y avait peut-être aucun sens symbolique à trouver dans cet énoncé…

Avec la psychose, et j'ai encore pu observer ce phénomène récemment en groupe de supervision, la théorie psychanalytique s'autolégitime. Il n'est plus de démarche scientifique depuis que Freud nous a quittés. Certains estiment d'ailleurs que cet auteur a transformé les données cliniques pour les faire entrer dans la théorie. C'est sans doute vrai pour une part, mais la démarche freudienne est fondamentalement scientifique, dans le sens que l'inventeur de la psychanalyse, tout au long de ses écrits, n'a jamais rechigné à retravailler sa théorisation à la lumière de nouveaux éléments (ces éléments, il est vrai, pouvaient avoir à faire davantage parfois avec sa propre psyché que celles de la clinique). Freud savait néanmoins reconnaître ce qu'il considérait comme des erreurs passées. En science, on tâtonne. C'est ainsi que l'on avance. L'on ne peut tout de même pas reprocher à Freud de n'avoir pas davantage investigué. Son travail a été tellement immense !

Revenons au séminaire de supervision de traitements d'enfants auquel j'ai participé. Je repère à la faveur de la description clinique qui est faite, soit celle

d'un enfant qui ne sait pas jouer en séance, qu'il ne symbolise pas. Le garçon souhaite « jouer » à l'école et la thérapeute invente, pour de vrai, des exercices qu'il effectue (pour de vrai là encore). Ce qu'il veut, c'est que la psychologue lui dise qu'il a bien réussi (il a des grandes difficultés scolaires). Il cherche simplement à vivre une expérience plus gratifiante que celle que lui offre la vie réelle, même si la situation mise en scène ne correspond pas à la réalité. Cela, d'ailleurs, semble ne pas lui poser de problème… Ce qui m'a mise sur la voie de la non-symbolisation, c'est que l'enfant, pendant les séances, se met à lire. Mais à lire vraiment, seul, pendant que la psychologue… attend que ça passe ! Les interprétations de mes collègues du séminaire de supervision vont bon train : l'enfant créerait une rupture avec la thérapeute comme il en a vécu lui-même, reprenant là une information donnée au sujet des éléments anamnestiques de l'enfant. Où l'on fait feu de tout bois… tant que cela colle peu ou prou avec notre propre fantasmatique… Par ailleurs, la responsable du groupe de supervision propose l'utilisation du contre-transfert comme outil d'analyse… aïe, je crains le pire… En effet, comment accéder à la réalité d'un enfant par ce biais ? C'est encore plus compliqué qu'avec un adulte qui a le plus souvent la distance et le langage qui lui permettent de partager ses expériences actuelles et passées. N'y a–t-il pas un risque, en utilisant le contre-transfert, de rester campés derrière nos propres projections ? Je ne dis pas que l'utilisation du contre-transfert n'est pas utile en psychothérapie, mais je prétends que cette utilisation doit se faire avec un certain souci du détail, en particulier celui de clairement identifier la part personnelle du thérapeute, mais également la structure du sujet. Je développerai davantage ce point plus loin dans l'ouvrage. La responsable de la supervision a ensuite mis en garde la thérapeute de l'enfant : « Cet enfant va traverser une phase de dépression ». J'ose le dire : et pour cause… En effet, est-ce vraiment soignant que de laisser un enfant non symbolisant dans le vide relationnel durant les séances ? A-t-on le droit de lui interpréter des désirs de meurtre, ou que son camion « va rentrer dans maman ? » (un tunnel qu'il emprunte avec son jouet). J'ai bien peur que l'on fasse réellement du mal à ces êtres qui ne pratiquent pas le symbole lorsqu'on leur interprète des désirs mortifères ou violents vis-à-vis de leurs figures parentales… Puisqu'ils croient qu'on est en train de leur dire qu'il s'agit là d'un désir **dans la réalité de la chose**.

Il s'agit dès lors d'adapter les outils thérapeutiques à la structure de personnalité du sujet en traitement. La proposition psychanalytique reste en effet tout à fait valable pour les névrotisants, soit pour tous ceux qu'elle a compris : au moins ils se sont sentis compris ! Quant à savoir si cela les a aidés, je propose au lecteur d'explorer ce point avec moi plus en détail dans la

deuxième partie de mon travail : *Les implications thérapeutiques, éducatives et judiciaires* (à paraître).

Chapitre III – Les formes de la souffrance psychique : approche structurelle

« Everybody in the whole of the world
Feels the same inside
(…)
Everyone is only everyone else
Everybody's got to know
Everybody lives and loves and laughs and cries
And eats and sleeps and grows and dies
Everybody in the whole of the world
Is the same this time
Is the same inside
In the whole of the world »
The Space, Marillion, XXX

Chacun, sur terre, ressent la même chose à l'intérieur… chante Marillion. Vraiment ? Pas si sûre. Pour une part, pour ce qui a trait aux affects, et à certains moments de la vie, sans doute. Mais il semble que le cerveau du psychopathe soit entaché de telle façon qu'il peine à se représenter les émotions d'autrui. Que certains individus sont davantage sujets aux angoisses et à la dépression que d'autres. Et que le sentiment d'avoir été trahi soit propre à l'hystérique…

J'apprécie bien sûr la vision de ce groupe de rock progressif, pour sa qualité humaniste, mais il apparaît à l'analyse que nous ne pouvons présager des ressentis de notre vis-à-vis sans prendre le risque, souvent, de faire de grandes erreurs de jugement. Et au sujet des représentations privées des êtres humains, je vois à ce jour au moins trois façons de percevoir le monde. Trois façons, donc. Comme l'avait décrit Lacan. Puis comme Bergeret l'a également enseigné.

Pour imager les manières d'être au monde que je vais tenter ici de décrire en détail, pensons aux personnages principaux des trois séries américaines titrées « Les Experts ». Trois chefs de la police scientifique, trois manières de travailler. À ma gauche, Gil Grissom, superviseur de l'équipe de nuit des techniciens d'identification criminelle du comté de Clark, dans la ville de Las Vegas (dans la série « Les Experts : Las Vegas »). Je nommerai chacun des trois héros de ces

séries par sa façon d'être au monde : Grissom sera l'« organique ». Au centre, Horatio Caine, chef de la police scientifique de Miami (« Les Experts : Miami »). Regardez avec quel souci de briller il enlève ses lunettes, et observez cette façon particulière qu'il a de tourner la tête lorsqu'il s'adresse à son interlocuteur pour poser son regard dans une autre direction : il ne s'adresse pas directement à lui, il regarde légèrement vers le sol, tout en disant un bon mot, juste avant le lancement de la musique de générique ! Caine, c'est le « narcissique ». Enfin, à ma droite, Mac Taylor, superviseur de l'équipe des experts de la police scientifique new-yorkaise (« Les Experts : Manhattan »). Lui, c'est l'« éthique ». À ce sujet, l'on peut lire sur Wikipedia : « Contrairement à son collègue Gil Grissom, Mac n'est pas un adepte des références culturelles, citations historiques et autres jeux de mots macabres façon Donald Mallard (de NCIS : Enquêtes spéciales). Il privilégie, au contraire, garder constamment la tête froide. Et contrairement à son autre collègue Horatio Caine, il n'est pas du genre à couvrir ses collègues et collaborateurs et à les réconforter à voix basse lorsqu'ils commettent une faute grave. Certains enquêteurs (notamment Sheldon ou Aiden) ont fait l'expérience de ses colères et sanctions »[1].

Détaillons. Grissom serait docteur en philosophie selon certaines sources, biologiste spécialisé en entomologie (branche de la zoologie dont l'objet est l'étude des insectes) selon d'autres. Il n'aurait qu'une distraction : les montagnes russes. Sa devise professionnelle serait la suivante : « Suis ce qui ne peut mentir : les indices ». D'un naturel calme et posé, voire froid, il fait preuve d'une grande sagesse. Un entomologiste, donc. Grissom a le profil de celui qui reste tranquille, dissèque froidement l'information, analyse les détails, les indices, mais qui a parfois aussi besoin de stimulations extrêmes comme les montagnes russes. Au cours du scénario, l'on se demande s'il peut aimer, puis il se mariera avec celle qui est devenue sa collaboratrice. Caine, lui, par contre, est plus… « explosif » : diplômé en biologie, il est spécialiste en incendies et explosions. Il aurait été maltraité dans son enfance et il décide de s'engager dans la police dans le but de retrouver le meurtrier de sa mère, assassinée alors qu'il avait 17 ans. Dans son travail, Caine se fierait non seulement à la science, mais aussi à ses propres instincts. En outre, les affaires familiales de Caine prennent une place importante dans le scénario de la série « Les Experts : Miami ». La plastique de la série est également intéressante : les images sont chaudes et modernes et reflètent une certaine atmosphère, celle de la vie à Miami. Quant à Mac Taylor, il doit son surnom d'« éthique » à son intransigeance au sujet de trois choses qu'il défendra jusqu'au bout, selon

[1] http://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Experts_:_Manhattan, en ligne le 28.09.2013.

Wikipedia[2] toujours : l'honneur de son pays, la sécurité de sa ville et l'intégrité de son service. En outre, il est musicien de jazz (basse) sur son temps libre. Trois structures de personnalité, trois façons d'entrer en relation et de concevoir le monde. Grissom[3] se montre emprunté dans la relation aux autres et semble parfois préférer s'atteler à son travail de recherche scientifique, plus confortable pour lui. Caine se la joue un peu grand prince : il règne sur un ensemble de personnes du haut de ses 1 mètre 83… Pourtant, Wikipedia nous apprend qu'il aurait été énurétique jusque l'âge de 8 ans… Pas si simple de grandir, d'autant plus quand on a été mal traité. Mac Taylor semble plus tourmenté, à sans cesse se poser la question du Bien et du Mal… même dans les moindres actions qu'il pose vis-à-vis de la gent féminine…

Il est intéressant d'étudier également la façon dont ces trois experts mènent leurs enquêtes : Grissom s'attache à décortiquer les preuves et il estime que ce sont elles qui le mèneront à la vérité ; il ne s'intéresse pas au mobile ni n'interroge les suspects. Caine, lui, est à la recherche du mobile avant tout, interroge les parties et se montre en action sur l'enquête. Le générique de chacune des séries donne également des informations pertinentes sur le type d'expert décrit et sur la façon dont les investigations seront menées par son équipe et lui-même. Le générique de « Les Experts : Las Vegas » (Grissom) est à la fois très organique et très violent (on y voit des insectes mais également une tête qu'on décapite). Pour ce qui est de la série « Les Experts : Miami », le personnage de Caine est véritablement magnifié : dans le générique de la 5e saison, il est d'abord accroupi puis se lève et l'on découvre qu'il est au pied de la statue de Rio. Un commentateur décrit la scène[4] : « Rien qu'avec son pré-générique, le premier épisode de cette saison 5 des *Experts : Miami* est déjà culte. Dans la plus pure tradition du style de son héros Horatio Caine (David Caruso), le flic prend la pause devant l'immense statue du Christ qui surplombe la métropole brésilienne avec une assurance qui défie toutes les convenances. Là, tel un messager de la mort intraitable, Horatio Caine dans son costume coupé au millimètre, pense. Les mains vissées sur les hanches, il se met lentement genoux[sic], se relève et dans un geste qui n'appartient qu'à lui, rechausse ses lunettes noires comme un pistolero rangerait son Colt dans son étui, et là, sérieux comme un pape, il scrute l'horizon ». Dans la suite du générique, les personnages marchent au ralenti (même le jeune agent qui ne paie pas de mine est mis en valeur par un ralenti !), comme s'ils étaient tous des héros. Il est question d'explosifs, d'argent et de balistique, et les images

---

2 *Ibid*.

3 Dire que le personnage de Grissom est sans doute névrotique mais que c'est pour illustrer.

4 Cédric Melon, Télécâble Sat Hebdo, mardi 9 octobre 2007 - 16:00, http://www.telecablesat.fr/article/2007/10/09/20071009-Series-Les-Experts-Miami-Horatio-a-Rio.php, en ligne le 13.05.2014

sont magnifiques, comme toujours dans la série. Enfin, dans le monde de Mac Taylor (« Les Experts : Manhattan »), c'est la ville de New York qui est à l'avant-scène et chacun des personnages est présenté au même niveau ; plusieurs d'entre eux sourient et présentent ainsi un air sympathique. La femme agent latino est super sexy. Aucune violence n'est représentée.

Je propose au lecteur qu'il garde ces personnages en tête… Ils sont utiles pour illustrer les caractéristiques particulières à chaque structure.

À la faveur de mes recherches cliniques, croisant mes observations avec celles de Bergeret et d'autres auteurs, structuralistes ou pas, j'en suis ainsi venue à distinguer clairement trois manières d'être au monde. Le modèle que je présente ici classifie uniquement les personnalités qui n'ont pas subi de lésions organiques avérées au cours de leur ontogenèse, soit qui n'ont pas été sujettes à des traumatismes du cerveau du type choc au niveau du crâne ou manque prolongé d'oxygène, par exemple au moment de la naissance. Les conséquences de tels traumatismes seront néanmoins discutées en fin de chapitre dans la section intitulée « Quelques remarques sur le syndrome psycho-organique ».

Avant tout, il s'agit d'être tout à fait clair sur le fait que **poser un diagnostic de structure, ce n'est pas émettre un jugement de valeur** et cela ne doit jamais être effectué dans ce but. Le dessein est avant tout la visée thérapeutique : adapter le traitement à l'individu en souffrance.
Selon Bécache et Bergeret[5], « La structure constitue l'ensemble des mécanismes mentaux présents au niveau latent et dans l'état de fonctionnement constant, chez un même individu, que le sujet se trouve dans l'état de santé normal ou qu'il subisse une décompensation morbide » (p. 211).
Tel qu'illustré par le tableau présenté *infra*, je distingue deux structures de base (symbolisante *versus* non symbolisante). Le sujet non symbolisant, comme déjà mentionné, est privé de cette fonction humaine qui permet d'attribuer des valences contradictoires à une même représentation. Il est privé de la capacité d'ambivalence. Partant, ce sujet est incapable de produire des symboles et, mis face à eux, il ne peut les comprendre dans l'entièreté de leur signification.

Pour les besoins de la clarification, il apparaît utile de théoriser les extrémités du *continuum* postulé au sein de la structure symbolisante (névrotisante). En effet, les sujets qui appartiennent à la structure symbolisante peuvent suivre

[5] REF – Obsessions et psychose, 1981

deux types de destin. Le développement normal conduit à la structure névrotique. Le chemin entaché de souffrances graves mène à une structuration sur le mode de la transgression, du fait que le narcissisme de ces sujets a été durement éprouvé. Je développerai la question du narcissisme plus bas dans le texte.

Le modèle tel que je l'ai envisagé un temps était porteur d'une contradiction dont la résolution est restée en suspens tant qu'il ne m'a pas été possible de comprendre plus finement ce qui se joue au sein du *continuum* symbolisant. Je me suis interrogée au sujet de ce qui détermine le passage d'une catégorie à l'autre (trangsressif *versus* névrotique). Sur le plan clinique, j'ai cru d'abord pouvoir discriminer aisément si un sujet symbolisant appartenait à l'une ou l'autre catégorie structurelle (transgressive *versus* névrotique). Je n'avais pourtant aucune hypothèse explicative quant à un éventuel point de bascule ontogénétique qui ferait qu'un sujet appartient à l'une ou à l'autre catégorie. J'avais rejeté celle du « succès » ou de l'« échec » du passage de l'épreuve oedipienne. Puis je me suis intéressée à deux cas pour lesquels j'avais d'abord diagnostiqué la structure névrotique avant que des collègues, jeunes psychologues, me montrent en quoi ces individus présentaient certaines défenses de niveau « inférieur ». Ils ont ainsi été diagnostiqués sujets transgressifs de degré léger.

La logique me conduit à postuler un *continuum* plutôt que des catégories structurelles définies mais la pratique m'a souvent menée à effectuer une séparation claire lorsque le fonctionnement relationnel est investigué de manière précise. Je dirais que l'esprit humain a besoin de catégoriser pour comprendre quand la nature, elle, est un *continuum*. Pour l'heure, je retiens un modèle basé sur la continuité. Il semble être celui qui illustre le mieux la réalité clinique ; chacun sait néanmoins que toute théorisation s'approche d'une réalité sans jamais la circonscrire totalement.

Les deux pôles du *continuum* dès lors définis, il est à noter qu'il existe de nombreux individus qui n'apparaissent pas comme transgressifs (soit « pervers » selon la définition lacanienne) à un œil non avisé, mais qui néanmoins n'ont pas atteint la solidité du narcissisme de l'individu névrotique. Il est frappant d'observer certains de ces sujets se battre avec la plus grande force contre leurs tendances transgressives alors que l'œil névrotique du clinicien les perçoit encore, malgré tous les efforts du sujet, d'un point de vue extérieur. Ces individus présentent cette caractéristique propre à la structure transgressive de se forger une forme de certitude sur leur propre identité (estimant ne pas appartenir à la même structure qu'un vis-à-vis plus pervers qu'eux dont ils subissent les attaques). En outre, ils se montrent jugeants vis-à-vis des autres, ni suffisamment bienveillants ni suffisamment dominés dans

leurs actions par le sentiment de culpabilité pour appartenir à la structure névrotique. Il existe donc des degrés divers d'atteinte au narcissisme au sein de la structure symbolisante, et je serai même amenée à proposer une distinction sur le plan de la symptomatologie entre les enfants issus d'orphelinats (sévèrement abandonnés et soumis aux arrivées et départs incessants de figures d'attachement successivement investies puis perdues) et les enfants dont les parents étaient présents au long de leur ontogenèse mais inadéquats pour répondre à leurs besoins. Enfin, il est à noter ici, et je développerai ce point au cours de l'ouvrage, qu'à l'extrémité droite du *continuum* de la structure symbolisante, là où se situe la névrose, se trouve également son expression symptomatique, à savoir l'hystérie.

Afin de garder une certaine cohérence avec le modèle de Bergeret (le tableau des lignées structurelles proposé par l'auteur est reproduit en annexe(REF)), je situerai le sujet de structure névrotisante transgressive entre les deux autres structures. Je présenterai le sujet non symbolisant à gauche du tableau général puisque la psychanalyse structurelle reconnaît classiquement son équivalent, ou presque équivalent (soit la structure psychotique), comme la forme la moins aboutie de structuration psychique. Pour rappel (?), la théorisation présentée dans cet ouvrage ne réfère pas les « niveaux » structurels à des stades du développement psycho-sexuel tels que définis par Freud.
Au sujet de la structure psychotique telle que décrite dans l'ouvrage de Bergeret, il me faut préciser également un point. Selon mes recherches, les diagnostics au sein de la structure psychotique ne sont pas non plus à référer, comme le présente cet auteur dans son ouvrage diagnostic, aux stades du développement psychosexuel. D'ailleurs, Bergeret lui-même a par la suite remis en question avec son co-auteur Houser cette organisation dans un ouvrage paru en 2001 et s'intitulant « La sexualité infantile et ses mythes »[6].
Ainsi, je propose que le critère du niveau ontogénétique atteint ou « de fixation » n'est pas relevant pour différencier les manifestations symptomatiques de la structure non symbolisante, pas plus qu'il ne l'est pour distinguer la structure transgressive de la structure névrotique. Les notions de génitalité et d'épreuve oedipienne sont dès lors considérées ici comme des modèles de compréhension du *type de relation* qu'ils mettent en œuvre.

À l'heure actuelle, il ne m'est pas possible de proposer d'hypothèses au sujet de la psychogenèse différentielle des pathologies non symbolisantes. J'ai évoqué *supra* que la recherche scientifique plaie en faveur de l'origine neurobiologique du trouble autistique. S'agissant de la schizophrénie, du délire

[6] REF – LIRE ET VOIR EN QUOI !!

et de la paranoïa, je ne dispose pas des connaissances permettant formellement de formuler des hypothèses sur les conditions biologiques et/ou environnementales menant à ces différents troubles. Des recherches devront être menées en ce sens. Il s'agirait en effet de pouvoir expliquer comment un enfant « devient » paranoïaque plutôt que schizophrène une fois atteint l'âge adulte, et pourquoi un sujet présentera davantage de symptômes positifs (symptômes productifs tels qu'hallucinations ou délires) que négatifs (manque d'intérêt, de motivation ou d'énergie, retrait social) de la maladie psychotique, par exemple. Les observations psychanalytiques tendent en effet à différencier des niveaux de développement entre les maladies dites psychotiques. Il s'agit de tenir compte de cette information tout en prenant en considération une nouvelle donne : l'investigation clinique en psychanalyse a omis de tenir compte du « terreau » structurel non symbolisant, présent dès le plus jeune âge et pérenne de surcroît, qui préside à la constitution de la personnalité de tous les sujets non symbolisants. Des recherches ultérieures, comparant précisément l'anamnèse des sujets non symbolisants et évaluant l'impact des aléas du développement sur la psyché devraient, idéalement, être menées en ce sens. Les données de l'imagerie cérébrale concernant ces sujets devraient être croisées avec ces constats.

S'agissant du modèle proposé dans cet ouvrage, il me faut encore préciser un très important dernier point. Me départissant du point de vue de plusieurs auteurs à ce sujet, ma réflexion et mes recherches cliniques m'ont fait aboutir à la conclusion que le passage entre les structures est impossible. Dans son ouvrage de 1974, Bergeret[7] présente quelques voies de passage possibles. Il estime qu'il est possible qu'à l'adolescence (et à l'adolescence seulement) une mutation s'effectue de la lignée névrotique à la lignée psychotique en cas de conflits internes ou externes se manifestant de façon trop intense. Il ajoute que le passage inverse est possible mais qu'il est moins fréquent. S'agissant du tronc commun aménagé (soit l'organisation limite), le sujet qui s'y situe, de manière peu stable d'ailleurs, pourrait à tout moment de son existence être amené à décompenser à l'occasion d'un bouleversement de vie. Il s'adresserait alors à l'une des trois voies possibles : névrotique, psychotique ou psychosomatique. Actuellement, Roussillon et al. prétendent que le modèle de Bergeret présente une rigidité de mauvais aloi : ces auteurs proposent un modèle qui, selon leur formulation, n'enferme pas le sujet dans un système clos. A ce sujet, ils écrivent : « Ce qui est resté en suspens au sein de la psyché peut potentiellement se réorganiser, pour autant qu'une rencontre avec un objet 'bien au courant' peut se produire. Il ne s'agit pas de 'croire au miracle',

[7] REF : 1974 ??

mais d'envisager constamment le développement de potentialités psychiques restées en suspens. Même si, dans la pratique, une telle éventualité n'est pas toujours possible, sa potentialité ne peut pas être exclue. (…) Il s'agit donc de poser en principe que le développement de la vie psychique est une visée indiscutable du clinicien même si, dans la réalité de la position praticienne, la transformation se révèle très difficile ou quasi impossible » (p. 256[8]). Voilà qui est dit : c'est le désir du clinicien, ou son espoir, soit ce qui a sans doute fondé son choix professionnel, qui est ici en jeu. J'estime pour ma part qu'il faut se méfier des positions qui ne prennent pas tout leur appui dans les données de la clinique. En outre, à mon sens la démarche scientifique véritable devrait toujours se méfier des « principes »[9].

Lorsque je portais encore du crédit à l'observation de Bergeret au sujet précis du passage possible de l'organisation limite à la structuration névrotique, j'ai posé l'hypothèse d'un tel passage chez un jeune homme entré dans sa seconde adolescence[10]. Il m'a pourtant fallu me rendre à l'évidence que l'homme avait toujours été de structure névrotique et que les aléas de la vie, dont son incarcération et son procès, avaient été des stress majeurs qui avaient contribué à provoquer chez lui un état de dépression, relevé au Rorschach, testing dont j'avais accès aux conclusions après-coup. M'entretenant avec lui au sujet de son procès, le patient m'avait expliqué qu'il avait tout fait pour paraître malade, espérant ainsi la clémence de la cour. C'est l'inverse du but espéré qui s'est produit puisque sa mesure thérapeutique se prolonge alors que si telle mesure n'avait pas été ordonnée par le juge, il aurait été libéré bien plus tôt (c'est le cas de son complice). L'auto-sabotage, le grand symptôme de la névrose… J'y reviendrai. Bien que ce patient soit passé pour un « état-limite » aux yeux des collègues du service dans lequel je travaillais et pour une véritable « petite frappe »(CHGER terme) au sein du cellulaire, son rapport au monde et ses types de défense sont clairement de registre névrotique. Il ne faut jamais se fier aux apparences… Son anamnèse confirme que le diagnostic était déjà celui de structure névrotique dès son adolescence

---

8 REF, dont titre du chapitre

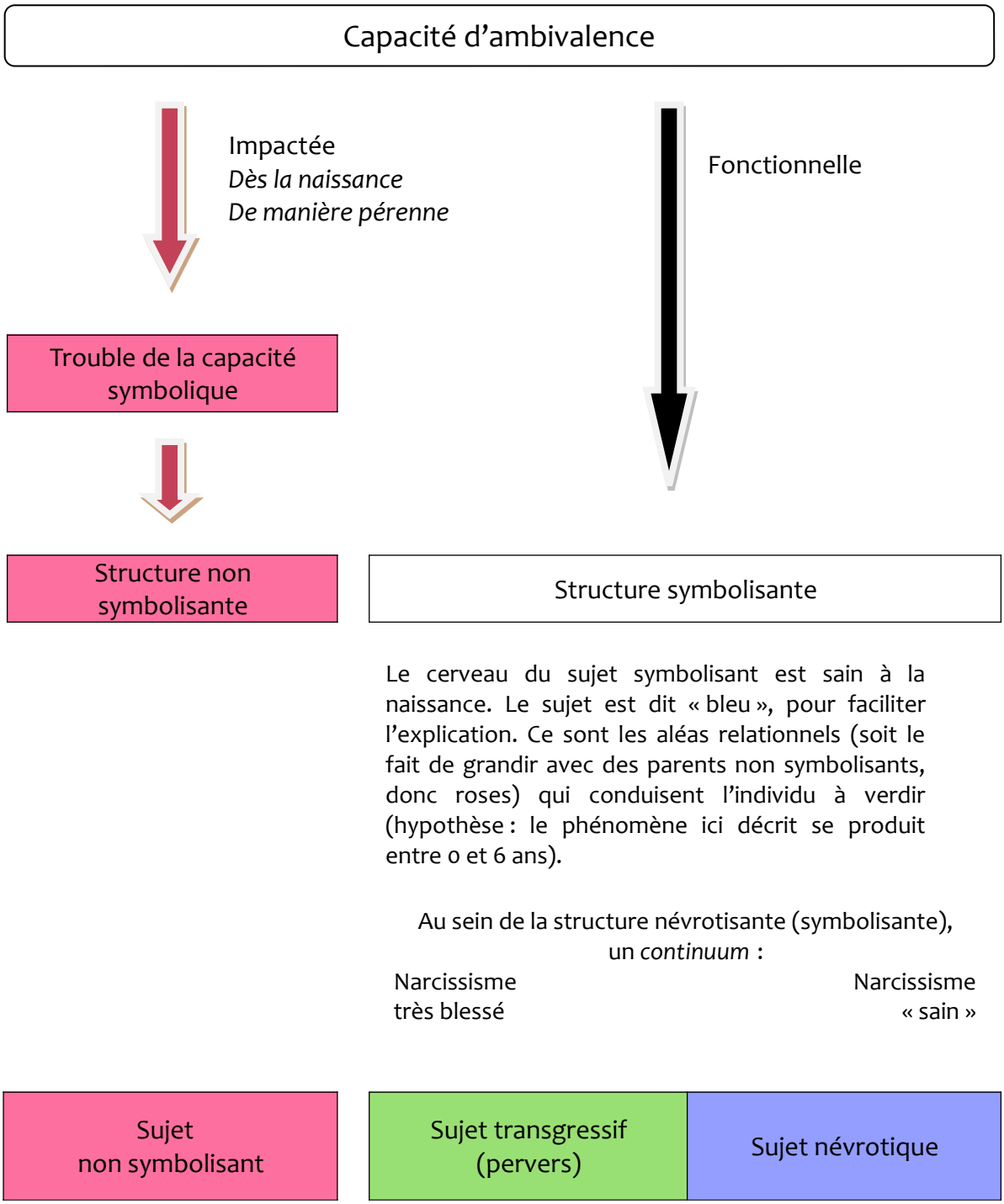
9 Cela me rappelle la réaction d'une amie sociologue face au chapitre introductif de cet ouvrage : après l'avoir lu, elle m'avait signalé qu'elle n'était pas « fan » (c'était le terme) des approches « biologisantes ». Je lui ai répondu que la question n'est pas d'être pour ou contre l'orientation que prend une théorie, mais que cette dernière doit être étayée sur des faits. La science ne se préoccupe pas de morale. Nous avons par ailleurs beaucoup débattu ensemble des différences entre les hommes et les femmes qui sont incrites par la nature, et qui parfois font, il est vrai, le terreau justificatif de systèmes inégalitaires. Je ne jette pas la pierre à mon amie : à moi aussi, ma « science », la psychanalyse, avait enseigné qu'il s'agissait de tenir compte avant tout des influences environnementales, et plus spécifiquement maternelles d'ailleurs…

10 Définir 1ère et seconde enfance, 1ère et seconde adolescence (jusque 25 ans)

et l'examen de la commission des faits pour lesquels il a été incarcéré a montré que ces derniers ont alors pris place dans une économie de la culpabilité.

De mon point de vue, ce sont certaines erreurs dans la définition des catégories structurelles qui mènent les auteurs à voir des ponts possibles entre les structures. Selon mes observations, aucun sujet non symbolisant n'est encore parvenu à accéder à la fonction symbolique. En outre, il arrive que certains sujets symbolisants perdent, pour un temps limité, l'accès à cette capacité. Cela arrive dans des épisodes de stress majeur. Par exemple, dans certaines circonstances, l'on peut observer que tel sujet symbolisant ne comprend plus l'humour de second degré de son interlocuteur ou qu'il peut se mettre à faire des liens logiques qui confinent à la pensée paranoïaque. Tel sujet accède alors à nouveau à sa capacité symbolique une fois revenu au calme interne. En effet, malgré l'épisode stressant, le statut de la structure psychique du sujet n'est jamais remis en cause. En outre, comme autre hypothèse clinique basée sur le travail avec des sujets transgressifs, je propose que le narcissisme d'un sujet transgressif n'est pas modifiable, « réparable », au point d'atteindre la solidité de celui de l'individu névrotique. En effet, les expériences infantiles affectives précoces (que je suis tentée de situer entre 0 et 3 ans) sont responsables du degré de solidité du narcissisme et tant les remaniements de l'adolescence que les expériences de l'âge adulte sont incapables de le transformer réellement. Ce n'est pas à dire qu'il ne faut rien tenter dans le travail psychothérapeutique pour restaurer au maximum le narcissisme des sujets transgressifs, mais il s'agit de savoir ce que l'on fait lorsque l'on se lance dans cette entreprise, et ce particulièrement à la période de l'adolescence, période lors de laquelle les enjeux narcissiques sont majeurs. En effet, il n'est rien de pire pour le sujet transgressif qu'un nouvel abandon ou un nouvel abus par une figure parentale qui aura investi le sujet et que ce dernier aura pris le risque d'investir.

Le schéma ci-dessous présente les trois catégories structurelles et mentionne les hypothèses formulées quant à leur étiologie ainsi que certaines caractéristiques propres à chacune.



Classiquement, le sujet non symbolisant est référé à la structure psychotique de la personnalité :

Autisme Schizophrénie Paranoïa Psychopathie Mythomanie Trouble *bordeline* vrai Trouble bipolaire vrai Psychose blanche/froide « Séquelle de psychose infantile »[11] PSYCHOSE	PERVERSION	NEVROSE

Sur le plan du rapport à la Loi :

Au sein de la structure névrotisante (symbolisante), un *continuum* :

Narcissisme très blessé

Narcissisme « sain »

Sujet non symbolisant	Sujet transgressif	Sujet névrotique
L'Œdipe ne fait pas sens Partant, lois « apprises »	Pathologie des limites œdipiennes (correspond à la perversion selon Lacan) Loi propre (distorsion des lois œdipiennes)	Pathologie de la culpabilité (Surmoi sévère) Lois œdipiennes

[11] REF – Telle que décrite par le Groupe de Lausanne + nom du Bouquin à retrouver.

Type de psychanalyste :

S. FANTI	J. LACAN	S. FREUD
Ne fait pas école	L'école dissidente « Tout est langage » (et l'affect dans tout ça ?)	L'école princeps *Wo Es war,* *soll Ich werden*[12] (!!)

Sur le plan professionnel :

Certains mathématiciens Beaucoup d'actrices	La plupart des réalisateurs de films La plupart des actrices de films porno La plupart des musiciens et paroliers Profession-type : psychanalyste !

Célébrités :

Gérard Depardieu Johnny Hallyday Marilyn Monroe Michael Jackson	Jacques Lacan Dieudonné	Freud, Jean-Jacques Goldman Olivier Guéniat, ancien chef de la police neuchâteloise[13] (mort par suicide)

Chefs d'état :

Hitler Donald Trump Khadafi	Vladimir Poutine probablement	François Hollande

[12] REF

[13] REF – Cf. mon article de blog, déjà cité ??

Etiologie :

Les fondements neurobiologiques du trouble de la fonction symbolique, couplés aux éléments anamnestiques, mènent au trouble psychique*	Si trouble, constitué par l'environnement sur un psychisme efficient (du point de vue neurobiologique) à la naissance

* La mère ou la figure d'attachement principale adapte son comportement au comportement non symbolisant de l'enfant, mais la capacité d'adaptation du parent est aussi fonction de la structure de personnalité de ce parent.

Voici par ailleurs ce que l'on observe sur le plan des manifestations symptomatiques exclusives à la structure :

Délire et hallucinations non passagers (symptômes passagers chez les sujets symbolisants) TOC véritables Interprétativité Troubles du langage (du type confusions catégorielles) ainsi que de la pensée (illogismes) Incapacité à produire du sens symbolique et à le saisir	Perversion relationnelle et sexuelle *Le stress exacerbe les distorsions relationnelles du sujet*	Désaffection Auto-sabotage ? *Le stress exacerbe les défenses névrotiques standard*

Au Rorschach et au TAT :

Interprétation symbolique impossible !	Interprétation symbolique des réponses du sujet pour appréhender sa problématique psychique

L'être au monde en cas de besoin affectif (lorsqu'il y a pour le sujet un risque que ce besoin ne soit pas satisfait) :

Le sujet est capable de demander lorsqu'il ressent le besoin, sauf s'il a été trop maltraité pour pouvoir se le permettre encore	Le sujet a cette façon particulière de demander sans avoir l'air de le faire, ou en se défendant de le faire, de façon à ne jamais être confronté au refus de l'autre (tant de fois vécu !)	Le sujet névrotique simple tente la demande, supporte la frustration le cas échéant et peut se montrer triste ; le névrotique stressé a trop peur pour tenter, alors il se désaffecte ou agresse

J'envisage de confier la modélisation du fonctionnement de ces trois façons d'être au monde à une spécialiste en neurosciences. Cela permettra de dégager le substrat neurobiologique de la capacité d'ambivalence. Il semble que la flexibilité mentale soit en cause.

D'après les échantillons que j'ai moi-même analysés, voici la représentation statistique des différentes structures de la personnalité. Je fais partie de tous les échantillons sauf du dernier, qui regroupe les patients auteurs d'abus sexuel dont j'étais responsable du suivi psychothérapeutique lors de ma dernière activité en milieu carcéral :

	Structure non symbolisante	Structure transgressive	Structure névrotique
Service de médecine et de psy pénitentiaire (secrétaire, médecins, psychologues, infirmiers, etc.) N = 15	20%	20%	60%
Centre de psychiatrie forensique (expertises et traitement ; même type de professions que *supra*) N = 11	10%	45%	45%
Equipe de volleyball loisirs (mixte) N = 18	5%	17%	78%
Groupe de formation pour chômeurs qui ont le projet d'ouvrir une activité indépendante N = 12	17%	25%	58%
Cours d'aquapilates (femmes, 40 – 70 ans) N = 10	10%	30%	60%
Patients de prison auteurs d'abus sexuel soumis à un traitement contraint (hommes) N = 15	67%	27%	6%

- A noter que le groupe collaboratif de volley loisirs (donc peu compétiteur) présente le maximum de bleus ;

- Les fait que l'activité expertale contienne davantage de verts que l'activité de soins auprès des personnes délinquantes est sans doute lié à la culture du jugement qui est propre aux personnalités narcissiques (vertes) ;

- Par ailleurs, la structure rose est clairement surreprésentée au sein de la population carcérale, ce qui a sans doute permis ma découverte puisque j'y ai œuvré en tant que diagnosticienne et thérapeute durant de nombreuses années.

Etant donné le marquage (but poursuivi par le groupe) des échantillons, j'infère que les données réelles relatives à la population générale sont proches de :

Mais cela reste évidemment à vérifier *via* un plus grand échantillon, randomisé.

A ce stade du développement du modèle, il apparaît indispensable de discuter le statut nosographique de certaines entités classiquement décrites par la psychanalyse. Tant Kernberg[14] que Meloy[15], dans leurs ouvrages respectifs, rendent leur lecteur attentif au fait que les sujets qu'ils décrivent (soit l'organisation limite de la personnalité pour le premier et la psychopathie pour le second) présentent une organisation ou une structure proche de la structure psychotique, disposant d'ailleurs de mécanismes appartenant à cette structure, sans faire le pas de les catégoriser comme appartenant à la structure psychotique. A ce sujet, Widlöcher précise dans la préface à l'édition française de l'ouvrage de Kernberg, synthèse de trente années d'efforts pour développer un concept relatif au traitement des états limites, que ces derniers sont « des états d'allure névrotique, des formes de pathologie du caractère qui, à mesure que le processus analytique s'engage, dévoilent des modes de fonctionnement mental proches de ce que nous observons chez les psychotiques » (note liminaire, p. 7(Vérif)). Il ajoute, pp. 10 - 11 : « l'opposition entre névrose et psychose n'a qu'une simple valeur descriptive car l'organisation névrotique et l'organisation psychotique ne constituent pas des

[14] Les troubles limites de la personnalité, O. Kernberg, Paris : Dunod, 2001. Nouvelle présentation 2004.
[15] REF

espèces différentes et incomparables, mais deux système d'opérations mentales distincts, n'intéressant pas les mêmes registres d'attitudes. Précisément, l'organisation limite montre bien que certaines organisations névrotiques s'associent à des failles d'organisation du moi, d'ordre psychotique. Plutôt que d'une espèce intermédiaire, comblant un vide nosographique, il s'agit d'une intersection entre deux formes d'organisation pathologique ». Mon lecteur aura compris que je ne partage pas ce point de vue. En effet, le présent écrit espère démontrer que les « failles d'organisation du moi » telles que décrites par les psychanalystes sont automatiquement à référer à la structure non symbolisante de la personnalité. De telles failles ne se présentent pas chez les sujets symbolisants qui, certes, ont parfois accès à des mécanismes de défense classiquement décrits comme archaïques, mais qui conservent néanmoins toujours la capacité de se penser et d'accéder à l'ambivalence. De la même façon, j'estime que le transfert psychotique ne peut appartenir qu'à la structure non symbolisante. Au sujet des organisations limite de la personnalité toujours, Kernberg écrit pp. 24 - 25 : « Lorsqu'on essaie, avec ces patients, des approches analytiques classiques, ils peuvent ressentir une perte de l'épreuve de réalité et même développer des idées délirantes qui se limitent au transfert. Il apparaît ainsi une psychose de transfert plutôt qu'une névrose de transfert (…) Au cours des entretiens cliniques, l'organisation formelle des processus de pensée paraît intacte chez ces patients. Les tests psychologiques, en particulier les tests projectifs peu structurés, révèlent souvent un fonctionnement en processus primaire ». Kernberg ajoute que les patients limites sont décrits par plusieurs auteurs comme présentant cette caractéristique du clivage des images parentales en bon et mauvais objet (p. 25). Il ajoute à la définition que ces patients « présentent une fixation pathologique à un niveau inférieur d'organisation du moi où prédomine le clivage » (p. 99). Page 111, il évoque l'incapacité relative de ces sujets à « diviser leur moi en une partie qui vit l'expérience affective et une partie qui l'observe » et y situe l'origine de leur incapacité à établir une alliance thérapeutique. Ces modes de fonctionnement ne sont pas sans rappeler les développements présentés au début du présent ouvrage au sujet de la représentation de soi particulière au sujet non symbolisant et de son rapport à la réalité.

De mon point de vue, comme déjà esquissé plus haut, le rapport à la réalité se présente différemment selon la structure. Le sujet névrotique évite de reconnaître la réalité de sa pulsion ou troque une réalité contre une autre, une autre qui existe aussi par ailleurs mais qui ne préside pas au désir, quand l'individu transgressif transforme la réalité, la distord. Le sujet non symbolisant, lui, agit de deux manières : soit il s'y accroche fermement parce

qu'il y tient coûte que coûte (je nomme ces individus « sujets non symbolisants accrochés à la réalité »), soit il prend son fantasme pour une réalité parce qu'il n'est pas capable de critiquer cette opération. L'on dit du psychotique qu'il invente une néoréalité, mais parler ainsi c'est se placer du côté de celui qui possède l'instance critique et oublier que cette fonction est absente chez le sujet en question… Pour lui, il s'agit de la réalité. Du moins c'est celle qu'il perçoit.

Revenons à Kernberg, qui précise dans son ouvrage[16] qu'il choisit le terme d'« organisation limite de la personnalité » plutôt que d'« état limite » parce qu'il semble que « ces patients présentent une organisation pathologique spécifique et tout à fait stable plutôt que des états transitoires sur un chemin allant des névroses aux psychoses ou des psychoses aux névroses » (p.100). Enfin, l'auteur évoque également dans son texte la question des personnalités narcissiques, qu'il différencie de l'organisation limite décrite, même si ces personnalités présenteraient également une organisation limite sous-jacente. Selon lui, ces cas paraissent semblables aux cas habituels mais diffèrent sur un point précis : ils présentent un fonctionnement social et un contrôle pulsionnel bien meilleurs. Ils seraient le produit d'un développement pathologique du narcissisme et montreraient un grand besoin d'être admirés et aimés des autres. En outre, leur vie affective apparaîtrait comme superficielle si l'on en croit l'auteur. Cette entité nosographique fera l'objet d'un ouvrage postérieur de l'auteur en DATE. Il n'est pas impossible que Kernberg décrive ici, pour une part du moins, les sujets symbolisants que nous avons classés sous le vocable de « transgressifs ». Ces derniers, selon une formule très parlante que je dois à une amie proche, se montrent, d'une certaine manière, « handicapés des sentiments », en particulier lorsqu'il s'agit de se montrer en empathie avec leur vis-à-vis. J'expliquerai ce qui fonde cette particularité.

Nous voilà donc parvenus à la structure symbolisante, et ce par le biais de la personnalité narcissique décrite par Kernberg.
La structure symbolisante s'oppose à la structure non symbolisante par le fait que les sujets symbolisants sont capables d'ambivalence. Ils sont, dès leur naissance, et si la fonction neurophysiologique leur permettant l'accès à l'ambivalence se construit sans heurts, destinés à la névrose ; néanmoins, les circonstances de vie rencontrées sur le chemin de leur développement pourra durement érpouver leur narcissisme, auquel cas ils en garderont les séquelles toute leur vie future. Nous appelons les sujets capables d'accéder à la fonction symbolique des individus « névrotisants », puisque leur destin est la névrose

[16] REF - Les troubles limites de la personnalité

dans le cas où ils ont la chance de pouvoir grandir dans de « suffisamment bonnes » circonstances. Les névrotisants les plus durement touchés dans leur narcissisme deviendront des individus transgressifs (et j'expliquerai le choix de ce terme) quand les sujets les mieux traités et dont le narcissisme aura dès lors pu se construire de manière saine seront les sujets névrotiques. Ainsi, à chaque extrémité du *continuum* des sujets névrotisants : un certain degré de solidité du narcissime (du moins solide au plus solide).

Détaillons comment l'on peut en venir à cette hypothèse.

Pour pouvoir envisager qu'au sein de la structure névrotisante, comme souvent en biologie, l'on se trouve face à un *continuum*, il s'agissait d'abord de retirer la structure psychotique du tableau classiquement évolutif proposé par la psychanalyse, soit le modèle qui réfère les diverses maladies psychiques aux stades du développement psycho-sexuels atteints. Je m'explique : une fois la manœuvre effectuée d'envisager la classique structure psychotique comme appartenant à un monde distinct (du fait d'un substrat neurobiologique particulier), il s'agissait de comprendre ce qui différenciait les sujets alors décrits comme « pervers » de ceux classés comme « névrotiques ». Le terreau symbolisant leur était commun, le langage était le même… néanmoins ces deux types de sujets ne parvenaient pas à se comprendre vraiment. C'est ici que la notion de narcissime permet l'éclairage.

C'est Philippe Jeammet qui avait souligné, lors d'une conférence en 2009 à Lausanne à laquelle j'avais assisté, un point d'importance : l'animal humain se distingue des autres animaux par le fait qu'il possède une conscience de lui-même. C'est en effet un trait fondamental qui sépare les humains des autres animaux. Une première incidence à cette donnée : la personne humaine est consciente de l'échéance de sa propre mort. J'y reviendrai en évoquant le difficile traitement de cette question sensible par certains sujets non symbolisants. En outre, et c'est un point extrêmement important, aucun animal humain n'est exempt de questionnements autour de son propre narcissisme ! Ainsi, pour clarifier un point de désaccord avec certains cliniciens, et pour répondre par là même à certains membres du Groupe de Lausanne qui estiment que les cas de névrose sont rares, voire que cette entité n'est que fiction théorique, je souhaite préciser ceci : de mon point de vue, la structure névrotique n'est absolument pas exempte d'enjeux narcissiques. Néanmoins, l'individu névrotique traite les questions narcissiques d'une manière différente de la façon dont le sujet transgressif les traite. En effet, il est observable que les sujets les plus névrotiques supportent davantage la frustration là où les moins névrotisés ressentent une trop forte dépendance à l'objet pour pouvoir s'en passer trop longtemps. D'où la capacité importante des plus névrotisés à supporter le manque et à sublimer, créer, dans l'absence. Jusqu'à pouvoir se

passer à vie de l'objet d'amour tout en créant une œuvre qui, au fond, lui rend hommage. Le sujet névrotique présente un narcissisme sain, solide, mais la confiance en soi peut néanmoins être entamée, surtout en cas d'interventions parentales dénigrantes. Elle est pourtant travaillable en psychothérapie ou à la faveur d'expériences de vie positives qui feront prendre conscience au sujet qu'il peut se montrer davantage confiant. L'estime de soi, également, peut être entachée en cas de sentiments de culpabilité. Confiance en soi et estime de soi semblent ainsi se présenter comme des aspects modulables chez le sujet névrotique. Elles font référence à des expériences liées à une certaine temporalité, ponctualisées. Elles se distinguent du narcissisme qui est une donnée fondamentale de la structuration psychique et dont la « qualité » apparaît comme pérenne. Là est le point fondamental : le narcissisme sain est inattaquable, dans le sens que le sujet névrotique ne cherchera pas à faire vivre aux autres ce qu'il n'aimerait pas subir ou avoir subi lui-même (et ce, même lorsqu'il est mis à mal par son vis-à-vis). Au contraire, s'il prend conscience qu'il a pu poser un acte de ce type, il s'en sentira immanquablement coupable. A noter ici, pour lever toute ambiguïté, que le sujet névrotique n'est pas un être incapable de commettre un crime ou un délit : ce qui distingue ce sujet des sujets appartenant aux autres structures, c'est ce qu'il fera de son forfait, et ce qu'il en tirera comme conclusion.

Le narcissime du sujet transgressif, quant à lui, a été maltraité et est devenu pathologique dans le sens qu'il crée chez le sujet une propension à la distorsion relationnelle qui est le mécanisme de défense privilégié contre la souffrance. Cela reste un véritable problème que de travailler ce type de narcissisme en psychothérapie. Il semble que le dénigrement pendant l'enfance ne suffise pas pour menacer de si forte manière la construction du narcissisme d'un être humain. En effet, il apparaît qu'un véritable manque affectif doive avoir été expérimenté dans la prime enfance du sujet qui deviendra transgressif. C'est d'ailleurs ce que rapportent ces patients : ils évoquent une forme d'absence parentale, qu'elle ait été réelle dans le cas des enfants ayant grandi en orphelinat, ou psychique, soit lorsque le parent a davantage été un « fantôme » pour l'enfant qu'un être capable de répondre à ses besoins. Ces parents fantômes sont décrits comme inaptes à évoquer avec l'enfant les aspects relationnels de la vie, à entendre sa souffrance, à comprendre le double-sens de ses messages de détresse… En somme, un manque de « langue » commune… Ces sujets rapportent également de multiples traumatismes perceptifs dans l'enfance, comme si les événements avaient été trop violents pour leur psyché ou qu'ils n'avaient pas pu être contenus ou transformés par les adultes de l'entourage.

Pour pouvoir se faire une idée des formes que peut prendre le narcissisme au

sein de la structure symbolisante, je me réfère à la façon dont, selon mon souvenir, le Groupe de Lausanne opère la distinction entre culpabilité et honte. Le sentiment de culpabilité serait propre à la névrose (regard de soi sur soi-même) et le sentiment de honte serait propre à l'organisation limite (regard de l'autre sur soi-même). Laplanche et Pontalis[17] décrivent les liens qui unissent les notions de Surmoi et d'Idéal du Moi chez Freud : il apparaît qu'elles fussent tantôt confondues, et que tantôt la fonction d'idéal se soit retrouvée comme étant l'une des trois sous-fonctions du Surmoi (à côté de l'auto-observation et de la conscience morale). Freud cherchera également à établir des différences entre sentiment de culpabilité et sentiment d'infériorité. Là encore, il semble que le fait de classifier des sujets de structures différentes dans la même catégorie des « névroses » devait conduire à une confusion. A mon sens, le sujet névrotique et le sujet transgressif ne traitent pas la question narcissique de façon similaire. L'on pourrait dire que le narcissisme du sujet névrotique est davantage soumis à un travail de conscience morale quand celui du sujet transgressif est manifestement plus dépendant de la fonction d'idéal. L'observation clinique confirme d'ailleurs ce fait. Pour préciser un point d'importance, il s'agit de noter que l'instance surmoïque (le Surmoi) n'est convoquée dans le présent texte que lorsqu'il est fait référence à un fonctionnement névrotique.

Ces précisions apportées, que peut-on dire de la question du narcissisme s'agissant du sujet non symbolisant, catégorie qui, rappelons-le, regroupe en son sein tous les sujets classiquement décrits comme psychotiques (ainsi que certains autres) ? Selon Laplanche et Pontalis[18], Freud, à une certaine période de ses écrits, a tenu les « névroses narcissiques » pour équivalentes aux psychoses, en opposition aux « névroses de transfert ». Par la suite, nombre d'auteurs psychanalytiques caractériseront les psychoses comme des pathologies du narcissisme. Néanmoins, cette caractérisation peut mener à des confusions entre ce que je nomme la structure non symbolisante et la structure symbolisante transgressive (d'économie perverse) ; en effet, s'agissant de cette dernière entité, les manifestations du narcissisme pathologique sont également patentes. A ce sujet, un très intéressant article[19] est paru en 1989 dans lequel l'auteur commente le diagnostic de trouble de la personnalité narcissique du DSM (alors la version III-R). Gabbard propose en effet une distinction entre deux sous-types de personnalités narcissiques, qui se situeraient de part et d'autre d'un *continuum*. Le premier sous-type, « The

[17] REF

[18] REF

[19] Gabbard, G. O. (1989). Two Subtypes of Narcissistic Personality Disorder, in *Bulletin of the Menninger Clinic*, 53, 527 – 532.

Oblivious Narcissist » correspondrait au type vantard et arrogant et l'auteur semble le corréler aux sujets décrits par Kernberg comme envieux et à la recherche de reconnaissance des autres. Le second sous-type est nommé par l'auteur « The Hypervigilant Narcissist », soit une personnalité narcissique timide et dont l'extrême sensibilité mènerait à l'évitement assidu des projecteurs. Il ajoute au sujet de ce sous-type une vulnérabilité à la fragmentation du soi et les réfère aux sujets décrits par Kohut. Avec le premier sous-type de patients, il s'agirait de travailler tel que Kernberg le propose, soit en confrontant l'individu qui dispose d'un soi blindé et lui proposant des interprétations relatives à l'envie. Le second sous-type bénéficierait davantage d'un traitement empathique basé sur le modèle de Kohut. L'auteur conclut son article en insistant sur le fait que c'est le traitement psychothérapeutique qui doit s'adapter au patient et pas l'inverse. A la lecture de cet article, j'ai immédiatement opéré une distinction entre les sous-types proposés en classant le premier dans la catégorie structurelle symbolisante transgressive quand le second m'est davantage apparu du registre de la non-symbolisation. Me sont également revenus en mémoire deux traitements effectués dans une consultation ambulatoire avec deux femmes, chacune appartenant à une sous-catégorie spécifique. La première était en grande souffrance tant dans son milieu professionnel que familial et, sur le plan psychothérapeutique, peinait à entrer en relation autrement que sur le modèle du mépris de la jeune thérapeute que j'étais alors ; la seconde me faisait l'effet d'une « morte-vivante » à qui il s'agissait d'insuffler de la vie, extrêmement fragile et effectuant d'incessants aller-retour à l'hôpital psychiatrique faisant suite à de multiples tentatives de suicide. Dans les deux cas, la question du narcissisme apparaissait au cœur du traitement même si, manifestement, la première était capable de comprendre mes interprétations psychanalytiques quand il semblait que ces dernières glissaient comme sur les plumes d'un canard avec la seconde.

La notion de narcissisme semble utilisable tant dans un cas que dans l'autre. Néanmoins, les deux diagnostics structurels représentés appartiennent à des registres différents (symbolisant *versus* non symbolisant). Dès lors, que peut-on dire de la valeur ou de la qualité de cette instance que l'on nomme le narcissisme, selon que le sujet accède ou non à la fonction symbolique ? Il faut certainement tenir compte du fait que le sujet se représente son image propre de manière différente suivant qu'il symbolise ou qu'il ne symbolise pas. En effet, l'on peut supposer certains écueils dans la capacité d'introjection du sujet non symbolisant. Pour faire court, il apparaît que le sentiment de valeur narcissique soit très dépendant de la réalité effective (succès ou échec) s'agissant de cette dernière catégorie. A ce sujet, l'exemple de Marilyn Monroe

est très parlant. Retenons ce qu'écrit sur elle, sous forme de résumé, l'une de ses nombreux biographes : « Elle voulait qu'on la regarde. Mal aimée, étouffée, violée, abandonnée, l'enfant brune et bégayante nommée Norma Jeane Mortensen était prête à tout pour sortir de l'ombre et taire ses blessures. Jusqu'à devenir Marilyn Monroe (1926 – 1962), créature artificielle, blonde publique, surgie après neuf heures de maquillage et de décoloration. Jusqu'à se laisser dévorer par elle »[20]. C'est lorsqu'enfin quelqu'un a porté un regard sur cette enfant trimballée de maison en foyer, lorsque la jeune fille a pris conscience qu'elle pouvait plaire, que la métamorphose s'est produite (l'auteure évoque une anamorphose, sans doute pour souligner que la transformation n'avait rien de pérenne). Il semble que Marilyn se sentait vivre dans les moments où elle prenait conscience de la valeur qu'elle pouvait avoir aux yeux des autres (et des hommes en particulier). Je reprendrai plus loin dans le texte l'analyse de Bonnet[21] qui aurait plus volontiers classé l'actrice dans la catégorie structurelle perverse du fait de ce qu'il a nommé son exhibitionnisme.

Face à un sujet non symbolisant, l'on observe fréquemment des manifestation d'élation, un besoin de reconnaissance et de valorisation, cette façon de se faire remarquer, qui cache mal un manque, que les thérapeutes ainsi que d'autres observateurs interprètent comme un manque d'estime de soi ou un trouble du narcissisme. C'est sans doute la raison pour laquelle la psychanalyse a d'abord compris les psychoses comme des pathologies du narcissisme.

Compte tenu de la proposition qui est faite dans cet ouvrage au sujet de la structure non symbolisante, l'on peut supposer que le narcissisme, chez le sujet non symbolisant, ne présente pas tout à fait le même statut ni d'ailleurs peut-être la même valeur que chez le sujet symbolisant. Cette question devra sans doute faire l'objet de développements ultérieurs. Pour l'heure, je propose d'opérer une simplification en utilisant le mot « narcissisme » dans les deux cas.

Dès lors, quel est l'« état » du narcissisme du sujet non symbolisant ? Il apparaît que très souvent l'estime de soi est mise à mal, du fait que tout a toujours été plus compliqué pour le sujet non symbolisant que pour les autres, spécialement en ce qui a trait à la compréhension des interactions sociales. De nombreux thérapeutes tentent de travailler l'estime de soi avec ces patients, pour la consolider. Mais l'estime de soi, ce n'est pas encore le narcissisme. Il restera à comprendre, dans le futur, s'il y a également la possibilité théorique de proposer l'existence d'un *continuum* au sein de la structure non symbolisante fonction de l'atteinte effective au narcissisme durant

[20] REF - Postface de Marilyn Monroe, par Anne Plantagenet (2007). Editions Gallimard.

[21] REF – La perversion. Se venger pour survivre.

l'ontogenèse. Observe-t-on chez les sujets non symbolisants des différences de niveau d'atteinte au narcissisme ? De quelle manière les atteintes narcissiques impactent la psyché du sujet non symbolisant, compte tenu de sa difficulté à prendre distance face aux événements douloureux et à se montrer ambivalent ? Et compte-tenu de son incapacité à introjecter des figures symboliques ?
Pour éclairer quelque peu les questions soulevées ci-dessus, il est possible de passer par l'observation de la gestion des relations affectives. Il semble que le sujet non symbolisant ne se satisfasse affectivement que dans la présence réelle de l'objet qui donne de l'amour. Le sujet transgressif, quant à lui, montre qu'il est capable d'introjecter l'objet, mais que ce dernier se montre toujours décevant… comme il l'a été dans la réalité. Il semble qu'il n'existe pas, pour ce sujet, de confiance de base dans la relation affective : il ne croit pas vraiment que l'autre soit réellement capable de donner et d'être présent. Mais il l'espère toujours… Le sujet névrotique, quant à lui, même si bien souvent il estime ne pas être capable de vivre seul, se soutient, en quelque sorte, de lui-même. Un bon objet a été introjecté. Il peut ainsi se passer de l'objet réel pour un temps relativement long (tolérance à la frustration), et le convoque sous forme fantasmatique lorsqu'il lui fait trop défaut. Il peut aller jusqu'à s'en passer totalement dans la réalité par peur d'être déçu et de le perdre (anticipation de la perte).

Je n'ai jamais oublié cette phrase d'une amie, alors psychologue stagiaire, tout comme je l'étais moi-même, à la Maison d'Arrêt de St-Gilles à Bruxelles, et qui m'a tant appris sur la vie : « Les troubles obsessionnels compulsifs sont très proches de la psychose ». C'était en 1999. Depuis, le statut de la dite névrose obsessionnelle n'a cessé de m'interroger. Il n'est pas inutile de rappeler ici ce qu'est la névrose du point de vue de la psychanalyse : il s'agit d'une « Affection psychogène où les symptômes sont l'expression symbolique d'un conflit psychique trouvant ses racines dans l'histoire infantile du sujet et constituant des compromis entre le désir et la défense » (Laplanche et Pontalis[22]). Ainsi, la névrose trouve sa place au sein des structures symbolisantes. Selon Cohen de Lara[23], la névrose obsessionnelle aurait été isolée par Freud en 1894-1895, se différenciant de l'hystérie et de la phobie, toutes trois néanmoins à classer au rang des psychonévroses de défense. Ce terme, employé par Freud, recouvrait également certaines psychoses hallucinatoires (donc des affections que je classe dans la structure non symbolisante). Dans la théorie freudienne, les psychonévroses de défense se distinguent des névroses actuelles de par le fait

[22] REF

[23] REF – Article Que recouvre une symptomatologie d'allure obsessionnelle compulsive ?

que dans ces affections c'est le conflit psychique qui est déterminant ; pour les secondes, l'étiologie est à chercher dans un dysfonctionnement somatique de la sexualité (Laplanche et Pontalis[24]).
Contrairement au modèle de Bergeret de 1974, je ne distingue pas une structure hystérique d'angoisse d'une structure hystérique de conversion, et je n'inclus pas non plus une structure obsessionnelle dans les névroses. Bergeret lui-même, en 1987[25], précisera qu'il reconnaît uniquement la structure hystérique comme modèle authentiquement névrotique. Puis, plus tard (en 2004, selon Revaz et Rossel[26]), il proposera de nommer « oedipienne » la structure habituellement désignée sous le vocable de « névrotique ». Selon les auteurs Revaz et Rossel, cette nouvelle appelation permettrait de sortir de la confusion qui règne au sujet du terme de « névrose ». Ils précisent que Mc Dougall utilise en 1978 (dans « Plaidoyer pour une certaine anormalité ») le vocable de « névrotico-normal » pour évoquer un fonctionnement oedipien, soit de niveau génital. Pour ma part, j'ai choisi de rester fidèle à la pensée de Freud lorsqu'il décrit l'hystérie d'un point de vue métapsychologique, dont le modèle est sans doute d'abord et avant tout celui du fonctionnement de son propre psychisme. Je dirai donc que la névrose est de facture hystérique, exprimant par-là que toute production névrotique, qu'elle fasse symptôme ou pas, est formation de compromis entre les exigences du Ça et celles du Surmoi.
Au sein des névroses, hystériques donc, je définirai la névrose simple et je présenterai les symptômes classiques de la structure. Je n'ai pas choisi de reprendre l'adjectif « oedipien » pour définir la structure névrotique (comme Bergeret le propose en 2004) ; en effet, les sujets transgressifs (pervers) ne sont pas forcément transgressifs vis-à-vis de toutes les règles fondamentales avec la même force. Celui qui respecte toutes ces règles avec la même vigueur, et qui met un point d'honneur à le faire, c'est le sujet névrotique. Mais ce serait un leurre que de croire que le sujet transgressif ne fait pas tout ce qu'il peut pour s'y accorder.
Le lecteur me verra ainsi faire détour, pour comprendre la névrose, par l'hystérie, qui la structure sur le plan théorique. Il est à noter que l'enseignement de Winter[27] sur l'hystérie masculine m'a beaucoup apporté dans la compréhension de la névrose. L'hystérie sera donc à l'honneur pour comprendre… cette entité qui interrogerait le médecin sur le sens du symptôme…

Le mode de structuration hystérique est théorisé par Freud, mais il semble que

[24] REF
[25] REF - Le « Petit Hans » et la réalité ou Freud face à son passé.
[26] REF – Article avec Rossel
[27] REF

les illustrations cliniques qu'il a apportées pour valider sa théorie soient, pour certaines, douteuses. Pour certains lecteurs, Anna O. aurait présenté un fantasme de grossesse délirant… En effet, le statut névrotique de nombre de patientes « hystériques » décrites par Freud a été remis en cause et de nombreux auteurs ont souligné la possibilité que ces femmes disposaient en réalité d'une structure psychotique de la personnalité. Détour par l'histoire, puisque c'est Freud lui-même qui est au fondement de cette confusion nosographique : en effet, selon Revaz[28], ce serait suite à l'influence de la psychanalyse que l'hystérie aurait été écartée du champ de la psychose. En effet, jusqu'au début du XXe siècle il était banal de la considérer comme une folie. Ainsi, dans sa thèse consacrée à l'hyperesthésie (l'exaltation de la sensibilité), Revaz questionne le statut des sensations de l'hystérique : « (…) si l'hystérie est une névrose, la sensation y est comprise comme un symbole, une production hautement mentalisée de la pensée symbolique par l'intermédiaire du refoulement ; si l'hystérie est une psychose, la sensation s'y réduit à un phénomène hallucinatoire et apparaît donc comme l'expression de troubles graves de la pensée » (p. 183). L'auteur estime que parmi les patients diagnostiqués comme hystériques par Freud, il ne fait aucun doute que ceux qui présentaient des phénomènes hallucinatoires souffraient de psychose. Nombre de psychanalystes voient la diminution des cas d'hystérie dans des causes culturelles liées à la libération des mœurs. Revaz[29] y voit une autre cause : le fait que certains syndromes autrefois classifiés dans les hystéries sont dorénavant, et grâce aux progrès de la neurologie, rangées parmi les affections neurologiques d'étiologie biologique. Il ajoute que l'on peut dorénavant considérer les états cataleptiques avec rigidité des membres et du tronc qui peuvent prendre la forme connue de l'arc de cercle comme liée à une lésion organique au niveau du cerveau. Il en serait de même des certaines manifestations verbales à contenus sexuels qui seraient dues à une désinhibition liée à l'atteinte des lobes frontaux dans la maladie de Creutzfeldt-Jacob. L'on peut d'ailleurs souligner ici l'erreur théorique qui préside au choix catégoriel : en effet, l'hystérique « vrai », soit le sujet défini par la métapsychologie freudienne, refoule le désir sexuel et le présente de manière symbolique. Il ne l'exprime jamais frontalement. L'hystérie, ce serait justement le contraire de la débauche pulsionnelle… Revaz[30] conclut ainsi : « (…) en fait de symboles, les symptômes dits hystériques, dissociatifs ou de conversion,

[28] REF – Revaz, O. (2012). Hyperesthésie et apaisement. Aspects historiques et psychologiques. Thèse. Université de Lausanne, consultable à partir de l'adresse web : https://applicationspub.unil.ch/interpub/noauth/php/Un/UnPers.php?menu=pub&LanCode=37&PerNum=851631

[29] *Ibid*.

[30] *Ibid*.

reflètent des troubles dans la construction de la pensée abstraite, quand ils ne reposent pas sur une étiologie neurologique ». Exit les symptômes de conversion dans l'hystérie. La clinique, d'ailleurs, ne tend pas à confirmer leur existence. Quant aux tableaux phobiques, Bergeret aurait remis en question la nature névrotique de beaucoup d'entre eux (Revaz et Rossel[31]).

Nous nous sommes intéressés au statut structurel de l'hystérie ; attachons-nous maintenant à celui de la névrose obsessionnelle, entité dont j'ai commencé à esquisser le contour plus haut dans le texte.
En 2001, Choquet mentionne dans son chapitre « Le trouble obsessionnel compulsif revisité »[32] que la tradition psychanalytique « a toujours associé la symptomatologie obsessionnelle compulsive au diagnostic de « névrose » » (p. 197). Il ajoute que « Cette équivalence, chez les auteurs psychanalytiques eux-mêmes, n'a commencé à être remise en question que depuis quelques années (Bergeret, 1981 ; Brusset, 1996 ; Pirlo, 1998) dans des écrits qui contestent l'appartenance du symptôme obsessionnel à une organisation névrotique » (p. 197). Selon l'auteur, certains théoriciens envisagent la névrose obsessionnelle comme une défense contre la psychose ou contre l'angoisse psychotique. Klein aurait indiqué que les défenses obsessionnelles servaient souvent à surmonter des angoisses paranoïdes. L'Homme aux loups, célèbre cas clinique présenté par Freud dans son ouvrage « Cinq psychanalyses », aurait été diagnostiqué comme étant atteint de psychose maniaco-dépressive par Kraeplin (ce que Choquet ne dit pas, c'est que ce dernier se serait ensuite rétracté) avant de rencontrer Freud ; l'Homme aux rats, un autre de ses cas cliniques, aurait connu étant jeune un vécu de dépersonnalisation. Or, selon Choquet, ces deux cas seraient à la base de la conceptualisation freudienne de la névrose obsessionnelle. Il ajoute que « les cas illustratifs de névrose obsessionnelle discutés par les auteurs post-freudiens évoquent clairement des tableaux de psychose. En effet, ces illustrations sont éloquentes quant à la nature délirante des propos tenus par leurs patients et quant à leur angoisse de morcellement » (p. 200). Bouvet, auteur majeur sur le sujet selon Choquet, aurait caractérisé les états obsessionnels « par une prédominance de mécanismes de rejet et de projection, comme les psychoses de persécution, ou par celles des introjections destructives comme la mélancolie, ou par un retrait massif des investissements objectaux comme la schizophrénie » (p. 198 ; l'article de Bouvet de 1953, « Le Moi dans la névrose obsessionnelle » est ici cité par Choquet). Il apparaît que Freud lui-même avait mis en évidence la possibilité d'un épisode psychotique au cours d'une névrose obsessionnelle,

[31] REF

[32] REF – In Psychopathologie et polysémie.

selon Choquet toujours. Une dizaine de sujets est étudiée par Choquet dans son chapitre sur le trouble obsessionnel compulsif. Je propose ici de détailler la symptomatologie présentée par ces patients pour plus de clarté sur ce que recouvre ici la notion de troubles obsessionnels compulsifs :

> Parmi la dizaine de sujets étudiés, deux tiers d'entre eux sont des hommes dont la symptomatologie demeure assez homogène et se caractérise par des ruminations et des conduites de vérification répétées, les empêchant d'agir et de mener à terme leurs projets. L'un d'eux étudie la médecine depuis douze ans sans parvenir à dépasser le niveau préparatoire, un autre ne peut aller en vacances car il doit sans cesse vérifier si tout est en ordre avant de partir, un troisième doit reprendre régulièrement ses connaissances mathématiques à la base pour mettre sur pied un hypothétique atelier d'électronique. Un autre redemande sans cesse aux gens qui l'entourent ce qu'il vient de dire, s'il a tout dit et s'il n'a rien oublié. Chez les femmes, une se coupe les cheveux sans arrêt et est obsédée par ses rides et ses poches sous les yeux, obsession irraisonnée d'autant plus qu'elle n'a que 23 ans. Quant aux deux autres, elles ont des conduites compulsives autour de la propreté, en se lavant sans cesse les mains et en faisant le ménage continuellement.
> (p. 204)

L'auteur conclut son texte en disant que l'analyse des protocoles de ces sujets ont fait apparaître qu'aucun d'entre eux n'appartenait à la structure névrotique ni aux aménagements états-limites. Il s'agirait au contraire de structures psychotiques avec une forte composante paranoïaque.
Bécache et Bergeret[33] se montrent moins assurés. En effet, dans leur article intitulé « Obsessions et psychose », ces auteurs estiment que l'on peut rencontrer des obsessions caractérisées chez des patients de structure soit hystérique soit, plus souvent, psychotique. Selon eux, Freud souligne que « les idées obsédantes sont des reproches que le sujet s'adresse à cause d'une jouissance sexuelle précoce, remontant à l'enfance, mais ces reproches sont défigurés par un travail psychique inconscient qui les transforme et les rend méconnaissables » (p. 205). En effet, selon Freud, « Dans les obsessions, la représentation inconciliable demeure affaiblie, mais isolée, séparée défensivement de son affect qui se détache d'elle pour s'attacher à une autre représentation. La représentation inconciliable, d'ordre sexuel, est remplacé(sic) par un substitut obsessionnel, alors que l'affect est déplacé et transposé sous une forme pérennisée, telle qu'anxiété, doute, remords, colère » (p. 205). Les auteurs soulignent également que l'hypothèse a été

[33] REF

posée d'envisager les symptômes obsessionnels comme protégeant le sujet du délire ou de l'hallucination. Ils observent qu'il arrive parfois, comme Green l'a décrit, que les obsessions ne soient plus critiquées par le sujet et que leur rigidité prenne des allures de conviction délirante. S'ensuit un exemple clinique d'une forme de schizophrénie à type obsessionnel chez un homme de 35 ans qui craint que chacun des actes qu'il pose ne fasse de tort à autrui. Des idées, qu'il qualifie d'agressives, estimant qu'elles s'adressent à son père, l'assaillent, ainsi qu'un foule d'autres idées qui font de lui l'esclave de vérifications (comme vérifier que le téléphone est bien branché puisque dans le cas contraire il se pourrait qu'il manque une communication urgente et que quelqu'un meure). Je crois pouvoir dire que les névrotiques présentent également ce type de pensées, à un niveau moindre du fait qu'elles sont chez lui facilement critiquables (par lui-même). Dans le cas de cet homme, cela semble impossible. Il est décrit qu'il présente des pensées interprétatives qui se rapportent au diable et qu'il a vécu depuis son enfance avec la crainte du péché, de l'enfer et de la damnation.

Imaginez un peu ce qu'il se passe dans le cerveau d'un sujet non symbolisant lorsqu'il est mis face à de telles idées. Pour lui, une chose est une chose. Il prend donc les recommandations dans lesquelles il a été élevé à la lettre. Puis, il rencontre un psychanalyste qui pose l'équivalence symbolique diable = père. Qu'est-ce que le sujet non symbolisant peut-il comprendre de cette équation ? Voici le verbatim du patient en question tel que présenté par Bécache et Bergeret[34] : « Je pense à des excréments contre Dieu, je pense à des… je ne veux pas, ce sont des choses qui s'imposent à moi et je sais que c'est envers mon père en réalité que ça se passe, parce qu'il n'a pas su m'éduquer et que, si j'en suis là, c'est par lui au fond ; ce n'est pas de sa faute, mais enfin c'est… enfin il n'y a rien à faire… » (p. 215). Ce sujet ne serait-il pas tout simplement… perdu dans la masse des informations reçues qui restent inconciliables pour son cerveau ? Sans capacité d'ambivalence, comment accepter que l'on puisse ressentir pour notre prochain haine et amour **en même temps** ? Et sans capacité critique modulée qui permet d'estimer que dans une chose, il peut y avoir des aspects négatifs comme des aspects positifs, comment survivre ? Comment concilier par exemple le plaisir lié à la masturbation et la recommandation parentale de ne pas s'y adonner sous peine d'être destiné aux Enfers ?

Selon Choquet[35], plusieurs auteurs (Bergeret, Brusset et Dorey) auraient ainsi argumenté que la symptomatologie obsessionnelle pouvait se retrouver dans

[34] *Ibid*.

[35] *Ibid*.

les trois structures de personnalité (névrotique, état-limite et psychotique).
Pour ma part, j'ai effectué une psychothérapie psychanalytique avec un patient homme que j'ai reçu durant deux années, au rythme d'une fois par semaine pendant la grande majorité du traitement. J'avais diagnostiqué le trouble de cet homme comme une névrose obsessionnelle. Ses manifestations obsessionnelles étaient surtout liées à des questions de propreté, dans la mesure où il craignait que sa propre activité physique ne souille ses habits, sa voiture, etc. Il présentait également beaucoup d'anxiété liée à toute activité qui allait produire une modification dans son environnement et qui était soutenue par son désir d'autonomie vécu par lui comme agressif envers les autres. Il ne présentait néanmoins pas d'idées obsédantes confinant au délire. Sa mère, souffrant de psychose, très angoissée par rapport à ce qui pourrait arriver à son fils, voyant des dangers partout, renforçait par ses propos les sentiments de culpabilité de son fils (en effet, elle ne pouvait situer qu'à l'extérieur d'elle-même la cause de désagréments personnellement vécus). A la relecture de mes notes, je constate que les symptômes de cet homme n'étaient pas invalidants au point de l'empêcher totalement de travailler et de rencontrer une première compagne, puis une seconde avec laquelle il a emménagé au cours du traitement. Les symptômes se sont progressivement amendés et il n'en présentait presque pas lorsqu'il se trouvait en présence de sa compagne, loin de sa mère. Les contenus liés à l'agressivité et à la pulsion sexuelle étaient pour lui les plus difficiles à évoquer en psychothérapie. L'on pouvait y voir la marque d'un Surmoi sévère. Les approches cognitivo-comportementales tentées avant ce travail psychanalytique n'avaient pas aidé ce patient qui dira, à ce sujet : « La TCC c'était faire un pas en avant et deux en arrière ». Il avait d'ailleurs vécu ces expériences comme dévalorisantes. Lui-même prétendait qu'il ne s'agissait pas de travailler sur les cognitions pour lui venir en aide, et il rapporta qu'il lui était d'ailleurs douloureux d'effectuer des exercices entre les séances du fait de sa propension à procrastiner. En outre, il faisait des liens de lui-même entre ses symptômes et des événements difficiles du passé qui avaient été vécus dans sa vie relationnelle.
Est-ce à dire que le statut structurel sur lequel les symptômes obsessionnels prennent place et sens devrait déterminer le type de traitement à proposer au patient ? Je le pense et je développerai ce point en généralisant cette proposition à tous types de symptômes.

S'agissant de l'Homme aux rats, je conçois à la relecture du cas[36] que l'on situe là dans une économie psychique non symbolisante. Les informations anamnestiques récoltées, une certaine naïveté dans le chef de ce patient, sa

[36] REF – Chap. de Freud dans 5 psychanalyses

façon d'interagir avec Freud (il le questionne sans cesse, pour comprendre ce que le médecin cherche à lui enseigner, tout en ne se montrant pas vraiment convaincu) et ses raisonnements délirants en attestent. En outre, il présente frontalement les éléments de sa sexualité parce que c'est ce qu'il connaîtrait des théories freudiennes et exprime explicitement son désir sexuel ou celui de voir son père mourir en les liant à des drames qui pourraient advenir (et qu'il faut qu'il empêche). Ses pensées, par exemple ses souhaits de mort par rapport à son père, pensées auxquelles il tente d'échapper par le recours à des intellectualisations(def terme) sont trop conscientes pour relever d'une économie névrotique. L'on sait en effet que, dans la névrose, le refoulement est à l'œuvre : la tache que mon patient névrosé présentant des symptômes obsessionnels craint de voir apparaître sur son pantalon ou les gouttes de sueur souillant ses habits évoquent la pulsion sexuelle sans la nommer expressément… Reste qu'une interrogation surgit à la lecture du cas de l'Homme aux rats : comment le patient lie-t-il désir et drame si son Surmoi n'est pas efficient ? Cela me rappelle une expertisée qui n'osait pas dire du mal de certaines connaissances (alors même que ces personnes étaient absentes de mon cabinet) par peur de leur causer du tort, et cette certitude que si elle ne poursuivait pas son raisonnement logique en faveur de la réalité d'un abus sur sa fille, elle serait une mauvaise mère.

Pour ce qui est de l'Homme aux loups[37], l'analyse du texte de Freud et de son commentaire par Sauret[38] me mènent sur la piste de la structure transgressive. Peu d'auteurs semblent s'être dirigés dans cette voie. Néanmoins, le patient symbolise et, selon Sauret[39], il aurait expliqué lui-même que son expérience avec Freud l'a ouvert à un monde nouveau dans lequel certains éléments de sa vie psychique, ainsi que leurs relations, ont pris sens. Il réfutera néanmoins certaines interprétations de Freud et dira de la cure qu'elle a été inefficace, sauf à contribuer au savoir. Il aurait tenu les propos suivants, qui m'apparaissent fort utiles à la compréhension de la clinique de la transgression : « Pour ce qui s'est passé, j'ai l'impression qu'un changement peut intervenir si on fait l'expérience de quelque chose qui réfute ce à quoi on s'était habitué. Mais le souvenir seul, à mon avis, ne sert à rien. Pour Freud, il suffit de se souvenir[40], mais sur ce point, j'ai des doutes. Je crois qu'un changement peut provenir d'une expérience, *expérience réelle*, pas seulement en pensée, en tant que représentation. Cela ne suffit pas (…) » (c'est moi qui souligne (vérif et souligner en u) ; le passage est cité par Sauret dont la source

[37] REF – Chap.
[38] Sauret, M.-J. (DATE ??). Les Hommes aux loups, article.
[39] *Ibid*.
[40] Pas sûr qu'il ait tout compris de la théorisation freudienne.

est le texte de la journaliste Obholzer, « Entretiens avec l'Homme aux loups », journaliste qui a interrogé le patient dans son grand âge). J'estime ce point, soulevé par le patient lui-même, d'une extrême importance, et je le reprendrai au moment où il s'agira de discuter le traitement de ces sujets symbolisants dont le narcissisme a été durement éprouvé. Je me répète : il ne faut jamais oublier d'écouter nos patients. Personne d'autre qu'eux ne peut réellement bien parler de leur propre structure.

Il me faudrait néanmoins étudier plus précisément les textes de ces cas cliniques ainsi que leurs commentaires et d'en faire le compte-rendu de manière plus détaillée pour pouvoir confirmer mes conclusions provisoires au sujet de la structure psychique des « Hommes aux… » ; cela fera peut-être l'objet d'un prochain écrit.

Il semble utile de préciser que **c'est toujours un faisceau d'indices qui permet de déterminer la structure de personnalité d'un individu**. Les signes pathognomoniques sont rares. Par exemple, l'hallucination vraie (sans conscience critique) signe la structure psychotique bien que ce symptôme puisse apparaître dans les autres structures en cas de modification du fonctionnement du cerveau (prise de substances, par exemple, mais aussi éventuellement syndrome psycho-organique). Un signe clinique de la structure non symbolisante non maniaque, du type « caractère paranoïaque » : la facilité pour rédiger une expertise d'après les notes prises. Le sujet ne digresse pas, répond par « chapitres » en fonction des questions posées, n'en rajoute pas davantage et n'explore pas de multiples liens associatifs comme peuvent le faire certains sujets transgressifs.

Dans cet ouvrage, le lecteur trouvera le matériel théorique utile pour poser un diagnostic de structure après quelques entretiens avec un sujet. Le clinicien le plus expérimenté et qui aura intégré les notions ici présentées pourra se passer d'administrer les tests projectifs (du type Rorschach et TAT) pour s'assurer du bien fondé de son hypothèse diagnostique. Si le sujet a déjà passé ce type de tests par ailleurs, les informations relatives à la façon dont il a vécu et s'est représenté la passation et le but assigné à ces tests sera très utile au diagnostic. Dans certains cas, il s'agira également d'investiguer le niveau d'intelligence ainsi que le profil spécifique obtenu *via* la passation d'une échelle de Wechsler (QI). Toute autre information relative aux circonstances de la consultation sera également examinée. En effet, dans ma pratique clinique, je ne crains plus, comme c'était le cas par le passé, de me laisser influencer par les avis d'autres collègues. Il s'agit en effet toujours de resituer le cadre des

informations reçues de l'extérieur et relatives au cas clinique, informations qui, du fait même de la prise en compte de ce cadre, s'avèrent souvent davantage riches d'enseignements que fondamentalement empêchantes. Enfin, si le clinicien a accès à la vie amoureuse et sexuelle de son patient/expertisé, il pourra aisément évaluer son fonctionnement psychique et discriminer sa structure de personnalité.

Au sein de la structure symbolisante, il s'agira d'évaluer le degré d'atteinte au narcissisme du sujet à travers l'observation des mécanismes relationnels mis en œuvre dans la vie privée et professionnelle, mais également dans le rapport avec le clinicien. A ce sujet, évoquons un point théorique important : la question de l'accès à la génitalité, qui, selon la psychanalyse, est dépendant de la façon dont l'épreuve oedipienne a été traversée.

Pour rappel, en psychanalyse, c'est la façon dont le sujet a résolu la question oedipienne qui va déterminer le niveau structurel atteint :

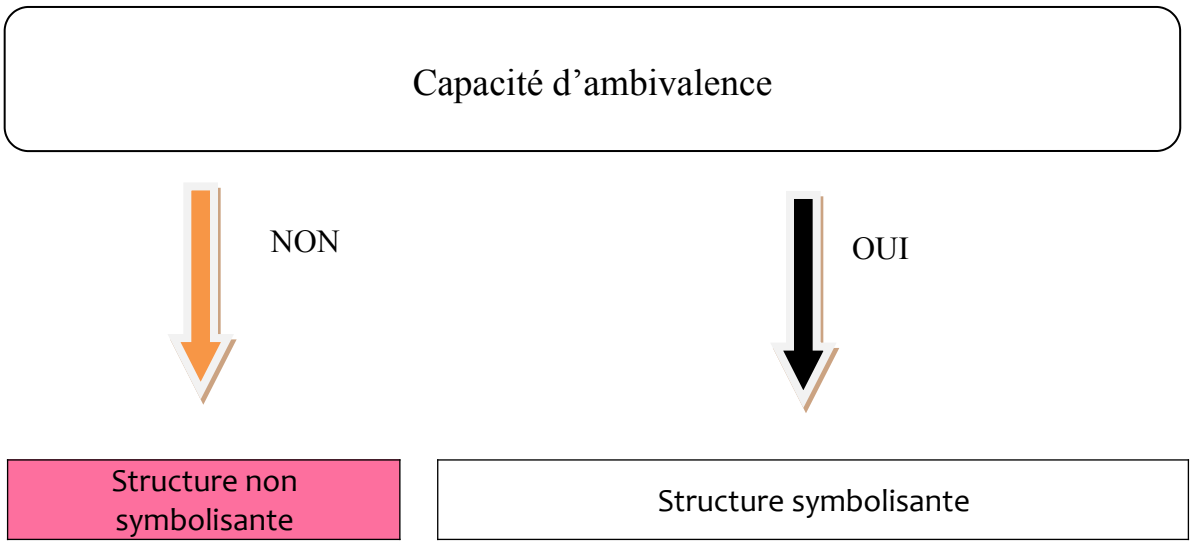
> La lignée structurelle névrotique est avant tout caractérisée par l'organisation de la personnalité sous le *primat du génital*. C'est là ce qui spécifie cette lignée, et corollairement, en retour, il ne peut s'agir de structure névrotique s'il n'existe pas justement de primauté des éléments économiques d'origine génitale.
>
> Les autres caractères de cette structuration découlent de cette position génitale centrale. La façon dont l'Œdipe a été vécu colore toutes les variétés névrotiques au sein de la même lignée. Le Surmoi n'entre en jeu de façon effective qu'après l'Œdipe dont il est l'héritier. On ne peut parler de Surmoi poprement dit que dans les structures névrotiques. Le conflit névrotique se situe entre le Surmoi et les pulsions ; il se joue à l'intérieur du Moi. (…) L'angoisse spécifique des organisations névrotiques ne touche nullement le danger de morcellement, mais concerne la menace de castration, de même que cette angoisse de castration spécifie, en retour, la lignée névrotique. (…)
>
> La relation d'objet névrotique se réalise sur un mode pleinement génital et objectal ; l'objet conserve une position proximale, il existe en tant que tel et est recherché en ce sens. La défense névrotique caractéristique a été longuement décrite par Freud sous le vocable de « *Verdrängung* », traduit en français par « *refoulement* ». (…) La relation aux parents a été élaborée sur une base triangulaire et sexuelle fondamentale qui, elle aussi, ne peut se rencontrer que dans les organisations névrotiques.

(Bergeret[41], pp. 106-107).

Le respect des règles oedipiennes fonde la névrose. Dans la pensée freudienne, la pleine organisation génitale suppose que le complexe d'Œdipe ait été dépassé, le complexe de castration assumé et l'interdiction de l'inceste acceptée. Freud lia par ailleurs la perversion à une régression à une fixation antérieure de la libido[42]. Néanmoins, la notion de perversion chez Freud possède un caractère sexuel, alors que le pervers de Lacan semble être davantage décrit au travers des caractéristiques de son rapport à la Loi. De notre côté, nous posons l'hypothèse que plus le narcissisme est sain, plus la différence des sexes, des générations et de la communauté sont reconnues (respectées) et, partant, plus le sujet se trouve du côté le plus névrotisé du *continuum* des sujets névrotisants.

[41] REF – La pté normale et pathologique

[42] REF – Laplanche & Pontalis, in Dico, *Perversion*, (p. 308 et 309)



Au sein de la structure névrotisante (symbolisante), un *continuum* :

Sujet transgressif	**Sujet névrotique**
Narcissisme très blessé	Narcissisme « sain »
Déviation par rapport aux lois oedipiennes	Respect des lois oedipiennes

J'ai décidé de nommer « structure névrotisante » la structure de personnalité des individus qui symbolisent plutôt que « structure oedipienne ». En effet, les sujets transgressifs (dénommés « pervers » par Lacan) ne respectent pas totalement ces lois. Par ailleurs, je réfute l'idée selon laquelle le sujet non symbolisant n'aurait pas accédé à l'épreuve de l'Œdipe du fait de son incapacité à évoluer au travers des stades d'un développement psycho-sexuel. En effet, selon moi, la structuration non symbolisante n'est pas le fait d'une entrave développementale liée à l'environnement affectif infantile du sujet.

Il est intéressant de noter que Freud s'est montré tiraillé entre son besoin, d'abord, de faire appartenir l'homosexualité à une variante[43] de la vie sexuelle et une forme de nécessité tout de même d'évoquer un rapport à la norme

[43] Laplanche et Pontalis le citent : « La psychanalyse se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers, que l'on pourrait séparer de ceux des autres individus [...]. Elle a pu établir que tous les individus quels qu'ils soient sont capables de choisir un objet du même sexe, et qu'ils ont tous fait ce choix dans leur inconscient », p. 308.

dans la vie des humains lorsqu'il s'est agi de décrire la perversion[44]. Ainsi, le sujet névrotique Freud aura tendance à accepter les manifestations perverses comme manifestations de la vie normale (de la même façon qu'il a souhaité faire entrer les patientes d'hôpital psychiatrique dans le champ de la structure symbolisante). Lacan, lui, se montre bien plus lucide ; l'on pourrait dire aussi moins « tendre ». Mais Lacan est un modèle de transgression : narcissique, élitiste, usant d'un discours inaccessible aux non-initiés, abscons. Il ne craignait pas de catégoriser le monde humain en trois structures psychiques et de définir le saut qualitatif qui existe entre les trois. C'était un homme très intelligent (haut potentiel). Qui symbolisait : d'ailleurs, il ne parlait que de cela… du double, des multiples sens des mots !

Dans le monde du sujet névrotique, les principes de base qui permettent la vie en société sont clairs : on respecte son parent/son enfant ; on ne tue pas son frère ou sa sœur ; on ne s'en prend pas à sa propre communauté ; on ne couche pas avec son parent/enfant. Dans les prisons pour hommes, le grand tabou, ce qui vaut à un détenu d'être honni, banni par les autres, c'est l'abus sexuel sur mineur. Les meurtriers y sont mieux traités que les pédophiles. Dans les prisons pour femmes, il n'y a rien qui apparaisse plus affreux que le fait d'avoir tué son enfant.

L'abus sexuel sur mineur, pour un homme sain, parce qu'il aurait pu être le père de ce mineur, justement, n'est pas acceptable. Le névrotisant se défend donc de toute attirance envers une très jeune femme (qui est déjà femme parce que menstruée), qui n'a pas encore l'âge requis selon les codes de la société dans laquelle il évolue. Le sujet non symbolisant ne s'en défendra pas toujours… Mais les sujets de ces catégories structurelles ne sont pas des pervers. En effet, toute adolescente pubère est capable d'enfanter et de recevoir la semence de celui qui pourra ainsi assurer sa descendance. Le fantasme lié à la représentation d'une relation sexuelle avec un telle jeune femme suffira au névrotique. Le sujet transgressif orienté vers ce type d'objet libidinal, quant à lui, passera à l'acte. Tout comme le sujet non symbolisant si aucune des règles qu'il aura apprises (comme « par cœur ») ne l'en empêche.

La proposition de Lévi-Strauss sur le passage de la nature à la culture est très intéressante si l'on se réfère au champ de la délinquance qui met sans cesse l'observateur face à ce qui est permis et ce qui est interdit. Nous verrons en détail comment se présente le rapport à la Loi de chaque structure psychique plus loin dans l'ouvrage. Face à une autorité injuste, les plus névrotiques

[44] *Ibid*.

peuvent apparaître comme les plus « caractériels ». Ils signifient clairement leur désaccord, n'ayant pas peur de contredire le Père. Les plus transgressifs, eux, se présentent en général dans une forme de soumission qui leur permet de recevoir amour et reconnaissance, mais qui est au fond une pseudo-soumission, parce qu'ils attaquent le cadre par ailleurs, sans en avoir l'air ; soit, il sont dans l'attaque violente de la hiérarchie (dans les deux cas, l'on est face à un trouble dans la reconnaissance de la différence des générations). Quant aux sujets non symbolisants, leur système de règles étant tout à fait personnel, ils vont tantôt les partager avec certains individus sur certains sujets, tantôt pas. Partant, l'on aura quelque mal à les suivre…

Les trois prochains chapitres abordent les particularités des trois mondes psychiques distincts qui forment la communauté humaine. Chaque structure psychique est soumise aux aléas des stress affectifs qu'un humain rencontre dans sa vie et chaque structure y réagira différemment. Ces stress mettent en péril davantage encore l'épreuve de réalité chez l'individu psychotique, comme ils mettent en jeu les défenses narcissiques chez le névrotisant transgressif et créent des symptômes hystériques chez le plus névrotisé. En effet, l'hystérie sera décrite comme le seul mode de décompensation pathologique de la structure névrotique. La structure ne se modifie pas mais les stress actuels accentuent les défenses, et la situation de l'examen psychologique ou de l'expertise représente le plus souvent un enjeu majeur pour celui qui y est soumis.

Comme le propose Bergeret, je dirais que le chemin vers plus de bonheur est à ce prix : que chacun puisse trouver, tenant compte de sa structure, son propre équilibre. À chacun son combat, à chacun sa souffrance : le névrotique est en manque et pétri de culpabilité, le transgressif est désabusé et il peine à lier l'amour affectif au contact charnel, le non symbolisant est angoissé et oscille entre dépression et euphorie. Et, parmi tous les êtres humains, ce sont ceux qui ont eu des parents « suffisamment bons » qui se portent le mieux et qui réussissent le mieux leur vie. C'est injuste. Mais la vie est injuste.

Structure non symbolisante

Les roses

« La vie c'est du théâtre et des souvenirs
Mais nous sommes opiniâtres à ne pas mourir »
A. Souchon, *Rive gauche* (1999)

Je tiens la citation en exergue d'un sujet non symbolisant qui m'expliquait, au cours de mes recherches, que les êtres humains sont faux et qu'ils portent des masques (en effet, le double sens des choses et autres sous-entendus perfides lui sont intolérables). Du théâtre et des souvenirs… et puis la mort à éviter. Quelle angoisse ! Et rien d'internalisé qui puisse palier à des sentiments si lourds ? Comment font-ils, ces êtres là, pour survivre en l'absence de l'objet ?

J'avoue que lorsque je m'aventure à me plonger dans l'univers d'un sujet non symbolisant, je souffre. Je ne parviens pas toujours à me montrer seulement empathique : je suis en sympathie et je ressens une forme d'angoisse en pensant que je me trouve là dans la propre souffrance du sujet. Et je pense : comment fait-on pour survivre à cette détresse ? Beaucoup font taire la douleur en buvant de l'alcool ou en prenant des drogues. C'est ce que faisait Marilyn Monroe. Je vais évoquer cette femme, et son monde psychique, en détail. La clinique non symbolisante a déjà été décrite dans le chapitre dédié au trouble de la fonction symbolique. Il m'apparaissait néanmoins intéressant d'imager ici de quoi est faite la souffrance du sujet appartenant à cette structure de personnalité. Je ne prétends pas y parvenir totalement. J'espère m'en approcher au mieux. Mais comment savoir vraiment, quand on n'appartient pas au même monde ?

L'on a beaucoup épilogué sur Marilyn et sa mort. L'une de ses biographes, Anne Plantagenet[45], évoque d'éventuels sentiments de culpabilité chez Marilyn qui l'auraient amenée à choisir certaines options dans son parcours de vie ; c'est une hypothèse que je ne peux pas partager s'agissant de la star. En effet, Marilyn, selon mes recherches, ne symbolise pas. La culpabilité est un terme qui est utilisé par certains sujets non symbolisants mais, au fond, ils ne savent pas ce que c'est. Dans leur cas, il s'agit d'un sentiment de persécution ou de remord, et pas du résultat d'un conflit psychique entre le Surmoi et les pulsions. Chez le névrotique, le sentiment de culpabilité en outre est le plus souvent inconscient.

[45] Dans son ouvrage… REF

On évoque couramment, en clinique, l'absence de monde interne chez le sujet non symbolisant. Le fameux inconscient à ciel ouvert, puisque rien n'est réprimé, rien ne reste caché en sous-main tout en restant actif, comme c'est le cas dans la névrose. Marilyn invente parfois une nouvelle réalité mais elle ne retient rien, ne réprime rien dans l'inconscient. En témoignent de nombreux éléments mais également les retranscriptions de bandes sonores[46] (qu'il semble possible de lui attribuer malgré le doute de certains spécialistes à ce sujet). Ce qui manque au sujet non symbolisant, en effet, c'est le conflit psychique interne, et cela semble être dû au fait qu'il est incapable d'ambivalence, donc incapable de conflit psychique entre deux représentations contradictoires. Pour imager le vide intrene dont je parle, je reproduis ici le récit d'un rêve que Marilyn semble avoir fait et qu'elle retranscrit sur du papier à lettres du palace Waldorf-Astoria, à New York, où elle séjourne en 1955. « Le meilleur des chirurgiens » est écrit sur la gauche du récit : il semble en être le titre. Pour une meilleure compréhension, notons que l'une des conditions fixées à Marilyn par Lee Strasberg pour qu'elle puisse intégrer l'Actors Studio et travailler selon sa méthode a été qu'elle entreprenne une psychanalyse. En 1955, elle se rend donc de trois à cinq fois par semaine chez son analyste, alors le Dresse Margaret Hohenberg (dénommée Dr H dans le récit du rêve), installée à New York. « Hedda » a été l'amie proche de Marilyn et son assistante et « Norman » est le mari de cette dernière. Arthur Miller est cité par son diminutif, « Art », et « Milton » est Milton Greene, un homme qui fit de nombreuses photos de Marilyn avant de devenir son associé dans les Marilyn Monroe Productions[47].

> Strasberg doit m'ouvrir le corps ce qui m'est égal puisque le Dr H m'a préparée – m'a donné un anesthésiant, mais elle a fait aussi un diagnostic et est d'accord avec ce qui doit être fait – une opération – pour me rendre à la vie et pour me guérir de cette terrible maladie, quelle qu'elle soit. Arthur est seul à attendre dans la pièce d'à côté – il s'inquiète et espère que l'opération va bien se passer, pour plusieurs raisons – pour moi – pour sa pièce et indirectement pour lui. Hedda, préoccupée, continue à passer des coups de fil pendant l'opération – Norman passe à l'hôpital pour voir si je vais bien mais surtout pour réconforter Art qui est si inquiet. Milton m'appelle depuis son grand bureau avec plein de pièces et où tout est de bon goût – il y mène ses

[46] Elles auraient été destinées à son psychanalyste d'alors, Ralph Greenson, psychiatre américain réputé. Les bandes dateraient de la fin de sa vie. Elles auraient été retranscrites par John Miner, alors en charge des investigations liées à la mort de la star. Elles figurent en partie à l'adresse http://www.jcrows.com/marilynbeyondthegrave.html, en ligne le 25.05.2014, si l'on en croit la source.

[47] REF - *Fragments*

> affaires d'une façon nouvelle et avec style – et on entend la musique et il est détendu et tout va bien même s'il est très inquiet en même temps. Un appareil est posé sur son bureau mais il ne fait plus de photos sauf de tableaux importants. Strasberg m'ouvre après que le Dr H m'a fait l'anesthésie et a tenté par des moyens médicaux de me réconforter – tout dans la pièce est blanc en fait je ne vois personne juste des objets blancs – **ils m'ouvrent** – Strasberg avec l'assistance de Hohenberg. **Et il n'y a absolument rien** – **Strasberg est profondément déçu** et même plus – professionnellement surpris d'avoir pu faire une telle erreur, il pensait qu'il aurait trouvé là tellement de choses – plus qu'il n'avait jamais rêvé chez n'importe qui et à la place il n'y avait absolument rien – pas la moindre chose sensible vivante humaine – la seule chose qu'on a découverte c'était de la sciure finement coupée – comme sortie d'une vieille poupée de son – et la sciure s'est répandue partout sur le sol et la table et le **Dr H est embêtée** car elle se rend compte tout à coup qu'il s'agit d'un nouveau cas d'école. La patiente (élève – ou étudiante – avais-je commencé d'écrire) faite d'un vide complet. Les rêves et les espoirs de Strasberg pour le théâtre s'écroulent. Le Dr H abandonne le rêve et l'espoir d'une cure psychiatrique permanente – **Arthur est décu – effondré +**
>
> (pp. 86-89[48] ; en gras, c'est moi qui souligne)

Le sujet non symbolisant, comme son nom l'indique, n'accède pas au symbolique, mais il peut créer des métaphores. L'on dirait que l'on se trouve là face à un rêve métaphorique de la sensation chez Marilyn que ses interlocuteurs cherchent en elle un monde interne vivant et occupé alors qu'elle ne peut que leur proposer du vide et les décevoir. En retrait de ce texte, en haut à droit de la feuille, elle trace quelques lignes qui disent : « Pour le Dr H raconter ce rêve d'un homme affreux et répugnant qui essaie de se frotter trop contre moi dans l'ascenseur – et ma panique et ensuite mes pensées méprisantes à son égard – est-ce que ça veut dire que je suis attachée à lui. Il a même l'air d'avoir une maladie vénérienne » (p. 89). Ainsi, il semble que son analyste ait fait une interprétation à Marilyn au sujet du désir qui sous-tendrait la production de ce rêve d'agression sexuelle… Marilyn semble se questionner. Et si cette interprétation créait chez elle davantage d'angoisse dans la mesure où elle est inapplicable à sa psyché qui ne possède pas d'inconscient ?

A noter également que l'on lit les retranscriptions disponibles, l'on comprend que Marilyn n'est pas capable d'associer librement pendant les séances. En

[48] *Ibid*.

outre, ses propos sont très descriptifs et les contenus sexuels ne sont absolument pas voilés.

Les interprétations psychanalytiques liées à la vie et à ce qui est appelé le « suicide » de Marilyn ne semblent pourtant pas lasser leurs auteurs… Prenons d'abord la thèse de Gérard Bonnet[49], psychanalyste, enseignant et chercheur à Paris. Selon lui, il est étonnant que l'hypothèse de la perversion chez Marilyn, qui « ne trouvait de raisons d'exister que sous le regard des autres » (p. 221), n'ait pas été envisagée. Il voit son exhibitionnisme comme l'assise nécessaire pour gérer sa structure fragile, oscillant entre un côté psychotique et une personnalité tourmentée. Puis l'auteur établit un parallèle entre Freud et Marilyn ; il évoque l'analyse qu'il a proposé du rêve d'exhibition de Freud (alors que ce dernier désirait faire une découverte, qui selon Bonnet était celle du complexe d'Œdipe), puis il se demande quel était le désir le plus cher de Marilyn, cette femme qui s'exhibait. Personnellement, je ne crois pas que l'on puisse comparer ces deux personnalités. Chacune dispose d'une structure de personnalité différente : Freud ne s'exhibait pas… je veux dire au sens concret du terme. Il ne faisait (manifestement !) pas entrer une personne dans son appartement pour se présenter nu, comme Marilyn le faisait. Bonnet poursuit en évoquant un potentiel objet fétiche chez Marilyn, et il différencie l'exhibitionnisme masculin, « qui s'articule autour du sexe » de l'exhibitionnisme féminin, qui « met en jeu le corps tout entier » et « se situe dans une problématique de l'être (ou n'être pas), et non dans une problématique de l'avoir » (p. 228). Comment justifier une telle différence dans le traitement du fétiche entre l'homme et la femme ? Est-ce à dire que toutes les femmes fonctionnent sur le mode de l'être ? Est-ce à dire qu'elles sont toutes psychotiques ? Bonnet ajoute que le livre d'un biographe de Marilyn, Michel Schneider (intitulé *Marilyn dernières séances* et comptant 530 pages), « transmet surtout l'aspect manifeste, anecdotique de l'analyse de Marilyn : il témoigne bien à cet égard qu'elle est restée en surface, comme cette peau qu'elle exhibait si volontiers, de façon à masquer les signifiants et les désirs qui la portaient au plus profond d'elle-même ». Pourquoi le psychanalyste ne pose-t-il pas tout simplement l'hypothèse de la structure psychotique ? Est-ce parce qu'il n'est pas structuraliste et que dès lors, dans son optique théorique, tout est dans tout ? Ou est-ce parce que l'hypothèse de la perversion est plus séduisante parce qu'elle porte sens, ce sens si cher à la psychanalyse ? Bonnet termine par ces mots : « Il est vrai qu'il existait une telle conaturalité entre son symptôme et le monde du cinéma dans lequel sa mère l'a précipitée que Marilyn s'est empêtrée dans ses pièges dès les premiers succès, elle et tous

[49] REF – La perversion. Se venger pour survivre.

ceux qui cherchaient à l'aider. A défaut de l'en sortir, on aurait pu au moins travailler à en démonter les rouages » (p. 230). L'auteur semble quelque peu attristé par le fait que les analystes de Marilyn ne l'ont pas comprise, ni n'ont compris le sens de sa perversion. Je pense pour ma part que si Ralph Greenson, professionnel émérite, n'a pas pu sortir indemne de cette analyse (il se serait reproché la mort de Marilyn), s'il a remisé au placard même les règles les plus fondamentales de la technique psychanalytique (il aurait tenté d'offrir à Marilyn une véritable famille, dans la réalité), c'est que le morceau était trop gros pour notre approche, la psychanalyse, telle qu'elle était pensée alors.

Ce que dit German Arce Ross, psychanalyste lacanien franco-péruvien, de Marilyn, c'est qu'il s'agissait bien, avec elle, de psychose : « La difficulté de départ pour situer Marilyn comme psychotique tient cependant au fait qu'il n'y avait, chez elle, au moins pendant très longtemps, ni véritable délire systématisé ni des hallucinations avérées »[50]. Pourtant, d'autres sources documentaires[51] évoquent qu'elle aurait commencé à entendre des voix et se serait crue suivie à la fin de l'adolescence. Arce Ross, lui aussi, cherche à comprendre cette femme avec les lunettes de la psychanalyse. Malheureusement, il reprend telles quelles les lignes de Plantagenet, par rapport auxquelles il s'agit de prendre la distance nécessaire en tenant compte de l'aspect romancé de la biographie. Je rappelle ici l'importance de tenir compte, toujours, du discours du sujet, soit les phrases exactes qu'il a produites, pour pouvoir se figurer ce qui se trame dans sa psyché sans y ajouter l'interprétation psychanalytique de nos psychés de symbolisants.

La force des psychanalystes lacaniens, c'est cette lucidité qui leur permet de voir la psychose là où elle se présente. Leur faiblesse, parfois, c'est d'oublier que l'on ne peut mettre un sens symbolique à ses manifestations et c'est aussi d'espérer proposer au psychotique davantage que ce que Lacan disait qu'il fallait lui proposer : de se faire son secrétaire.
C'est lorsqu'il analyse précisément les mots de Marilyn[52] que les observations de Arce Ross deviennent particulièrement informatives. Il décrit les souffrances de Marylin :

> (…) la systématisation du délire de mort s'accompagne d'un développement puissant de fuite des idées, assez fréquemment

[50] REF – Arce Ross

[51] REF – Docu de P. Jeudy, *Marilyn. Dernières séances*.

[52] Dans *Fragments*, ouvrage déjà cité, qui est un recueil de textes écrits par la star. Il s'agit de notes éparses. Des morceaux épars, des… fragments, justement.

> présente également dans l'écriture maniaque comme c'est un peu le cas dans les papiers du Walfrod Astoria, autour de 1955 et 1956, époque où elle rompt avec Hollywood, à la suite de son divorce d'avec DiMaggio, pour créer *Marilyn Monroe Productions*. Cette époque, en pleine période maniaque, correspond également avec le début de sa relation amoureuse avec Arthur Miller. Marilyn vit des périodes maniaques à chaque rupture ainsi que lors des nouvelles expériences amoureuses, état qui devient ensuite mélancolique au fur et à mesure que les difficultés de la vie à deux se font sentir. Mais l'écriture maniaque est aussi visible notamment dans son *Agenda italien*, où la forme et le style de l'écriture est très proche de la fuite (ordonnée) des idées : les idées sont jetées sur la feuille sans former un seul corpus, mais plutôt des fragments épars reliés par des flèches ; ce système s'effectue exactement selon le modèle de dispersion ou de dissociation de la pensée présentes parfois dans la fuite des idées, comme on peut visualiser l'exemple à la page 195 des *Fragments* ; souvent, des mots ou des phrases sont raturés, supprimés, réécris, sur-écris, soulignés, sans tenir compte d'un éventuel lecteur ; le style ne permet pas de ponctuation ni de scrupules pour garder une argumentation dialectique, car le ton est celui de la déclamation ou de la proclamation sans chercher des anti-thèses ; le style est parfois télégraphique, d'ailleurs elle-même se rend compte lorsqu'elle dit, dans les notes de Roxbury en 1958, que le style de son écriture se met à ressembler au mode des télégrammes (*Fragments*, p. 151) ; l'écriture (donc la pensée aussi) fuit d'une idée vers une autre, lorsque les angoisses dans l'amour rejoignent les angoisses dans le cinéma et font émerger son désespoir mélancolique.
> (p. XXX[53] ; c'est moi qui souligne).

Au sujet de la dernière phrase, l'on peut s'étonner que Marilyn n'ait pas totalement sombré au moment où elle découvre que le scénario (*Les Désaxés*) que son mari en désamour, Arthur Miller, avait écrit pour elle, s'inspirait tant d'éléments de sa propre vie. Certains disent que ce fut, pour elle, un choc. Mais, lorsque vous la regardez jouer, n'avez-vous pas l'impression qu'au fond, il s'agit toujours de sa vie à elle, quel que soit le film ? Comme si elle avait toujours joué des femmes qui lui ressemblent, qu'elle avait toujours hérité de rôles sur mesure. Ou alors, est-ce là la force de l'acteur non symbolisant, que de vivre, *pour de vrai*, son rôle ?

Ce sont de grands acteurs, ces sujets non symbolisants. A l'écran, ils se comportent comme s'ils étaient dans la vraie vie, comme s'il n'y avait pas d'ailleurs. Ils ne « jouent » pas vraiment un rôle, ils vivent le rôle. Gérard

[53] *Ibid*.

Depardieu en est un très bon exemple lui aussi. L'on peut d'ailleurs élargir l'analyse à la question du jeu en général. Mon père, qui est un sujet non symbolisant pacifiste, ne comprend pas que les enfants jouent avec des armes factices. En effet, pour lui, il ne s'agit pas de « faire comme si » : c'est du vrai. J'estime d'ailleurs que les jeux électroniques violents dans lesquels le héros est armé et tire sur des cibles représentent un vrai danger pour des sujets incapables de prendre de la distance, de « jouer » justement, parce qu'à y passer des heures ils apprennent tous les gestes de la mise à mort. Je le rappelle : ils ne jouent pas un rôle, ils le vivent. Un autre de mes interlocuteurs, un homme haut potentiel de structure non symbolisante m'avait informée du fait que le théâtre lui avait permis de « vivre d'autres expériences ». Y aurait-il là matière à traitement pour ces sujets, soit une forme de « théâtre bienveillant », permettant à ces individus d'être l'histoire de quelques heures dans la peau d'une personne qui va bien ?

Comme autres symptômes chez Marilyn, selon Arce Ross[54] : les retards, les angoisses, les inhibitions et les oublis, sur les tournages (repris par de nombreux observateurs).
J'ai visionné quelques documentaires pour pouvoir me faire une idée de la psyché de Marilyn. Il y est fait état de certains de ses écrits, des phrases comme : « Pourquoi ai-je ce sentiment que les choses n'arrivent pas vraiment, mais que je joue un rôle ? ». « Pourquoi est-ce que je me sens moins un être humain que les autres ? ». Elle aurait aussi dit, à propos de sa peur avant les tournages, que ne pas être effrayée, ce serait ne pas être du tout. D'autres sujets non symbolisants que j'ai questionnés partagent avec Marilyn cette idée que **sans la sensation, bonne ou mauvaise, il n'y a pas de vie**. Les sujets symbolisants ne sont pas exempts de ce type de besoin, mais tout se passe comme si leur monde interne leur suffisait à produire la sensation. Marilyn Monroe ajoute : « Je me regarde dans les glaces ou les gens pour savoir qui je suis ». Greenson, son analyste, aurait expliqué que lorsque personne ne la regardait, son visage se défaisait et mourrait. Marilyn aurait également écrit qu'« On ne peut jamais aimer vraiment ». Elle cherchait le bonheur, mais elle n'était pas heureuse. Pourtant, elle gardait une forme d'espoir. Elle n'était pas désabusée comme peuvent l'être certaines personnalités transgressives. L'on n'a cessé de dire qu'elle cherchait un père, celui qu'elle n'avait pas eu. C'est sans doute vrai. Mais elle cherchait un père, *pour de vrai*. Dans la concrétude des choses. Les sujets symbolisants peuvent se passer de concrétude et se satisfaire d'avoir trouvé le père dans des figures lointaines, comme Freud ou Lacan l'ont sans doute été pour beaucoup de psychanalystes.

[54] *Ibid*.

Arthur Miller, le troisième mari de Marilyn, très vite désillusionné sur son union avec la star, aurait écrit ses doutes dans son journal ; il y aurait dit qu'elle et lui n'appartiennent pas au même monde et qu'elle ne le comprend pas. Selon le documentaire de Jeudy, *Marilyn. Dernières séances*, Miller aurait écrit ces mots : « C'est une femme-enfant, imprévisible, abandonnée et égoïste ». Elle avoua avoir de la peine à trouver du plaisir orgasmique dans la relation sexuelle. Et pourtant elle se serait donnée à qui voulait bien la prendre ou qui pouvait lui apporter quelque chose. Marilyn ne parvenait pas à garder les hommes auprès d'elle. Beaucoup d'hommes qui ont connu Marilyn ont eu besoin qu'elle leur appartienne. Et beaucoup l'ont ensuite fuie. Parce qu'elle était folle. Ne serait-ce pas là, son véritable drame ?

S'agissant de son analyse, le documentaire de Jeudy commente : « La folie passionnelle d'une psychanalyse sortie de ses limites ». La star disait sans douleur à son analyste des choses douloureuses. Dans un autre documentaire[55], Deneuve commente cette façon particulière de la star, en interview, de rire (défense dite maniaque) après chaque phrase qui évoque son passé en orphelinat ou son inaptitude au bonheur.

Il semble qu'il y ait quelque chose, en elle, d'universel. Cette façon d'hurler face à l'abandon, de se sentir seule, de souhaiter susciter le désir chez l'autre, parce que la manifestation du désir de l'autre fait que le sujet se sent important, aimé, investi. Plantagenet évoque que sa détresse, palpable, sa fragilité à fleur de peau, a éveillé chez les hommes et les femmes une foule de sensations (« du désir à la compassion » (p. 138)[56]), pourtant jamais hostiles. Page 139, la biographe ajoute : « Si elle est fatale, elle n'est jamais vamp, sûre d'elle, arrogante ou inaccessible, comme l'était Jean Harlow. Simple et douce, elle ne demande qu'à être aimée, toujours pleine d'humanité, de bonté, d'ingénuité, même quand elle surgit en maillot de bains au bord d'une piscine (…) On perçoit la faille. On décèle l'orpheline, la malheureuse hantée par la folie et par la mort, l'injustice réparée, la revanche prise sur un mauvais départ. Le septième art est fait pour créer du désir. Et de l'identification. Avec Marilyn il avait trouvé l'incarnation parfaite du rêve américain ».

Marilyn me fait penser à « ces astres à demi-morts d'avoir voulu devenir des étoiles »[57], selon la magnifique formule de J.-P. Chartier, docteur en psychologie clinique et psychanalyste. Quel chemin, quel combat, pour enfin

[55] REF : lien web

[56] REF

[57] REF – Les adolescents difficiles. Psychanalyse et éducation spécialisée.

exister ? L'on dit de Marilyn qu'elle s'exhibait. Je dois la question suivante à un collègue de mon cabinet : « Est-ce que son but n'était pas de cacher quelque chose, plutôt ? ». On l'a prise pour une perverse et une manipulatrice (sur les tournages). En fait de manipulation, il semble que le sujet non symbolisant ne trompe que lui-même sur son propre état psychique et sa détresse affective, *via* ses mouvements maniaques. Marilyn ne se montrerait donc pas pour se montrer… Marilyn se montrerait pour se cacher. Vraiment ? Ou, encore une fois, interprétation symbolisante ? Ne serait-ce pas plutôt qu'elle n'a la sensation d'exister que lorsqu'un regard se pose sur elle ?

Dans son récit, Marilyn rapporte une enfance difficile. Je n'en remets pas en doute la réalité, mais je garde néanmoins toujours à l'esprit que les souvenirs de vécus infantiles chez les sujets non symbolisants ont un aspect massif. Le clinicien peut en effet observer que ces sujets se souviennent de scènes vie qui les ont inquiétés ou rendus tristes, scènes qu'ils évoquent aujourd'hui avec émotion comme si c'était hier. Ils ne les ont pas refoulés comme le font les individus symbolisants, n'ayant pas accès à cette capacité. Pour ceux qui ont pu en supprimer les traces, il s'agit d'amnésie psychotique, appelée aussi déni, qui n'est donc pas une façon de garder une représentation en sous-main mais qui est une manière de l'éradiquer purement et simplement.

Les sujets non symbolisants rapportent donc des éléments anamnestiques très chargés affectivement, non élaborés. C'est ainsi qu'ils se représentent leurs douleurs d'enfant. Et ce n'est pas parce qu'ils ont réellement vécu cela qu'ils sont devenus non symbolisants. Nous proposons que c'est bien parce qu'ils l'étaient déjà qu'ils ont vécu cela de manière si traumatique. Alors, pour ceux qui ont vécu de réels sévices, c'est une catastrophe psychique qui a eu lieu, sur un terreau non symbolisant. Il s'agit d'événements traumatiques infantiles qui vont, pour certains, mener aux pires crimes à l'âge adulte.
Certains sujets non symbolisants (par exemple, les patients repérés par Bergeret et par Bécache comme des « névrosés obsessionnels », et qui se sont finalement révélés disposer d'une « structure sous-jacente incontestablement psychotique »[58]) sont invisibles une vie entière parce que disposant d'un accrochage efficient à la réalité. Cela ne les empêche néanmoins pas de vivre des affects mélancoliques massifs. La plupart sont « tenus » par l'environnement mais décompensent une fois seuls. Certains, même, se clochardisent et se montrent socialement inadéquats.

Je vais évoquer ici les observations recueillies auprès d'un sujet non

[58] REF - Bécache in Psychologie pathologique, p. 190

symbolisant disposant d'un accrochage à la réalité plutôt efficient. Cet homme me dit qu'il estime qu'il y a peu de moments « vrais » dans la vie. Il prend en exemple le travail : parce que c'est de la productivité et pas de l'affect, alors « on y joue tous un rôle ». Il décrit également son rapport à la mort : elle est à portée de main, sans cesse… et elle crée de l'angoisse. Il dit vouloir faire des enfants parce que l'idée de la mort crée l'angoisse et que « les enfants c'est la vie ». Certaines femmes non symbolisantes refont des enfants… Encore et encore. Parce que les enfants c'est la vie. L'homme dont je décris les représentations ajoute également qu'il boit à se faire vômir parce que « tu essaies d'apprivoiser la haine quand tu bois ». Vômir c'est faire sortir le mauvais qui est en soi (le malheur). Il estime également avoir besoin l'autre pour donner à sa vie une saveur positive, « de l'enthousiasme ».

Un jour, ma fille alors très petite, revient d'une visite chez son père avec un buste de poupée (il s'agit de l'un ces jouets utilisés pour que les filles puissent coiffer et maquiller la poupée ; ce n'est donc pas une poupée entière mais un buste). Son père lui a manifestement présenté cet objet comme une poupée. Moi, j'ai eu le sentiment d'un corps découpé, je n'en voulais pas pour mon enfant… Serait-ce cela que nous appelons les « objets bizarres » de la psychose ? Comment cela se fait-il que mon ex-mari n'a pas pu se représenter que, pour notre enfant si petite, ce buste était inadapté ? J'ai déjà évoqué au début de l'ouvrage que la capacité intersubjective du sujet non symbolisant est mise à mal. Il peine à se mettre à la place de l'autre, d'abord sans doute parce que le monde symbolisant lui est inconnu (un buste ou une poupée entière, ça ne change rien manifestement pour lui), ensuite, parce que penser à deux choses à la fois lui est manifestement impossible. Ainsi, ce serait le même défaut que celui qui préside à l'absence d'ambivalence qui mènerait le sujet non symbolisant au manque de sollicitude. L'incapacité à se décentrer tiendrait-elle au fait que pour pouvoir le faire, il faut pouvoir envisager plusieurs hypothèses en même temps ? Lorsque l'on est dans le tout ou rien, il semble difficile de se préoccuper pour soi-même et, en même temps, tenir compte du besoin de l'autre. Chez le sujet névrotique, cette capacité est clairement préservée. Chez l'individu transgressif, par contre, le mécanisme se présente parfois en deux temps : je me souviens en effet de ce père en expertise qui a expliqué avoir souhaité changer le prénom de sa fille parce qu'il n'aimait pas celui qui avait été donné avec la mère à la naissance de l'enfant. Dans un deuxième temps seulement, se rendant compte que l'une des deux expertes portait le prénom en question, il s'est excusé auprès d'elle (dans le but de plaire, d'ailleurs ?…).

Le sujet non symbolisant agit, observe, fait, ressent des émotions, en tire des « règles », mais il ne porte pas un regard meta au sujet de lui-même. L'un d'eux me dit que lorsqu'il pense, il passe son temps à se réjouir pour des choses qu'il va faire, vivre. Il ajoute qu'il en a besoin pour se sentir bien. Il peut penser à ce qu'il a fait ou ce qu'il va faire, mais pas vraiment à ce qu'il est. Donc il ne vit pas ces moments qui durent parfois des heures chez les sujets symbolisants à ne rien faire, juste penser à soi, se comprendre, élaborer… Peu de suspension de l'action chez l'individu non symbolisant.

Par ailleurs, évidemment, rien ne sert d'interpréter ses choix de vie sur un plan symbolique. C'est pourtant l'erreur que font Toutenu et Settelen[59], les experts psychanalystes de Jean-Claude Romand, un homme qui a décimé sa famille (épouse, enfants, parents, et même le chien). Les psychiatres estiment que Romand s'est tourné vers des études de médecine parce que sa mère était fort malade, mais lui explique qu'il a fait ce choix parce que sur les bancs de la fac se trouvait sa future épouse… Les choix des sujets non symbolisants n'ont pas valeur de mission symbolique. Tout aux plus ils ont valeur de mission divine ! Mais la plupart du temps, c'est un concours de circonstances qui est décrit par ces sujets pour raconter l'enchaînement des événements de leur vie.

Au sujet de Romand d'ailleurs, notons que ce qui lui est insupportable, au sortir du coma (en effet, il a mis le feu à la maison familiale dans laquelle il s'est calfeutré), c'est d'avoir perdu tous ses affect. Ce n'est pas d'avoir perdu les êtres chers qu'il a tués. Il le dit aux experts. Il semble que ce qui compte, pour pouvoir être soi-même dans la structure non symbolisante, c'est de ressentir des affects, qu'ils soient positifs ou négatifs. Que se passe-t-il lorsqu'on n'a pas d'affect ? Est-ce qu'on a l'impression d'être mort ? Est-ce qu'on a l'impression de ne pas être là ? Est-ce que le recours à l'acte n'est pas la seule façon de ressentir enfin quelque chose ? Cela me rappelle ce que disait Stéphane Bourgoin[60] à propos d'un tueur en série dont le regard ne s'animerait que lors de l'évocation des faits…
Personnellement, les psychopathes les plus dangereux que j'ai connus étaient soit dénués d'affect, soit maniaques (luttant de manière effrénée contre la dépression), et le dernier a fait plusieurs tentatives de suicide lorsqu'il a compris, non seulement qu'il ne serait jamais libre, mais surtout lorsqu'il a cru comprendre que l'expert disait de lui qu'il n'avait pas évolué d'un iota en vingt années de détention (et de suivi thérapeutique).

[59] REF -…
[60] REF - Stéphane Bourgoin est un écrivain français qui a interviewé près de 80 tueurs en série.

Il y a donc une grande variété d'individus au sein de la structure non symbolisante. Il n'a pas été facile de trouver le dénominateur commun. Il semble qu'il y ait autant de personnalités psychotiques que d'individus psychotiques. A chacun son délire privé et ses attributs, somme d'éléments qui ne font pas synthèse. Ce n'est pas le cas chez les symbolisants qui partagent un socle commun, les lois oedipiennes, ce qui fait, finalement, des individus de cette catégorie des être moins originaux.

Afin que le lecteur puisse se faire une bonne idée de cette diversité, je présenterai un cas clinique de sujet non symbolisant accroché au réel que j'ai rencontré dans le cadre d'une expertise pénale, avant de faire la présentation de deux sujets délirants.

M. X est un ouvrier qui a commis un délit sur son lieu de travail. En effet, il a introduit une substance considérée comme un poison (en faible quantité) dans la boisson d'un jeune travailleur de son équipe. Un examen psychologique fondé sur la passation de deux tests projectifs, soit le Rorschach et le TAT, est réalisé par mon collègue psychologue clinicien auprès du même expertisé. L'anamnèse de ce dernier est sans particularité : ni traumatismes, ni violence subie dans son enfance. Questionné sur la passation des tests projectifs, il estime qu'il y a des bonnes et des mauvaises réponses. Interrogé sur la façon dont cela s'est passé pour lui avec ces deux tests, il dit : « J'ai eu quelques hésitations, les dessins [TAT], la recherche d'idées ». S'agissant du test du Rorschach, il rapporte son impression : « Des formes. A quoi ça représentait. Des animaux, un personnage ». S'agissant du TAT, il dit : « Des dessins, des histoires. J'ai quand même dû réfléchir un peu ». Cela n'a pas été évident pour lui de « trouver quelque chose ». Il dit avoir été sincère et avoir dû « inventer » (eh oui…).

Extrait de l'expertise de M. X. :

> Nous notons chez l'expertisé une grande difficulté à élaborer le vécu psychique, soit à le travailler et le penser, pour en tirer des conclusions sur soi-même et son fonctionnement propre. Nous relevons également chez M. X. un mode relationnel envisagé en termes de rapports de force. Ainsi, il souffre de ce que l'on nomme en psychologie structurelle une structure psychotique. La structure de personnalité d'un individu est le mode de fonctionnement profond sur lequel ses comportements et éventuels symptômes prennent place et sens. Les éléments visibles du fonctionnement de l'individu sont dès lors à interpréter en fonction de cette organisation psychique profonde. La difficulté chez ce type de

personnalité (structure psychotique) réside dans le fait que, pour ne pas avoir à affronter le manque de ressources personnelles, et/ou par incapacité à s'autoreprésenter et se faire une image correcte de soi-même, le sujet a tendance à embellir la réalité en sa faveur. Pour exemple, questionné sur ses échecs professionnels, l'expertisé a tendance à chercher à l'extérieur de lui-même les tenants et aboutissants des événements de sa vie et semble en grande difficulté pour en situer la responsabilité en lui-même. Son rapport à la réalité semble lui permettre également d'en « oublier » certains éléments, comme le fait qu'il a commis un délit en fin de semaine. Une personnalité capable de conscience de soi-même et de prendre en compte les besoins de l'autre aurait sans doute ruminé son acte pendant le week-end, en aurait ressenti une certaine culpabilité ou honte, et aurait pensé à la possibilité de réparer son erreur, pour finalement décider (ou pas) de le faire.

A l'évocation de son parcours de vie, à commencer par ses insertions scolaire et professionnelle (choix de son lieu d'apprentissage p.ex.), l'on s'aperçoit que M. X. est porté par les événements plus qu'il n'est porteur de choix personnels et de projets de vie. Il a tendance à se soumettre aux propositions qui lui sont faites par son entourage.

Quant au fait de se représenter les rapports entre les personnes en termes de **rapports de force**, nous l'avons observé tant en ce qui concerne son travail que sa vie de père. Dans son esprit, un fils/un jeune collaborateur doit écouter ce que lui dit son père/collègue de travail plus âgé et c'est ainsi que nous avons pu expliquer son passage à l'acte (ce n'était pas un crime raciste comme le procureur en avait posé l'hypothèse).

La logique du délire

Le mécanisme du délire a été présenté dans un chapitre précédent. Ici, j'illustre le phénomène par deux exemples cliniques au travers d'extraits des expertises que j'ai écrites à propos de Mme Y. et de Mme Z.

Mme Y. est une femme schizophrène d'un bon niveau intellectuel qui se sent persécutée par le regard des autres, qui a le sentiment d'une cabale contre elle depuis qu'elle a voulu dénoncer son licenciement qu'elle trouvait injuste et qui, un jour, s'est mise à craindre l'extérieur au point de s'enfermer au domicile de son père (avec lequel elle vivait), tous volets fermés. Elle fut retrouvée assise dans un fauteuil, dans la chambre de son père, avec un couteau dans chaque main. Son trouble a été diagnostique en tant que « trouble délirant persistant » selon une classification psychiatrique des troubles mentaux. Voici ici retranscrit un extrait de son expertise civile (la question qui est posée par l'autorité de protection de l'adulte est celle de la nécessité ou non d'instaurer une curatelle en faveur de Mme Y.) :

> L'intéressée souffre d'un trouble psychotique, une maladie psychique qui l'empêche de traverser les aléas de la vie de la façon dont la majorité de la population est capable de le faire. Cette maladie la pousse à créer un « délire de persécution », le faisant interpréter la réalité d'une façon particulière : elle estime que les autres lui en veulent et elle craint qu'ils ne lui fassent du mal. Les données récoltées via le test d'intelligence sont compatibles avec un diagnostic de psychose non déficitaire, dans laquelle les capacités langagières sont suffisamment investies pour qu'il soit possible au sujet de produire un délire.
> Le trouble de l'« épreuve de réalité » dont l'intéressée souffre peut la mener, dans certaines circonstances, et en particulier lorsque les enjeux émotionnels sont importants, à interpréter la réalité à sa façon, soit d'une manière qui est plus interprétative que ne le fait habituellement la majorité de la population. Du reste, elle peut également faire des liens rapides entre des éléments concomitants sans être capable de critiquer le caractère interprétatif de son raisonnement. Pour exemple, elle confond les instances en liant les représentants de la loi impliqués dans son procès au civil concernant son licenciement et ceux engagés dans la procédure en cours auprès de la Justice de paix (enquête tutélaire). En effet, le fait que la Justice de paix ait ouvert une enquête à son encontre serait selon elle l'expression de représailles face à son mécontentement sur la façon dont sa première affaire a été traitée.

> Elle n'a pas conscience de son trouble, dans l'absolu ; elle est ce qu'on nomme anosognosique, donc incapable d'autocritique sur ses propres facultés, puisqu'elle trouve les raisons de ses difficultés dans l'environnement extérieur. C'est seulement lorsqu'elle est confrontée à un questionnement médical autour de ces raisons qu'elle peut prendre un meilleur recul et envisager alors qu'elle souffre d'une maladie.
>
> Le fait que l'expertisée ait de la peine à prendre de la distance par rapport à son vécu émotionnel fait que lorsqu'elle évoque, dans le cadre de l'expertise, son passé douloureux et sa situation actuelle, cela la « replace dans ces moments » : « Je revis tout », dit-elle. Il est en effet à noter que la procédure actuelle elle-même a un effet délétère sur son état de santé, du fait de son trouble psychiatrique. **La maladie lui fait ressentir les aléas négatifs de la vie comme des traumatismes qui s'accumulent. L'expertisée ne parvient pas à transformer le vécu**, en prendre de la distance : « Je n'arrive pas à oublier tout ce qu'il s'est passé ».

Il s'agit maintenant de présenter la situation d'une femme que j'ai reçue pour donner un avis d'expert sur sa personnalité et une éventuelle pathologie psychique dans son chef. La procédure alors en cours était menée par des collègues pédo-psychiatres (expertise civile en protection des mineurs, soit en faveur des enfants de Mme Z.). Mme Z. alléguait que sa fille avait été abusée sexuellement par le père, un homme dont elle était séparée au moment où j'ai reçu cette femme et avec qui elle était en conflit. Elle se montre très interprétative, et présente des signes de manie. J'écrivais alors :

> Dans ce type d'économie psychique, l'instance critique qui permet de prendre de la distance face à son propre raisonnement, en particulier lorsqu'il est motivé par une émotion intense, n'est pas toujours efficiente. Ainsi, l'individu, en difficulté pour appréhender ce qui se trame en lui-même, se met à chercher les réponses à ses questions dans l'environnement extérieur (cf. : « C'est clair que quand je pense au couple, je cherche d'où ça vient <u>de lui</u> » - c'est nous qui soulignons). Le doute n'est pas permis, parce qu'il mènerait à des auto-accusations persécutoires. En effet, dans le cas de ce sujet, nous observons que cette dernière pose des actes, puis s'inquiète ensuite d'en recevoir les conséquences négatives en retour. Par exemple, à vouloir clarifier les affaires financières de sa mère, elle imagine que son beau-père a envoyé un tueur à gages à ses trousses. Pour autre exemple, lorsque nous lui demandons de citer les personnes qu'elle considère comme de véritables amis, elle s'inquiète de faire du mal à ceux qu'elle ne citera pas. A noter concernant ce dernier exemple qu'elle considère que le fait

même de penser une chose peut avoir un impact négatif sur des personnes, pourtant non informées de ses pensées.

A cet égard, Mme Z. se dit incapable d'indulgence envers elle-même : elle ne se donne droit à aucune erreur pour protéger ses enfants des menaces que les adultes font peser sur eux. Et donc il semble qu'elle en fasse « trop ». Il lui est difficile de remettre en cause sa thèse : au contraire, elle a tendance à chercher des preuves qui confirment sa suspicion. Nous pouvons faire l'hypothèse que, n'ayant aucune indulgence envers elle-même, elle cherche désespérément des réponses, des « preuves », dans la réalité, qu'elle n'est pas la cause des maux de sa fille. Ayant été elle-même violentée et non entendue à ce sujet, elle considérerait être une très mauvaise mère que de ne pas « croire » sa fille. En fin d'entretien, nous demandons à l'intéressée si elle a une question. Elle répondra, après un temps de réflexion : « Oui. Comment je dois faire pour être une bonne mère ? ». Mme Z. pourrait sans doute bénéficier de pouvoir réfléchir à cette question avec un vis-à-vis professionnel qui lui permette de prendre de la distance critique face à des conclusions que sa psyché a la propension de faire dans la hâte.

Le lecteur notera que ma proposition de traitement fut optimiste…

J'ai ainsi présenté ci-dessus deux cas dont le délire est manifeste. Mais si j'ai intitulé le chapitre « La logique du délire », c'est que cette logique trouve sa place au sein de la structure symbolisante en soi. En effet, d'une manière générale, tout sujet non symbolisant, de par son incapacité à l'ambivalence, présente le risque de produire des raisonnements délirants. En effet, le fait de se représenter les éléments qu'il s'agit de traiter un fil des rencontres de la vie comme « tout blancs » ou « tous noirs » et de faire des liens de type A mène à B, parce qu'A et B sont similaires ou concomitants, et l'absence de doute qui caractérise cette pensée, mènent forcément à des raisonnements peu ou prou délirants. Pour donner un exemple, je me souviens d'une discussion que j'ai eue avec l'ex-compagnon d'une amie, un homme qui ne symbolise pas, lors de laquelle il a fini par me dire : « Tu es pour les camps de concentration », parce que j'avais osé évoqué le fait que le handicap chez l'être humain n'était pas une forme adaptative (au sens darwinien) au sein de l'espèce humaine.

Lorsque nous côtoyons ces sujets dans le cadre de notre activité professionnelle, il arrive fréquemment qu'ils ne se montrent pas suffisamment compétents dans les tâches qui leur sont confiées. En particulier, dans le domaine de la psychologie, il leur est impossible de comprendre correctement les mécanismes en jeu au sein des structures psychiques symbolisantes, bien

évidemment. Mais leurs difficultés ne s'arrêtent pas là : il leur est difficile de synthétiser leur pensée ou leurs écrits (j'en ai déjà donné un exemple plus haut dans l'ouvrage), de comprendre ce qui se joue entre collaborateurs au sein d'une équipe professionnelle, etc. Mais, comme ils sont anosognosiques (normal, personne ne leur a jamais expliqué qu'ils fonctionnent différemment de la majorité de la population), ils sont incapables d'autocritique sur l'adéquation entre leur production et leur cahier des charges. A la place, ils trouvent des explications dans l'environnement extérieur. Nous lisons leur fonctionnement comme de la projection (parce que nous savons ce que c'est et et nous savons que nous le faisons nous-mêmes !), de la paranoïa, de la persécution… mais en fait ils cherchent juste à lier A à B et, comme il y a des coïncidences temporelles ou des similitudes de forme, ils utilisent ces liens sans les critiquer…

Parfois, face aux sujets non symbolisants, et en particuluer en milieu de détention, l'on a le sentiment de buter contre des murs. En particulier, je pense à ces sujets qui ne comprennent pas que leur libération n'advienne pas puisque, selon eux, le délai est passé. C'était sans compter la suspension de leur peine au profit d'un traitement qui courait tant que ledit traitement n'était pas réputé terminé ! Je pense également à ces suivis contraints qui n'ont ni queue ni tête lors desquels je me suis trouvée face à des sujets qui niaient leur crime mais qui devaient pourtant pouvoir travailler sur les raisons de la commission de ces crimes pour obtenir une ouverture du cadre… Ils estimaient devoir venir aux séances, ce qu'ils faisent, mais pour contester leur condamnation, ce qui ne me permettait pas d'effectuer le travail prévu par la loi… Enfin, je repense également au fait que les sujets non symbolisants les plus démunis intellectuellement prennent les préceptes de leur culture au pied de la lettre… Qu'ils sont incapables de critiquer leur raisonnement et de comprendre ce qui se joue dans la psyché de leur vis-à-vis. Et qui ne repèrent pas les contradictions qui nous apparaisent pourtant si évidents dans leurs discours. Et qu'ils se sentent incompris par nous du fait qu'ils ne peuvent envisager que, dans notre monde à nous, l'on pense autrement… A l'expertise, ces sujets peuvent se montrer très mauvais manipulateurs et leur côté cash nous inquiète.
Ainsi, certains sujets non symbolisants recourent au délire pour nier la commission de leur crime. Le délire est-il alors construit pour éviter la souffrance liée au regret d'avoir pris une vie ? Tel patient recourt à l'explication de la sorcellerie pour expliquer qu'il a tué la prostituée dont il était amoureux, tel autre déniera la réalité d'avoir fait subir à une enfant de cinq ans, à réitérés reprises, des actes de sodomie alors que lui-même, au même âge, avait été si

traumatisé de l'avoir vécu en tant que victime une fois ?

Le film *Shutter Island* (2010), réalisé par Martin Scorsese, illustre la façon dont la psyché névrotisante se représente ce qu'est un mécanisme de protection utile pour protéger le Moi. Le personnage principal se bat contre une représentation gênant, et crée une néoréalit, pour ne pas avoir à faire face à la réalité selon laquelle il a tué sa femme et sa fille. A la toute fin du film, il décide, par un stratagème utilisé auprès d'un infirmier en psychiatrie, de subir une lobotomie, pour ne plus avoir à faire face au réel. Ce film nous place face à une question majeure : est-ce éthique de priver ces sujets de l'utilisation du déni en tentant de faire revenir à la conscience la représentation gênante supprimée de la mémoire ?

Structure symbolisante (névrotisante) : un continuum

La majorité de la population humaine a accès à la capacité symbolique. L'accès à cette capacité fait de ces individus des êtres capables d'ambivalence. Leur pensée est souple, non rigide, une chose pouvant être une chose et une autre par ailleurs, « Maman » pouvant être à la fois, et au même instant, aimée pour certains aspects et détestée pour d'autres. En effet, chez le sujet symbolisant, la représentation de la mère peut abriter en son sein des affects contradictoires sans que cela ne crée de stress majeur au sein de la psyché. Les sujets détenteurs de la capacité symbolique, sujets symbolisants, sont également nommés sujets « névrotisants », puisqu'ils sont tous, au départ de leur vie, destinés à la névrose. Ce sont les aléas de leur développement psychoaffectif qui sont responsables de mener certains de ces sujets sur les chemins de traverse[61] de la transgression.

Le sujet transgressif est un être qui a subi de multiples traumatismes, événements qui ont entaché de façon irrémédiable son image de lui-même ainsi que la confiance qu'il peut placer dans les autres êtres humains. Abandons répétés et/ou non prise en compte des besoins infantiles précoces sont les expériences délétères que les névrotisants qui deviendront transgressifs ont vécues. Le névrotique n'a pas été aussi sévèrement atteint dans son narcissisme. Il a certes pu endurer des abandons durant son ontogenèse. Je ne connais en effet aucun sujet névrotique qui ne rapporte pas de tels souvenirs en psychothérapie, souvenirs d'événements qui semblent avoir eu un impact majeur sur son histoire actuelle. Néanmoins, les traumatismes vécus n'ont pas été suffisamment sévères ou répétés pour entacher pour toujours sa confiance dans les êtres humains. L'observation clinique m'a montré que face au risque d'être abandonné, le sujet névrotique va se retrancher derrière la défense hystérique principale, la désaffection. Il pourra reconnaître ses attachements vis-à-vis de tout un tas de gens, mais il fera comme s'il ne devait rien à personne en particulier… Il fera en sorte d'éparpiller son sentiment de dépendance. Parce qu'au fond il ne veut pas reconnaître qu'il rêve d'un seul être capable de répondre à toutes ses attentes (le partenaire)… Et oui, pour celui qui accepte de se laisser aller au sentiment amoureux, l'on dit qu'un seul être lui manque et qu'alors tout est dépeuplé…

Il semble évident que l'on peut davantage penser à autrui lorsqu'on n'a pas à se préoccuper au même moment de protéger son propre narcissisme. Certains

[61] REF

sujets transgressifs ont besoin d'attaquer le narcissisme de l'autre lorsqu'ils se sentent mis en danger sur ce plan. Si le névrotique peut le faire, par impulsivité, ou par tentative de se désaffecter, ce n'est pas parce qu'il cherche à prendre une forme de pouvoir. Le transgressif ne peut pas s'empêcher de le faire lorsqu'il s'agit pour lui de survivre à ce qu'il vit comme des attaques à son être. Ainsi de la différence symptomatique entre le névrotique et le transgressif : le second fait payer à l'autre tout ce qu'il peut interpréter comme une tentative de se montrer narcissiquement supérieur…

Appliquons le modèle nosographique du continuum de la structure symbolisante aux personnages de la série télévisée américaine « Dr House ». Le Dr Gregory House est le chef du Département de diagnostic du Princeton-Plainsboro Teaching Hospital, situé dans le New Jersey. Il est reconnu pour ses talents de diagnosticien : il ne lâche jamais l'affaire lorsqu'il est face à une énigme mais il fait souvent fi des règles élémentaires de l'éthique relationnelle, mais également médicale. Il peut mettre ses patients en danger pour parvenir à son diagnostic. Le lecteur qui connaît la série peut être tenté de diagnostiquer les personnages principaux de la saga : le Dr House, son collègue et ami Dr Wilson, ainsi que ses médecins assistants les Dr Chase, Cameron et Foreman. Je propose de le faire ici.

La relation typique qui s'instaure entre un sujet transgressif et un sujet névrotique est représentée par le couple Dr House - Dr Wilson. Ce que Wilson retire de son lien avec House, malgré tous les préjudices subis, c'est une amitié pourtant sans failles sur le temps et des petits délires de temps en temps qui pimentent sa vie un peu terne. Wilson passe son temps à proposer des interprétations psychanalytiques au comportement de House quand ce dernier, lui, abuse de son pouvoir et passe à l'acte transgressif… sans réfléchir aux enjeux relationnels.
Robert Chase, blond docile d'origine australienne, et Allison Cameron, brune consciencieuse et appliquée, forment un couple de névrotiques et elle joue l'hystérique quand Chase lui dit qu'il en veut davantage, qu'il veut une vraie relation avec elle. Puis lui aussi se mettra à jouer la désaffection… Mais ils finiront par se marier.
Le Dr Foreman, quant à lui, se présente comme un sujet plus légèrement transgressif que le Dr House. Il essaie, par tous les moyens, d'accéder à la névrose. Voilà son drame : il a tellement peur d'être, ou de devenir, comme son patron !

La force du transgressif, c'est d'être conscient des enjeux de base de la vie

humaine dont le névrotique se cache : la peur d'être abandonné ou, comme autre exemple déjà entendu, le confort pour un homme d'avoir une femme pas trop belle pour ne pas avoir à pâtir d'une concurrence trop serrée avec les autres hommes… Le transgressif dit les choses comme elles sont, exactement là où la pudeur névrotique les fait taire. Dans ses relations aux femmes, le transgressif est plus vrai que l'hystérique. Il dit les manques et les souffrances dues à la relation. Ainsi, pourquoi donc les lacaniens disent-ils de lui (du pervers) qu'il n'est pas une question (comme le névrotique) mais une réponse, faussée, sur sa propre identité ? Je dirais que c'est parce qu'il se trompe sur son identité au niveau de ce que j'ai défini en tant que règles fondamentales. C'est au niveau de sa place dans les générations, dans les sexes et dans les communautés, qu'il « dévie ». Son identité symbolique a en effet été distordue. Du fait des traumatismes subis, il n'a pas pu se construire sainement en tenant compte de sa place dans la hiérarchie familiale et dans son genre sexué. C'est un fétichiste. Et le fétiche est un serrage de nœuds, un repli sur une représentation unique et non modulable. Une retraite. Un refuge. Contraignant mais connu.
Une hypothèse doit être soulevée ici. Il semble en effet que le sujet névrotique soit capable, d'une certaine façon, certes peu économique, de se cacher de la réalité de son désir. Si la situation d'attachement le met à mal, il tentera d'enfourner ses représentations libidinales dans un tiroir pour ne pas les voir. Le transgressif semble davantage en contact avec sa pulsion, avec ce qui l'anime. Il semble qu'il puisse compter sur un autre mécanisme pour ne pas se sentir trop affecté : le dédain porté à l'objet. J'y reviendrai.

Entre le sujet névrotique et l'individu transgressif, il n'y a donc pas de différence de nature mais une différence de degré d'atteinte au narcissisme. J'ai ainsi proposé le modèle théorique suivant : un *continuum* avec, en son extrémité gauche, le narcissisme le plus blessé (névrotisant transgressif) et celui qui ne le serait pas (névrose simple). Il n'existerait dès lors pas réellement d'étalon pour différencier la structure transgressive de la structure névrotique, sauf sur un plan purement théorique. Il existe en effet des degrés divers de transgressivité…

Reste ici à traiter la question de l'hystérie. En effet, tout au long de l'écriture de cet ouvrage, je me suis questionnée sur la place de cette entité sur le *continuum* des sujets symbolisants. Bergeret[62] souligne qu'avec l'hystérique nous nous situons sur le plan génital et que l'hystérique s'engage pleinement dans la relation affective et sexuelle. Mais les défenses sont parfois telles, le

[62] REF principale

refoulement si intense, que je me suis beaucoup interrogée au sujet du degré de maturité narcissique de l'entité structurelle hystérique. La question du désir coupable est un enjeu presque vital pour ces personnalités. Il y a, peut-être, en effet, bien eu une séduction traumatique non élaborée, non digérée, qui mettrait à mal la structure. Il semblerait possible, par le traitement psychanalytique, d'aider l'hystérique à vivre ses pulsions de manière moins tourmentée. En abaissant le seuil de sévérité de son Surmoi. Néanmoins, je n'ai actuellement pas de réponse s'agissant de la question suivante : peut-on aider les sujets les plus hystériques à passer de l'hystérie à la névrose simple ?
Le questionnement corollaire s'est posé ainsi : la défense hystérique met-elle en évidence un narcissisme moins solide que celui que présente le névrosé simple ou est-ce seulement un effet visuel dû à la non-digestion du traumatisme et à l'exacerbation des défenses traditionnelles de la névrose ? J'ai fini par trancher pour considérer le sujet hystérique, de par sa qualité relationnelle, comme doté d'un narcissisme sain (cela reste la névrose) mais se trouvant dans une situation de stress majeur pour sa psyché. C'est le sujet névrotique-type malade de sa structure.

En outre, ce qui différencie, au sein du *continuum*, le névrotique simple du transgressif, c'est la véritable bienveillance pour autrui, partout et tout le temps, dont fait preuve le premier[63]. En effet, son narcissisme a été suffisamment respecté (l'on pourrait dire également : insuffisamment blessé) pour qu'il puisse toujours rester bienveillant envers l'autre. Le sujet névrotique n'est pas mû par une exigence interne à faire passer ses besoins avant ceux des autres lorsque son narcissisme est en danger comme c'est le cas du transgressif. Au contraire, d'ailleurs : du fait des conséquences projetées de l'expression de ses propres pulsions, il aura tendance à vouloir faire passer le besoin de l'autre avant le sien propre, protégeant ainsi son narcissisme du regard de sa propre instance surmoïque. Ce faisant, il fait parfois plus de mal que de bien… J'y reviendrai également.

Une caractéristique typique de la structure névrotique, donc : la bienveillance. J'avais prédit que François Hollande résisterait au débat du second tour de l'élection présidentielle française le mettant face à Nicolas Sarkozy en 2012, grâce à son calme interne et sa consistance psychique. Pourtant, peu d'observateurs le croyaient capable de gagner contre le président sortant. Et pourtant, Hollande est un homme calme, posé, sûr de lui malgré ce que l'on

[63] A noter que le névrotique dont la structure est bâtie sur le mode hystérique (du fait de traumatismes non élaborés) est parfois trop préoccupé par sa propre défense psychique qu'il en oublie l'autre dans la relation… surtout quand c'est cet autre qui le met en crise. Il tente de le mettre de côté, mais il ne le dénigre jamais.

pourrait penser. Sûr de lui, et pas « trop sûr » de lui… Souvenez-vous de son bon mot, ou de son bon geste faudrait-il dire, lorsqu'il lui a été rappelé par un journaliste qu'il avait subi une critique de la part de Ségolène Royal, son ex-compagne et la mère de leurs quatre enfants, dans laquelle elle disait en substance qu'il n'avait rien fait de bon (sur le plan politique s'entend). Il a levé sa main pour indiquer le nombre de quatre avec quatre doigts levés, et il a souri. Quoi de plus intelligent et de plus bienveillant que cette réponse à une femme qu'il a aimée, et qui l'attaque ? Une réponse qui, en outre, situe le sujet dans l'ordre des générations : il est le père et l'ex-compagnon.

En fait de célébrités, j'appelle Nicolas Bedos à la barre. Je propose en effet un second exemple mettant en scène cette fameuse bienveillance. Nicolas Bedos est le fils de Guy Bedos, humoriste français de gauche très connu. Le fils a présenté une chronique dédiée à Marine Le Pen dans l'émission « Semaine critique ! » sur France 2. Marine Le Pen, c'est la fille de Jean-Marie Le Pen, qui a été longtemps président du Front National, un parti d'extrême droite en France. L'homme est connu pour ses propos racistes et révisionnistes.

Penchons-nous sur la chronique[64] (retranscription libre) de Nicolas Bedos :

> Lundi : lundi, alors que nous est révélé le nom des invités de ce soir, à savoir Marine Le Pen en tête de gondole, tête de turc et pour beaucoup, tête à claques, je ramasse quelques conseils autour de moi. Lundi, plusieurs de mes amis me conseillent plutôt qu'un blabla prétendument malicieux et finalement convenu d'en venir carrément aux mains avec notre invitée, procédant en guise de joutes verbales à de véritables prises de catch, envoyant Mademoiselle Le Pen valdinguer dans le décor en carton-pâte de France Télévisions, la finissant avec les dents, tranchant dans les veines pour finalement engager le pronostic vital, et ce sous le regard éberlué des quarante téléspectateurs qui nous regardent encore à cette heure si tardive que même David Guetta et Frédéric Beigbeder s'apprêtent à se coucher. La méthode « défonce-lui sa grande gueule » me semble assez originale en cette période politiquement correcte où il n'est pas bien vu d'assassiner une femme, fût-elle blonde et d'extrême-droite ou du Front National dites-vous, ni même, sécuritarisme oblige, de la corriger. Voilà pour les conseils de lundi proférés par les plus raisonnables de mes camarades.
> Mardi, d'autres connaissances éclairées me conseillent plutôt la méthode « séduction » : ne diabolisons pas le FN, au contraire faisons preuve d'entrisme en pénétrant notre invitée d'un regard embrasé mêlant

[64] http://www.youtube.com/watch?v=f1wLYsdzhzo, en ligne le 15.04.2014
Vidéo déposée le 10.09.2010 sur YouTube, et dire que chronique publiée dans son livre.

charme et complicité feinte. C'est ainsi que je pourrais complimenter Marine sur sa chevelure dorée indéniablement propre, loin de la tignasse foutraque de Fadela Amara et autres Christine Boutin avec qui je partage quelques idées certes mais avec qui l'idée de partager mon lit me semblerait aussi odieuse que de lire cette chronique chaque vendredi sans être excessivement payé ! Oui Marine… oui, Marine, vous avez un physique passablement passable, voire plutôt réjouissant, et c'est à nous dégoûter de la morphopsychologie tant l'égoïsme un peu ringard et l'agressivité, tout de même, que comportent vos discours ne semblent pas contaminer vos expressions plutôt charmantes, votre sourire plutôt amical et vos yeux d'un bleu presqu'enfantin. D'ailleurs, si vous étiez « ma meuf », comme disent les jeunes, je passerais mon temps à dire à mes amis : « Mais, l'écoute pas Jeannot, tu la connais, elle est mignonne, elle est sympa, mais la pauvre tu sais très bien qu'elle y comprend que dalle, et puis elle revient de si loin, t'imagines un peu le père qu'elle se tape ? Tu crois que c'est facile, toi, d'écouter des horreurs depuis l'âge de cinq ans, d'être montrée du doigt à l'école telle une négresse sans ses papiers ? Tu penses pas que ça te brise un cerveau aussi efficacement qu'une consommation répétée de crack sur un banc de Stalingrad ? Laisse-la causer Jeannot, et goûte plutôt ce qu'elle vient de nous cuisiner, au moins ça elle sait faire ! »

Jeudi : jeudi, alors que je termine ma prochaine pièce, un chef-d'œuvre parmi d'autres, je me rends compte que quelque chose me relie à Marine, quelque chose que peu de gens vivent : nous sommes elle et moi des enfants de célébrités… n'est-ce pas ? Elle et moi avons dû trouver un moyen d'exister en portant un patronyme qu'il s'agissait de servir, de revendiquer, de transcender ou de pourrir littéralement. Marine, tout comme moi, a décidé de le revendiquer. Moi en écrivant quelques pièces pour mon père, prenant le risque de susciter les sarcasmes attendus de la critique parisienne, et elle en reprenant carrément la même pièce dramatique et boulevardière que son père nous inflige depuis des décennies ! Sauf que j'ai envie ce soir de dire à Marine qu'il lui ferait le plus grand bien d'aller fouiller dans d'autres répertoires, qu'il y a des auteurs merveilleux sur d'autres étagères, et de même que la chrétienne chichi-ponpon Christine Boutin est en train de virer vers une gauche humaniste, je rêve de ce jour où Marine éclatera en sanglots devant nous en hurlant : « Ça suffit, non d'un cul, j'en ai marre, de tout ce folklore de mon père et ses calembours vaseux, son petit rire un peu pervers, ses électeurs parfois haineux, ces meetings pauvres, ce vin blanc dégueulasse qu'on m'oblige à avaler avec de vrais fachos, de vrais racistes, de vrais antisémites ! Putain, je suis encore jeune, j'ai de l'esprit moi aussi, j'ai envie de rencontrer d'autres gens dans des dîners spirituels loin de l'affreux Bruno Gollnisch et tous les sbires de papounet ! Pardonnez-moi, je m'appelle Marine Le Pen et je craque ! ». Me vient alors une idée qui n'est pas sans évoquer ma

> propre situation : et si Marine n'attendait pas la mort de son papa pour nous surprendre tous ? De même que je ne sais plus quoi faire pour profiter du mien, multipliant les vacances familiales, les projets communs, me forçant à lire Marianne, Le Nouvel Observateur, et même Le Point, m'empêchant poliment de lui dire toutes les réserves que je fais parfois devant ses prises de position quelque peu manichéennes, tant je l'aime, tant je l'admire et tant je veux qu'il vive les plus belles et les plus longues dernières années qu'il soit, Marine Le Pen n'est-elle pas en train de jouer cette comédie pour que son paternel disparaisse enfin avec dans le cœur la conviction qu'il est immortel grâce à une relève organisée par le fruit de ses propres entrailles ? Du coup, vendredi, c'est-à-dire ce soir, j'ai envie de vous dire Marine, entre « fille » et « fils de » : « Retrouvons-nous à la mort de nos pères respectifs, allons nous bourrer la gueule dans une boite à chagrins, et trinquons à votre différence future, dégueulons nos whiskys sur tout ce qui vous fait déjà mourir parfois de honte » j'en suis sûr et ce depuis l'âge tendre, lorsque petite, toute seule, quand la nuit tombait après le JT, vous vous disiez sans doute : « Pourquoi Dieu m'a-t-il fait fille de Le Pen et pas de Marcello Mastroianni, de Robert Redford, ou même de Guy Bedos, lui au moins il est beau, il est drôle, les gens l'aiment, les femmes lui sourient, et puis son fils a du talent, peut-être on pourrait jouer ensemble lui et moi, avec la fille de Depardieu et celle de Bohringer qui est très sympa ? ». Oui peut-être on aurait pu, je vous aurais présentée à Gisèle Halimi, à Plantu, à celui-là, vous auriez pris des bains avec Nicolas Rey et fumé un pétard avec Jamel Debbouze, et vous ne seriez pas là à supporter les sarcasmes d'un jeune prétentiard. Oui la vie est injuste, Marine, mais il ne tient qu'à vous de lui donner un nouveau départ plutôt que de la prolonger dans les pires conditions, c'est-à-dire en faisant à vos enfants ce que votre père vous a fait.
>
> Voilà, pour moi ce fut une semaine de merde alors imaginez ce que je pense de la vôtre !

Le discours théorique du sujet névrotique simple est le suivant : « Va vers ton désir profond ». Ce que Nicolas dit ici à Marine, c'est la chose suivante : je ne t'aime pas mais je pourrais, si tu prenais le parti du Bon et de la liberté. Je te plains. Mais aussi : dépasse le Père. Cette femme prône la haine, mais Bedos lui offre un bain et un joint avec ses amis, pour avoir compris d'où elle vient. Cette chronique, c'est l'expression de la compréhension que le névrotique propose à chaque autre être humain. Bedos espère cette femme prise dans un conflit interne entre sa famille et l'humanité, il désire la ramener du côté d'Eros et lui faire quitter le monde de Thanatos.

Diam's également, rappeuse française d'origine étrangère (du côté du père), dans sa chanson « Marine », tente de tirer la fille Le Pen de ce mauvais pas et

de la faire entrer dans le monde du désir… :

Marine
T'as un prénom si tendre
Un vrai prénom d'ange
Mais dis-moi c'qui te prend
(…)
Marine
T'avais l'honneur d'être proche de l'ennemi
D'installer un climat paisible dans nos vies
Mais Marine
T'es forcément intelligente
T'as pas songé à tous ces gens que t'engraines dans l'urgence
Marine

T'es mon aînée et pourtant je ne te respecte pas
Il m'a fallu faire ce choix
(…)
Marine
Pourquoi es-tu si pâle ?
Viens faire un tour chez nous c'est coloré, c'est jovial !
(…)
Marine
Tu t'appelles Le Pen
N'oublie jamais que tu es le problème
D'une jeunesse qui saigne
Viens, viens
Allons éteindre la flamme
Ne sois pas de ces fous qui défendent le Diable

Où l'on note également un souhait de respecter l'aînée, mais pas à n'importe quelles conditions…

Bref[65]. La névrose ici introduite, allons voir ce qu'il s'y cache…

[65] Au sujet du jeu psychique interne propre aux sujets de cette structure, voir la vidéo « Bref. J'ai envoyé un texto » : http://www.youtube.com/watch?v=feviJGHGvmk, en ligne le 27.09.2014.

Névrose, structure névrotique, donc de facture hystérique

Les bleus

« (…) le seul modèle économique authentiquement névrotique
[est] pour moi le modèle hystérique »
J. Bergeret (1987)[66]

Partageant ici le point de vue de Bergeret, la phrase en exergue informe mon lecteur de deux éléments indispensables pour comprendre la façon dont s'organise le modèle théorique proposé dans cet ouvrage. En 1987, Bergeret écrit que, de son point de vue, la névrose est de nature exclusivement hystérique. Par la même, il refuse d'attribuer une nature névrotique à ce qui a été décrit par la psychanalyse (et l'est toujours d'ailleurs par certains psychanalystes) comme une « névrose » obsessionnelle. Pour ma part également, convaincue par l'argumentaire[67], j'extrais cette dernière entité du champ de la névrose puisque certains des sujets ainsi nommés trouvent leur véritable place à l'intérieur de la catégorie structurelle regroupant l'ensemble des sujets non symbolisants.
Les sujets névrotiques peuvent présenter des symptômes hystériques de type phobique, ou des symptômes dits « obsessionnels » (qui ne sont en somme que des manifestations contra-phobiques), et produire des actes manqués tels des oublis et des lapsus dont le sens est à rechercher dans le refoulement de la pulsion interdite par l'instance surmoïque du sujet (parce que vécue comme dangereuse pour soi-même ou pour les autres).

J'ai passé ma vie à essayer de devenir une femme, à tenter de comprendre ce que cela signifie… Alors, bien sûr, comme tout névrotisant, je me suis construite en fonction du sexe opposé. J'ai opposé mon hystérie à celle des hommes que j'ai croisés. J'ai fini par comprendre l'importance du mécanisme, son sens, sa place dans l'économie psychique névrotisante. Quand le sujet a été trop traumatisé, son mécanisme hystérique l'empêche de s'épanouir ; quand il est plus calme, il est son rempart contre la souffrance. Les mécanismes de défense sont utiles, ils protègent la psyché, quand ils ne sont pas poussés aux extrêmes.

Mon père, c'est de l'affect brut. Il n'a aucune protection. Aucun rempart.

---

[66] Bergeret, J. (1987). Le « Petit Hans » et la réalité ou Freud face à son passé. Paris : Payot.
[67] REF – Bécache et Bergeret

Incapable qu'il est d'hystériser. Pour cause : il ne symbolise pas. Alors, enfant quand je le voyais pleurer, je nageais en pleine douleur, parce que je ne pouvais rien faire. Et maintenant, je passe ma vie à tenter de faire en sorte que ces sujets en souffrance finissent par bâtir en eux cette protection.
D'où, du coup, cet ouvrage de 250 pages (et son 2e tome) pour tenter de comprendre ce qui différencie mon père des autres hommes qui peuplent la Terre. A commencer par mon beau-père. Certains signes montrent que le fait de vouloir passer de la figure du premier à celle du second sur le plan de l'investissement libidinal est vécu, en mon fort intérieur, comme une forme de trahison envers le premier.

Mon écrit se veut le plus scientifique possible, raison pour laquelle il me semble important de situer mon point de vue. Dans ce chapitre, je vais surtout décrire l'hystérie masculine, parce que c'est avec elle que j'ai eu le plus maille à partir. J'ai observé les hommes qui hystérisent au décours de mes relations personnelles et de celles de mes amies et de mes patientes. Je présenterai par ailleurs le cas d'un homme détenu en contrainte de traitement pour illustrer le mécanisme de défense de l'hystérie.
Freud traitait surtout les hystériques femmes à son cabinet viennois. Il est fort probable que l'époque en soit la cause. Il recevait selon moi les femmes névrotiques les plus intenses sur le plan affectif et qui étaient empêchées de désirer tandis que leurs partenaires jouissaient d'un certain pouvoir dans la relation maritale et, partant, d'un certain confort. La crise actuelle décrite par W. Pasini[68] dans son ouvrage « Des hommes à aimer. Comprendre et gérer les fiancés, les maris et les amants » permet sans doute d'expliquer l'augmentation observable des défenses hystériques dans les comportements des hommes névrotiques de l'époque actuelle.

Ces hommes névrotiques ne viennent manifestement pas beaucoup consulter à mon cabinet… Jean-Pierre Winter (déjà cité), psychanalyste à Paris, semble,

[68] REF (2007) – et, p. 20 : « La crise de l'homme moderne est un phénomène évident, dont je ne me bornerai cependant pas à décrire les aspects négatifs. En effet, s'il est vrai que les hommes sont en crise, il est tout aussi vrai qu'ils le sont par rapport à un concept de virilité extrêmement stéréotypé et fortement marqué sur le plan culturel. C'est pourquoi j'utiliserai ici le terme de *crise* dans son acception étymologique, comme « moment de poussée vers un changement substantiel ». De fait, nous vivons une période de crise, une période de transition socioculturelle, complexe et difficile à affronter ». Mais aussi, p. 10 : « Et l'homme actuel ? Pour lui, il en va tout autrement [que pour la femme d'aujourd'hui]. Les rôles à endosser ne sont pas trop nombreux, ils sont trop rares. Aucune fonction satisfaisante n'ayant remplacé les figures désormais obsolètes du *cow-boy* ou du *playboy*, il est en quête de nouvelles solutions, il cherche. Dans un premier temps, furieux d'avoir perdu ses privilèges, il attaque la femme (y compris à travers des actes extrêmes comme des viols collectifs), non pour la posséder, mais pour lui montrer qui est le plus fort ; puis il tente d'isoler le sexe du cœur et transforme alors le corps de la femme en un « objet » de consommation ».

lui, les avoir reçus dans sa pratique[69].

S'agissant de l'hystérie féminine, elle a donc été décrite de long en large par Freud. Je pense évidemment à ses patientes de cabinet, pas aux femmes hospitalisées à la Salpêtrière et auxquelles il pensait pouvoir appliquer le modèle de compréhension symbolique de la psychanalyse.
J'ai beaucoup tergiversé, tout au long de mes recherches, au sujet de savoir s'il fallait différencier un état névrotico-normal de l'hystérie. Manifestement il est des êtres névrotiques qui ne parviennent jamais vraiment à s'autoriser de jouir… Je me suis beaucoup interrogée au sujet de la qualité du narcissisme de l'hystérique, avec en tête le présupposé que pour produire un véritable symptôme hystérique (sans être encore bien au clair sur ce que cela signifiait), il fallait que le narcissisme ait été malmené. Ma question était : y aurait-il une névrose, disons simple, d'abord, dont le « degré » de structuration serait plus abouti que celui de la névrose hystérique ?

Sur le plan théorique, il est possible de comprendre les symptômes des névrotiques simples en s'appuyant sur le modèle de l'hystérie. Toute structure névrotique est de nature hystérique et ce sont les symptômes de cet ordre qui vont être produits en cas d'incapacité à accepter son désir, du fait de la sévérité du Surmoi. L'enjeu pour moi était de comprendre si un Surmoi davantage sévère était corrélé à une plus grande faille du narcissisme. Une forme d'atteinte au narcissisme pourrait-elle empêcher l'hystérique d'accepter ses propres désirs ? Il semble que chez le transgressif, cela ne pose pas de problème, bien au contraire… Ou l'hystérie découlerait-elle de la façon dont le sujet a cru comprendre qu'il devait se méfier de ses propres désirs ? Une éducation stricte, reléguant les affaires sexuelles au rang des impuretés est-elle bien la cause d'un Surmoi exigeant ? Enfin, faut-il comprendre que ce sont les événements traumatiques non élaborés, parce qu'immanquablement mêlés à des sentiments de culpabilité, qui sont responsables des manifestations hystériques de la névrose ?

Patrick Juignet, psychiatre d'orientation psychanalytique installé en France et formateur, propose une définition intéressante de ce qu'il appelle une « personnalité névrotique équilibrée »[70] : cela correspond, dans cet ouvrage, au concept de « névrose simple ». Nous reprenons ici les lignes importantes dessinées par Juignet au sujet de cette personnalité :

---

[69] REF - Winter, J.-P. (2001). *Les errants de la chair. Etudes sur l'hystérie masculine*. Paris : Payot & Rivages.

[70] Sur le site Psychisme, 2011, http://www.psychisme.org/Clinique/Nevequilib.html

Arrivé à l'âge adulte, le caractère ne présente pas de traits saillants. Le sujet est sociable et d'un abord agréable.
(…)
Le sujet est efficace dans les actions entreprises et l'insertion sociale est satisfaisante. Vis-à-vis des autres il n'y a pas de séduction ni de distance, mais une bonne distance qui s'adapte à la situation. La vie relationnelle est cohérente. Le sujet à[sic] des amis, des relations de travail, et à partir d'un certain age[sic] une famille, des enfants.
La vie sexuelle est satisfaisante. La sexualité est vécue comme quelque chose d'heureux qui n'est ni sale, ni interdit. L'hétérosexualité intègre l'altérité et la différence. C'est une relation globale qui s'adresse à une personne entière, une relation dégagée des aspects dits « partiels ». La liaison avec le courant amoureux, une représentation esthétisée de la sexualité, une forte présence du symbolique permettent une harmonie d'ensemble.
(…)
Il n'y a pas ou peu de symptômes (une petite phobie par exemple). Les circonstances déstabilisantes ne produisent pas de décompensations durables. Les syndromes de bases[sic], comme la dépression et l'angoisse, font partie de la vie humaine. Dans ce cas, ils sont en rapport avec les événements, ils n'ont pas de tonalité particulière, ils sont spontanément réversibles.
(…)
L'un des évènement[sic] les plus marquant[sic] de la vie du névrosé équilibré est le fait de « tomber amoureux ».
(…)
L'évolution de la vie mène le sujet vers une réalisation professionnelle et familiale.
(…)
Le sujet a réussi une entrée dans le stade génital et franchi l'œdipe si bien qu'il n'y a pas de régression particulière. C'est même ce qui fait la particularité de cette forme issue de la troisième structuration : le problème œdipien, est le dernier parmi les plus fondamentaux que le sujet ait à affronter, et il peut se résoudre. C'est ce qui explique que l'organisation névrotique de la personnalité peut être équilibrée. Du point de vue psychogénétique elle se situe en bout de chaîne. La famille (directe ou étendue) a exercé correctement les fonctions parentales et a fourni des modèles identificatoire suffisant[sic]. Ces circonstances, associées à la dynamique propre au sujet ont fait renoncer à la conquête du parent œdipien si bien que l'avenir s'est ouvert. L'individu bénéficie des acquis identificatoires venus des parents et d'une place solide dans le monde humain. Le désir sexuel ayant pris une forme post-génitale permet une satisfaction sexuelle autorisée, valorisée et sans conflit.
(…)

> On peut proposer le terme de post-génital pour cette ultime évolution. Le désir devient désir de l'autre et même désir du désir de l'autre. C'est ce qui rend impossible la localisation de l'objet en un référent corporel précis. La réciprocité des places de chacun, homme et femme, fixées dans l'ordonnancement humain vient s'intégrer au désir. Le désir sexuel mature, certes, s'appuie sur la mise en jeu des objets et des structures fantasmatiques génitalisées, mais en plus il intègre la dimension de l'altérité et vient s'inscrire pleinement dans le symbolique. Le désir sexuel porte sur un référent objectal pourvu d'altérité. Le corps global sexué, comportant le phallus chez l'homme et le vagin chez la femme, est celui d'un sujet qui possède une altérité et un désir propre. L'interaction des désirs (le désir de l'un se nourrissant du désir de l'autre), est la marque d'une hétérosexualité au sens plein du terme.

Ainsi, ce qui fait jouir le névrotique, c'est d'aimer et d'être aimé.
La structure névrotique ne pense qu'à ça et ne parle que de ça. Pas au sexe : à l'amour. Qui inclut toujours la sexualité.

La névrose telle qu'elle est présentée par cet auteur est donc l'état de la structure névrotique lorsqu'elle est compensée. Dans la catégorie névrotique, il est des sujets qui sont plus ou moins en contact avec leurs désirs et ce sont les aléas de la vie liés à la possibilité d'exprimer désirs et besoins qui feront d'eux des individus plus ou moins hystériques. Et la décompensation de la structure peut mener à de grands états dépressifs.

Je pose à ce stade l'hypothèse que, le plus souvent, c'est le haut potentiel[71] qui mène à l'hystérie vraie. Les caractéristiques cognitives, relationnelles et affectives des surdoués, dénommés également sujets haut potentiel ou « zèbres » sont précisément décrits dans les ouvrages de spécialistes telles que Jeanne Siaud-Facchin[72] et Monique de Kermadec[73]. En effet, la pratique clinique me convainc que l'on peut lier la grande réactivité du cerveau du sujet haut potentiel à l'impact que les traumatismes vécus auront sur sa psyché. En particulier, le sujet haut potentiel a été décrit comme un être éminemment éthique.

---

[71] Sur mon blog, j'écris dans un article en ligne le 18.02.2018 que : « Si l'on s'en tient à l'hypothèse actuelle, le « haut potentiel » (intellectuel et affectif) est la traduction diagnostique d'un traitement de l'information sur-efficient (…). La façon de fonctionner du haut potentiel multiplierait (…) les connexions entre les neurones et entraînerait en retour de meilleures capacités de traitement de l'information », https://www.psy-co.ch/mesurer-le-haut-potentiel/

[72] REF

[73] REF

Si l'on suit Juignet, la personnalité névrotique équilibrée simple a renoncé au parent oedipien. Pour lui, l'hystérique présente un dégré de structuration en-deça de cette résolution. Pour ma part, je n'ai reçu en consultation qu'une seule patiente dont les symptômes rappellent ceux qui sont classiquement décrits dans l'hystérie[74] féminine (cf. Juignet[75]). Cette patiente présentait un vécu traumatique majeur fait de violences et de viols en temps de guerre (en République Démocratique du Congo) dans la grande adolescence, quand le désir sexuel vécu comme coupable a pu se mêler à des représentations liées aux exactions commises sur son corps. Elle parlait en fermant les yeux, présentait des pertes de mémoire majeures relatives à des événements sexuels et s'endormait souvent une partie de la séance. Elle venait en traitement de manière contrainte, une instance tierce émanant d'un service de l'immigration lui imposant de le faire. Manifestement, elle se trouvait en état de stress post-traumatique et les symptômes manifestés témoignaient de sa structure hystérique. Les autres sujets chez lesquels j'ai pu observer des symptômes que je qualifie d'hystériques (en particulier, la désaffection qui se manifeste par la multiplication des relations sexuelles non investies sentimentalement de manière consciente) étaients également en situation de conflit interne avec leurs motions puslionnelles. Ces observations me mènent dès lors à envisager l'hystérie comme une forme de décompensation de la structure névrotique simple du fait de traumatismes non élaborés, survenus à l'adolescence mais répétant pour une part des vécus traumatiques plus anciens. Il s'agirait d'une structure psychique « stressée » par des stresseurs qui ne sont autres que des traumatismes affectifs vécus au cours du développement.

Les deux personnages de *Sur la route de Madison* (1995), magnifique film réalisé et interprété par Clint Eastwood accompagné de Meryl Streep, représentent deux sujets névrotiques. Le photographe du *National Geographic* est un sujet névrotique libre à l'instance interne surmoïque bienveillante quand la femme au foyer est une névrosée aux prises avec un Surmoi sévère, s'interdisant la satisfaction de son désir. Lui est libre parce qu'il l'a toujours été. Elle est mariée et mère de deux enfants. Sa fille dira qu'elle aurait aimé que sa mère se permette davantage d'accéder à son désir profond, soit vivre son amour avec cet homme aimant.

L'hystérique est celui qui ne peut aller au bout de son désir du fait de la culpabilité que ce désir provoque en lui. Mais, la pulsion libido ne pouvant

[74] Et le lecteur connaît maintenant ma position s'agissant des symptômes massifs attribués classiquement à l'hystérie mais qui sont le fait de sujets non symbolisants.

[75] http://www.psychisme.org/Clinique/Hysterie.html, en ligne le 27.09.2014.

mourir, elle se manifeste au travers d'actes manqués et autres symptômes. L'hystérique ne se comprend pas lui-même : non par incapacité à la théorie de l'esprit, puisqu'il est fin pour entendre le désir de l'autre, mais par mécanisme de défense. Au fond, il ne veut pas le savoir, que sa pulsion est au taquet. Alors il la refoule, la transforme, croit pouvoir s'en jouer… mais elle se manifeste au travers de ses multiples symptômes. Elle ne le lâchera pas.

Les symptômes névrotiques sont ceux qui permettent d'anticiper la perte (souvent des actes interprétés comme de l'auto-sabotage) et la tentative de désaffection, notion que je présenterai plus loin. Les actes manqués sont fréquents. Les phobies (telle la peur de vômir ou de laisser les plaques de la cuisinière allumées, s'accompagnant ensuite de rituels dits « obsessionnels ») sont les manifestations de la répression des pulsions. Tous ces symptômes se présentent comme la réponse de l'animal face au danger : celle de la fuite. Tous ces symptômes, c'est au fond de l'évitement. Mais il existe d'autres moyens de réagir au danger : l'affronter. Supporter la peine, la perte. Décharger le traumatisme en s'y confrontant, puis pleurer et trembler (cf. la *catharsis* freudienne). Mais le sujet névrotique traumatisé craint tant cette issue qu'il fera tout pour l'éviter.

Lorsqu'une relation le met en situation de stress (soit qu'il craint la perte ou qu'il craint de blesser), le sujet névrotique tente de faire comme s'il ne ressentait rien dans la relation à l'autre qui engage. En effet, l'investissement a son double-tranchant chez le névrotique : la peur de faire du mal à l'autre, de détruire l'autre, avec ses propres désirs et/ou, partant, la peur de perdre l'autre.
Le sujet névrotique traumatisé est un fuyard. Que fuit-il ? Parfois il fuit la douleur de l'autre, et la sienne, en ne se rendant pas à un rendez-vous qui pourrait être celui d'un au revoir. Dans la relation amoureuse, il y a également ceux qui ont pris leurs dispositions anticipatrices en gardant une épouse sous la main…
Si le névrotique semble s'auto-saboter, c'est qu'il anticipe la perte. L'on peut imaginer qu'il préfère en être l'acteur que la victime… Désaffection, autosabotage éventuel (à moins qu'il s'agisse d'une interprétation de la conséquence d'un comportement dans l'après-coup), paralysie due à l'ambivalence non tranchée… et, parfois, déprime sont le lot commun de ces « errants de la chair »[76].

Ce qui différencie le névrotique du transgressif, c'est que le second n'anticipe

[76] REF en Ibid. ?

pas la perte avec la même intensité. Il n'en a pas besoin ; il dispose d'autres mécanismes. Le sujet névrotique semble s'organiser pour faire capoter lui-même la relation tant espérée pour éviter qu'on la lui prenne un jour. Rien ne prouve que cette interpréattion est la bonne. Néanmoins, il la perd en jouant la désaffection (par exemple en multipliant les autres relations, ce qui lui sera évidemment reproché par son partenaire investi et capable d'attachement, ou en faisant mine de dissocier le sexe de l'affect, on en parlant de la relation en termes techniques, contractuels…). Le sujet névrotique anticipe la déception parce qu'il n'a pas de mécanismes de défense comme ceux qui sont à disposition du transgressif, soit cette façon particulière de minimiser le sentiment par le mépris affiché à l'objet. C'est à se demander d'ailleurs parfois si le transgressif minimise le ressenti pour se défendre ou s'il est réellement incapable de ressentir davantage d'amour pour l'autre… En cas d'échec de la relation, le sujet transgressif attribue la responsabilité de l'échec à l'autre, car se l'attribuer personnellement n'est manifestement pas supportable. Le névrotique ne transforme pas la réalité de la perte : il ne se dit pas, au final, que l'autre n'en valait pas la peine. Il en est incapable, parce qu'il tient au sentiment pour l'autre, dans sa logique classiquement décrite comme « génitale ». Il va davantage tenter de se jouer de la réalité, en affichant une indifférence à son propre ressenti plutôt qu'une dévalorisation de l'objet.

Le névrotique craint la dépendance comme la peste, et pourtant il ne sait vivre que dans cette économie-là.

Certains sujets névrotiques se comportent avec jalouise et peuvent opposer des crises d'« abandonnite » aïgue à leur partenaire parce que, alors enfants, personne ne leur disait non. Ils ont été des « enfants-roi » à qui l'on évitait le sentiment de frustration. Ces enfants ont eu le sentiment, parce qu'ils n'avaient pas de limites contenantes, qu'on ne les aimait pas suffisamment. D'où leur peur du désamour. Aux enfants devenus transgressifs, on leur a toujours dit non en leur disant que leurs demandes n'étaient pas légitimes. D'où leur faille narcissique.

Le névrotique simple, non hystérique, ne prend pas les ruptures amoureuses pour des échecs. Il boucle les boucles ouvertes. Il sait quitter pour l'avoir déjà fait une fois au moins sans heurts.

Les sujets névrotiques font des symptômes hystériques sous stress. Ils ont peur de leur désir, et ils craignent de faire du mal avec l'affirmation de leurs propres besoins. Ils ont souvent peur de faire du mal en refusant de répondre

à la demande de l'autre, ou à ce qu'ils croient être la demande de l'autre. Dans ces cas, ils peuvent se montrer paralysés. Ils ne savent plus comment agir. Ils se retranchent. Ils fuient. Pour pouvoir dépasser les symptômes hystériques que le sujet crée dans des situations de stress relationnel, il faut qu'il puisse analyser ses craintes et qu'il abaisse les exigences de son Surmoi. A ces sujets, j'aurais tendance à dire : « La vie, cela blesse. Vous ne pouvez pas éviter toutes les douleurs aux personnes qui sont en lien avec vous ». Il s'agit souvent, également, pour ces individus, de comprendre qu'ils ne mettent pas en danger l'autre en affirmant leur besoin, que cela est davantage de l'ordre de leur propre fantasmatique… Bien sûr, le sujet qui craint de blesser craint de perdre. Il faut également travailler avec lui la question de l'autonomie personnelle. Le sujet névrotique peut se débarrasser d'une trop grande sévérité de son Surmoi lors de sa propre cure psychanalytique.

Le fondement signifiant de l'entité hystérique est très bien précisé dans l'ouvrage « Les errants de la chair. Études sur l'hystérie masculine »[77], du lacanien Jean-Pierre Winter. L'auteur y convoque la figure de Don Juan dont le désir, au fond, est désir d'insatisfaction, et pour qui le grand mystère est celui de la féminité. Le sujet hystérique masculin peut souffrir d'impuissance ou d'éjaculation précoce, mais les symptômes décrits chez ces hommes, selon Winter, sont tout à fait relationnels.

De mon côté, les hommes présentant des manifestations hystériques ont représenté pour moi un vrai questionnement tout au long de l'écriture de cet ouvrage. Je les ai observés aimant jouer la désaffection et faire comme si ce qui les intéressait dans la relation était surtout d'ordre sexuel. En effet, cette position leur permet de pouvoir faire comme s'ils n'étaient pas pris dans des mouvements affectifs de plus grande ampleur. Et de pouvoir un peu se libérer de ce qu'ils pensent être leur devoir : répondre à la demande affective d'une femme.
Il semble qu'au cours de leur genèse ces « errants de la chair » ont eu le sentiment d'échouer à répondre à la demande affective d'une figure parentale, en particulier celle de la mère. Mais comment, avec leurs maigres moyens d'enfant, auraient-ils pu y répondre ? La demande, si elle a réellement été formulée comme telle à leur égard, était mal orientée. Un adulte n'a pas à demander à un enfant son soutien affectif. Cela rendra l'enfant névrotique hystérique…

[77] REF - Winter, J.-P. (2001). *Les errants de la chair. Etudes sur l'hystérie masculine*. Paris : Payot & Rivages.

La souffrance névrotique, c'est aussi cette façon de ne pas y croire, cette manière de penser que le bonheur, ce n'est pas pour soi. La forme maladive d'anticipation de la perte. Cette souffrance s'accompagne de remords, d'auto-reproches, d'un grand sentiment de dévalorisation, dont la racine se situe le plus souvent dans un « crime » que le sujet croit avoir commis en se montrant trop pulsionnel ou en mettant en avant ses besoins quand l'interlocuteur ne voulait pas y répondre (trop en demande ou trop en colère, etc.).

J'ai beaucoup réfléchi à la question de savoir si le sujet hystérique est réellement capable d'entrer dans une relation thérapeutique qui soigne. A la lecture de certains cas cliniques, j'en arrive actuellement à davantage d'espoir. J'ai eu le sentiment longtemps que quelque chose chez le sujet hystérique n'accepte pas l'intervention du psychothérapeute. Dans cette relation-là, également, il semble se méfier… Lorsque je repense à certains de ces sujets, j'observe qu'ils trouvent souvent un moyen qui leur est propre de ne pas vraiment s'engager dans le travail thérapeutique. Mais leurs mécanismes de défense en sont-ils réellement la cause ? En effet, j'observe souvent que des psychothérapeutes ne proposent pas une rencontre faite de vérité affective à leurs patients. Et je suis bien convaincue que les patients hystériques en ont véritablement besoin.
Il m'est également apparu que l'hystérique ne veut pas qu'on le prenne comme il est. Il veut qu'on le punisse pour ce qu'il est. C'est pourquoi il est si difficile de l'aider par la psychothérapie psychanalytique. Il s'agit sans doute de lui interpréter son désir de punition. D'anciens enfants brimés pour leurs pulsions, les hystériques, donc.

Du fait de son souci éthique, le névrotique ne peut s'engager sans se sentir absolument lié. Il ne peut faire ce qui est contraire à ses principes sans en souffrir et se sentir coincé. Il ne peut pas jouer avec les règles de la nature sans en pâtir. Mais comme cela lui est inconscient, il est paralysé. Et il ne peut sortir de l'impasse qu'en comprenant qu'il doit quitter le cadre contraire à ses valeurs. Là est son besoin profond. Le transgressif ne s'embarrasse pas de tels principes, raison pour laquelle il est définitivement plus libre de vivre sa vie, s'arrangeant avec quelques principes de la nature…

Ainsi, le névrotique souffre de ne pas pouvoir assumer les engagements qu'il a pris un jour et qui étaient importants. Pour lui, s'investir auprès d'un partenaire signifie beaucoup. Plus il est soumis aux exigences de son Surmoi, plus il sera exigeant avec lui-même ; mais également avec les autres.

Le névrotique haut potentiel est pris dans des dilemmes éthiques importants qui le paralysent tant qu'il n'a pas trouvé la voie de sortie. En effet, tel sujet est inconfortable à chaque fois qu'il se trouve dans une situation qui froisse ses valeurs morales. Il ne parvient pas toujours à s'en sortir : il tente des compromis, compromis qui le rendent malheureux tant qu'il n'a pas véritablement amené à la conscience le conflit interne qui l'assaille. Il nous apprend que pour pouvoir se sentir libre, il doit se trouver en mesure d'orienter son chemin. Il faut que plusieurs choix possibles soient ouverts pour pouvoir se sentir libre… de faire un véritable choix. Mais choisir, c'est renoncer. Et le renoncement n'est pas toujours aisé au névrotique, lui qui peine à se défidéliser de ses investissements.

Le névrotique a le besoin interne d'apporter quelque chose de bon et de chaud à l'autre. Il perçoit le manque et la détresse de son vis-à-vis. Il lui faut combler ce vide chez l'autre : vide affectif, mais également le vide de sens, lorsqu'il croit comprendre que son vis-à-vis se pose la question de son propre fonctionnement. Les névrotiques entre eux se questionnenent l'un l'autre, sur leurs besoins, leurs attentes, etc. Le névrotique haut potentiel analyse tout en termes psychanalytiques : absolument tout fait signe, tout recèle un sens. Le névrotique est un St-Bernard. C'est comme ça qu'il est, qu'il se sent bien : c'est structurel. Et, bien souvent, il souffre de ne pas recevoir autant qu'il donne…

Au décours des aléas relationnels qui traversent son existence, le sujet névrotique prend sur lui ; dès lors il sait que l'outil du changement est en lui. Il se questionne et est capable d'effectuer une véritable démarche thérapeutique, au contraire de l'individu transgressif qui viendra surtout s'assurer auprès d'un psychothérapeute du bien-fondé de ses représentations (en particulier du fait que le problème, c'est avant tout les autres !). Une femme, par exemple se demandera : « Pourquoi est-ce que j'attire toujours des hommes écorchés ? ». Le névrotique veut soigner, changer l'autre, grâce à son amour. Il s'agira pour son thérapeute de lui rappeler qu'il a le droit d'avoir des besoins propres et une certaine exigence dans les relations qu'il entreprend, soit qu'il a le droit que ses propres besoins soient également entendus…

Du fait de sa structuration psychique, le névrotisant analyse tout en termes psychanalytiques. Il comprend même l'entrée dans la psychose comme découlant d'un « choix » de la maladie : soit une forme de refuge dans la folie quand le réel est trop éprouvant. Ce faisant, le chercheur névrotique ne fait-il pas fi des dernières découvertes des neurosciences ?

L'homme névrotique, en particulier s'il est haut potentiel, présente un fonctionnement psychique éminemment scientifique. De par les positions qu'il adopte sur sa propre identité, à savoir qu'il est toujours en doute sur lui-même et sur ce qu'il est, il appréhende les choses de la vie en posant des hypothèses plutôt que des certitudes.
C'est d'ailleurs en faisant ce travail de sans cesse remettre en cause les acquis et de les questionner que l'on arrive au plus proche de la vérité, même si on ne fera que la toucher du doigt. Mais le sujet névrotique ne peut être un véritable scientifique que s'il a « dépassé le Père ». Comme Einstein l'a fait en repensant, sous un angle nouveau, son sujet d'exploration. Parce qu'en effet, il y a un biais au sein de la structure névrotique : c'est la propension à la soumission aux parents, à leur statut générationnel.

Personnellement, il m'a fallu « dépasser le Père », remettre en question certains aspects de la théorisation de Bergeret, mais également de Freud, de Balier, de Zagury, des écoles lausannoise et française du Rorschach, pour accéder à une position davantage scientifique. En effet, avant d'avoir accumulé suffisamment d'expérience clinique dans mon domaine, avant de pouvoir réellement observer que certains aspects de la théorie n'étaient pas représentatifs de la clinique, j'intégrais la théorisation psychanalytique sans effectuer le processus de transformation salutaire. Mais j'ai toujours gardé une culture du doute intacte.

Nous pouvons apprendre de la façon particulière d'être au monde de la névrose : la véritable démarche scientifique nécessite que le chercheur soit en capacité d'émettre des doutes quant à ses représentations et aux connaissances qu'il a acquises. L'avancée scientifique serait à ce prix[78]. En matière de psychologie structurelle en particulier, il faut qu'il puisse envisager ses propres limites, qu'il puisse évaluer dans quel domaine, sur quel point précis il ne peut poser un diagnostic avec assurance, là où telle ou telle notion ne fait pas sens pour lui. Il doit rester attentif à croiser les données de la clinique avec la théorisation. Il doit être absolument à l'écoute des sujets qu'il soigne, et il doit pouvoir reconnaître ses propres erreurs et manques, mais également les écueils de ses collègues les plus renommés. L'avancée vers le fait scientifique est à ce prix-là : il est sans doute peu cher payé pour un être dont le narcissisme est sain et qui peut dès lors supporter de reconnaître ses manquements. C'est la raison pour laquelle cette position n'est pas facilement à la portée du sujet transgressif.

[78] Article Les vertus de l'ignorance, in cerveau & Psycho sur la séduction. Cf. deux citations.

La logique du désir

« Et j'apprendrai les souffrances
Et j'apprendrai les brûlures
Pour le miel d'une présence
Le souffle d'un murmure

J'apprendrai le froid des phrases
J'apprendrai le chaud des mots
Je jure de n'être plus sage
Je promets d'être sot

Je donnerais dix années pour un regard
Des châteaux des palais pour un quai de gare
Un morceau d'aventure contre tous les conforts
Des tas de certitudes pour désirer encore

(…)

Effacer ces heures absentes
Et tout repeindre en couleur
Toutes ces âmes qui mentent
Et qui sourient comme on pleure »

Pas l'indifférence, Jean-Jacques Goldman (1981)

Détour par la chanson à texte et la musique…
Si l'on lit avec attention les écrits du chanteur français Jean-Jacques Goldman, dont les lignes en exergue, l'on comprend que cet homme se bat contre les tentatives de désaffection des partenaires convoqués dans ses titres. Ce qui est important pour lui c'est de vivre, quitte à en souffrir, avec la plus grande force du sentiment. Ce chanteur a été décrit comme sujet HP dans l'article de XXX[79]. Je reviendrai plus en détail dans le chapitre suivant sur la façon dont un tel sujet se comporte dans l'investissement affectif.
Pour l'heure, attachons-nous à la question du désir.

Si le chapitre consacré à la structure névrotique est truffé de références à la

[79] REF

relation entre les hommes et les femmes, c'est que, au sein de la structure névrotique, est rejoué au sein de la relation de couple le fantasme original du sujet (notion qui sera développée dans un chapitre dédié plus loin dans l'ouvrage). Cette relation est est dès lors le lieu qui permet le mieux d'observer les manifestations du drame personnel de l'individu. Juignet[80] rappelle en effet que l'un des événements les plus marquants de la vie du sujet névrotique est le fait de tomber amoureux…

Le jeu de la séduction névrotique, si bien décrit par le philosophe Vincent Cespedes[81].
L'image est suffisamment intéressante pour que je cite ici le passage complet (pp. 65 – 67) :

> Le début de l'hiver tombe sur l'île de la Réunion : un vent chaud empêche le soleil de cuire la peau, évapore la sueur. Deux enfants créoles de huit, neuf ans s'amusent dans la piscine bleu menthe de l'hôtel, sous le regard faussement distant de leurs mères. Au début, leurs éclaboussades me perturbaient ; à présent, elles m'inspirent. Je devine le devenir-homme du petit Romain, le devenir-femme de la petite Audrey. Leur jeu déborde d'une séduction invraisemblable, faite de je-te-cherche, je-te-snobe, je-te-touche, je-te-coule. Leur bonheur est criant, et fait plaisir à voir. La mystérieuse alchimie des sexes commence ici, dans cette cuvette chlorée de huit mètres sur douze.
>
> Le garçon sait qu'il est plus fort physiquement, et il sait qu'Audrey le sait aussi. Il devrait donc être le chef, celui qui commande, que l'on craint et que l'on vénère. Il devrait jouir de son pouvoir. Toutefois, Audrey ne l'entend pas de cette oreille : elle n'arrête pas de le taquiner. Elle lui envoie de l'eau dans les yeux, se moque de sa nage pataude, le provoque avec des pirouettes et de doux noms d'oiseaux. N'y aurait-il pas de quoi se mettre en colère face à tant d'effronterie ?
>
> Au contraire : Romain adore la résistance qu'Audrey lui oppose. C'est justement le fait qu'elle n'obéisse jamais à son pouvoir (pourtant indéniable) qui le charme. L'ascendant physique se soumet à un autre ascendant, celui de la puissance. Et celle d'Audrey est ravageuse : rire fruité, tournures de phrase craquantes, imagination sans temps mort. Une petite bombe de vitalité qui subjugue Romain, plus forte que ses biscottos, plus entraînante que les règles du jeu qu'il édicte à chaque plongeon pour essayer de contrôler un tant soit peu la situation. A son insu, Romain expérimente son désir, et apprend à le savourer.
>
> La situation, il ne faut pas la contrôler (elle est incontrôlable : il s'agit d'un

[80] REF

[81] Cespedes, V. (2012). *L'homme expliqué aux femmes. L'avenir de la masculinité*. Paris : Flammarion.

> jeu). Il faut en jouir. Il n'y a pas de victoire possible, ni but, ni performance incontestable ; tout s'improvise dans une trame gymnopédique forte en intensité.
> Romain s'en rend vite compte quand il parvient à immobiliser Audrey contre les dalles humides. Bon, et après ?… Embrasser une fille sur la bouche n'est pas encore à l'ordre du jour. La « proie » rit de plus en plus, offerte, se débattant sans conviction, juste ce qu'il faut pour flatter la virilité en sommeil de son prétendant qui s'ignore. Sous lui, c'est elle la victorieuse. Leurs regards se magnétisent, leurs rythmes s'harmonisent. Le plaisir est déjà là, dans cette prise où leurs deux corps palpitent et se délimitent, où l'autre devient intime, complice, familier.
> Ne sachant pas comment affirmer son pouvoir, Romain chatouille Audrey. Elle le supplie d'arrêter et gigote tout ce qu'elle peut. Elle fait mine de s'étouffer. Il a peur d'aller trop loin et se ravise. Il relâche la prise, elle se sauve, elle l'a bien eu. Pas de but. Le chemin est le but – vérité des sagesses millénaires. Ce chemin, c'est le désir.

Dans le même ordre d'idées, Steve Hogarth, l'auteur-interprète du groupe de rock anglais *Marillion*, chante :

> Happiness ain't at the end of the road
> Happiness is the road…

« Plouf ! Revenons à la piscine (…) » (Cespedes, p. 77).
Oui, revenons à Cespedes (p. 78-79) :

> Le jeune garçon n'a visiblement pas de petite sœur. Il ne sait pas encore comment s'y prendre avec les dames. Mais il apprend vite ; Audrey se montre une maîtresse instinctive et lui dispense une leçon sur le désir, la gourmandise de l'autre. Sentir une force irrépressible qui nous pousse à lui parler, à le toucher, à dévorer sa présence et à atteindre son cœur.
> Audrey qui se tortille au loin, qui nargue l'athlète en herbe, qui se soustrait à ses prises dans d'aquatiques acrobaties. Elle lui apprend le plaisir d'avoir soif d'elle, de se river sur sa beauté. Elle suscite l'envie de se frotter à sa joie de vivre, de s'aimanter à son corps frétillant.
> Notre crise, à nous, les hommes, n'est-elle pas une crise de ce désir-là ?
> Le désir de soulever les jupes des filles, le désir de les faire se tordre de rire, d'entrer dans leurs tréfonds, d'attiser leur désir ? Cette ivresse de l'autre, que Romain découvre dans le bouillonnement de l'eau, ivresse déjà sensuelle puisqu'elle naît d'un corps-à-corps, comment ?
> Prolongera-t-elle plus tard ses roses enchantements si Romain entreprend de la thésauriser comme un dû, de la gérer dans un encouplement ?
> Mais restons dans l'enfance, et dans l'excitation spéciale qu'elle permet.

> Audrey dit « non » mais espère que Romain bondira sur elle, transgressera cet interdit. Elle titille déjà sa virilité, sans le savoir. Elle teste la *puissance* du garçon – non pas sa capacité à lui faire boire la tasse, sa brutalité, mais sa capacité à jouer avec le désir, à le relancer comme une balle, à le ressentir comme un cadeau.
> Le même genre de test a lieu dans le fameux « jeu du docteur », dans l'exploration des zones sensibles de son corps et du corps de l'autre, avec le délice de trouver la limite du supportable, là où les guilis chatouillent trop, là où la pudeur dit « non », là où on s'aventure au bord du refus, à la découverte de la plasticité du désir et de l'interdit.

Le névrotique érige la sexualité en art. Cette sexualité-là est empreinte d'émotions. Ses plaisirs sont multiples, polymorphes et son champ est infini. Tout peut s'y jouer, de manière créative et bienveillante. Le respect est de mise, le névrotique ne contraignant jamais son partenaire à une pratique que ce dernier ne désire pas, ou alors il joue la contrainte, qui dès lors n'en est plus une… L'interdit est un moteur, ainsi que le jeu de la puissance de chacun dans la relation. On dit oui, puis on dit non, puis… Jeu des limites, jeu avec le sentiment de frustration… C'est tout cela la sexualité humaine symbolisante des sujets dont les besoins ont été respectés durant l'enfance.

Le névrotique érige la sexualité en art et il la pare de tendresse. Notez bien. C'est de tendresse qu'il s'agit toujours dans le manque et qui fait aller le névrotique vers un autre partenaire que le sien, qui ne lui apporte pas (ou plus) cette dimension primordiale. C'est de séduction, il est vrai aussi, de piment, de jeu avec l'interdit, dans le respect, dont beaucoup d'hommes adultères rêvent sur les sites de rencontres extraconjugales. Mais c'est aussi très souvent de tendresse. Cette tendresse qu'ils offrent à des autres femmes qui, parfois, avaient elles-même oublié son existence… ou ne l'avaient même jamais vécue.

Je me suis demandé alors ce que la notion de tendresse recouvrait. Il me semble qu'il est question ici de mise en suspens. Le Petit Robert[82] nous apprend qu'un certain Joubert aurait écrit cette jolie phrase : « La tendresse est le repos de la passion ». Il y aurait donc un aspect plus tonique, passionnel, et un autre courant, plus doux, dans la sexualité symbolisante. À l'adjectif *tendre*, le même dictionnaire donne la définition suivante : « Qui se laisse facilement entamer, qui oppose une résistance relativement faible », puis ajoute « Qui peut être très éprouvé par les actions physiques (délicat, fragile) ». Une personne tendre serait un individu qui est « très accessible aux émotions et aux sentiments d'attachement ». Je repère également dans le texte les

[82] REF, « tendresse », p. 2229

adjectifs suivants : affectueux, aimant, doux, câlin, atténué. Il s'agit ainsi de cette façon toute particulière de gérer les affects dont est pourvu le sujet névrotique. Il fait l'amour avec délicatesse. Sans forcer, sans contraindre. Sans non plus aller trop vite ou trop fort.

L'homme névrotique connaît sa force et se contient. Sa puissance, au contraire du pouvoir, est une force tranquille. La tendresse fait appel à cette capacité de mesure, de retenue, à cette façon de suspendre le temps avant une nouvelle salve. C'est le repos de la passion.

La désaffection

« But you didn't have to cut me off
Make it like it never happened and that we were nothing »
Gotye, in *Somebody That I Used To Know* (XX)

Les sujets névrotiques courent le risque de prendre en pleine face les blessures s'ils n'utilisent pas la défense hystérique, puisqu'ils n'ont pas construit de défenses qui leur permettent de distordre la réalité pour s'en arranger et ne pas en souffrir. Quand on leur dit non, ils comprennent le refus, ils ne cherchent pas, malgré tout, à abuser de l'autre. Ils n'ont qu'une défense, et elle est le propre de l'hystérique : se désaffecter, faire comme s'ils n'étaient pas touchés. Mais cette défense ne fonctionne jamais tout à fait, car la pulsion est toujours plus forte que la défense : elle saura se frayer un chemin. Et l'hystérique souffrira de réminiscences…

Dans ces circonstances, le sujet haut potentiel est particulièrement vulnérable. Je crois pouvoir dire que les sujets les plus hystériques que j'aie pu croiser sont tous haut potentiel. Cet être soumis à la force des affects infantiles a sans doute eu à ériger une belle défense pour trouver un certain calme interne, par mesure de prévention. Beaucoup ont même installé ce fameux « faux-self » évoqué par les auteurs spécialistes[83] du sujet, soit un comportement social hyperadapté qui se fonde sur la répression de ses motions pulsionnelles profondes.

La désaffection est le terme qui me paraît le mieux décrire l'enjeu dans lequel est pris le sujet névrotique lorsqu'il investit l'autre au plan relationnel, mais qu'en même temps il craint cet investissement du fait du risque de le perdre un jour. La désaffection est une tentative, elle n'est jamais complètement réalisée.

Le névrotique qui a une propension à se désaffecter massivement est un être qui a beaucoup de mal à reconnaître sa dépendance aux autres, son besoin des autres ou qui ne peut se le permettre dans la situation vécue dans le présent. Lorsque l'on se désaffecte, c'est pour pouvoir se dire qu'on peut faire sans, se dire qu'on est capable de se passer de l'objet, pour se convaincre qu'on n'est pas dépendant de lui.

[83] Verifier que les deux en parlent : JSF et MDK. A noter que la notion ne recouvre pas les notions de… et…

Cette tentative est un leurre, pour soi-même comme pour l'autre, et mène les êtres à se méprendre sur la valeur réelle des sentiments partagés. Combien de représentations de la désaffection dans les films américains dans lesquels les deux protagonistes font semblant tout au long du scénario qu'ils ne sont pas affectés par la présence/absence de l'autre, pour finalement se retrouver à l'aéroport dans les dernières minutes de l'œuvre, après que l'un des deux ait finalement décidé de prendre le large et que l'autre ait, de son côté, finalement décidé de ne pas le laisser faire ?[84]

Ainsi, la désaffection, c'est ce que manifestement Jean-Jacques Goldman est incapable de faire et qu'il croit néanmoins que son ex-partenaire, elle, peut faire… :

Graver l'écorce
Jusqu'à saigner
Clouer des portes
S'emprisonner
Vivre des songes
À trop veiller
Prier des ombres
Et tant marcher

J'ai beau me dire
Qu'il faut du temps
J'ai beau écrire
Si noir sur blanc
Quoi que je fasse
Où que je sois
Rien ne t'efface
Je pense à toi

Passent les jours
Vides sillons
Dans la maison
Mais sans amour
Passe ma chance
Tournent les vents
Reste l'absence
Obstinément

Quoi que je fasse
Où que je sois
Rien ne t'efface
Je pense à toi
Quoi que j'apprenne
Je ne sais pas
Pourquoi je saigne
Et pas toi

Y'a pas de haine
Y'a pas de rois
Ni dieu ni chaînes
Qu'on ne combat
Mais que faut-il ?
Quelle puissance ?
Quelle arme brise
L'indifférence ?

Oh, c'est pas juste
C'est mal écrit
Comme une injure
Plus qu'un mépris
Quoi que je fasse
Où que je sois
Rien ne t'efface
Je pense à toi

[84] Sur la thématique de la désaffection, un film à apprécier, au sujet duquel je n'écris pas davantage, laissant au lecteur le plaisir de la découverte : *The Disappearance of Eleanor Rigby : Them*, de Ned Benson (2014), présenté au 40e Festival du Cinéma américain (indépendant) de Deauville.

J'ai beau me dire
Que c'est comme ça
Que sans vieillir
On n'oublie pas

Quoi que j'apprenne
Je ne sais pas
Pourquoi je saigne
Et pas toi

Pas Toi, J.-J. Goldman (xx)

Celui qui souffre de la désaffection, c'est le partenaire. Ce dernier prend l'attitude du sujet pour de l'indifférence ou, comme le chante Goldman, du mépris. Mais il n'en est rien. Au contraire. Chez le névrotique, la désaffection n'est qu'une tentative, elle ne parvient jamais vraiment. Parce que la pulsion de vie finira bien par se manifester. De la façon qu'elle pourra.

La phobie relationnelle, de celle qui est à l'œuvre lorsqu'un homme névrotique quitte une femme pourtant désirée par un simple SMS, est sous-tendue par le stress engendré par le travail de l'instance surmoïque. Il est coincé quelque part entre sa pulsion et ses exigences internes qui fondent son statut d'homme, de père, etc. La tentative de désaffection, soit le fait de s'empêcher au maximum de ressentir, est un mécanisme de défense. Et qui dit défense dit danger. Pas besoin d'en mettre en œuvre lorsque la relation à l'autre n'est pas comprise en termes de danger.

Ainsi, qu'en est-il de ce danger ? Qu'est-ce qui peut mettre à mal l'homme névrotique décrit ci-dessus au point qu'il se mette à se comporter, et il finira par le dire lui-même, comme un « connard » ? Soit à l'exact opposé de ce qu'il voudrait être…
Le sujet névrotique n'est jamais indifférent à l'objet quitté ou maintenu à distance qui a été réellement investi. Il voudrait bien mais il ne peut pas. L'évitement phobique est tentative de ne pas ressentir, de ne pas accentuer le stress. En outre, l'homme névrotique craint plus que tout de voir pleurer, par sa faute, une femme qu'il a aimée : cela ne correspond en effet pas du tout au rôle qu'il s'assigne en tant qu'homme en relation avec une femme ! Alors, il évite la rencontre. Le névrotique hystérisant est affecté, mais il ne se/le montre pas. Cela ne veut pas dire qu'il ne ressente pas. Il tente de ressentir le moins possible. C'est un champion du faire semblant. D'ailleurs, celui qu'il leurre en premier, c'est lui-même…

Winter, pp. 213-4 :

> On aura compris que l'une des dimensions du drame de l'homme

> hystérique se joue en ce point précis, tel que nous l'avons développé dans notre analyse de Don Juan, où un homme ne peut pas entendre la demande qui émane d'une femme autrement que comme une injonction. La demande d'une femme fait pour lui ordre, à tous les sens du mot ordre. Dès lors, se sachant, d'une certaine façon, condamné à incarner l'objet de cette demande, donc condamné à errer de demande en demande, mais n'étant pas moins homme, donc devant faire figure dans le social, il lui faut élaborer des stratégies qui, tout en maintenant ce point structural par où il se fait l'objet qui incarne la demande de l'Autre, il masque cette position derrière des apparences perverses.

Des « apparences » perverses, seulement, dit Winter. Je reprendrai ce point plus en détail *infra*.

L"homme hystérique joue la désaffection. Ce faisant, il blesse sa partenaire, qui aimerait tant qu'il lui dise tout son amour pour elle. Elle reste dans l'attente, dans le manque, position féminine s'il en est. Lui, il évite de lui dire son amour, parce que cela lui ferait ressenti sa dépendance envers elle. Et il n'aime pas cela du tout !

Les sujets hystériques présentent une part fascinante dans la mesure où ce sont des poètes, des romantqiues ultimes. Ils fantasment à mort parce que fantasmer ce n'est pas passer à l'acte. Ainsi, pour eux, ce n'est pas coupable.

Il existe un fond abandonnique chez tout sujet de structure névrotique. Le degré d'abandonnisme tient à la façon dont les séparations ont été vécues. Diverses stratégies sont mises en œuvre par la structure pour anticiper la perte : pour exemples, passer rapidement à un nouvel objet d'investissement ou entretenir plusieurs relations en même temps. La perte, le deuil, sont ainsi évités par les sujets qui ont le plus souffert des séparations, qu'ils ont d'ailleurs davantage vécues comme des « ruptures ». Les sujets abandonniques doivent apprendre à quitter, sans heurts, les relations importantes qu'ils ont établies dans leur vie. Comment les y aider ? Je dirais qu'une fois encore il est question ici de permettre au sujet de peser le pour et le contre de la relation, et de l'aider à abaisser ses exigences surmoïques, de façon à ce qu'il puisse aller vers son désir profond sans avoir le sentiment de mettre en péril les autres investissements affectifs importants de sa vie (comme ses enfants, comme c'est souvent le cas chez les hommes pris dans les enjeux décrits ici).

Reste un dernier aspect qui peut être convoqué pour comprendre la désaffection : les sujets névrotiques qui n'ont pas tout à fait confiance en eux

anticipent davantage la perte en se désaffectant, estimant que le partenaire ne pourra de toute façon pas s'intéresser à eux. Les enjeux narcissiques semblent donc liés à la façon dont le sujet traite la relation qui à la fois peut remplir, mais qui est également source d'angoisse parce que comportant un risque de perte. Par contre, plus le sujet pose sur lui-même un regard bienveillant, plus il s'accepte tel qu'il est, et plus il peut s'estimer aimable. Il ne sera pas étonné que l'on s'intéresse à lui, que l'autre ait envie de partager avec lui. Il s'investira dès lors dans la relation avec confiance, sans particulièrement anticiper la perte. Parce qu'il sera capable d'y croire vraiment.

Que s'est-il donc passé chez le sujet hystérique pour que cette confiance ait été entachée ? C'est tout l'art du travail psychothérapeutique que de le comprendre et de le soigner, si tant est que cela soit encore possible.

Je pose l'hypothèse que les sujets symbolisants se situent au long d'un *continuum* sur le plan de l'atteinte au narcissime. Pour l'heure, du fait de la qualité des investissements relationnels de l'hystérique, je situe cette entité à l'extrêmité du *continuum*, du côté du narcissisme sain. En effet, l'hystérique, ne serait-il pas, plutôt qu'un sujet qui se débat avec une atteinte à son narcissisme, celui qui manque fondamentalement de confiance envers autrui, envers **la capacité de fidélité d'autrui** ? L'hystérique c'est celui qui craindrait d'être abandonné pour l'avoir déjà été une fois (ou deux, au moins). Et pas de manière quotidienne. Pas comme le sujet transgressif qui, lui, a grandi avec un parent absent à ses besoins…

Une manifestation hystérique peut être le fait d'arriver systématiquement en retard à une réunion. Je connais une femme qui présente une assise personnelle assez solide mais qui ne peut manquer de signifier à son entourage qu'elle souhaite être prise comme elle est, c'est-à-dire avec cette part de non-fiabilité, que j'interprète comme la part de son père. La part de son père qui l'a utilisée, dans son esprit à elle, comme bouclier un jour qu'elle était enfant. Et dont le souvenir est interdit au niveau familial.

De la culpabilité

« Être libre, c'est savoir dire non »
Jean-Paul Sartre

L'économie de la culpabilité est le propre de la structure névrotique. Je vais tenter, par un exemple, de montrer en quoi elle se différencie du regret ou du remord du sujet non symbolisant. Je déclinerai ensuite comment le sentiment de culpabilité conditionne le fonctionnement du sujet névrotique et plus particulièrement celui du sujet hystérique (soit l'individu névrotique souffrant des caractéristiques propres à sa structure).

Je m'appuie une nouvelle fois sur ce que mon père m'apprend de son fonctionnement. Nous avons vu que le sujet non symbolisant ne peut pas maintenir en lui des valences affectives contradictoires par rapport à un objet de par son incapacité à l'ambivalence. Mon père, il y a quinze ans, a changé d'avis sur les zoos. Avant sa prise de conscience, il n'était pas opposé au fait que l'on maintienne des animaux sauvages en cage puisque la visite de ce type de lieux représentait pour lui un intérêt scientifique. Il avait lui-même possédé des animaux sauvages en cage (serpents, souris et rats pour les nourrir, torture carnivore, etc.), dans son grenier, pour le même motif. Un jour, mais il ne sait dire pourquoi cette fois-là, il se rend au zoo de Bâle et y voit les gorilles. Il fait un malaise à la vue de ces animaux : il sort donc en vitesse de l'endroit et se dit que quelque chose ne va pas, que les conditions de vie de ces primates ne sont pas acceptables. L'endroit est trop petit. A partir de ce jour-là, un changement s'opère dans sa vision de la situation et c'est l'intérêt pour le bien-être des gorilles qui supplante l'intérêt scientifique. Certaines personnes lui opposent : « Oui mais toi, tu as eu des animaux en cage ». Il dit, en effet : « D'abord, toute une période je répondais à ces gens en disant que c'était pour la connaissance. Mais après, c'est devenu émotif et je me suis rendu compte que ces animaux étaient en prison ». Maintenant, face à cette confrontation il est « mal », il n'a plus d'arguments à offrir en faveur de son choix passé. À ma question de savoir s'il s'en sent coupable, il dit que non, pas trop coupable, « parce que quand même, j'ai appris beaucoup de choses ». Et il ajoute : « Je suis content de ce que j'ai fait avec ces animaux ». **Cela se passe comme si le névrotique se sentait coupable de ses proposes désirs, quand le sujet non symbolisant trouve un certain confort à l'idée que ses désirs, au moins, ont été assouvis !** Mon père ajoute tout de même : « Mais je trouve des excuses un peu en disant que c'était pas des mammifères ni des oiseaux » (il possédait des

reptiles dans ses terrarium).

La culpabilité découle de la capacité d'ambivalence. Sans ambivalence, pas de tension interne liée à des représentations contradictoires. Le représentation du sujet non symbolisant possède une valence affective à la fois, et ce dernier « choisit » laquelle en fonction de la situation… Le symbolisant, comme il peut toujours attribuer à une représentation les deux valences en même temps, peut toujours se sentir coupable (et pas seulement présenter un remord ou un regret dans l'après-coup).

Qu'est-ce que la culpabilité, selon mon père ? Il répond que c'est quand il n'a « pas bien fait les choses ». Et : « Ça me gêne parce que j'essaie d'être quelqu'un de bien ». Comme son acte ne coïncide pas avec l'image qu'il veut pouvoir maintenir de lui, cela le met dans l'inconfort. J'appelle cela un remord.

Je lui demande si cela l'affecte de penser à une rupture passée qu'il regrette : il s'agit d'une femme qu'il a quittée, parce qu'il ne se sentait alors pas prêt à fonder une famille. Il ajoute qu'elle a fait une dépression et qu'elle aurait pu être une femme qui pouvait lui convenir. Il répond qu'il y pense de temps en temps, et il reste avec cette pensée, sans chercher à agir ou réparer, ou se soigner. Cela reste comme une blessure ouverte, même pour une affaire qui date d'il y a quarante ans. Il ajoute : « J'arrive pas à l'occulter complètement ». Regret.

Heureusement que je l'aide à penser sinon il n'arriverait pas à expliquer tout cela.

Ainsi, chez le sujet névrotique, la culpabilité c'est tout le temps, et pour tout (pour n'importe quel sujet !). La culpabilité est liée à la capacité d'ambivalence. Mais ce sentiment peut s'effacer, pour ce qui concerne beaucoup d'éléments du passé (pas tous, à moins d'un travail psychothérapeutique de fond), par le travail d'élaboration. Le sujet névrotique élabore : il transforme ainsi les événements douloureux en les pansant par le travail de la pensée. Alors, il s'apaise. Le sujet non symbolisant, lui, incapable d'élaborer, va chercher à oublier, « occulter » comme dit mon père. Dénier, comme le font d'autres.

Chez l'individu névrotique, certains aspects de la manifestation de la pulsion seront davantage soumis au sentiment de culpabilité. J'ai en particulier pu observer que le névrotique craint l'expression de ses pulsions. Untel aura peur d'exprimer ses besoins par peur d'être rejeté, tel autre aura peur de faire du

mal s'il ne répond pas aux attentes de l'autre et que l'autre finisse par lui en vouloir… Dans tous les cas, le risque est celui de perdre l'amour de l'autre… Les événements anamnestiques sont responsables de la façon dont cela s'agence. Le névrotique est malade de sa capacité d'empathie. Il voit ce qui crée la douleur et se le reproche. Au point de ne pas poser ses besoins pour ne pas blesser et, je crois, avant tout, ne pas perdre le lien d'amour. Parfois, dans son enfance, il y a eu une exploitation de sa capacité d'empathie contre lui : il a été culpabilisé.

On observe chez le névrotique-type un fort sens de la loyauté et de la fidélité. Mais il apparaît à l'observation clinique que les sujets transgressifs ont également, pour la plupart, beaucoup de peine à en vouloir à leurs parents. En séance ou en entretien expertal, ils craignent que nous, professionnels, ne jugions leurs géniteurs, lorsque nous évoquons que le sujet a pu souffrir de telle ou telle caractéristique relationnelle de leur parent. On pourrait dire maintenant, dans le cadre de cette nouvelle théorisation, que c'est au fond l'être humain symbolisant qui a le sens de la loyauté et de la fidélité, sens incompatible avec une vision en tout ou rien. En effet, chez l'individu non symbolisant, le « trop mauvais » parent du sujet restera mauvais objet, le conjoint qui a trompé et quitté également…

J'ai observé à plusieurs reprises que le sujet hystérique masculin se sent coupable jusque dans la relation sexuelle. Coupable de désirer. Promis aux Enfers s'il se laisse aller… Mais qu'est-ce qui l'inquiète tant ?

Si j'ai bien lu Winter, l'homme hystérique croit qu'il sera toujours décevant face à la demande d'une femme. Il semble qu'à la fois son désir soit très puissant mais que c'est justement la force de ce désir qu'il craint : il pourrait faire du mal, comme si l'expression phallique était un danger pour l'autre. Quelle expérience traumatisante a mené à ce fantasme ? Par ailleurs, chez l'homme hystérique, une part féminine semble toujours active en lui. Il semble se débattre avec sa masculinité, comme si à trop la laisser s'exprimer il pourrait devenir dangereux. L'hystérique homme serait-il donc associé à une forme de féminité parce qu'il craindrait d'être trop pulsionnel avec son membre, sa virilité… ? Ceci explique peut-être qu'il se pose parfois en être accueillant, disant à la femme : welcome.

J'imagine que c'est pour cette raison, et par fidélité au concept freudien, que je n'ai jamais pensé à proposer un terme qui remplacerait le mot « hystérique », pourtant rattaché étymologiquement au mot « utérus », pour

décrire le fondement de la structure névrotique, et ce même lorsque j'évoque des hommes.

L'homme hystérique, cherchant à se désaffecter, mais pourtant incapable de dissocier amour et sexualité, en perd son latin. Par ailleurs, sa sexualité est forcément marquée du sceau de la culpabilité. Ainsi, il semble toujours y avoir une complication dans la relation sexuelle avec un homme névrotique sous stress (dont la structure est donc, soit toujours, soit momentanément décompensée) liée à la question de la place de l'amour dans tout ça ! Le transgressif « baise » sans se questionner sur cette liaison sexe-amour. Le sujet qui hystérise, lui, cherche à dissocier le lien qui unit pourtant invariablement ces deux notions, du fait-même de son économie psychique génitale !

Je pense à ce jeune patient détenu : il avait trompé sa copine à de multiples reprises mais il m'avoua au cours de sa psychothérapie que c'était elle qu'il avait pourtant le plus aimée. Elle était fâchée et ne venait plus le visiter en prison, à cause de cette attitude qu'il avait eue. Elle avait en effet appris qu'il avait été adultère. D'autres exemples d'hommes hystériques malheureux en ménage décident également de ne pas aller vers une meilleure satisfaction de leur désir. Il y a chez ces hommes un évitement significatif de la relation avec une femme qui pourrait les combler… Comment le comprendre ? Comment expliquer que certains d'entre eux restent avec des compagnes décrites comme froides et autoritaires alors qu'ils n'aspirent qu'à être écoutés, choyés, caressés… ? S'agit-il d'un risque trop grand pris alors, avec une femme réllement aimante, de la perdre ? Mais l'enjeu ne se double-t-il pas encore de celui de perdre, à la faveur d'une relation aimante, dans une régression ainsi vécue à un stade de la vie infantile, une virilité si durement acquise (à être trop écouté, choyé, caressé, justement…) ? Comme troisième enjeu vital, me vient également à l'esprit le grand symptôme de la névrose : le besoin d'auto-punition, lié au sentiment de culpabilité. C'est sûr alors que la conjointe froide et distante affectivement remplira plus aisément que la femme douce et câline le rôle de la castratrice. Elle permet à l'hystérique un certain confort en le blâmant, en rencontrant son besoin d'être puni pour ses désirs coupables.

L'un des symptômes caractéristiques de l'homme hystérique est cette propension à se faire prier pour consentir à un rendez-vous. Avec la prise d'un certain pouvoir économique et d'une certaine indépendance des femmes, ces hommes sont mis à mal et, alors en crise, jouent davantage leurs symptômes.

Le patient cité m'a écrit une carte, alors que je devais quitter mon activité

profssionnelle dans la prison où il était détenu. Il y disait que le travail entrepris ensemble lui avait permis « d'ouvrir les yeux » sur sa vie, cette vie dans laquelle il pensait être « le seul coupable ». Il ajoutait qu'il était bien coupable des faits qu'il avait commis, mais que le travail psychothérapeutique mené ensemble lui avait fait comprendre qu'il n'était pas coupable des événements de son ontogenèse qui l'avaient conduit sur la voie de la délinquance. L'hystérique pense en effet être coupable même là où il ne peut rien décider… Est-ce à dire que l'hystérique se sente coupable même des aléas de sa propre genèse ? Imaginez le drame psychique lorsque les actes que l'on pose peuvent avoir une telle portée.

Dans la relation amoureuse, les hommes hystériques apparaissent ainsi : jamais là, mais jamais vraiment ailleurs non plus. Chez ces personnalités, on observe cette empathie caractéristique d'une personnalité qui a été suffisamment aimée pour pouvoir donner en retour. En effet, bien souvent, ces sujets ont pu conserver un narcissisme sain, même s'ils manquent souvent cruellement de confiance en eux. Et qu'ils s'autoaccusent de ne pas être parfaits. L'hystérique adultère, à la différence du pervers, sait, au fond, que ce qu'il fait n'est pas idéal et qu'il fait du mal aux femmes. Jamais vraiment parti, jamais tout à fait là, il n'est pas en mesure de se décider vraiment pour une seule femme à la fois. Il semble bien quand même que l'hystérique ait subi une séduction traumatique, comme le proposait Freud. Sinon, comment expliquer que l'hystérique ait toujours besoin de jouer ce théâtre-là. Séduire, puis partir. L'on peut se demander s'ils ne rejoue pas en tant qu'« auteur » la pièce qu'il a vécue en tant qu'enfant « victime » avec son séducteur(-ctrice ?) adulte…

Et si, finalement, l'homme n'était pas de fait plus dépendant de sa partenaire que la femme ne l'est du sien. On a souvent entendu dire qu'il est plus difficile de quitter « maman » pour un homme que de quitter « papa » pour une femme. En effet, enfant, la petite fille a déjà dû fait le deuil du maternel lorsqu'elle s'est tournée vers la figure paternelle, dans le cadre des enjeux affectifs œdipiens.
Mais l'homme doit également tenir un rôle dans le social. Se montrer fort, viril, prêt à partir pour l'aventure et surtout ne pas se montrer dépendant.

Serait-ce alors une exigence interne à la liberté qui se traduit par ce besoin de ne pas avoir le sentiment d'appartenir totalement à quelqu'un, qui est à l'œuvre chez l'homme qui hystérise ? Ne peuvent se laisser aller à ces sentiments de dépendance que ceux qui ont suffisamment confiance pour ne pas redouter la trahison ou la perte. L'hystérique, lui, semble avoir appris qu'un jour cela se termine, et que c'est terriblement douloureux. Il anticipe la perte

qu'il fuit comme la peste.

Il semble que l'hystérique ait un fond nostalgique et qu'il anticipe la perte, bien avant qu'elle n'ait lieu d'ailleurs. Ainsi, il n'est jamais surpris. Il sait que les choses ont une fin et il en supporte l'hypothèse en l'anticipant. Mais pour les plus hystériques, cette échéance est comme inévitable. Le plus névrotisé, lui, trouvera toujours un autre objet sur lequel investir sa pulsion. Il a cette confiance de base qu'il y a d'autres possibles. Il évite ainsi le sentiment nostalgique. Bien souvent, l'on entend en filigrane dans le discours du sujet hystérique un sentiment de tristesse. Un homme hystérique utilise le terme « mélancolique », pour se définir lui-même : « J'ai été, je suis et je serai toujours mélancolique » L'hystérique a le sens du drame. Un sentiment déposé, là, officiellement sans objet, ne demandant qu'à être interprété par l'autre, par le maître. Mais la véritable mélancolie[85] n'est pas cette chose-là. Elle est de nature persécutoire, psychotique. Celle que disent ressentir les hystériques est davantage un sentiment nostalgique. Ce sont, au fond, des sentimentaux. Et ils n'ont rien contre le fait de le ressentir.

Je me souviens d'un amant hystérique qui avait l'air rassuré de savoir que dans la vie de sa maîtresse douce et aimante, il y en avait… un autre. Il est possible que l'hystérique puisse se tenir avec confort en retrait de cet autre. Qui est cet autre, pour sa psyché symbolisante ? S'agit-il du Père, indépassé et indépassable ? Celui qui assumera, à sa place, cette grande tâche qu'il croit devoir remplir en se liant à une femme ? Jamais à la hauteur qu'ils se sent… la mission est trop lourde ! Trop de pression, et trop de culpabilité à ne pas l'assumer !

L'homme hystérique semble avoir été suffisamment aimé, mais ils a cru comprendre qu'ils n'avait pas le droit de « dépasser le Père ». Dépasser le Père, ce n'est pas transgresser la Loi (oedipienne). C'est accepter de prendre sa place sur le plan symbolique. C'est le faire disparaître de sa place, symboliquement. C'est devenir le père, l'homme abouti. Pour l'homme névrotique, c'est la possibilité de se servir du phallus à la place de son père. Sur le plan des idées, c'est le droit que l'on croit avoir de faire mieux, de remettre en question ce qui a été élaboré jusque-là, produit jusque-là. C'est une permission que l'on se donne de produire une nouvelle théorie de vie, même si elle est sensiblement différente de celle qui nous a été transmise par nos aïeux.

Difficile à faire, lorsque l'enfant a eu le sentiment coupable de prendre la place

[85] REF – Article *Deuil et mélancolie*, Freud

de son père auprès de la mère à la faveur des événements de vie. Ou qu'il a tant désiré cela et qu'il en a résulté un drame familial ou personnel. Un désir qui aboutit à un drame : l'équation est si vite posée chez le névrosé qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour ne plus jamais avoir à sentir à nouveau le poids de la culpabilité d'avoir fait du mal à l'autre.

Le traitement ? Un travail psychique conduit par un vis-à-vis attentif qui rappellera au sujet que lorsque cela s'est produit, il n'était que l'enfant de son parent, et que la responsabilité n'était ainsi, dès lors, pas la sienne. La seule solution pour le névrotique pour souffir moins est de brider les exigences de son Surmoi (il n'a pas besoin davantage du pouvoir de cette instance : il lui est soumis totalement…).

La névrose hystérique masculine, serait-ce la maladie de celui qui, à un moment ou à un autre, a expérimenté la sensation d'être le partenaire de sa propre mère ? Comme il respecte la Loi, mais qu'il est soumis au désir (même si son désir est de répondre au désir de l'autre), il s'est invariablement senti coupable d'avoir pris cette place…

Le sujet hystérique se sent appelé à devoir répondre à la demande de l'autre. Pour l'hystérique, l'autre, c'est encore et toujours le parent du sexe opposé. Relisez bien : « le parent du sexe opposé ». Sont déclamées dans cet autre les trois questions oedipiennes, avec la reconnaissance de ce qui différencie les sexes. Dans cette configuration, première, primale, la différence des générations et celle de la communauté ne sont pas encore acceptées. Le pas qu'il restera à faire pour l'hystérique, c'est d'entériner ces différences. Pour ce faire, il va falloir que l'hystérique masculin quitte maman pour une autre femme et que l'hystérique féminine quitte papa pour un autre homme, afin que l'individu, devenu alors véritablement sujet de sa vie, puisse fonder une nouvelle famille (une nouvelle communauté), celle qui appartient à son temps à lui (respect de la différence des générations).

J'écrivais : « C'est grâce à un homme qu'on se révèle femme : grâce à ce regard de l'altérité, sur soi. C'est grâce à une femme qu'on se révèle homme ». Très bien, tout cela, mais qu'en est-il de la femme ? Comment quitte-t-elle la position hystérique ? Si l'on veut réellement accepter les différences entre les sexes, il s'agit de comprendre que ce qui se joue n'est certainement pas de dépasser le père. Dépasser la mère ? Comment ? Ne serait-ce pas de quitter la position de l'analyste ? C'est-à-dire cesser de considérer que l'on est capable soi-même de donner à son patient ce qui lui a fait défaut de par une incapacité

maternelle à y répondre ? Si c'est ainsi, alors je suis toujours une femme hystérique… J'arrive ici à mes propres limites. Je suis dans l'inanalysable, dans la tache noire : je ne peux me regarder moi-même, à ce stade. Ne reste ici qu'aux hommes de définir ce qui fait une femme hystérique. Que doit-elle dépasser ? D'ailleurs, doit-elle dépasser qqch ? Ou s'agit-il encore ici d'une expression phallique, donc masculine ? Freud avait cherché… Sa réponse n'est pas convaincante. On ne lui en voudra pas d'avoir été, malgré une immense ouverture d'esprit, tout de même contraint dans son regard par la vision de son siècle.

Alors, comment aider un sujet hystérique qui résiste de fait au but que, personnellement, j'assigne à un traitement psychanalytique, à savoir se libérer de ses contraintes surmoïques trop exigeantes ? Si tant est que l'on veuille bien prendre un billet, la névrose est un voyage infini. Certains hystériques ne feront qu'un bout du chemin, le répétant inlassablement. Les sujets les moins désaffectés et les plus proches de leur être intime, de leur désir profond, avanceront à chaque fois qu'une nouvelle étape leur sera proposée sur la voie de leur vérité.

Taraudé par la culpabilité, le névrotique va prendre sur lui au lieu de projeter sur autrui ses propres responsabilités. Mais cela peut en devenir maladif et le faire souffrir aussi ! Il prend sur lui pour une excellente raison : il n'a pas été trop fortement blessé dans son narcissisme, ce qui lui permet de le faire sans trop de dévalorisation. Moins on est confrontés à des affects de dévalorisation, plus on est capable d'assumer nos actes et y reconnaître notre propre responsabilité.

L'importance de la blessure infligée au narcissisme du névrotisant au cours de son ontogenèse a un impact direct sur la capacité à transgresser les principes interdicteurs fondamentaux qui créent les conditions de la vie en société. Le prochain chapitre évoque les conséquences de ce type de traitement infligé à un psychisme symbolisant.

Structure transgressive

Les verts

Le sujet transgressif serait donc né névrotisant. Mais les aléas de son enfance l'auraient conduit à quitter le monde strict du cadre de vie régi par les règles oedipiennes. Voici la façon dont je décline ma proposition de définir ce qu'il est communément admis de nommer, en psychanalyse, « perversion ».

Quels sont donc ces aléas ? : de multiples carences ou agressions ressenties par le sujet et forgeant une atteinte pérenne à son narcissisme, qui n'ont pas permis que l'enfant puisse se situer en tant qu'enfant face à des imagos parentales différenciées, ayant chacune son rôle, dans un rapport hiérarchique où il a pu se sentir un être respecté dans ses besoins d'enfant.

Certains éléments laissent supposer que ce que Lacan (tout comme les lacaniens qui m'ont formée) prend pour la structure perverse n'est autre que la structure non symbolisante dénuée des symptômes florides de la psychose. Sur le plan métapsychologique, l'auteur décrit correctement le sujet pervers mais, selon moi, il classe dans la catégorie « perversion » des sujets qui ne sont pas transgressifs. Parce qu'il ne sait pas qu'il l'est lui-même.

L'on pourrait poser l'hypothèse que lorsque, dans l'enfance, la carence ou la négligence relationnelle n'a pas seulement été supposée et crainte mais qu'elle a été réellement vécue, c'est-à-dire de manière patente, massive, pour le sujet, ce dernier ne jouera plus jamais la désaffection. Le sujet qui a perdu la capacité aux investissements libidinaux de niveau génital, pour avoir été trop traumatisé pour « y croire » encore, s'attachera de manière partielle et jouira, également, de manière partielle. Et partiale.

Je décris, dans ce livre, la manière dont j'ai compris les enjeux structuraux internes propres à la transgression. Je me trompe encore parfois à propos d'un élément ou d'un autre. Je continue ainsi de questionner, sans relâche, les sujets qui appartiennent à cette structure, pour ne pas trahir leur ressenti. Voici donc ici exposée ma compréhension actuelle de la question.

Le transgressif n'est pas intéressé par « le doute, l'incertitude, le chemin », entités évoquées par Cespedes[86] et dont se délecte le névrotique. Le transgressif veut du concret. Ou il bâche. En effet, l'on ne peut jouer avec

[86] REF – Et vérifier la citation

l'incertitude sur le fait que le besoin sera ou non rempli que si l'on a suffisamment reçu pour la supporter…
Jeu de riches.

Le sujet transgressif, dans la relation, aime la clarté. Il doit savoir ce qui se joue, ainsi il questionne et traque son interlocuteur sur le plan relationnel. Il cherche des informations à ce sujet auprès de son partenaire de communication névrotique qui va, lui, le vivre comme une intrusion dans son intimité, une transgression des limites. Parce que l'intime semble ne pas se situer au même niveau chez l'un et chez l'autre. Pour donner une image : l'intimité, pour le névrotique, ce serait la relation. Pour le transgressif, ce serait seulement le registre du sexuel.

Il n'est pas aisé de situer exactement « le lieu et l'heure » du crime dans l'ontogenèse de ces sujets. Il semble que le crime ne soit pas ponctuel mais que son occurrence soit multiple. Ces êtres ont souffert tout au long de leur enfance d'un défaut parental patent. De nombreux exemples cliniques font poser l'hypothèse que le parent chargé d'offrir la contenance affective dans l'enfance ne symbolisait pas. Ou que les parents se sont montrés absents. Je fais ici référence aux enfants des orphelinats qui n'ont jamais pu s'attacher à une figure stable.

Je pense à M., cet homme incaréré qui, lors de notre première rencontre, a passé le début de la séance à regarder par terre, sa casquette enfoncée sur sa tête. Il m'a fallu une moitié d'entretien pour l'amener à moi, moi qui avais choisi d'offrir des soins thérapeutiques à ceux qui n'en voulaient pas, parce que je me sentais suffisamment armée pour leur permettre d'accéder à une vraie rencontre humaine et, partant, soignante. Je suis parvenue à lui faire relever la tête, parce que j'avais acquis, au cours de mon expérience, les outils relationnels qui permettent de créer une certaine forme d'alliance, et ce de manière assez rapide. Cet homme était d'une grande intelligence, et sa psyché fonctionnait plutôt bien, mais il était sans cesse acculé à passer à l'acte, parce qu'il faillissait à mentaliser en situation de frustration. Trop de carences infantiles avaient eu raison de sa patience…
Il avait grandi dans des orphelinats en Amérique latine. Il était beau comme un cœur, alors les bonnes sœurs l'avaient investi, selon lui un peu trop : souvent jusqu'à l'abus. Ces situations d'abus, il les rejouait sans cesse en testant les limites avec les éducatrices, surveillantes et autres thérapeutes chargées de sa prise en charge. Il semblait que, chez lui, le fantasme ne faisait pas son travail et que seul le passage à l'acte dans la réalité lui donnait vaguement le

sentiment que quelque chose de réel se produisait. A mon départ de la prison où lui restait incarcéré, il m'écrivit une lettre d'amour, pour terminer par ces mots : « Mais tout ça pour moi ce n'est qu'un rêve, un mythe. J'aurais voulu que ce soit une légende car là il y aurait du vécu ».

Les sujets transgressifs sont des handicapés des affects d'un certain point de vue. Ce n'est pas qu'ils sont incapables de ressentir des émotions fortes pour quelqu'un, mais ils sont toujours pris dans des enjeux liés davantage à ce que l'on nomme Idéal du Moi qu'au Surmoi. La relation entreprise doit répondre à une certaine image, de l'ordre d'un serrage de nœuds fétichiste. Peu de place à l'altérité, à l'autre et à ses besoins réels. Ils reconnaissent mal leur erreurs, ne savent pas demander pardon, prendre sur eux. Ils ne s'excusent jamais vraiment ; ils s'arrangent plutôt pour qu'on les excuse… Ils ont été trop agressés narcissiquement dans leur ontogenèse pour pouvoir prendre le risque de se montrer vulnérables. De plus, ils veulent faire entrer leur partenaire dans un moule, celui de leur Idéal du Moi… Le sujet névrotique ne fait pas cela. Ou, quand il ressent le besoin de le faire, il s'en sent coupable.
Le sujet transgressif présente un manque de générosité sur le plan affectif. Il manque de cet élan, de cette tendresse vivante transmise d'être humain à être humain.

Le sujet transgressif ne se sent pas suffisamment aimé dans la relation. Et il a le sentiment d'avoir toujours été, et de demeurer, seul. Il peut avoir le sentiment d'être envahi par les besoins de ses partenaires de vie symbolisants. Il est intrusant pour le sujet névrotique, parce qu'il n'a de cesse de lui faire remarquer sa manière de vivre et de faire les choses et qu'il l'interprète sans cesse. Mais l'individu transgressif est lucide. Il possède néanmoins certains *a priori* invalidants : il est dans le jugement de l'autre. Certains sujets transgressifs sont émerveillés par la vision positive que leur partenaire névrotique pose sur les humains. Ce dernier, en effet, trouvera toujours à souligner ce qu'il y a de bon chez telle ou telle personne.

Le transgressif n'aime pas le doute quand le sujet névrotique le supporte bien. Lorsque les enjeux relationnels ne sont pas exprimés, le sujet transgressif vit mal la situation : il doit savoir si l'on veut ou non de lui à tel repas entre collègues. La réponse lui importe peu, mais il en faut une. Il reproche ainsi à son partenaire névrotique de ne pas répondre, ne rien dire, de laisser en suspens. En effet, ce dernier est très fort pour laisser les questions en suspens. Souvent, le sujet névrotique s'éloigne sans rien dire, et ce pour ne pas blesser : ce faisant, il blesse le sujet transgressif. Estimant son partenaire d'interaction

névrotique peu authentique, le sujet transgressif va créer des réactions émotionnelles chez ce dernier pour savoir sur quel pied danser ! L'on pourrait en effet définir le **comportement pervers** comme un **acte destiné à créer chez l'interlocuteur un affect qui permettra au sujet de situer l'authenticité de son vis-à-vis**.

Comme corollaire, il y a une forme de désinhibition chez de nombreux sujets transgressifs dans l'expression, comme s'il leur fallait toujours aller dans les détails et exprimer tout ce qu'ils pensent.

Ce que je nomme narcissisme sain (celui que l'on trouve chez l'individu névrotique), ce n'est pas forcément l'absence de dévalorisation vis-à-vis de soi-même, c'est celui du sujet qui n'a pas besoin de dévaloriser (même intérieurement) l'objet décevant (qui ne répond pas à son attente) pour se porter mieux.

Néanmoins, le sujet transgressif vous mangera dans la main à partir du moment où il aura pu expérimenter qu'il ne peut pas prendre le pouvoir sur vous (et tant qu'il aura besoin de vous). Avant cela, il vous méprise ; après, il vous respecte.
La dévalorisation de l'objet, ou mépris, dédain, humiliation, font partie des mécanismes dont le transgressif use.

Les salves lancées aux partenaires d'interaction sont de l'ordre de la vengeance. En effet, le sujet transgressif réagit à une blessure narcissique lorsqu'il attaque. Et il peut très bien être blessé par un propos pourtant formulé par le partenaire avec bienveillance ou de manière neutre. On peut aisément le comprendre : le sujet transgressif s'est construit en réaction à des attaques narcissiques majeures qui lui ont été infligées durant toute son enfance.

Du fait de l'incompréhension de fond qui a traversé ses relations avec ses parents, le sujet transgressif n'a de cesse de chercher le sens symbolique des comportements des autres êtres humains, et ce évidemment même quand de ses partenaires d'interaction ne symbolisent pas. Pour autant, du fait de sa grande lucidité, il sera plus prompt que son frère névrotique à juger du caractère pathologique de la personnalité des sujets non symbolisants de son entourage. Partant, la théorisation de Lacan se montre spécialement lucide : il existe trois structures de la personnalité et la seule qui soit accessible à l'analyse est la structure névrotique (quand Bergeret le névrotique bienveillant

et optimiste tergiverse sur des passages possibles entre structures et crée une catégorie de l'entre-deux avec son concept d'« organisation limite »). Par ailleurs, nous retombons sur l'explication de l'utilisation, chez les lacaniens, du double sens des phrases si nous tenons compte de la recherche effrénée du symbolique chez le sujet transgressif. En effet, tel sujet entendra « m'affame » quand il voudra dire « Ma femme », raison pour laquelle il décidera de ne pas utiliser ce vocable avec sa partenaire de vie. Toute sa vie, ce dernier a été confronté à des phrases vides de sens parce que vides de double sens (tout est double sens dans le monde symbolisant) qu'il a cherché, en vain, à décrypter.

S'adapter sincèrement au besoin de son partenaire névrotique, cela semble désintéresser le transgressif. Comme s'il n'en voyait pas l'intérêt. J'ai donc questionné mon ami appartenant à cette structure sur ce sujet, qui m'a répondu : « Non, les besoins de l'autre, ça m'agresse, ça me submerge ! ».
Ce même ami m'a décrit sa relation à ses parents : sa mère, psychopathe, dans une forme de « radicalité fusionnante » (selon ses propres termes) à son égard, et son père qu'il décrit comme pervers (en compétition avec son fils et culpabilisant) - même s'il y a fort à parier qu'il s'agisse plutôt d'un père paranoïaque. Mon ami dit de ses parents qu'ils ont manqué de respect envers lui, d'offre d'individuation et de sensibilité humaine. Pour sa mère, il n'existerait pas vraiment ; pour son père, seulement en tant que concurrent. Que de folie. Sa mère lance régulièrement des phrases à son fils qui font qu'il ne peut pas être fier d'être un homme. Il rapporte : « Elle a tout cassé de mon image d'homme : en m'attaquant et en choisissant un père pervers ! ». Pour rappel, le névrotisant tente sans cesse d'interpréter ce qui se cache derrière les énoncés parentaux traumatiques. C'est ainsi qu'il fonctionne lui-même ; il croit donc que tous ses vis-à-vis font de même. Et pourtant, le parent non symbolisant ne le fait pas. Pour ce dernier, une chose est une chose. Une chose dite est juste dite ainsi : cela apparaît parfois énorme, donc traumatique pour l'enfant symbolisant. Surtout quand il est particulièrement intelligent.

Le sujet transgressif présente une lucidité extraordinaire de ses propres manques. Bien sûr, pour les manques à observer chez autrui, il a toujours eu le regard bien affûté… Mais certains s'observent avec aplomb : « Je suis un enfant sans cœur mais rempli d'amour », disait mon patient. Comment cela se fait-il que certains d'entre eux soient si courageux pour accepter de se remettre en question (ce qui ne veut pas encore dire qu'ils puissent changer) plutôt que continuer à se munir d'œillères ? Je pense en particulier à mon meilleur ami, dont j'ai parlé plus haut. Est-ce possible pour lui de réfléchir en ces termes parce qu'il est spécialement intelligent ? Ou que je lui propose un

regard sincèrement bienveillant ? Je repense à ma mère qui, un jour, alors que je la questionnais sur l'idée qu'elle pouvait se faire de ma souffrance à chaque fois qu'elle émettait une critique vis-à-vis de mon père, me répondit, en larmes : « Je ne peux pas m'en empêcher ».

Comme déjà souligné, regardez Lacan : sa théorie est empreinte de cette lucidité du désabusé. Il ne tergiverse pas, comme les successeurs de Bergeret, pour éviter d'avoir à catégoriser le monde humain selon des strucures psychiques bien établies et non modifiables.

Néanmoins, au niveau du raisonnement logique, l'on observe chez les névrotisants transgressifs une certaine propension à digresser, mélanger les choses, qui se fonde sur des enjeux affectifs. En effet, dans les discussions, l'on peut parfois voir que le propos est détourné pour des raisons personnelles. C'est-à-dire que ce n'est pas l'objet du débat qui est réellement traité mais bien un ou des objets connexes qui font sens affectif pour le sujet. Néanmoins, il ne s'agit pas d'un trouble logique comme ceux que l'on trouve chez certains sujets non symbolisants. Mis face au fait qu'il est en train de parler d'un sujet connexe, le sujet transgressif peut reconnaître son erreur, s'il n'est pas trop mis sous pression au plan narcissique. C'est-à-dire si cette reconnaissance ne lui fait pas perdre la face. La démarche scientifique du transgressif a dès lors cela de non scientifique qu'elle est soumise aux aléas de son narcissisme. Par ailleurs, certains s'érigent en sachants alors que le sujet traité ne fait pas partie de leur domaine de compétence. La capacité de raisonnement de l'individu transgressif est augmentée quand il s'agit de raisonner sur le fonctionnement d'autrui (surtout ses failles). Cela a son pendant : une difficulté à se remettre en question soi-même si cette remise en question réactive une blessure narcissique. Dans ce cas, l'on se trouvera face à une tentative de projeter plutôt sur l'autre ses propres difficultés. Ainsi, sa pensée peut être réflexive mais elle est orientée ; elle diffère de la pensée souple (doute) du sujet névrotique.

Néanmoins, il y a une forme de liberté chez l'individu transgressif que le sujet névrotique trouvera peut-être fascinante à son contact. Il y a une vingtaine d'années, tout au début de ma relation avec celui qui deviendra mon meilleur ami homme, je me souviens lui avoir demandé de se voir un soir de la semaine. A cette demande, il a simplement répondu : « Non ». Juste non. Sans autre forme de procès. Sans chercher à se justifier. Et je me suis dit : « Wow, quelle chance il a, lui, quelle liberté ! ». Moi qui était prise dans des enjeux névrotiques coupables à chaque fois que j'imaginais faire passer mon besoin avant celui de

l'autre, soumise à me justifier par A + B à chaque occasion d'une demande que je ne souhaitais pas remplir, j'étais épatée. Et je me suis dit qu'il faudrait que j'en prenne de la graine. Mon ami, durant l'écriture de ce livre, me livra alors que je citai cet exemple que, depuis, il ne fait plus cela : « Parce que j'ai compris que ça blessait les gens ».

L'individu transgressif s'arrange pour rejeter tout sentiment de culpabilité. Ce sentiment est si lourd à vivre pour lui…

Si le transgressif apparaît si égocentrique et égoïste aux yeux de certains névrotiques et non symbolisants, c'est parce qu'il joue sa survie narcissique dans la relation qu'il mène avec un autre. Il croit, quel que soit l'objet de la discussion, que la question lui est posée à lui de savoir comment il se situe par rapport à cette question, quel est son besoin à lui, si cela lui va ou non. Il peine à décoller parce que toute sa vie a été vouée à se battre pour exister, survivre au manque d'amour et de considération. **Je rappelle souvent à mes patients ainsi qu'aux professionnels que je forme que le sujet transgressif présente un vécu interne de lésion, qui se manifeste dans ses interactions avec ses divers partenaires relationnels.**

En matière de criminalité sexuelle, les sujets symbolisants abusent sexuellement dans une relation préétablie : ils ne s'en prennent pas aux inconnus comme le font les sujets non symbolisants. Le sujet transgressif séduit d'abord sa victime, ce qui lui permettra ensuite d'en obtenir ce qu'il veut. Souvent, il considère qu'il en est amoureux.

Nous retrouverons ci-après Joyce MacDougall lorsqu'il s'agira d'évoquer la sexualité transgressive. Cette psychanalyste a beaucoup écrit sur la perversion. Elle en possède une compréhension fine et nuancée. Elle pourrait représenter la « bonne mère » du sujet transgressif, dans la mesure où elle le prend avec ses défauts, ses « perversions ». N'est-ce pas elle qui plaide pour une certaine « anormalité[87] » ?

[87] REF – Plaidoyer pour une certaine anormalité

La logique de la perversion

La caractéristique du sujet pervers, c'est qu'il veut toujours faire aller l'autre là où ce dernier ne va pas, et ne veut d'ailleurs pas aller… Il ne respecte pas les limites posées par l'autre, et ce même lorsqu'elles sont clairement énoncées. C'est comme s'il n'avait pas appris que non veut bien dire non. Ou ses conséquences, soit que ce non doit être respecté ! Et c'est bien normal, parce que lui-même n'a pas été respecté lorsqu'il ne voulait pas, dans son enfance…

Avant même de transgresser des limites posées, le sujet transgressif présente des limites plus larges que son partenaire d'interaction névrotique. Cela est patent en psychothérapie, puisque le thérapeute névrotique ressent ce qu'il nomme des « attaques au cadre » lorsqu'il se trouve en traitement avec un tel sujet. Ce dernier n'hésite pas à demander du hors cadre parce qu'il a besoin de réalité (sortir du cadre de la psychothérapie pour passer à un échange entre humains) pour se sentir aimé. Il n'hésitera pas à jouer le risque suicidaire sans intention de mourir, « appeler à l'aide pour donner du crédit à la souffrance », tel que l'exprimera l'un de mes patients transgressifs.

Cette logique de la perversion peut se manifester à bas bruit, de façon très subtile, presqu'invisible au début d'une relation entamée (d'abord parce qu'il est capable de séduire) avec un sujet transgressif. En effet, c'est affaire de degré si l'on tient compte du modèle du *continuum* décrit dans l'ouvrage, *continuum* qui mène de la névrose à la personnalité symbolisante très impactée narcissiquement.
Ce que l'on note chez le sujet transgressif, même chez celui qui se situe sur le début du chemin qui mène à la plus grande perversion, c'est un **manque de tolérance**. Tout se passe comme si, dans son ontogenèse, le sujet avait construit des standards qui doivent être remplis par l'autre pour que cet autre puisse appartenir aux objets plaisants. L'individu transgressif juge autrui lorsque ce dernier manifeste un comportement qui va à l'encontre du confort personnel du sujet.

Par ailleurs, comme déjà mentionné, chez le transgressif, sur certains aspects de son rapport aux autres, et quoi qu'il arrive, il a le sentiment d'être lésé. Dans toute entrée en relation, il anticipera la salve, il se préparera au combat, à la défense. Et sa défense, c'est la mise à distance de l'autre, lorsqu'il se met à jauger les nouvelles personnes rencontrées, ou c'est l'attaque.

Sur le plan symptomatique, ce qui différencie le névrotique du transgressif, c'est que le premier n'est pas « pervers », malgré l'apparence de perversion[88] de certains de ses mécanismes. Alors qu'est-ce qu'un mécanisme pervers ? : création de réactions émotionnelles chez l'autre, dénigrement de son narcissisme, tentative d'échanger les places et rôles, pour prendre le pouvoir dans la relation. Certains actes sociaux des sujets non symbolisants sont interprétés comme pervers : à mon sens, ils ne le sont pas au sens strict.

Chez le sujet névrotisant, la conscience de soi est fonction de la solidité du narcissisme. En effet, pour pouvoir regarder en face ses propres fragilités, il est nécessaire de pouvoir compter sur une assise solide. **Le transgressif a tendance à projeter sur autrui la raison des difficultés qu'il rencontre** sur le plan personnel. Lorsqu'une blessure fait mal, le sujet peut chercher à éviter d'y penser ou d'y toucher, pour ne pas avoir à trop en souffrir. **Là où le transgressif projette sur autrui, le névrotique fait mine de ne rien ressentir…**

Un exemple de projection chez un sujet transgressif : le professeur lui dit que le cours sera finalement plus court, qu'il aura lieu uniquement sur la première moitié de matinée. L'autre moitié sera libre. Le jeune homme auquel je pense se rebelle alors, disant : « Mais qu'est-ce que je vais faire de la deuxième moitié de matinée puisque je n'ai pas mon ordinateur sous la main ? ». Il accuse le formateur. Au lieu de reconnaître qu'il a déjà la chance qu'on le dispense d'une partie du cours… Je me souviens également de cette femme arrivée en retard à un cours de psychocriminologie donné à Paris. Elle arrive en trombe dans la salle de cours et, au lieu de s'excuser pour son retard, elle s'exclame : « Il n'y a pas de parkings par-ici ? ». Le formateur, malin, et manifestement rôdé à négocier avec ce type de personnalité, a eu le bon mot de lui répondre : « Je ne sais pas, je ne connais pas le quartier ».

J'observe également que plus on laisse l'individu transgressif abuser de nos limites, plus il abusera… Ce que je dis à mes patients qui sont aux prises avec ce type de personnalité, c'est qu'il faut toujours maintenir le cap, ne jamais se laisser déborder, mais aussi que c'est un travail de tous les instants, coûteux en énergie… Par ailleurs, rien de sert de vouloir changer sa manière d'être. Il n'y a qu'une chose à faire : opposer à ce type de distorsion relationnelle une fin de non-recevoir.

Afin que le lecteur puisse se plonger au cœur de la clinique transgressive, je rapporte ici le cas d'un expertisé que j'ai reçu il y a quelques années et qui était

[88] REF - Pour un aperçu de la question, se référer à J.-P. Winter, *Les errants de la chair* : PAGE ?

accusé d'avoir blanchi de l'argent au sein de sa société financière alors qu'il semble plutôt avoir été manipulé par des inconnus pour effectuer des transactions frauduleuses avec, comme ultime levier utilisé par ces hommes pour parvenir à leurs fins, une menace sur la vie du fils de l'expertisé (dont il n'avait pas la garde). Voici ce que j'écrivais alors :

> Son économie psychique est essentiellement narcissique, dans le sens que son narcissisme a été suffisamment blessé au cours de la construction de sa personnalité pour qu'il cherche sans cesse à briller, à plaire, dans le but de se rassurer. A cet égard, M. B décrit un parcours professionnel qui cherche à impressionner, comme s'il estimait que ce qui fondait sa valeur aux yeux d'autrui, en particulier son père (nous y reviendrons), étaient ses « prouesses » professionnelles. M. B estime d'ailleurs qu'« être bon, c'est bien, mais c'est pas suffisant, il faut être le meilleur ». Il ajoute qu'il veut toujours gagner, « aller plus vite et plus haut ».
> L'expertisé ne semble pas en contact avec cette tendance à vouloir montrer la « belle image » et ce que cela peut provoquer chez son interlocuteur. Il serait selon lui ressorti de certaines évaluations effectuées dans le cadre de son activité professionnelle chez xx et xx qu'il est « sûr de [lui], prétentieux, gagnant, pas patient, cordial et ayant une tendance à vouloir diriger ». Questionné sur le terme « prétentieux », M. B estime ne pas l'être : « Les gens pensent cela parce que je me montre sûr de moi ».
>
> Cherchant toujours à donner une bonne image de lui-même, et transformant la réalité pour répondre à ses inquiétudes narcissiques, les informations qui parviennent d'autres sources sont parfois contradictoires avec les dires de l'expertisé. M. B arrange la réalité comme il l'entend. Il semble qu'il en soit pour une part conscient. Lorsqu'il évoque son internat à xx, il prétend que c'est « près de xx », sans doute une ville plus prestigieuse que xx et xx, pourtant plus proches. Face à l'interlocuteur, il est capable de se corriger pourtant. Il dit avoir « refusé l'AI » alors qu'il a, semble-t-il, uniquement signifié à cette assurance qu'étant à nouveau capable de travailler, il était possible de fermer le dossier ; son droit à la rente n'a en vérité couru que sur un mois. Il exagère le temps passé dans ses différents emplois, et est capable de donner des raisons différentes aux événements à différents interlocuteurs. Interrogé sur ses menaces réelles de mettre fin à ses jours et d'ingurgiter de l'alcool et des médicaments lors de son contact avec le psychiatre, l'expertisé avouera qu'il n'en avait pas réellement l'intention : « Je voulais qu'on m'entende, parce que ce qui m'arrivait n'était pas juste ». Il reconnaît avoir exagéré certains aspects de son mal-être lors des ses hospitalisations, ainsi qu'avoir faussement décrit un père « tyrannique » pour qu'on l'entende dans le fait qu'il n'est pas bien, ce qui se justifiait davantage selon lui en

évoquant une enfance difficile. On remarque également à cette occasion que, selon sa représentation subjective, il est nécessaire d'en rajouter pour être entendu.

Il est capable de reconnaître une certaine exagération. En ce sens, il ne produit pas un délire au sens psychotique du terme. Son rapport particulier avec la vérité avait déjà été relevé par le Dr D. Cela est également confirmé par le testing, qui montre que M. B présente à l'examinateur les réponses plausibles, tout en lui signifiant qu'il peut les déformer dans le sens qui lui convient. Il semble que lorsque les enjeux affectifs sont majeurs, en fonction de la façon dont les événements ont été vécus, cette propension à transformer les faits est exagérée. Pour exemple, il dit d'abord avoir été « viré de l'école » pour avoir « fait le mur » au lycée, et que son père en avait été très mécontent ; questionné plus avant, il rectifie en disant qu'il n'a été renvoyé que de l'internat. Il semble néanmoins qu'à certains moments, il s'auto-convainque de certaines versions des faits, alors que face à l'interlocuteur critique il doive plus souvent se rendre à l'évidence.

S'agissant toujours de la question des limites et de leur transgression, il apparaît dans le chef de M. B une certaine propension à mélanger les rôles et fonctions, par exemple en traitant un dossier financier pour son médecin généraliste. Il semble qu'il travaille de manière préférentielle par « copinage » dans les relations qu'il entreprend, tant en ce qui concerne le choix d'un médecin, cherchant souvent à ce qu'une connaissance lui conseille un collègue, que dans le cadre du démarchage de futurs clients pour sa société. En ce sens, il n'est pas très affûté pour détecter les escrocs, comme cela semble avoir été le cas avec M. C, qui se prétendait psychiatre. Dans le même temps, il semble qu'il soit également à leur recherche.

En effet, l'expertisé estime avoir rencontré dans les milieux de l'hôtellerie et du tourisme des personnes qui mentent, qui font croire qu'ils ont de l'argent alors qu'ils n'en ont pas. Il y a quelque chose chez M. B qui le fait aller voir si son interlocuteur a les moyens de son discours. Il se montre à la fois fier de pouvoir mentionner qu'il a travaillé pour des gens importants, mais il semble pris dans un combat singulier le menant à vouloir démasquer l'escroquerie là où il pressent qu'elle se cache. Lorsqu'il lui est demandé si ces personnes lui rappellent quelqu'un, il répond : « Mon père, peut-être ». « Même s'il a été brillant, je ne suis pas convaincu… ». En effet, ce que son père lui a raconté, il l'a estimé par moments non crédible : « Trop de trucs, trop gros », dit-il. C'est à l'occasion de cette dernière phrase que l'expertisé se montrera le plus affecté en entretien : « Je m'en veux d'avoir pensé que mon père est un

menteur ».

Nous avons noté qu'au sujet de son anamnèse, M. B a très rapidement mentionné la « brillance » du père, pour passer directement à l'évocation de son propre parcours professionnel présenté comme prestigieux, tout en ne disant rien concernant sa mère. Il semble que le propre père de M. B ait pu « s'arranger » avec la réalité, comme lorsqu'il a prétendu que son fils était avocat afin de permettre de régler plus facilement une affaire d'héritage. La recherche de prestige a-t-elle été transmise à l'expertisé alors enfant par un père menteur et enjoliveur ? L'expertisé a-t-il eu le sentiment que ce qui comptait pour son père, c'était qu'il réussisse sur le plan de sa carrière ? M. B a-t-il passé sa vie à espérer trouver l'approbation de ce dernier ?

L'expertisé présente une certaine ambivalence à l'égard de sa relation à ses parents, passant de la nécessité psychique de conserver une bonne image d'eux tout en pouvant par ailleurs, à d'autres moments, se plaindre de leur manque d'empathie. La même ambivalence est relevée dans son rapport à la police : à la fois il prétend que ce n'est pas par manque de confiance, ou que ce n'est pas parce qu'il avait pensé qu'elle ne protégerait pas son enfant correctement, qu'il ne s'est pas adressé à elle. Mais dans le même temps, il reconnaît ne s'être pas senti entendu, écouté, lors de son premier contact avec les policiers, qui l'auraient plutôt traité comme un escroc. Cette demande d'écoute de la part de M. B se présente tout au fil de la procédure expertale, tant dans ses rapports avec les diverses instances en jeu qu'avec nous.

L'experte a pu observer dans la relation certaines des manifestations des mécanismes de défense de l'expertisé tels qu'ils sont décrits par le psychologue qui a effectué les tests projectifs, en particulier une propension à se placer comme victime pour obtenir sollicitude. En effet, M. B peut se montrer très démonstratif, et tenter d'obtenir soutien par des voies détournées, au lieu de le demander de manière directe. Pour exemple, lorsqu'il se montre fatigué en se couchant dans la salle d'attente, cela amène inévitablement l'interlocuteur à lui demander comment il se sent. C'est là qu'il évoquera sa santé précaire actuelle et lui fera décrire ses multiples troubles physiques : tentatives là encore d'être entendu, écouté, compris, et de **demander de l'aide sans la demander vraiment**, puisqu'il a dû apprendre dans son enfance qu'il risquait toujours, à oser la demander vraiment, de trouver porte close.

Avec l'experte néanmoins, l'asymétrie de la différence des rôles n'a pas été si activement attaquée que cela été le cas lors de la passation des tests de personnalité. Il est possible que dans une relation avec une

femme, l'expertisé utilise davantage la séduction (pour exemple : « Je vais vous dire quelque chose que je n'ai pas encore dit à la Procureure, ni à mon avocat… ») que le rapport de force. En effet, l'experte n'a pas particulièrement observé de tentative forte de renversement des rôles. Il s'agit sans doute de tenir compte du fait que le combat dans lequel l'expertisé se situe au plan relationnel est un combat avec le Père (symbolique), soit toute personne ou instance représentant pour lui une figure paternelle (un expert homme, un médecin, un patron, un mandant, la police, etc.). A noter que lors de l'entretien avec l'expert [le mandat est mené selon un setting de co-expertise], homme et médecin, ce dernier devient un interlocuteur privilégié que M. B cherche à convaincre : il est en effet sans doute celui qui présente le plus de prestige et qui, de surcroît, représente une figure paternelle, à la fois crainte et admirée. Il semble que l'expertisé se sente moins en danger avec la psychologue sur le plan narcissique. Il se place tout de même dans un mode de soumission, parfois de pseudo-soumission, avec l'experte : « Vous m'obligez à venir cette après-midi ? » (distorsion relationnelle), alors que cette dernière vient de l'informer qu'il peut choisir entre deux dates pour le prochain rendez-vous. Mais encore : « Voici les documents que vous vouliez que je vous apporte », alors que c'est lui qui souhaite nous les transmettre.

Ainsi, derrière cette « façade » d'assurance, nous pouvons déceler chez l'expertisé un grand manque d'estime de lui-même et une grande tristesse sous-jacente, ce qui le mène à des accès dépressifs récurrents ainsi que, probablement également, à des accès psychosomatiques (au sens que le stress vécu sur le plan psychique se manifeste dans le corps au lieu d'être mentalisé). En effet, M. B présente de multiples troubles somatiques, qui peuvent le plus souvent être mis en lien avec la situation qu'il vit et qui le met en crise. Dans le cadre de la procédure expertale, après un entretien qui semble l'avoir affecté émotionnellement, lors duquel il s'est plaint de mal de dos, il dit avoir mal dormi. Puis son mal de dos a empiré ; il est alors allé voir son médecin qui a effectué un grand nombre d'analyses sans rien trouver de probant. Utiliser, inconsciemment s'entend, la plainte somatique comme demande de soutien ressort encore et toujours du manque de confiance dans le fait que l'interlocuteur saura accueillir avec empathie et bienveillance la souffrance psychique du sujet.

Quant aux capacités d'empathie de l'expertisé, elles sont, du fait de sa structure de personnalité, limitées à certains égards. Tant que son empathie affichée profite à son image, il ne se lassera pas de la démontrer. Et rien ne nous permet de dire qu'elle ne soit pas, dans ces circonstances, réelle. L'expertisé a manifesté en particulier une sollicitude envers les enfants handicapés ainsi que les personnes âgées, donc des personnes « faibles », d'une certaine manière. Néanmoins, il est des situations dans

lesquelles les enjeux narcissiques du sujet peuvent l'emporter sur la sollicitude envers son interlocuteur. Interrogé en particulier sur le vécu de son enfant au regard de la situation de séparation actuelle d'avec son père, l'expertisé centre davantage sa réponse sur l'image de lui qu'il souhaite donner à son enfant que sur la douleur de ce dernier de se trouver privé de son père ou d'être confronté au sentiment d'avoir été abandonné par lui, le cas échéant.

S'agissant de sa responsabilité [notion légale], la perte de maîtrise liée au fait que l'expertisé ne pouvait pas veiller personnellement au bien de son enfant, étant privé de contacts avec lui, ainsi que le manque de confiance dont il fait preuve à l'égard de toute figure paternelle (dont la police), a sans doute contribué à ce que M. B veuille lui-même gérer la situation dans laquelle il était pris. A ce sujet, il semble que l'une des premières phrases que M. B aie dites lorsqu'il fut interrogé par l'experte sur les raisons qui, selon lui, l'ont conduit dans cette procédure, résume bien les choses : « Il faut croire que je suis tombé sur plus fort que moi ». Devait-il prouver que c'est lui qui l'était ?
Si l'expertisé a réellement tenté un blanchiment d'argent dans cette affaire, il semble raisonnable de penser que les événements, tels qu'ils se sont produits, plutôt en sa défaveur, auront permis de l'en dissuader à l'avenir (« Je suis tombé sur plus fort que moi »). Egalement, il a pu observer que la police et la justice font leur travail.

Si des récidives sont à envisager, il s'agira davantage d'actes dans lesquels M. B pourra tirer une image « grandiose » de lui, et qui, selon lui s'entend, ne mettent pas en danger autrui, comme conduire à trop grande vitesse.

La sexualité transgressive

Le grand drame de vie du transgressif, dont il ne prend d'ailleurs pas toujours pleinement conscience, c'est le fait que sa sexualité est toujours entachée. La sexualité du transgressif est fondamentalement une sexualité perverse. Et qui dit sexualité perverse dit objet fétiche, serrage de nœuds, jouissance contrainte, impossible si certaines conditions bien particulières ne sont pas remplies, conditions qui risquent autant de ne pas convenir vraiment au partenaire…

Au contraire de la sexualité perverse, la sexualité névrotique est riche, créative, multiple, polymorphe. Elle se joue de tout, elle jouit de tout, et surtout de la transgression de l'interdit, mais aussi des émotions qui sont vécues. Elle y met toujours au moins une pincée d'amour, et elle peut tout imaginer tant qu'elle n'est ni désagréable, ni douloureuse.

En cela, le personnage du film *Cinquante nuances de Grey* (2015) est une entité impossible, une chimère alliant des caractéristiques de la névrose et de la perversion. Comme est une chimère également le personnage d'Hannibal Lecter dans le film *Le Silence des agneaux* (1991). En effet, la bonne qualité de la capacité intersubjective du psychopathe décrit à l'écran est incompatible avec sa structure psychique. Là encore, l'homme commet les actes d'un sujet non symbolisant mais il se comporte comme un pervers sur le plan relationnel. C'est en ce sens que la très à la mode appellation « pervers narcissique » est mal choisie : en effet, à l'analyse, les individus ainsi dénommés ressortent de la structure non symbolisante lorsqu'un symbolisant parle, et *vice versa*.

Les sujets transgressifs se centrent sur leurs propres besoins et érigent cette donne comme une revendication. Ce faisant, ils proposent une nouvelle morale et tiennent à la défendre, morale qui peut jusqu'à justifier leur comportement sexuel envers des enfants. Ces sujets se posent en détenteurs d'une nouvelle loi qu'ils brandissent comme une banderole : il y a ceux qui prônent les relations libres entre adultes et enfants, prétendant que cela éveille ces derniers à la sexualité et qu'en la matière il n'y a pas de tabou à avoir ; les plus exhibitionnistes justifieront les camps de vacances naturistes en disant qu'être nu est l'état naturel de l'homme… et critiqueront la trop grand pudibonderie de ceux que cela n'intéresse pas et qui préfèrent la suggestion et la séduction avant le déshabillage… ou encore : « Nous on est bisexuels, on est plus ouverts que les autres, et ça multiplie les possibilités » (sentiment de

toute-puissance), « On est davantage tolérants, pas butés, pas bornés ». Au fond, à qui est adressé ce message ? Se battent-ils contre des parents butés ?, qui n'ont jamais accepté chez leur enfant la part de leur pulsionnalité ?

Il faudra sans doute le leur signaler, aux pervers, que quand une femme dit non, ce n'est pas pour dire oui…

L'on dit que les transgressifs, les pervers, jouissent de la transgression. Si l'on traduit jouir par « y prendre du plaisir », je pense que c'est une erreur. N'est-ce pas là aussi une projection de théoriciens névrotiques ? De ces névrotiques qui prennent véritablement du plaisir à braver l'interdit, un plaisir génital, sexuel ? Il y a une telle contrainte à transgresser, chez le pervers, que je vois mal comment le plaisir peut y être associé…

Le sujet transgressif est fétichiste. Il a donc investi de manière préférentielle un objet[89], ou un fantasme, qui lui est devenu nécessaire pour pouvoir jouir. Le fétiche prend place dans une économie narcissique. Chez ce patient détenu pour avoir abusé de plusieurs mineurs, le fétiche c'est l'enfant dont les parents ne se préoccupent pas suffisamment. S'agit-il de lui-même ? Ou le fétiche s'est-il inscrit à la faveur de cette première rencontre qu'il a faite avec un garçon alors que tous deux avaient justement l'âge de ses victimes actuelles ? Chez cet homme, qui a été capable pourtant de mener une vie de couple avec une femme, il y a une contrainte interne à la transgression qui est le propre du fétichisme. Des transgressions qui ne sont pas vécues comme telles par ces sujets ! Ces derniers ne ressentent pas vraiment de la culpabilité puisque leurs besoins prennent le dessus. A force d'un travail psychothérapeutique, ils peuvent envisager le mal infligé, mais je n'ai encore jamais vu un auteur d'abus sexuel de structure transgressive se défaire de son fétiche (sur le plan des actes peut-être, mais pas sur le plan du fantasme). Le fétiche est un serrage de nœuds. Le travail psychothérapeutique devrait pouvoir consister à desserrer les nœuds, à élargir le champ des possibles… Mais comment travailler avec une économie narcissique projective ?

McDougall[90] définit bien ce qu'est ce serrage de nœuds (pp. 36-37, vérif pages). Le passage reproduit ci-après montre combien la pensée de McDougall et sa théorisation sont claires (et clairement structuralistes) :

---

[89] Selon l'un de mes interlocuteurs, le fétiche ce serait ce que l'on désire être : l'enfant d'un âge bien circonscrit pour l'abuseur sexuel pédophile, un homme non violent pour l'individu qui veut être soumis à un autre homme.

[90] REF – Plaidoyer…

> Les activités que nous avons l'habitude de considérer comme perverses – voyeurisme, fétichisme, exhibitionnisme, intérêt pour une variété de zones érogènes – pourraient toutes faire partie de l'expérience d'une relation amoureuse normale. *En partant de ce point de vue, un des facteurs qui pourraient caractériser le pervers est qu'il n'a pas le choix ; sa sexualité est fondamentalement compulsive*. Il ne *choisit* pas d'être pervers et il ne choisit pas la forme de sa perversion – pas plus que l'obsessionnel ne choisit ses obsessions ou l'hystérique ses céphalées et ses phobies. L'élément compulsif dans la sexualité aberrante imprime sa marque à la relation d'objet, l'objet sexuel étant appelé à remplir un rôle circonscrit et sévèrement contrôlé – voire même anonyme. Le partenaire, bien que souvent réduit à un objet partiel, est néanmoins considérablement investi et remplit une fonction magique. Mais on pourrait en dire autant d'une relation amoureuse génitale où l'illusion ne fait jamais défaut. En outre, tout comme le psychotique qui cherche dans le contact érotique un rempart contre l'angoisse et un support pour son Moi, l'hétérosexuel névrotico-normal dans ses relations sexuelles cherche, lui aussi, un renforcement narcissique et une réassurance destinés à le protéger contre les traits décochés par la vie. Chez tout individu qui fait l'amour il existe un fantasme omnipotent de réparation de soi et de l'autre. Cependant ce facteur n'est pas le seul dans la plupart des cas ; l'intérêt et l'amour qu'on porte pour l'autre, hors de la relation sexuelle, ont aussi une grande importance. Ainsi la relation sexuelle joue dans l'économie libidinale du sujet « normal » un rôle dynamique différent de celui qu'il prend dans les personnalités compulsives-perverses.

Que le lecteur visionne le puissant film *Shame* (2011), du britannique Steve McQueen, et dont le rôle principal est interprété par l'excellent Michael Fassbender, s'il souhaite avoir un aperçu de ce qu'est une sexualité compulsive-perverse.

Une nouvelle hypothèse : le fantasme original

« Le souvenir est un poète.
N'en fais pas un historien »
P. Géraldy

Selon la psychanalyse, l'enfant névrotisant est, dès la naissance, pris dans des enjeux spécifiques relatifs à chaque stade (oral, anal, etc.) du développement psycho-sexuel tels que décrits par Freud. Dès lors, sa sexualité se construirait au gré des rencontres, à commencer bien entendu par la rencontre avec le sein maternel, ou le biberon, le corps maternel et les caresses prodiguées. Même l'enfant névrotisant qui a grandi en orphelinat a construit sa sexualité sur les bribes sensuelles qu'on lui a offertes ou qu'il a volées. Il est possible de questionner le lien que Freud fait entre fixation (ou régression) à de tels stades et pathologie actuelle du sujet (à ce propos, voir l'ouvrage de Bergeret, XXX[91]). En effet, selon moi, ce lien est sans fondement clinique.

Ce que j'ai néanmoins pu observer cliniquement, **chez le sujet symbolisant** uniquement, c'est la **construction**, au fil de la vie infantile de l'individu, et tenant compte de l'impact non négligeable de la phase adolescentaire et de ses réaménagements, de ce que j'appelle son **« fantasme original »**. Je déterminerai que tel fantasme est observable au sortir de l'adolescence, soit à l'entrée dans l'âge adulte, sous sa forme quasi définitive.

C'est à une forme d'examen de personnalité que l'on procède, à mon sens, au cours des deux ou trois entretiens d'évaluation qui précèdent les séances de psychothérapie proprement dite. Et c'est à cette occasion que je cherche à circonscrire le drame personnel de l'expertisé : son fantasme original. La question qui me permet d'y accéder, et je la dois à ma superviseuse Viviane Dichy, psychanalyste, est la suivante : « Est-ce que vous pouvez me raconter votre histoire ? ». Pour exemple, je présente ici la réponse qui m'a été donnée à l'occasion de ce questionnement par l'une de mes patientes névrotiques : « J'ai un frère qui a un an de plus que moi. Après, j'ai mes deux parents ». Notez l'ordre de l'énonciation qui marque l'ordre d'importance des relations, pour cette patiente, au sein de sa famille. L'analyse de son environnement familial nous a permis de poser l'hypothèse selon laquelle son frère présente très probablement une structure transgressive quand ses deux parents ne

[91] REF – je crois que c'est le Petit Hans… ou La sexualité infantile et ses mythes

symbolisent pas. Ce frère imposait sa propre volonté au sein de la famille, ce qui avait comme conséquence que les besoins de ma patiente n'étaient pas respectés puisque ses parents ne la défendaient pas ; au contraire, ils se soumettaient aux exigences de l'aîné. A l'âge adulte, cet homme s'est excusé auprès d'elle pour la souffrance qu'il a engendrée dans l'enfance. Actuellement, sur le plan professionnel, elle se trouve aux prises de ceux qui imposent un pouvoir sur elle. Et elle achoppe sur la croyance qu'en travaillant dur, elle finira par y arriver, par obtenir le poste qu'elle convoite et une reconnaissance pour son travail. Mais le sujet névrotique est naïf. Il croit en une forme de justice au sein du monde humain.

Le fantasme original, le drame d'une vie, est un drame symbolique chez le névrotisant. Et il est clairement référé aux aventures relationnelles vécues avec ses parents et les membres de sa fratrie. On ne le retrouve pas comme tel chez le sujet de structure non symbolisante. Chez ce dernier, l'on peut éventuellement déceler une « problématique » sur la durée d'une vie, du type : « Mon père était un con », « Ma mère est la personne la plus importante pour moi », ou « Mon parent ne m'a pas aimé ». Un constat clair. Pas de circonvolutions. Pas non plus de quête de type « sens de la vie »… Ni d'ailleurs de désir tiraillant de ne pas ressembler à tel ou tel parent comme on peut l'observer dans les psychothérapies des névrotisants. Pour le non symbolisant, la mort, certains autres, la réalité, sont les partenaires ennemis contre qui se battre au jour le jour. Pour le symbolisant, le partenaire de jeu est en lui-même. Et il se débat avec son vécu infantile.

C'est le fantasme original qui, chez le sujet névrotisant, donne une ligne directrice à sa vie. D'où cette impression étrange chez les sujets qui en sont dépourvus (sujets non symbolisants). Chez eux, l'on rencontre des lieux psychiques épars. Une sensation de morcellement.

Le fantasme original du sujet névrotique est composé de la façon dont il *deale* avec l'amour, l'attachement, la séparation… C'est ce fantasme original que l'on découvre en analyse. Dans la vie du sujet, il peut se jouer sur tous les plans, soit les plans amoureux, amical ou professionnel… Un fantasme donc, celui que l'on n'a eu de cesse de répéter inlassablement quelles que soient les interactions dans lesquelles l'on est entré, et qu'il est peut-être même impossible de liquider… Pourquoi d'ailleurs ? Pour… quoi ? N'en avoir aucun ? Donc aucun but à la pulsion ? Se peut-il que, se connaissant véritablement par l'introspection et l'analyse, le sujet névrotique cesse un jour de le jouer pour le déjouer, et choisisse un autre scénario ? Comprendre la souffrance vécue est

une chose. La dépasser en est une autre.

Je crois que l'analyse permet surtout de savoir, au final, comment le sujet se situe dans son rapport au monde. Quel est son fantasme original. Il s'agit avant tout d'une analyse du regard de l'analysant, qui en tirera une compréhension plus globale sur sa vie et son rapport aux autres.

Le fantasme original de M., ce patient détenu transgressif haut potentiel déjà cité dans l'ouvrage (situation présentée p. XXX), c'est d'être le partenaire sexuel de la mère. En effet, toute intervenante femme était investie de l'imago maternelle à séduire. Pour rappel, lui-même a des souvenirs d'avoir été abusé par des femmes alors qu'il était très petit, en orphelinat, et rapporta des premières scènes sexuelles actives avec des filles plus âgées. Au sein des institutions éducatives qu'il a fréquentées, ainsi qu'en prison, il cherchait à séduire les femmes qui avaient la caractéristique d'occuper une position hiérarchique vis-à-vis de lui (éducatrices, psychologues, surveillantes). Il était même passé à l'acte avec une éducatrice. Il chercha à me séduire. Dans la réalité. Pas uniquement sur le plan fantasmatique comme cela se passe avec les hommes névrotiques en thérapie. D'ailleurs, la tension était si forte que les surveillants hommes et les médecins psychiatres veillaient au grain et cherchaient à le recadrer. Ils étaient très inquiets de la très grande capacité du patient à se faire aimer des femmes.

Dans le chapitre « Genèse », le lecteur fera connaissance avec mon propre fantasme original. Mettre tout le monde d'accord, protéger les plus fragiles, lutter contre tous ceux qui se voilent la face, aider les hommes à se libérer de leurs chaînes, être libre moi-même… en sont les principaux ingrédients. Ainsi que cet amour que je porte aux hommes qui présentent les caractéristiques relationnelles de ma frangine, mon premier objet d'amour réellement fiable…

Chapitre IV – Puzzle

« L'amour, c'est comme le vin :
ça prend du temps »
Réplique du film *Ce qui nous lie* (2017),
de Cédric Klapisch

Alors, surtout, ne vous précipitez pas…

OK.
Ça, c'était avant.
Avant la révélation du 20 septembre 2018.
Avant que toutes les pièces du puzzle[1] ne se mettent en place.

Ce livre est sorti de moi sans que je ne demande rien. Après la rencontre avec un homme, J., qui a bouleversé ma vie. L'ouvrage peinait à trouver son point final, parce que je n'avais toujours pas percé l'énigme, compris la place de l'hystérie dans le tableau nosographique. Maintenant, je sais que l'hystérie est l'une des manifestations de la décompensation de la structure névrotique (préoccupée) due à un stress affectif majeur. Ce stress est lié à l'incompatibilité structurelle, dans le couple officiel du sujet hystérique, de cet individu névrotique haut potentiel et d'un sujet non symbolisant « intense », soit de ces sujets non symbolisants qui possèdent certainement la connectivité cérébrale des individus HP décrits dans les ouvrages sans qu'ils partagent avec ces derniers la même structure…

Ce livre est donc sorti de moi à la faveur d'une rencontre fondatrice, dans mon parcours de vie, avec un homme, J., rencontre qui m'a menée sur la voie de la liberté. L'ouvrage a trouvé son dénouement, et le tableau nosographique sa forme, à la faveur d'une rencontre ultérieure, six ans après presque jour pour jour[2], avec un autre homme névrotique sous stress, un autre J. Sans doute davantage déterminé à s'en sortir que le premier.

Ma mère s'appelle Jacqueline. J'y avais vu un lien. Mais cela, bien sûr, n'avait rien à voir… Ou si, un peu, mais pas dans le sens que l'on croit.

---

[1] REF – A voir absolument, ce magnifique film, *Puzzle* (2018), de Marc Turtletaub, qui décrit la libération d'une femme au contact d'un sage homme haut potentiel. Ce dernier évoque l'intérêt que l'on peut trouver à faire des puzzles puisque chaque pièce trouvera sa place alors que, dans la vie, la pensée part dans tous les sens en quête d'une solution au système.

[2] Les hommes névrotiques en manque sortiraient-ils tous de leur cachette après les fêtes de fin d'année ?

Oui, parce que c'est bien ma mère, en quittant mon père, qui m'avait autorisée à ne pas rester enfermée. La lucidité du sujet transgressif est la porte de sortie du sujet névrotique. Les hommes et les femmes transgressifs sont les frères et les sœurs des individus névrotiques. Frères et sœurs en souffrance.

Libérer les âmes emprisonnées est ma mission de vie. J'y suis presque arrivée. Depuis que toutes les pièces du puzzle sont en place, mes patients névrotiques sont sur le chemin de pouvoir enfin terminer leur traitement. Et réussir leur vie affective.

L'hystérique, s'il brille par son absence, c'est bien parce qu'il a une double vie. Mais l'hystérique reste néanmoins celui qui souffre de ne pas agir sa pulsionnalité. Parce que le faire, ce serait, de son point de vue, destructeur pour l'autre. Pour un certain autre en particulier : son conjoint officiel non symbolisant. Mais destructeur également pour lui-même. Quelle culpabilité à aller au bout de ses pulsions ! Cheminant, j'ai également appris que le délinquant névrotique suit une voie parallèle à celle de l'hystérique (je garderai ce dernier terme pour celui qui se désaffecte) : les hommes de loi ont peur de se laisser aller à leurs pulsions et de perdre pied (laisser-aller, consommations abusives, etc.) alors que les délinquants, ceux qui n'ont de cesse de provoquer le Père symbolique, ont peur d'être des pères/hommes irresponsables. Ce sont les hommes que j'ai aimés ainsi que mes patients qui m'ont appris cela. Ainsi, le fantasme original diffère quelque peu chez l'un et chez l'autre : l'homme de loi lutte contre le risque du mal à soi, le risque de suicide, autoagressif. Il intériorise ses ressentis. C'est un intellectuel. Le délinquant lutte contre le risque de violence hétéroagressive, celui de faire du mal à autrui. Il extériorise ses ressentis. C'est un manœuvre.
Voilà pour le fantasme original de chacun de ces hommes.

Sur le plan du couple, l'homme de loi choisira préférentiellement une femme psychopathe, qui l'aidera à ne pas ressentir. Le délinquant semble ne pas avoir de difficulté à ressentir (il en a vu, il en vécu dès l'enfance, de la violence…) : il sera ainsi attiré par une femme non symbolisante plus affective, comme une *borderline*. S'agissant de la sexualité, l'homme de loi sera dans la retenue. Le délinquant, donc celui qui passe à l'acte, lui, lâchera les chevaux. Mais chacun, pour s'en sortir, tentera d'utiliser, à certaines occasions, la défense de l'autre.

Quant à l'ontogenèse, il semble que l'inhibé, l'homme hystérique, a été nié dans son être d'une manière toute particulière : la manifestation des ses souffrances était invisible à ses parents (à sa mère, surtout ?) ; quand l'agissant, lui,

a été abusé, subissant les demandes affectives et attaques pulsionnelles de sa mère.

Olivier Guéniat était le chef de la police judiciaire du canton de Neuchâtel. Il s'est suicidé au cours de l'écriture de cet ouvrage. Dès l'annonce de sa mort, j'ai publié un article de blog[3] pour souligner la détresse de l'homme haut potentiel et sur quelle voie cette détresse peut mener. J'avais en filigrane le sentiment qu'une relation amoureuse qu'il devait entretenir l'avait mené sur cette voie impasse. Maintenant, j'en suis convaincue.

Ces derniers temps, j'ai par ailleurs compris pourquoi les patients m'épuisent. Au moment de l'écriture des dernières lignes de l'ouvrage, j'ai une patientèle constituée de plus en plus d'hommes. Et les hommes névrotisants haut potentiel de la planète Terre sont en manque ! De relations, de discussions profondes, de soin, de sexe. Tous mes patients HP névrotisants malheureux me disent la même chose : que leur séance c'est le seul moment où ils parlent, avec quelqu'un, le même langage ! Ils se sentent compris, ils veulent boire un verre avec moi pour échanger des idées. Sans oublier qu'ils fantasment sur moi ou qu'ils trouvent que je ressemble à cette femme qui a été leur maîtresse… Pourquoi ? Parce que la structure psychotique de leur conjointe les rend malades. Et qu'ils sont frustrés, en manque, déprimés ! Sans comprendre pourquoi.

Nous allons construire un puzzle. Pour ce faire, par fidélité pour le travail de Jean Bergeret, mais également par souci de simplicité (et puis, il fallait bien que je trouve un moyen de transmettre mes idées à mon enfant), j'ai décidé d'utiliser des couleurs pour catégoriser les structures. Il s'agit des couleurs destinées aux lignées structurelles dans l'ouvrage de Bergeret[4], que j'adapte à mes catégories : **le bleu pour la névrose, le vert pour la transgression, le rose pour tous les sujets qui ne symbolisent pas. Je dirai donc : les bleus, les verts, les roses.**

Le puzzle fonctionne pour les individus intenses. Les recherches cliniques ultérieures diront si, dans la population générale, le puzzle fonctionne de la même façon. Par « intenses », j'entends les individus qui possèdent une connectivité rapide entre les neurones du cerveau. En fonction de la structure psychique sous-jacente à ce haut potentiel en matière de connectivité, le tableau clinique ainsi que les résultats aux tests d'intelligence diffèrent : en effet, l'impact de ce

[3] REF – Article de blog

[4] REF – La personnalité NLe et pathologique

haut potentiel chez un sujet symbolisant n'est pas le même que celui que l'on observe chez un sujet non-symbolisant.

Les individus symbolisants intenses forment des couples de longue durée avec des roses intenses. Cela est surtout vrai pour les bleus. En effet, chez les verts, le sentiment de culpabilité est moindre et permet à l'individu de s'octroyer davantage de liberté telle qu'une séparation. D'autres verts en couple avec un conjoint rose mènent sans trop de culpabilité une double vie sur du très long terme.

Au début, l'association des couleurs dans ce couple mixte semble fonctionner, mais très vite les choses tournent mal et le bleu tombe malade psychiquement et physiquement. Jusqu'à souffrir de maladies graves qui peuvent le mener à la mort. Et ce, en raison du fait que le système du couple s'emballe et devient fou. En effet, comme me l'a fait remarquer de manière si pertinente ma collègue psycho-criminologue, **l'effet le plus délétère du partenaire rose dans la relation est de confirmer au bleu traumatisé ses propres représentations négatives de lui-même**[5] **et, souvent également, de soutenir ses interprétations paranoïaques**[6] au sujet des agissements de tiers. Quant à lui, le rose reste imperturbable, dans le sens que son système de pensée ne se modifie pas et qu'il poursuit sur la voie de son trouble psychique en accusant son partenaire d'être responsable de la situation de couple qui se péjore. Le bleu, quant à lui, se sent mal, fait un *burn-out*, accumule les dettes, commet des délits, prend du poids, tombe malade (augmentation de son diabète, malaise cardiaque, affections aux intestins ou au cerveau, etc.) ou se suicide. En effet, la relation avec un rose (qui est forcément dans une logique dans laquelle le problème, c'est l'autre), pour un bleu (qui est forcément dans une logique de la culpabilité), stresse et décompense le système du bleu.
Tout individu présente des fragilités somatiques particulières. La situation de couple stresse le système de sujet bleu et, au lieu de pouvoir se soigner, le trouble somatique empire. Le système du couple stresse également le sujet rose qui se sent incompris dans la relation, qui se montre blessé, vindicatif, insatisfait.

Pourquoi ? Pourquoi cette association bleu-rose rend-elle malade ? Et pour-

[5] Un exemple : le conjoint infidèle est vécu par la partenaire rose comme un salaud ou un pervers, ce que ce premier craint tellement d'être, alors qu'il est insatisfait dans le couple mixte du fait du manque de profondeur psychique dans ses relations avec sa partenaire qu'il cherche avant tout à ne pas blesser en gardant l'adultère secret.

[6] Paranoïaques non pas au sens structurel, mais sur le plan symptomatique, lorsque cela a lieu chez le sujet bleu traumatisé haut potentiel.

quoi ces êtres-là s'associent-ils ? Commençons par répondre à la deuxième question.

Comme le souligne si bien mon ami vert, les roses et les bleus sont sans cesse en quête de relation. Pour le rose, une seule personne suffit à combler le besoin mais, une fois cette personne absente, c'est la porte ouverte à la dépression mélancolique telle que décrite par Freud (et telle que rapportée par Bergeret lorsqu'il évoque la relation d'objet anaclitique de l'organisation limite) ou alors le sujet s'organise vers un changement rapide d'objet pour combler le manque (interchangeabilité). Chez le bleu, outre le conjoint, les investissements sont multiples (parents, amis, collègues, etc.). Le vert, quant à lui, a appris une fois pour toutes qu'il sera toujours désespérément seul.

La femme névrotique, lorsqu'elle entre en relation avec un homme de sa couleur (névrotique, donc), supporte mal ce qu'elle prend pour un manque d'engagement de la part de ce dernier qui, lui, évalue le terrain avant de s'engager. Surtout lorsqu'il a été traumatisé par sa dernière relation avec une femme rose contrôlante ou qui ne satisfaisait plus les aspirations sexuelles de son conjoint… Donc la femme bleue, à l'heure de faire couple pour fonder une famille, va choisir un homme rose qui, lui, n'hésite jamais puisqu'il ne mesure pas les risques et les responsabilités liés à l'engagement ! En effet, les femmes bleues haut potentiel aiment la fiabilité dans la présence et l'engagement rapide des hommes roses. Elles n'hésiteront pas à prendre les choses en mains (elles sont capables de s'autodéterminer et de se débrouiller), quitte à devenir un soutien pour leur conjoint (moral, financier, narcissique) puisque, dans le fond, elles sont des Saint-Bernard.

Les femmes modernes veulent l'égalité dans le couple. Mais c'est oublier la nature humaine et les caractéristiques cérébrales qui sont propres à chaque sexe. L'homme bleu haut potentiel se met en couple avec une femme rose parce que l'indépendance et la capacité sensuelle que la femme bleue lui propose lui est absolument insupportable, en particulier lorsqu'il a été traumatisé par des expériences affectives dans l'enfance, puis à l'âge adulte. Le bleu intense est forcément parano sur cette question. Puisqu'il est plus intense que les autres hommes s'agissant de tous les aspects de la vie, il l'est également au sujet du risque de l'abandon et de la maîtrise de sa descendance. Et il supporte également très mal l'ambivalence de la bleue dans l'engagement. C'est ainsi qu'il matche avec la rose.
Au sujet justement de la peur cruciale de l'infidélité, nombre de sujets roses ne regardent personne d'autre que leur partenaire. La situation reste donc maîtri-

sée et peu inquiétante pour un sujet bleu intense, donc forcément abandonnique. Les roses ne regardent *a priori* personne d'autre que leur partenaire mais certains, s'il le faut (soit en cas de frustration sexuelle), le tromperont.

Les êtres humains ont besoin de stabilité affective. Ils choisissent la facilité. Et les sujets intenses sont soumis davantage que les autres aux aléas relationnels, puisque la qualité de leur humeur en dépend si fortement.

Depuis que ce ne sont plus les parents qui marient leurs enfants en optant pour des choix de raison (capacité professionnelle pour l'homme, capacité de s'occuper du foyer et des enfants pour la femme), il y a des chances pour que le nombre de couples mixtes augmente. Depuis que les êtres humains, lorsqu'ils se constituent en couple, ne fonctionnent plus comme les Suri[7] (peuple retiré d'Ethiopie), soit selon les structures de la parenté telles que décrites par Lévi-Strauss, ce ne sont plus les hommes capables et vaillants qui possèdent les femmes modernes (intenses) : ce sont ceux qui s'engagent vite et sans ambivalence.

Certains de mes patients (symbolisants) me disent, quant à eux, qu'ils sont attirés *a priori* par les femmes roses parce qu'elles paraissent naïves et innocentes. L'un de mes patients verts compare son épouse à de la pâte à modeler : elle est malléable. Soit, mais cela conduit à l'ennui et le pousse à chercher une maîtresse.

Les sujets roses n'accèdent pas à la sensualité. Observez les femmes bleues : elles dansent de manière sensuelle. Tendresse et sensualité sont les maîtres mots des sujets bleus. Voilà pourquoi il y a tant d'hommes bleus sur les sites de rencontres extra-conjugales : ils ont choisi de se mettre en couple, en premières noces, avec une femme non symbolisante, du fait de la logique interne au puzzle. Mais ils sont frustrés sexuellement. Pas de sensualité, pas de créativité et même, parfois, pas de rapports sexuels. Alors, ils choisissent une femme bleue comme maîtresse.

Les bleus et les verts se comprennent instantanément et se parlent d'inconscient à inconscient. Les femmes bleues intenses qui consultent croient n'être attirées que par des hommes inaccessibles. En fait, elles aiment des hommes

[7] Les hommes Suri se battent avec des bâtons à l'occasion d'une soirée rituelle regroupant les villages. A cette occasion, les femmes peuvent observer leur puissance. C'est elles qui décideront ensuite de donner un collier à celui qu'elles auront choisi. Si ce dernier peut offrir trente bêtes à la famille (frères) de cette dernière, il la possédera en tant qu'épouse. Une fois mariée, elle ne parlera plus aux autres hommes de la tribu.

hystérisants (en couple) dont la situation affective frustre évidemment la partenaire symbolisante ! Ces hommes ne donnent que peu de nouvelles et de rendez-vous, disent vouloir faire des choses avec elles qu'ils finissent par faire sans elles (et, qui plus est, avec une autre).

Un jour que j'étais au travail dans une prison belge, un agent de détention responsable (gardien-chef) est entré dans mon bureau et a demandé à pouvoir me parler. Il s'est assis et m'a dit : « Hier alors que je faisais l'amour à ma femme, j'ai pensé à toi ». J'avais 22 ans.
Bam ! Je venais d'entrer de plein fouet, sans le comprendre alors, dans les enjeux du puzzle humain. J'étais déjà en couple avec un rose, celui qui allait devenir mon mari et le père de mon enfant. J'ai donc décliné le « On fait quoi maintenant ?... » de ce surveillant-chef. Je n'avais pas encore conscience du pouvoir de séduction des bleus intenses. Je n'avais fait que croiser avec lui des regards lors des conférences du personnel, et je n'avais absolument pas pris la mesure de ce que j'avais fait alors, de ce que j'avais créé en lui. Il présentait les informations relatives aux détenus de manière pertinente et avec un grand sens humain. C'était ma première rencontre avec un bleu marié… à une rose sans doute.
Par la suite, dans une autre prison, je me suis retrouvée dans une tourmente due à la fois à la présence d'une femme cadre rose incohérente et à mon sex-appeal. Entourée de collègues et supérieur hommes mariés probablement tous à des femmes roses, un drame s'est noué sans que personne n'y comprenne rien… Jusqu'à aujourd'hui pour moi, puisque tout s'éclaire maintenant, grâce à la logique interne au puzzle.

Répondons maintenant à la question de savoir pourquoi les associations mixtes rendent malades les partenaires de l'interaction.

Le rose impacte sans le savoir le bleu dont l'économie est essentiellement coupable. Le rose attribue la source des problèmes à l'extérieur de lui quand le bleu prend la faute sur lui, en lui, et ce d'autant plus fort qu'il est plus intense (haut potentiel). De ce fait, la névrose haut potentiel n'est autre qu'une névrose poussée à son extrême. En effet, la caractéristique cérébrale de l'individu intense ne fait qu'exacerber les enjeux de la structure sur laquelle cette caractéristique se greffe.

La « victime affective » (donc le bleu haut potentiel) du sujet rose croit avoir fait une faute qu'elle pourrait corriger et tient la froideur de son conjoint pour de la désaffection. Encore un problème de langues… Et c'est ainsi que Freud a

pris les psychotiques des hôpitaux psychiatriques pour des hystériques.

La femme rose, une fois en couple, considère que tout lui est dû : maison, argent, attentions. Elle attend de son partenaire qu'il lui rende des comptes. Elle ne donne plus rien. Simplement parce que le couple est scellé. Et que l'image qu'elle se fait du couple et de la famille est une image figée. Son partenaire bleu cherche alors à répondre aux attentes de sa douce parce que ces dernières coïncident avec ses propres enjeux internes ! (pourvoir aux besoins de la famille est l'enjeu primordial de l'homme bleu). Sauf qu'il s'y perd, parce que la vie n'est pas si simple et que la difficulté à y parvenir éventuellement ne lui est pas pardonnée par sa partenaire qui va, dans ce cas, le blâmer pour son incompétence.

Les hommes aiment « de façon absolue » selon le psychanalyste et philosophe Umberto Galimberti dans le *Psychologies Magazine*[8]. Alors imaginez les bleus intenses…

Certains roses sont vindicatifs dans le couple. Les bleus sont à l'écoute de l'autre et dans le soin à l'autre : ils tentent de satisfaire leur conjoint. Le bleu est bienveillant, il a besoin de donner aux autres et, s'il n'a pas été trop traumatisé par une mère *borderline*, il a une confiance de fond dans les humains. Le bleu ne se sent pas lésé d'office, il est capable d'amour sincère et profond, il se préoccupe pour les enfants, tous les enfants, même ceux des autres ...

L'individu de structure rose ne pardonne pas les « erreurs » de son conjoint. Et il ne le fera jamais. Le partenaire bleu qui quitte, parce qu'il est insatisfait sur le plan relationnel et sexuel, perd facilement l'estime de son ex-conjoint rose. Et pour toujours. Il devient alors souvent le mauvais objet au yeux de l'entourage et de la justice en cas de litige au sujet des enfants, et ce parce que le rose est tellement convaincant ! N'oubliez jamais ceci : l'ex-partenaire rose est tellement convaincu lui-même que son ex-conjoint est responsable de tous ses maux que les tiers suivent le premier dans cette représentation.

Rappelons en effet que l'individu rose n'est pas capable d'adapter à la réalité la façon dont il se représente le couple et la famille (et tant d'autres choses par ailleurs…). C'est la raison pour laquelle j'évoque une « image figée ». Prenons l'exemple de la façon dont un mari trompé et quitté (mon père) se représente le départ de son épouse avec ses filles du domicile familial. Il me dit : « Ces derniers jours j'ai repensé à ta mère et il y a quand même des choses qui jouent

[8] N° 282, février 2009

pas chez elle, que je comprends pas ».
Moi : « Quoi ? »
Lui : « Elle a tout cassé ce qu'on avait ».
Elle l'a quitté quand j'avais 6 ans, j'en ai actuellement 42… Imaginez le temps passé ! Mais le temps semble ne pas avoir d'impact sur la guérison de la blessure. Par ailleurs, mon père évoque ce point alors même que je suis dans sa cuisine, avec mon enfant, et qu'on boit tranquillement l'apéro avec lui. Alors je suis obligée de lui répondre : « Mais non papa, tu vois bien que rien n'est cassé. En tous cas pas entre tes filles et toi ».
Par après, on en reparle. Je lui demande ce qu'il a pensé de ma réponse. Il dit alors que j'ai fait une « réponse de psy ».
Moi : « Oui, mais c'est une réponse utile ? ». Il me dira que oui même si cette réponse ne lui convient pas totalement… Donc j'explore encore : « Tu ne crois pas que si elle ne t'aimait plus, maman, elle avait raison de te quitter ? »
Lui : « Oui, mais le problème c'est la manière ». C'est-à-dire le mensonge, le louvoiement, la tromperie. Qui sont bien pires que la fin d'un amour, manifestement, pour lui. Mais les sujets symbolisants mentent pour ne pas blesser. Et c'est exactement cela qui blesse et laisse une marque indélébile aux partenaires roses. En fin de discussion, mon père ajoute un élément fondamental : il dit qu'il aurait été prêt à faire d'énormes efforts, mais que ma mère pas, pour sauver la famille. Nombre de sujets roses tiennent à faire « des efforts » pour permettre que le couple se porte mieux, et sont persuadés d'en fournir d'énormes (oui, parce que ce qui leur est demandé leur paraît énorme) et d'être capables de « changer ». Sauf que, bien entendu, ce qui est demandé est impossible. Et je l'ai dit à mon père en ces termes (mais cela ne changera tout de même pas son point de vue, puisqu'il n'accède pas à cette donnée) : « C'était impossible papa, parce que ce que maman te demandait, c'était de symboliser ».

Sur le plan somatique, la clinique m'a montré que, pris dans ce type d'association mixte (symbolisant/non symbolisant), le bleu tire sur la corde : son système, sur le plan de la santé, est mis sous stress. Quant au vert, il développe préférentiellement des maladies liées à un système immunitiaire déjà défectueux.

Chacun souffre des anciennes relations amoureuses qui se sont mal passées et qui se sont mal terminées. Et ces relations se sont mal terminées simplement parce qu'il s'agissait de mauvaises relations. Pure logique : en effet, dans le cas contraire, la relation se serait bien terminée. Ainsi, lorsque les choses se sont mal passées avant, l'être humain se méfie. Et il peut créer, dans une nouvelle

relation, saine pourtant, des conflits qui n'ont pas lieu d'être. Par peur. De la répétition.

Il y a probablement une majorité de roses qui sont en couple. J'ai tendance à penser que les individus qui supportent d'être seuls symbolisent. Cette intuition reste à vérifier néanmoins.

Par ailleurs, lorsque le couple mixte rencontre des difficultés, les femmes bleues quittent plus vite que les hommes bleus. Elles se connaissent mieux et connaissent mieux leurs propres besoins, de par la culture féminine de partage des affects. De plus, pour celles qui possèdent une indépendance financière, elles peuvent plus facilement obtenir la garde de leurs enfants puisque les tribunaux, en Suisse romande en tous les cas, ont plutôt tendance à favoriser le lien mère-enfant que le lien père-enfant.

Que se passe-t-il entre verts et bleus ?
Oui, parce que les bleus et les verts évoluent au fil de leurs déconvenues amoureuses. Ils veulent davantage que ce qu'ils ont reçu en premières noces, et s'adressent au fur et à mesure de leur vie amoureuse à des partenaires qui pourront en donner davantage.
Régi par une culture interne de la culpabilité et de la remise en question personnelle, le sujet névrotique (bleu) est une proie facile pour l'individu transgressif (vert). En outre, ce dernier, souvent, voit juste et attaque son partenaire d'interaction là où cela va lui faire mal. Le sujet vert parvient à toucher son partenaire bleu parce que, pour une part, ce dernier lui donne un peu raison ! Le sujet va donc toucher là où cela fait mal, sans égard pour la personne, parce qu'il manque de tact ! Il est orienté vers lui avant d'être orienté vers les autres, ainsi il avance vaillamment avec ses besoins sans égard pour ceux de son vis-à-vis. Malgré une apparente similitude de fonctionnement, cela se présente différemment chez le sujet rose. Chez ce dernier, nous pouvons plutôt voir à l'œuvre une forme de capacité intersubjective sélective liée au fait que le sujet semble ne pas pouvoir tenir compte de plusieurs exigences à la fois (quand l'hystérique est le roi des investissements multiples !) : ainsi, il s'oriente vers lui-même lorsqu'il se trouve dans une situation du type lui *versus* l'autre. Il le fait également lorsque les besoins sont similaires. Mais, dans ce cas, il y a un phénomène de collage par lequel il peut s'identifier totalement à ce qu'il croit être le ressenti de l'autre sans tenir compte des nuances qui différencient les êtres… ce qui n'est pas, à proprement parler, de l'empathie (cf. la définition du terme au chapitre « Déficit de théorie de l'esprit et d'empathie »).

Le sujet vert interprète la réalité pour répondre à ses besoins narcissiques, pour panser ses blessures narcissiques quand le bleu, lui, interprète la réalité à l'aune de son sentiment de culpabilité.

Le vert se nourrit de l'autre dans la relation, parce que, alors enfant, l'on s'est nourri de lui. Il vient sans cesse chercher l'autre dans la relation pour se sentir vivre. Le bleu peut davantage se passer de l'objet. Le fantasme le lui permet. Il n'est pas régi par le besoin de concrétude relationnelle. Parfois, le bleu névrotique aimerait bien faire comme le vert transgressif, dissocier sexe et affect (aimer à gauche et coucher à droite), mais il ne peut pas. En effet, c'est oublier sa propre structure de penser que cela est possible pour lui. En outre, le bleu aime fantasmer la transgression davantage que passer à l'acte. Le sujet bleu peut aimer transgresser, mais sa limite de base est plus serrée que celle du sujet vert. L'individu vert, ce n'est pas spécialement celui qui prend plaisir à transgresser les lois, c'est celui qui ne prend plus assez de plaisir à fantasmer la transgression et qui est donc contraint à repousser la limite plus loin…

Que se passe-t-il entre bleus ?
Les hystériques et leurs frères et sœurs affectés possèdent un attachement insécure ambivalent. Le partenaire sécure bleu se sent impuissant quand le bleu insécure manifeste de la jalousie, des mouvements de recul ou qu'il teste sans arrêt la réactivité du premier ainsi que sa disponibilité. Un bleu intense, bardé de ses traumatismes passés, prend peur lorsqu'il vient à la relation avec un autre bleu HP. Je comprends pourquoi tous préfèrent la sécurité du rose. Néanmoins, un bleu intense ressort grandi de toute expérience avec un autre bleu intense, quelle qu'elle soit. Il s'approche toujours davantage de lui-même, de ce qui le fonde. Parce que son vis-à-vis s'intéresse véritablement à lui et respecte véritablement ce qu'il est.

Les bleus insécures peuvent se montrer violents. Et projectifs. Les sécures, c'est la névrose simple, mais ça agresse l'insécure, cette sécurité qui est prise pour une position supérieure. En plus, le bleu sécure est fidèle, fiable, non violent, tout ce que le bleu insécure se reproche de ne pas être. Ainsi, ce dernier ne se sent pas à la hauteur.
Le bleu lit l'autre bleu, comme s'il lisait en lui. Ainsi, le bleu habitué à être en couple avec des roses va être inquiet du pouvoir de cet autre. Ça ne lui était jamais arrivé avant cette première rencontre avec un bleu…

Les couples, mixtes ou pas, enfantent. Ainsi, je ne peux faire l'impasse sur la capacité parentale des uns et des autres.

Les sujets bleus sont assertifs et leur économie psychique se fonde sur les règles oedipiennes : partant, ils défendent et protègent leurs enfants. Le bleu HP placera la protection de l'enfant (tous les enfants, même ceux des autres) en premier, parce qu'il n'a pas peur d'un enfant et parce que, très souvent, du fait de sa propre enfance, il veut lui rendre justice. Par ailleurs, certains hommes de structure verte savent très bien qu'ils ne peuvent pas laisser leurs enfants seuls avec leur épouse non symbolisante, pourtant mère de leur progéniture… En effet, de par les caractéristiques de personnalité décrites dans l'ouvrage, les sujets non symbolisants n'ont aucune capacité à s'adapter à la réalité d'un enfant. Le père vert aura davantage de capacité intersubjective mais il peut avoir le sentiment que l'enfant lui prend sa place auprès de l'épouse, pour exemple.

Voici de quelle façon j'explique les associations mixtes (entre partenaires symbolisant/non symbolisant) dans les courriers que j'adresse aux instances de protection des mineurs. Dans cet extrait, j'évoque une mère névrotique :

> En effet, les individus qui présentent sa structure psychique ne surinterprètent pas la réalité de manière erronée. Ils auraient plutôt tendance à prendre sur eux et à tenter de comprendre ce qui, dans leur propre fonctionnement, est en cause. En cela, ils sont facilement les victimes des individus de structure psychotique qui, eux, ne sont pas capables de reconnaître la responsabilité de leurs actes.
> Mme X. est une personne capable de réfléchir sur elle et d'élaborer mais également capable de présenter une grande empathie envers les autres. Ainsi, elle a eu à cœur de chercher à comprendre son partenaire et d'améliorer la relation. Ce que ne savent pas les individus névrotiques, c'est que leur partenaire « toxique » ne peut pas élaborer et avancer sur le chemin d'une meilleure reconnaissance des sentiments d'autrui. Ce partenaire se montre projectif et incapable de comprendre la portée négative de ses actes sur son partenaire.
> D'une manière générale, il faut comprendre que les associations toxiques dans le couple sont extrêmement fréquentes, avec des conséquences diverses (violence, maladies, stress psycho-social, etc.). Dans ces situations, deux structures psychiques opposées dans leur fonctionnement sont mises en commun et c'est le sujet de structure psychotique qui blâmera le sujet de structure névrotique au sein du couple.

Puisqu'il n'existe pas de permis de procréer, bien que certains évoquent son

opportunité, quelle est la solution en la matière face aux carences auxquelles un enfant, quelle que soit sa couleur de naissance, est confronté, lorsque son/ses parent(s) est/sont rose(s) ? Un parent non symbolisant seul, ou deux parents non symbolisants, ne peuvent, à mon sens, et j'en suis encore une fois désolée (il ne s'agit pas de morale mais de faits scientifiques), élever un enfant. A moins de créer des traumatismes, d'ailleurs non voulus par ceux qui exercent les fonctions parentales !
En effet, deux parents non symbolisants ont de très grandes chances de rendre vert leur enfant né bleu (l'aîné, parce que les cadets, si la différence d'âge d'avec l'aîné n'est pas trop importante, resteront bleus en principe : le précédent exerce une fonction de bouclier contre la carence parentale ; mais il semble également qu'un second HP, quand l'aîné ne l'est pas, puisse être victime de ce changement de couleur). Les aînés qui restent bleus se sont construits en contre ou ont bénéficié de figures parentales tierces valables. Le vert n'en a pas trouvé. L'on peut présenter des comportements (symptômes) s'apparentant à des comportements de sujets roses en ayant grandi avec des parents roses sans que la structure psychique sous-jacente aux symptômes ne soit affectée. Voilà pourquoi les élèves de Bergeret, dont Roussillon, s'attachent à l'idée des pôles d'organisation plutôt qu'à celle d'une structure psychique clairement définie. Le lecteur l'aura compris : de mon point de vue, la structure profonde est clairement définissable.

Les bleus qui sont devenus des menteurs pathologiques ont eu des parents non symbolisants qui n'ont pas su déceler les mensonges. J'ai observé par ailleurs chez plusieurs féministes névrotiques qu'elles ont un père non symbolisant macho et qu'elles kiffent les transgressifs, les verts, parce qu'elles trouvent les hommes névrotiques trop cash/virils/pulsionnels… Enfin, je suis toujours stupéfaite par la haute teneur symbolique du langage et des actes des êtres bleus ou verts intenses qui ont grandi entourés de roses !

Il s'agira d'étudier de manière plus précise l'impact qu'un parent rose peut avoir sur un enfant de la même couleur. J'aurais tendance à penser, d'après mes observations cliniques, que l'enfant rose qui a eu une mère bleue aura un profil davantage ancré au réel que celui, plus perplexe, qui a eu une mère rose qui n'était, de fait, pas capable de contenir les angoisses de son enfant. Certains éléments permettent d'envisager l'hypothèse selon laquelle les mères de femmes *borderline* seraient paranoïaques.

Les sujets roses intenses semblent être ce que la littérature psy de bas étage nomme les « pervers-narcissiques ». Ceux que les roses appellent ainsi sont

probablement des verts haut potentiel victimes de l'incapacité des premiers à présenter une pensée ambivalente. Certains pères bleus en expertise sont également dénommés ainsi par leur ex-conjointe non symbolisante…

Le monde humain part un peu en cacahuète depuis que les tout-venants (mais également certaines thérapeutes alternatives, maîtresses d'école et autres psychomotriciennes[9]) se sont octroyé le droit de diagnostiquer les autres êtres humains : tout le monde voit des haut potentiel, des Asperger et des pervers-narcissiques partout ... Mais qui est le pervers-narcissique de qui ? On risque de finir par tous s'entretuer si on continue de vivre chacun dans son appartement en s'envoyant des WhatsApp !

Enfin, et je tiens à la dire aux sujets symbolisants :
Non, ce n'est pas à cause de « l'époque » que vos parents roses étaient sévères et injustes durant votre enfance. Il y en avait aussi, des parents, qui faisaient autrement malgré « l'époque ». Il y avait des pères qui étaient présents (tant qu'ils le pouvaient hors de leur temps de travail et dans le cas où ils ne fuyaient pas la maison en raison d'une épouse trop envahissante), affectueux et bienveillants avec leurs enfants et leur épouse. Que les sujets symbolisants cessent de trouver des excuses ou des raisons (l'enfance difficile de leurs parents, l'époque, etc.) aux maltraitances qu'ils ont subies de la part de leurs parents. Ou alors ils ne comprendront rien aux conséquences de ces mauvais traitements sur leur être, leur estime d'eux-mêmes, leur si difficile chemin de vie. Et ils croiront, à tort, ressembler à leurs géniteurs en allant parfois jusqu'à considérer ne pas être capables d'être, eux-mêmes, de bons parents[10]. Pourtant, les bleus le seront. Naturellement. Du fait de leur structure psychique symbolisante. Les verts feront montre de quelques écueils, d'une gravité différentielle. Mais leur capacité intersubjective leur permettra, même si tant bien que mal, de donner à leurs enfants symbolisants une forme de reconnaissance de leur être.
Ainsi, la résilience si chère à Boris Cyrulnik semble n'être qu'une autre façon de décrire la capacité de symboliser propre à la majorité des êtres humains.

[9] Toutes des femmes. J'ai observé que les hommes n'aiment pas diagnostiquer.

[10] REF - Au sujet de la peur (non fondée) de l'héritage toxique, lire mon article de blog : adresse de l'article

Alors, **quelle solution opposer à la carence parentale puisqu'il s'agit toujours, à mon sens, de défendre l'intérêt supérieur de l'enfant ?** J'estime qu'il s'agit de recréer des communautés familiales assurant une garde partagée qui permette à tout enfant d'expérimenter une relation affective avec des figures d'attachement symbolisantes. Comme c'est le cas dans les familles traditionnelles africaines dans lesquelles les enfants sont laissés à la garde des mères, sœurs et tantes, toutes à la fois. L'enfant peut alors s'attacher préférentiellement aux investissements qui le remplissent psychiquement.

Chapitre V – I Origins

Il me reste à évoquer une façon particulière, outre l'analyse du langage et la passation des tests projectifs, dont il nous est actuellement possible, à une partie de mon équipe et à moi-même, de reconnaître un sujet non symbolisant. Aux caractéristiques psychiques correspondent en effet des caractéristiques physiques. Notamment au niveau du regard.

Un jour que j'étais enfant, j'ai été marquée par la scène finale d'une série télévisée. Une gamine de mon âge était aux commandes d'un vaisseau extra-terrestre. Je crois qu'il ne répondait plus. Mais elle, puisqu'elle était l'enfant d'un couple mixte, fruit de l'amour entre une humaine et un extra-terrestre, avait le pouvoir de le piloter. Certains êtres humains croient aux extra-terrestres parce qu'ils sentent bien qu'ils sont parmi nous.
La série télévisée portait le nom de *V* (les Visiteurs). Elle se positionnait en tant que critique du troisième Reich.

Le regard, l'importance du regard. Les roses ne regardent pas le photographe qui les photographie. Ils regardent à travers les gens.

Personnellement, je pense que j'ai cru pouvoir être l'enfant aux commandes.

Et puis, il y a eu la tragédie du stade du Heysel : tous ces morts, écrasés par la foule, pour un match de foot. Beaucoup de haut potentiels bleus tentent de comprendre la racine de la violence. Ça n'a tellement rien à voir avec eux ! C'est tellement contraire à leurs valeurs !

Les gens qui symbolisent ont senti, compris, qu'il existe un monde autre.
Des aliens. La série télévisée *X-Files* en parlait déjà.

I Origins[1]
Tout est dans les yeux.
Regardez ce film.

Le sujet non symbolisant ne peut faire plusieurs choses à la fois. Alors, lorsqu'il est pris en photo, parfois cela se voit. Qu'il n'est pas en train de poser, de présenter une intention face au photographe. Il vit, en fait. Il ne peut pas, comme le sujet symbolisant, travailler sur plusieurs plans : être lui-même, en le modu-

[1] REF – Là aussi, un film majeur à ne pas manquer, que j'ai découvert au Festival de Deauville : *I Origins* (date), de XXX

lant par la façon dont il souhaite se montrer à autrui, et sans doute encore, en plus de tout cela, penser à un ailleurs.

Chapitre VI – La thérapie par le diagnostic

« J'ai faim de sens, de fond
J'ai besoin de lumière, de réponses à mes questions
Mon cerveau en péril réclame en vain sa nourriture
La qualité, la finesse et du style, pas de la pourriture

Donne-moi l'ivresse de pensées claires et limpides
De mots vrais qui vieillissent et ne prennent pas une ride
Je suis bien trop curieux pour me contenter des miettes
Rester condamné à n'évoluer qu'au ras des pâquerettes »

La Canaille, *J'ai faim*

J'avais prévu un deuxième tome à cet ouvrage, s'attachant à développer les implications cliniques de l'existence des trois structures psychiques sur les plans de la prise en charge de la délinquance (expertise et traitement), des relations parents-enfants (développement infantile et protection des mineurs), et des relations dans le couple. Je pensais y présenter en détail la méthode psychothérapeutique que j'ai développée à partir de ma théorisation et de mon travail clinique auprès de patients. Il s'agit de **la thérapie par le diagnostic**, qui consiste à effectuer une évaluation précise de la structuration psychique du consultant et des membres de sa famille au début de tout traitement.

S'agissant de la prise en charge de la délinquance, un écrit devra suivre le présent ouvrage, puisque tout, de loin, n'a pas été dit. Je l'envisage sous la forme d'un manuel à l'intention des évaluateurs et psychothérapeutes oeuvrant en prison et dans les services de probation ainsi qu'à destination des experts auprès des tribunaux et des *profilers*. Je n'ai pas encore décidé de la forme qu'il prendra, sauf à décrire les différents plans symptomatiques en fonction de la structure de personnalité de l'individu qui passe à l'acte. S'agissant des deux derniers points que je pensais développer (protection des mineurs et souffrance dans le couple), le lecteur ne sera pas surpris que j'envisage inutile de développer ici davantage que je ne le fais dans le chapitre précédent, « Chapitre IV - Puzzle ». Tout y est. La logique interne est ma foi simple une fois la mathématique du couple et de la famille découvertes[1]. En effet, de par leur structure psychique, les sujets roses ne peuvent être considérés comme absolument compétents pour s'occuper d'enfants. Ils ont

[1] Cela n'empêchera pas certains développements ultérieurs néanmoins.

besoin d'appuis, de soutien, de conseils, de cadre. Ils ont besoin des autres, sinon leurs enfants souffriront.

C'est ainsi. Certains me disent que je suis pessimiste. Mais il ne s'agit pas d'une question d'humeur ou de point de vue personnel : il s'agit de science, et la science ne se préoccupe pas de morale. J'ai été longtemps optimiste face à la tâche si lourde que représente le traitement psychothérapeutique des agirs déliquants. Mais j'ai dû me rendre à l'évidence du système diagnostique que je présente dans cet écrit. Et j'en suis la première inquiète. Mais je n'ai aucune capacité à me voiler la face.

J'avais donc prévu un second tome à cet ouvrage, dont un chapitre consacré aux questions relatives à la protection des mineurs, mais le constat est simple : **les sujets symbolisants doivent aider les sujets non symbolisants en recréant des communautés humaines aptes à offrir aux enfants de chacun les ressources psychiques nécessaires à leur bon développement, quelle que soit leur couleur psychique.** Tant que la science n'aura pas trouvé le remède à l'incapacité neurobiologique à penser de manière ambivalente, les roses devront être soutenus et guidés. Sans le savoir, lorsqu'ils élèvent des enfants symbolisants, ils créent des vécus de carence ou de négligence chez ces derniers. Et des traumatismes. Et parfois des détresses narcissiques majeures. Sans le savoir, par leur manque de capacité de contenance psychique, ils rendent leurs enfants roses perplexes, angoissés, démunis. **Sans le savoir, mais également sans le vouloir. Alors, que ceux qui savent et peuvent entrer dans le monde de l'autre prennent les affaires humaines en mains de manière modeste et bienveillante.**

J'ai appris par mon activité expertale qu'il n'y a rien de plus important avant de débuter une prise en charge visant un changement que l'évaluation de la situation clinique. J'ai observé ensuite, par la pratique, le soulagement des patients névrotiques et de certains sujets transgressifs lorsqu'ils ont enfin compris ce qui n'avait pas pu avoir lieu entre leurs parents et eux, et qu'ils ont pu en faire le deuil. Par ailleurs, la majorité de la patientèle réellement investie dans une intention de changement personnel est haut potentiel. Il a été très utile pour ces sujets d'obtenir une explication claire quant aux souffrances qu'ils subissaient du fait de ce statut psychique.

Le diagnostic individuel d'une personne adulte repose sur l'évaluation précise des quatre éléments suivants :

- **la structure psychique : non symbolisante (rose), transgressive (verte) ou névrotique (bleue) ;**
- **le genre : caractérisiques cognitives liées au fonctionnement différentiel du cerveau chez les hommes et les femmes ;**
- **la rapidité de connexion entre les neurones : la question du haut potentiel ;**
- **un éventuel trouble psycho-organique.**

Tout traitement doit obligatoirement être précédé d'une évaluation précise de ces quatre composantes de la personnalité de l'individu reçu en psychothérapie, et des interactions de ces composantes entre elles. Cela est également le cas pour chacun des membres d'une famille accueillie pour une prise en charge. En effet, la compréhension des relations et conflits entre les membres en découle directement. Notez pour exemple la prévalence de l'existence d'un père non symbolisant dans la famille de filles anorexiques symbolisantes et, comme nous l'enseignait Balier, la prévalence d'une mère « toute-puissante » et d'un père effacé dans l'enfance des sujets délinquants hommes.

Plusieurs de mes patients symbolisants ont à ce jour pu bénéficier de ma méthode psychothérapeutique et ces derniers m'assurent de sa pertinence pour diminuer leur souffrance personnelle. En particulier, une patiente haut potentiel suivie depuis près de deux ans m'a confié la chose suivante : « Il y a deux choses dans le travail que l'on fait qui m'aident et que je n'ai pas eues avec les précédents psys : que vous me disiez que ma mère a un problème, et que vous reconnaissiez mon statut de haut potentiel. Sans ça, on n'avance pas. Avant, avec les autres psys, c'était différent. Une psy freudienne était en empathie avec ma mère ». Pourtant, cette patiente a une mère psychopathe et paranoïaque. Mais qui sait bien ce qu'un tel parent peut avoir comme impact sur le développement d'un enfant hypersensible ? A part les cliniciens de prison qui, un jour, ont décidé d'aller au front… Certainement pas les psychanalystes de cabinet qui n'ont fait que lire des ouvrages symbolisants à souhait et ne jamais se rendre sur le terrain des plus grandes pathologies mentales. Comme le rappelle Taleb dans son si intéressant ouvrage *Jouer sa peau. Asymétries cachées dans la vie quotidienne* (2017)[2], l'on apprend davantage de la vie en partant faire un tour en vélo qu'en allant suivre une conférence : soit, en prenant des risques. Il ajoute que les héros de l'histoire

[2] REF - Taleb

étaient des êtres capables de prendre des risques et pas des rats de bibliothèque et que celui qui, depuis son bureau à Paris, décide de la chute de Kadhafi ne peut que prendre une mauvaise décision dans la mesure où il n'y joue pas sa peau (en effet, il n'a pas à supporter personnellement les conséquences d'une telle décision).

Une famille est venue à moi au motif que le fils cadet de 10 ans, enfant haut potentiel (ce dernier me précisera d'emblée qu'on ne dit pas « enfant haut potentiel » mais « enfant à haut potentiel »… on ne serait pas HP, on aurait un HP… ;-)), présente une opposition constante et est difficile à gérer. Ce sont les dires du père (par mail). D'emblée, je me demande quel est le parent qui ne symbolise pas. Je reçois donc les parents et l'enfant (mais pas la grande sœur dans un premier temps). Après une heure trente de consultation, je diagnostique la situation : l'enfant est en effet un enfant HP symbolisant, très sensible et en demande affective importante. La mère est rose et elle tient à l'image que son fils renvoie à l'extérieur : elle a besoin qu'il se tienne bien à l'école, n'oublie pas ses affaires et ne perde pas de points en classe pour ces comportements. Lorsque son fils est puni, elle le ressent comme si elle était punie elle-même, sans parvenir à prendre de la distance. Lorsque je lui demande ce qu'elle comprend des comportements de son enfant (soit le sens relationnel sous-jacent aux symptômes), elle répond sur le plan de la preuve : « Je le vois bien qu'il fait ça ! ». Problème de langues : en effet, *via* ses comportements « d'opposition », l'enfant manifeste un besoin affectif quand sa mère répond sur le plan du rapport de force. Elle a le sentiment qu'il ne la considère pas comme une mère dont il s'agit de respecter l'autorité mais, dit-elle, « comme une sœur ». Il ne l'écoute pas et se rend auprès du père pour obtenir gain de cause. Le père, quant à lui, exprime très bien sa difficulté dans cette situation parce qu'au fond son fils lui ressemble : lui aussi a montré des difficultés à l'école, pourtant il a un métier actuellement. Par ailleurs, il trouve que son épouse est trop carrée, qu'elle devrait lâcher du lest, et que de toute manière ce système de points à l'école… n'est pas intelligent ! Imaginez dans quelles injonctions contradictoires cet enfant se trouve ! Le père ajoute qu'il ne va pas s'en prendre à son épouse (c'est son épouse) alors… c'est l'enfant qui ramasse.

Si vous saviez à quel point cette situation est fréquente, combien les enfants font les frais de situations dans lesquelles les partenaires du couple bottent en touche face à leurs problèmes de langue en s'attaquant aux êtres auxquels il est loisible de s'attaquer du fait du rapport d'autorité ! Et, bien sûr, la situation est la même au sein des entreprises : les cadres ne se comprennent pas mais ils

se mettent d'accord pour agresser les subalternes sans autre forme de procès.

Revenons à notre enfant HP bleu, dont le père est bleu et la mère rose (sans doute d'ailleurs que tous les deux possèdent une connectivité cérébrale rapide) : cet enfant a besoin d'être accompagné **sur le plan affectif** durant ses devoirs. Il le reconnaît lui-même lorsque je lui soumets l'hypothèse, qu'il a besoin d'un adulte tout le long à ses côtés, pas seulement pour l'aider lorsqu'il ne comprend pas la consigne, mais pour l'accompagner sur le plan affectif. Il peut se mettre à pleurer lorsqu'il n'arrive pas tout de suite à faire un exercice. En effet, il est hypersensible. Il peut même se rouler par terre ! Quant à ses oublis, il semble qu'ils soient liés à cette pensée qui va vite et loin et qui est déjà sur un autre sujet avant d'avoir réalisé la première tâche qui lui a été donnée. Le garçon est également très touché par le fait que sa grande sœur passe son temps sur Netflix et n'interagit plus avec lui : elle lui manque. Il dépeint ainsi des besoins affectifs majeurs quand sa mère ne lui répond que sur le plan de ses angoisses à elle qu'il ne réussisse pas à l'école et rate sa vie ! J'explique alors que son fils possède suffisamment de ressources pour s'en sortir dans la vie et que ce qui comptera pour lui est d'un tout autre niveau : il lui faudra trouver un travail qui fait sens, il sera touché par l'injustice, il vivra des désillusions relationnelles majeures. C'est à cela qu'il faut le préparer, davantage qu'au travail scolaire. Le haut potentiel symbolisant, c'est une intelligence fulgurante. Pas une intelligence sage. Il faut leur expliquer, à ces enfants, que le monde est injuste ! Les y préparer. Comme le dit Ardisson, ce présentateur télé français, haut potentiel devant l'éternel : « C'est injuste, mais la vie est injuste ».

Oui, j'ai dit à cet enfant que moi je dis « être HP », et pas « avoir un HP », parce qu'il s'agit de mesurer à quel point cette caractéristique fonde l'être !

Le grand enjeu de sa vie sera relationnel. Son drame est déjà et restera relationnel : les sujets symbolisants HP sont si souvent dans l'illusion de trouver de la compétence chez les professionnels, et de l'humanité de base chez les humains ! Ces sujets restent de grands naïfs tant qu'ils n'ont pas fait le deuil d'un monde juste. C'est à la désillusion face à des attentes majeures qu'il faudra préparer cet enfant. Pas à éviter de recevoir des coches de la maîtresse.

En fin de séance, j'ai demandé aux membres de la famille ce qu'ils avaient compris de la situation et de mes préconisations. Personne ne s'est lancé. Alors, j'ai questionné l'enfant, en me disant que ce qui comptait avant tout, c'était que le message soit surtout passé auprès de lui (j'ai souvent observé, en

protection des mineurs, que c'est l'enfant qui capte le mieux ce que l'on a à dire quand les parents sont aveugles). Il a répondu : « Maman et moi on n'a pas le même langage. Je suis bleu, elle est blanche ». Oui, parce que comme sa mère n'aime pas le rose, le garçon, avec cette capacité empathique qui caractérise le HP symbolisant, a choisi une autre couleur pour elle ! Puis : « Avec maman on doit jouer aux échecs et faire des câlins, mais pas les devoirs. Pour les devoirs elle ne contrôle plus que je les ai faits ou pas, pendant un moment ». En effet, j'avais demandé que mère et fils partagent entre eux ce qu'ils ont en commun de bon, de positif, et ce sont les échecs et les câlins. Une collègue consultée précédemment leur aurait dit que mère et fils sont trop fusionnels, raison pour laquelle le père dit : « Mais les câlins, c'est ok ? ». Oui, évidemment, les câlins c'est ok. Qui veut sincèrement empêcher les câlins entre les êtres humains en pensant qu'il s'agit là d'une bonne idée ?? Les mères roses en général reconnaissent bien leur besoin de fusion avec leurs enfants. Elles expliquent qu'elles aimeraient qu'ils soient encore de tous petits bébés et que cela va être compliqué lorsqu'ils quitteront le nid.
S'agissant des devoirs, l'enfant a pris la version qui l'arrange, mais j'ai préconisé aux parents d'engager une répétitrice ou un répétiteur avec lequel leur fils se sentira bien. Le père pourrait faire les devoirs avec l'enfant mais comme c'est lui qui fait à manger, il ne peut pas être au four et au moulin.

Ce que ne comprend pas le sujet rose, c'est l'ambivalence des bleus. La mère prétend que le père n'est pas heureux dans son travail. En effet, il s'en plaint souvent. Elle dit : « Tu n'aimes pas tes supérieurs ! ». Il précise : « Non, en fait je supporte difficilement leurs incompétences » (signe du HP du père). Madame également aurait de quoi se plaindre au niveau de sa hiérarchie, dit Monsieur. Certes, mais pour Madame, ce qui compte avant tout ce n'est pas le relationnel : c'est le fait que son travail lui plaît (sur le plan des tâches à effectuer) et que cela lui permet d'apporter de l'argent dans la famille. Monsieur, lui, quand on l'écoute, dit parfois une chose, parfois une autre : mais les deux choses sont vraies ! Il se plait et ne se plait pas, à la fois, dans son travail. Impossible pour un sujet rose : on aime ou on n'aime pas, il faut savoir. Monsieur trouve que la relation à son épouse présente beaucoup de complications, puis il dira plus tard dans l'entretien que tout va bien. Moi : « Parce que vous vous adaptez ! ». Il l'a dit précédemment. Madame rétorque alors, à son mari : « Parce que moi, je ne m'adapte pas ? ». Bref. On est là au cœur de la problématique, qui s'est jouée sous mes yeux lors de cette séance. **Le psychologue doit pouvoir être réceptif au langage de chacun et offrir une compréhension différentielle des vécus de chaque membre de la famille.** Gymnastique difficile, mais possible. Par contre, ce qui restera impossible, c'est

de permettre à ceux qui n'ont pas la même couleur de parler, à terme, le même langage. J'ai donc donné comme dernier conseil à cet enfant de ne pas se satisfaire de sa compréhension personnelle des phrases de sa mère, mais de la questionner plus avant sur le sens qu'elle met elle à ce qu'elle dit ou fait.
Les humains passent leur temps à interpréter les dires des autres. Au lieu de leur demander ce qu'ils veulent dire par là, ou ce qu'ils pensent…

Comme déjà mentionné dans l'ouvrage, les professionnels de l'aide doivent adapter le traitement à la structure pour, comme le proposait Bergeret, aider chacun à vivre au mieux son statut psychique. Lorsque l'on prétend vouloir prendre en charge la souffrance humaine, l'on ne peut se contenter de lire l'autre à l'aune de ses propres représentations. C'est la raison pour laquelle la formation psychanalytique se préoccupe de l'analyse personnelle des futurs thérapeutes. Mais, être analysé, avoir compris ce qui appartient à soi et qui n'appartient pas au patient, ne suffit pas. Il faut également entrer dans le monde de l'autre, pour le comprendre. Je continue à m'y atteler, parce que je vois bien que je ne comprends pas encore tout à fait les sujets verts, par exemple. Ils peuvent blesser intentionnellement lorsqu'ils sont attaqués, parce qu'ils trouvent cela légitime. Je peine tant à accéder à cela ! Intellectuellement, je le peux. Mais, affectivement, mon sens éthique m'empêche d'accepter cela comme légitime et mon sentiment de culpabilité m'empêcherait de le faire ! Pourtant, je suis sûre que, parfois, je blesse, lorsque je mets des limites aux autres. Mais je ne voudrais pas blesser : je voudrais juste qu'on me foutte la paix. Je ne veux pas attaquer : je veux me protéger. Je n'ai pas besoin de me venger parce que l'attaque de l'autre ne fait pas écho chez moi à un vécu interne de lésion. J'ai la foi, avec cette naïveté qui caractérise le bleu sécure, dans le fait que mon proche, s'il me blesse, ne le fait pas vraiment avec une réelle intention de nuire.

Alors, adapter le traitement à la structure, qu'est-ce que cela implique ?
Les sujets verts sont effractants pour les thérapeutes bleus. Ils sont déçus par leurs psys. Ils se montrent vindicatifs dans la relation et demandent du hors cadre. Et, si on les laisse faire, ils en demanderont de plus en plus. Le cadre thérapeutique blesse le vert parce que ce dernier estime que le cadre c'est du *fake* et que la relation, la vraie, ne peut se jouer qu'en-dehors du cadre thérapeutique. Le vert estime que son thérapeute l'aime vraiment ou l'estime vraiment que s'il accepte de sortir du cadre. Sinon, le vert pensera que son psy n'est intéressé que par l'argent. Alors, comment travailler ? **Avec les sujets verts, je pars du principe que je ne mène pas une psychothérapie.** Je propose une évaluation diagnostique qui permet au sujet de mieux comprendre son

fonctionnement (le vert est très facilement accessible à l'idée qu'il soit HP, il ne doute pas de ce statut de bout en bout du travail comme le fait le bleu) et, si cela est possible, de faire le deuil d'attentes irréalistes envers ses proches, ses parents en particulier. Comme autre proposition de suivi avec un sujet vert, je peux opter pour un soutien psychologique. Mais la psychothérapie telle qu'elle est envisagée par Freud n'est pas possible avec de tels sujets, tout simplement parce que le vert mène un combat dans le cabinet du psy et qu'il ne peut envisager de faire autrement. **Il ne vient pas pour se changer, il vient pour dire que le monde est cruel et injuste, et attend de son psy qu'il confirme cela.** Pour rappel, ce qui a été profondément impacté chez le sujet vert, c'est le narcissisme. Les verts vivent une multitude d'interactions avec les autres humains comme des attaques. Quand les bleus passent par-dessus. Les verts disent qu'ils ont un vécu tel de solitude dans leur construction qu'ils ne croient plus aux attachements comme les bleus le font. Mon meilleur ami m'a dit que notre amitié sans failles de vingt années a été pour quelque chose dans le fait qu'il croie davantage aux attachements. Il a appris qu'il y a bien des gens qui seront toujours là pour lui. Mais il reste structuré en tant qu'évitant.
Avec lui, nous avons évoqué ce qui serait utile, sur le plan psychologique, pour permettre une avancée sur le chemin d'un meilleur épanouissement. Il a fait référence à des groupes de patients qui se trouveraient alors ensemble dans un espace thérapeutique solidaire : on y parlerait, on mangerait ensemble, on se toucherait, on s'apporterait du lien humain réel, en somme. Pas juste du fantasme. Mais alors, il s'agirait que deux psychologues aguerris aux conflits internes et tensions relationnelles, éléments qui vont inévitablement naître au sein du groupe, mènent cette barque.
Pour dire vrai, je n'ai pas de solution psychothérapeutique à proposer à ces êtres dans la mesure où un changement de structure ou de style d'attachement ne peut, à mon sens, être envisagé. Faut-il envisager des thérapies psycho-corporelles ? Ou même déjà des activités de *care* telles que massages ou méditation ?

Le sujet rose, quant à lui, ne me consulte que très rarement en cabinet privé. La plupart du temps, mes interactions avec des sujets roses ont lieu en expertise (ou dans le cadre de l'évaluation du niveau d'intelligence) ou *via* des appels téléphoniques de proches de patients. Oui, les proches roses, toujours des femmes, pensent avoir le droit d'appeler la psy de leur conjoint ou de leur fils majeur. Quant aux suivis, je me remémore trois patientes. La première est venue pour une seule séance parce que son mari l'avait trompée et qu'elle attendait de moi que je prenne parti pour dire que cet homme est un salaud. Je n'ai pas pu faire ce qu'elle attendait de moi du fait de ma formation

psychothérapeutique qui me mène à questionner les raisons pour lesquelles le couple en est arrivé là, en tentant de comprendre les enjeux psychiques de chacun. Elle n'est pas revenue et confirmera par mail avoir eu le sentiment que je ne la comprenais pas. Je n'avais d'ailleurs pas compris, à ce stade, qu'elle ne symbolisait pas. La deuxième a effectué un suivi sur plusieurs mois. Il s'est agi d'accueillir ses angoisses relatives au fait que son mari la trompait peut-être. Elle traquait les signes d'un adultère et me demandait ce que j'en pensais. Elle tentait d'agir elle-même selon le comportement attendu par lui pour pouvoir faire en sorte que son couple fonctionne. Quant à la troisième, dotée d'une grande intelligence, il s'est surtout agi de répondre à ses questions, ses si nombreuses questions, sur son ex-mari, sur la vie, sur ma théorisation. Là non plus, sur le moment, je n'ai pas compris qu'elle ne symbolisait pas. Par la suite, avançant dans ma théorisation, je me suis souvenue comment nous nous étions quittées (mal). Et j'ai compris que le moindre acte de la part du thérapeute vécu par un sujet rose comme une erreur pouvait faire basculer le premier dans le monde des mauvais objets.

Là non plus **il ne s'est évidemment pas agi de psychothérapie** (au sens où l'entend la psychanalyse). Lacan estime que nous devons nous faire les secrétaires des sujets de structure psychotique. Je crois au soutien psychologique pour ces individus. Mais la tâche est délicate dans la mesure où nous devons, en tant que professionnels, les aider à éviter d'augmenter leur interprétativité et les protéger de la confrontation à ce qui les traumatise. Dans le cadre d'un bilan cognitif, j'ai pu observer combien une jeune femme était traumatisée de manière répétée à chaque fois que sa mère évoquait (par son discours symbolisant sur l'impact du passé) la représentation du divorce des parents, un événement que la jeune fille avait vécu avec douleur et qu'elle revit de la même manière à chaque remémoration.

Dès lors, **le travail de psychothérapie tel qu'il est décrit par les psychothérapeutes psychanalytiques n'est envisageable qu'avec un sujet bleu.**

Avec un tel patient, le travail consiste à analyser son fantasme original afin de pouvoir l'aider à comprendre qui il est et ce qu'il joue et de se dégager de son sentiment de culpabilité. Le patient devra également évaluer les options de vie qui s'offrent à lui afin d'échapper, s'il le souhaite, à l'impact délétère sur sa structure psychique de ses relations avec des êtres pas suffisamment orientés sur ses besoins, et ce afin de lui permettre un meilleur épanouissement personnel.

J'achoppe, ou je crois achopper, je ne sais pas, sur le traitement de l'hystérique. Je ne sais toujours pas si je parviens réellement à l'aider. Il faut dire que je n'en ai pas reçus beaucoup, des hystériques carabinés.
Je ne connais pas de sujet que l'on pourrait qualifier d'hystérique qui ne soit pas haut potentiel. Néanmoins, à ce stade je n'ai toujours pas tranché la question du positionnement du sujet hystérique sur le plan développemental. Je me représente ce tableau clinique comme une névrose sous stress. La névrose sous stress d'un individu haut potentiel, donc la névrose de celui pour qui la liberté est une valeur fondamentale. S'agit-il d'une structure de personnalité à part entière ou le tableau clinique est-il lié au contexte des investissements contraignants mais non reconnus comme tels par le sujet ? L'hystérie serait-elle situationnelle ? Ou la défense hystérique massive serait-elle forcément référée à un vécu infantile traumatique ?

À un certain moment, en rapport au traitement d'une femme névrotique qui se reconnaissait dans le tableau freudien de l'hystérie, j'en suis venue à envisager que l'hystérie n'existait pas. Qu'elle était l'invention de l'hystérique pour se créer une identité. Pourquoi l'hystérique tiendrait-il tant à cette identité ? Pourquoi voudrait-il croire qu'il est dans le désir du désir ? Parce qu'on lui a toujous dit qu'il est trop pulsionnel. Dans son histoire, il a eu le sentiment que ses figures d'attachement lui disaient qu'il n'avait pas le droit d'être comme il est, avec sa pulsion de vie, sa libido. Intense.
La survie psychique du bleu haut potentiel confronté à cette image de lui qui lui est ainsi renvoyée, face à de trop forts sentiments amoureux, c'est la désaffection. Qui n'est qu'une tentative de se désaffecter, en réalité.
Parce que la pulsion de vie, la libido, ne lâchera jamais l'affaire. C'est pour cette raison qu'il est toujours tentant d'imaginer une évolution possible pour ces sujets.

Ainsi, la thérapie par le diagnostic nécessite une volonté et une capacité diagnostiques mais également une connaissance des enjeux spécifiques à chaque mode de structuration psychique. La plupart de mes collègues psychothérapeutes, et c'est ainsi que je fonctionnais avant de comprendre qu'il existe des langages différents au sein de l'espèce humaine, appliquent la méthode psychothérapeutique qu'ils ont apprise sans diagnostiquer le sujet. Ou, s'ils le font, ils utilisent des systèmes diagnostiques qui ne disent rien de la façon dont le traitement doit être mené. J'estime pour ma part qu'il est fondamental d'adapter les interventions psychothérapeutiques à la structure de personnalité de l'individu qui consulte. L'on ne peut se passer du diagnostic.

Et, encore une fois, diagnostiquer ce n'est pas juger. C'est comprendre l'être qui vient à nous. C'est savoir ce que l'on fait et comment on le fait lorsqu'on le reçoit. C'est ce que l'on peut lui offrir de meilleur.

Chapitre VII – D'autres approches, d'autres voies

Structures psychiques et théorie de l'attachement

La grande souffrance de l'être humain découle directement de sa méconnaissance de l'existence de trois structures psychiques au sein de l'espèce et du fait que, partant, il interprète faussement le comportement d'une grande partie de ses congénères. Son ignorance quant à l'impact majeur de ces différences sur toute relation qu'il entreprend avec un tiers crée en lui des blessures qui sont, pour certains êtres, irréversibles (je pense ici en particulier aux sujets de structure transgressive, le plus souvent les aînés de fratries qui ont grandi avec un ou des parent(s) non symbolisant(s)). Pour d'autres, le traumatisme vécu est tel qu'il est bien difficile pour eux de sortir des affres de la répétition traumatique.

Cette considération m'évoque le souvenir de cette patiente névrotique et haut potentiel qui a perdu des années de sa vie dans les griffes des hôpitaux psychiatriques parce qu'elle n'a pas été comprise pour ce qu'elle est. Le jour de son premier appel à mon cabinet, ce si poignant appel à l'aide, elle a déclaré : « Je prends tellement de médicaments [psychotropes]… Je suis le compendium[1] à moi toute seule ! ». Elle a été affublée de divers diagnostiques psychiatriques et passe pour la cinglée de la famille alors que ses deux parents ne symbolisent pas. Beaucoup de sujets haut potentiel sont étiquetés par la psychiatrie comme des patients *borderline*[2] ou bipolaires. Quand ce n'est pas aussi par leur famille… Le père de cette patiente est probablement un sujet haut potentiel, caractéristique qui, associée à sa structure psychotique propre, le rend paranoïaque. La mère semble être, pour sa part, une psychopathe incapable d'offrir la moindre marque affective à son enfant. Alors, cette patiente que je reçois n'a pas compris ce manque d'amour en tant qu'enfant. Elle me dira un jour en séance : « Comment c'est possible, de la part de parents, de ne pas **vouloir** donner de l'affection ? ». Je lui répondrai qu'elle se trompe, qu'il n'est **pas question pour eux de ne pas vouloir : il est seulement**

[1] Ital ? Explication de ce que c'est et voir comment se libelle dans le texte

[2] La psycho-criminologue de mon équipe estime que tous les sujets symbolisants haut potentiel qui ont grandi avec des parents non symbolisants ressemblent, de l'extérieur, à des sujets *borderline*. Les carences affectives majeures vécues dans l'enfance ont un impact sur l'humeur déjà labile du sujet haut potentiel et sur son sentiment d'abandon. Pour notre part, dans notre équipe, nous réservons le diagnostic psychiatrique *borderline* aux sujets non symbolisants présentant les caractéristiques listées sous cette appellation dans les manuels diagnostiques médicaux (psychiatriques).

question de ne pas pouvoir. Un trouble organique les empêche d'être davantage aimants.

Pour rendre justice (si tant est que cela soit possible, après tant d'années noires[3]) à cette femme qui a énormément souffert, je tiens ici à souligner que l'hôpital psychiatrique et la prison sont des lieux dans lesquels la plupart des soignants et du personnel exercent (parfois sans en prendre eux-mêmes conscience) un pouvoir sur les résidents. A l'exception de quelques-uns, dont j'ai été, qui résistent ou, plus souvent, tentent en vain de le faire. La psychiatrie ne se préoccupe pas suffisamment de définir la normalité du fait du paradigme médical de la discipline qui conduit ses professionnels à chercher des maladies à partir des symptômes. De ce fait, le psychiatre considère que le malade, c'est l'autre, et que ce qui est thérapeutique ne peut être utile qu'au sujet pathologique. En Suisse, pour un psychiatre, la formation à la psychothérapie est très peu ancrée dans le travail sur soi[4]. C'est toute la différence d'avec le métier de psychologue-psychothérapeute. J'ai en effet pu m'apercevoir lors de mon activité dans un service psychiatrique en prison qu'il n'est pas de bon ton de se préoccuper réellement et humainement des patients incarcérés.

Au sujet de cette patiente toujours (mais cette observation est valable dans tant d'autres cas…), j'observe que certains psychiatres sont bel et bien les instruments du contrôle social. En témoigne cette intervention du psychiatre qui la suit également. Notre patiente se révolte après des années de mise sous cloche médicamenteuse pour un trouble qu'elle n'a pas, et commence à comprendre que, dans son entourage, ceux qui présentent un véritable trouble ne sont pas ceux que l'on croyait... Alors, le psychiatre, au sujet de la révolte et de la grande colère que la patiente exprime enfin, certes avec véhémence et tout azimut, dit : « Elle ne peut pas faire ça ! ». Oui, en fait, elle peut. Ça s'appelle la liberté.

Ma patiente souffre du manque affectif dont ses parents font preuve. Lorsqu'un être humain est en souffrance, il est question pour lui, la plupart du temps, de la façon dont il est considéré par ses figures d'attachement ou ce qui les rappelle. Je passe au lecteur les expériences menées sur les singes et qui montrent à quel point le développement affectif des primates se construit au gré des attachements physiques et des enjeux émotionnels. Le présent

[3] A l'heure où j'écris ces lignes, elle revit ! Elle s'est mise à la boxe, ne prend plus qu'un antidépresseur, a perdu beaucoup de kilos et… elle se trouve belle ! :-)

[4] Et pourtant, le professionnel reçoit de façon automatique un titre qui associe obligatoirement deux disciplines, soit le titre de « spécialiste en psychiatrie et psychothérapie » (c'est moi qui souligne).

chapitre s'attache à établir un pont entre deux théorisations, celle de la psychologie structurelle et celle de la théorie de l'attachement. En effet, je dialogue depuis fort longtemps avec mon meilleur ami, biologiste et diplômé en primatologie[5], à propos des questions que je travaille. Il m'a récemment convaincue de la pertinence de la catégorisation des sujets humains en fonction de leur style d'attachement. Je vais donc ici tenter de lier styles d'attachement et structures psychiques.

Un patient névrotique haut potentiel, sans trouble de l'attachement (ou, dirait-on, présentant un style d'attachement « sécure »[6]), suivi en psychothérapie durant près de deux années, était initialement venu à moi avec la question suivante : « C'est quoi être amoureux ? ». Un jour, alors qu'il commençait à saisir la force du sentiment qu'il éprouvait pour une femme, il m'a fait l'aveu suivant : **« C'est déstabilisant pour un homme, d'être amoureux. Cela crée en moi le sentiment d'être faible quand elle me manque »**. Et oui, Monsieur, le désir c'est le risque de dépendance… Reste à savoir comment tel ou tel sujet gère le sentiment de dépendance.

C'est grâce à mon meilleur ami que j'ai pu accéder à une notion que je ne pouvais envisager moi-même : le sentiment de dépendance, chez le sujet transgressif, créé un sentiment de perte de son autonomie et ternit l'image de soi. Le névrotique, quant à lui, accepte son besoin de dépendance et ne craindrait que l'abandon, pas le délitement narcissique. Il peut craindre la dépendance (aux toxiques également) en tant que telle, du fait de la souffrance vécue lorsque l'objet manque, mais cela ne le mène pas à se considérer comme une « loque humaine » s'il se retrouve en état de dépendance. Le sujet névrotique a besoin de son espace, d'indépendance, mais il n'a pas besoin de se sentir, comme c'est le cas du sujet transgressif, totalement autosuffisant (le culte du jeûne est un bon exemple d'un besoin total d'autonomie). Le sujet transgressif peut se sentir en perte d'individualité dans la relation.

---

[5] Il est également l'auteur d'un mémoire très intéressant en sexologie clinique sur les dysfonctions érectiles et la façon dont les prostituées traitent ce type de difficulté. Donner REF du mémoire.

[6] Je me référerai ici à la théorie qui circonscrit quatre styles d'attachement : en anglais le sujet *secure* et l'individu *preoccupied*, qui posséderaient tous les deux une représentation positive des autres, au contraire des styles *dismissing* (évitant) et *fearful*, qui eux en possèdent une représentation négative. Le second axe de différenciation entre les styles concernerait la représentation de soi-même : positive ou négative. Cela nous mène à distinguer, dans l'ordre, sur le plan des structures : le névrotique simple (*secure*), le sujet névrotique traumatisé (*preoccupied*), le transgressif (*dismissing*) et le sujet non symbolisant inquiet (*fearful*… le schizophrène ? le paranoïde ?) – les autres sujets non symbolisants étant sans doute classés au cas par cas dans chacune des autres catégories.

Le névrotique sécure supporte, quant à lui, son sentiment de dépendance. Il sait qu'il est, au fond, parfaitement autonome ! Et que dans toute circonstance, même affective, il le sera toujours. Le névrotique sait que toute relation mène à une dépendance, qu'il accepte plus ou moins en fonction de son niveau de sécurité interne.

L'attachement préoccupé quant à lui se réfère donc avant tout à la névrose d'un individu qui a été traumatisé dans la mesure où c'est la peur de l'abandon, de se retrouver seul, qui prédomine. Tel sujet est jaloux. Il est hypersensible et anticipe la perte avec une grande inquiétude.

N'étant pas spécialiste de la théorie de l'attachement, il est possible que les liens que je tente de tisser entre styles d'attachement et structures ne tiennent pas s'agissant de tous les aspects. Toute théorisation comporte ses limites. Néanmoins, en suivant le fil proposé par la théorie de l'attachement, nous pouvons poser que le sujet névrotique possède une représentation de fond positive d'autrui (le *secure* serait le névrotique simple, le *preoccupied* serait un sujet dont la structure névrotique a été fortement impactée), ce que nous avons nous-même mis en évidence dans le chapitre consacré à la structure névrotique. Chez le sujet transgressif, que nous reconnaissons dans le style d'attachement évitant (*dismissing*), il y a présence d'un conflit lorsque le partenaire n'est pas tel qu'attendu. Quand le partenaire s'affirme, les besoins du sujet transgressif sont encore davantage non assouvis. Son partenaire l'affame… et que fait le transgressif lorsqu'il n'a pas à manger ? Il a le sentiment de devenir un mort de faim qui va devoir mendier pour obtenir… Lorsque le partenaire ou l'enfant du transgressif ne répond pas aux attentes de valorisation narcissique, le transgressif peut également se refermer sur lui-même. Couper le lien. Quitter brutalement la relation. Ou sans cesse menacer de le faire.

Le traumatisme

Ce chapitre est dédié à l'un des hommes les plus traumatisés qu'il m'ait été donné de rencontrer.
Je souffre pour toi, S.
En espérant qu'un jour tu parviendras à te libérer des tes chaînes et de tes blessures, et que tu trouveras l'apaisement.

« All that matters is where you lay your head
All I care about is that you're always safe »
All That Matters, Kölsch, 2013

Le style d'attachement semble se trouver être en lien étroit avec la question du traumatisme[7].

S. a une mère *borderline*. Il dit qu'il n'a « peur de personne sur cette Terre », sauf d'une : « Ma mère. C'est un monstre ». Pourtant, il continue à interagir avec elle et à lui confier sa fille…

Ce chapitre est court.
Il a fait quelques va-et-vient au fil de l'élaboration de ma théorisation. Il a évidemment sa place ici mais, n'étant personnellement pas spécialement touchée par la question du traumatisme, cette question m'est apparue au fil des rencontres avec des personnes qui avaient vécu des carences et des abus importants, sur lesquels se sont greffés des événements traumatiques beaucoup plus évidents, et qui, du fait de leur terreau fragile, n'ont pu facilement intégrer la nouvelle charge.

---

[7] La psychanalyse elle-même est une théorie qui trouve son fondement dans l'étude du traumatisme. Laplanche et Pontalis, in REF, définissent l' « Abréaction » de la manière suivante : « Décharge émotionnelle par laquelle un sujet se libère de l'affect* attaché au souvenir d'un événement traumatique, lui permettant ainsi de ne pas devenir ou rester pathogène. L'abréaction, qui peut être provoqué au cours de la psychothérapie, notamment sous hypnose, et produire alors un effet de catharsis*, peut aussi survenir de manière spontanée, séparée du traumatisme initial par un intervalle plus ou moins long » (p. 1).

Ce chapitre, au cours de l'écriture de l'ouvrage, a donc disparu. Puis il est réapparu avant la fin de sa rédaction.

L'une des grandes questions qui reste en suspens dans cet ouvrage est celle du statut structurel de l'hystérie : s'agit-il d'une névrose sous stress actuel ou d'une névrose traumatisée ? Ou des deux à la fois ? L'autre interrogation qui découle de la première est relative à la raison pour laquelle un sujet né névrotique change ou ne change pas de structuration psychique au cours de sa prime enfance : le sujet transgressif n'est-il pas lui aussi un individu qui a subi les affres de traumatismes précoces répétés ? Qu'est-ce qui « protège » d'un changement de structure ? La possibilité de trouver des ressources extérieures ? La fréquence ou la violence des intrusions ou des négligences ? Le type d'attaque (au narcissisme, au corps…) ?

Toujours est-il que l'on observe dans la clinique que, parmi les êtres (les aînés en général) qui ont grandi avec deux parents de structure non symbolisante, certains appartiennent à l'âge adulte à la structure névrotique (mais traumatisée), d'autres à la catégorie des individus transgressifs.

J'ai le projet de faire modéliser les trois types de cerveau par une neuroscientifique, avec et sans la variable trauma. Mais, pour cela, il faudra que je trouve de l'argent.

La question du traumatisme m'est apparue d'abord lorsque l'un de mes anciens patients de prison de structure non symbolisante a commis un acte criminel encore plus grave que les précédents. Parce que le système qui devait le contrôler avait baissé la garde. Je me suis dit qu'il devait maintenant se trouver encore davantage traumatisé par son dernier agir criminel, et que, incapable d'élaborer, il ne pouvait que répéter le pire. Voire faire pire encore.

Le fait que J. Fallon[8] ait un cerveau de psychopathe mais qu'il ne commette pas des actes de violence grave nous mène en effet sur la voie du traumatisme (il précise avoir eu de bons parents, qui l'ont accepté comme il est) et questionne la façon dont certains cerveaux peuvent ou non élaborer les traumas. En la matière, il s'agirait de définir quelle est la méthode la plus apte à venir en aide au sujet en fonction de son statut structurel.

[8] REF – Son livre

S'agit-il de travailler sur la décharge corporelle de l'événement qui n'a jamais pu être déchargé, *via* la *Somatic Experiencing* de Peter A. Levine[9] ? Ou alors faut-il conduire un travail de longue haleine tel que Boon et al.(verif réf)[10] le préconisent ? Ou utiliser les techniques de modification des états de la conscience tels que l'EMDR, l'hypnose, les tambours chamaniques ou les substances psychédéliques ?

Et, pour les sujets transgressifs, que peut-on attendre du travail sur le trauma ? Une connaissance de cette structure m'a dit que la psychanalyse lui avait permis de comprendre, l'EMDR de transformer les traumatismes en souvenirs... mais sa structure n'a pas bougé ni sa propension à se laisser exploiter dans ses relations professionnelles et affectives… Ni non plus sa manifestation narcissique exacerbée qui cache mal la blessure, pérenne, au narcissisme.

Je l'ai vue à l'œuvre, la dissociation traumatique. J'ai vu les parts d'un homme bleu se succéder, très rapidement, les unes après les autres : sa part fonctionnelle ou « apparemment normale », ses pleurs d'attachement, son monstre (en colère et jaloux). C'est tellement impressionnant. La dissociation peut être tellement puissante. Alors, comment l'enrayer ? Efficacement je veux dire. Parce que cette souffrance est insupportable. Ces êtres devraient être traités en urgence.

Lorsque l'on est traumatisé par des événements, l'on tente de ne pas y penser, de mettre de côté, d'oublier, d'effacer le traumatisme, mais il revient par *flash-backs*. La moindre perception corrélée au trauma le réactive. Alors, comment faire ? On ne peut pas changer le passé, mais on pourrait, selon le Dr Philippe Aïm[11], transformer l'effraction traumatique en souvenir, de façon à ce que l'évocation de l'événement soit moins douloureuse…

Le médecin cité évoque en tant qu'outils thérapeutiques face à ces états l'hypnose et l'EMDR. Personnellement, je m'orienterais d'abord vers les méthodes de ceux qui sont les plus expérimentés sur ces questions. Je me tournerais vers ceux qui pratiquent le recouvrement d'âme depuis des dizaines de milliers d'années : les chamanes du monde entier.

---

9 Pour un résumé de cette méthode, voir : https://www.polarity.ch/documents/se_formation.pdf, en ligne le 25.08.2019.

10 REF – Citer version élec

11 Visionnez cette vidéo très instructive sur les raisons qui font qu'un événement vécu devient souvenir ou trauma : https://www.youtube.com/watch?v=_HjQyhejTQg, en ligne le 25.08.2019.

Depuis quelques années seulement, le chamanisme me fait du pied, ça et là, *via* diverses rencontres... Des personnes haut potentiel qui ont trouvé là, spécialement dans l'expérience liée à la prise d'ayahuasca, une sensation de plénitude à l'idée que « tout est lié ». Je ne comprenais pas. Je disais à mon meilleur ami : « Ils ont l'air d'avoir découvert la roue quand ils disent que tout est lié ! ». Mon cher ami m'a répondu, avec cette lucidité qui le caractérise : « Pour toi c'est normal, tu es sécure » (il parlait de mon style d'attachement).

Hogarth, le parolier de Marillion, me le chantait pourtant depuis 2001… Sans doute ai-je intégré l'intérêt de l'expérience chamanique en filigrane seulement, puisque je ne suis pas la meilleure pour comprendre l'anglais…

Il était donc grand temps que je m'y plonge.

Est-ce que tout peut être expliqué, est-ce que tout est dans le cerveau, comme dirait l'homme soi-disant « sage » de Hogarth dans la chanson dont le texte est cité ci-dessous, et qui fait part de l'expérience chamanique ?
Hogarth chante :
Les produits chimiques érigés en nouveaux dieux…
Les mathématiques et l'astronomie qui croient tout expliquer…

Non, non, la magie n'est pas morte ! L'être humain veut croire en la magie. Parce que la magie, ça donne de la force, c'est positif. Ça pousse les êtres en avant.

Et cet homme, dans ce *building* de miroirs, qui a acheté le monde, est-ce déjà Trump ? Vision ?

Écoutons-le encore une fois, ce Steve Hogarth, l'un « des meilleurs (et des plus mésestimés) interprètes anglais encore en activité » selon Michka Assayas, auteur d'un *Dictionnaire du rock*, rappelle Inquimbert[12].

[12] REF – *Marillion. L'ère Hogarth*, livre élec.

A mon sens, l'un des plus grands sages aussi :

« A wise man once said
A flower is only
A sexual organ
Beauty is cruelty
And evolution
A wise man once said
that everything could be explained with mathematics
He had denied
His feminine side
Now where is the wisdom in that ?

I came just as fast as I could
Through the dirty air
Of your neighbourhood
Your name on a grain of rice
Hangin' around my neck
And a head like lead

This is the 21st century
I heard everything they said
The Universe demystified
Chemicals for God
This is the 21st century
I heard everything they said

A wise man once wrote
That love is only
An ancient instinct
For reproduction
Natural selection
A wise man once said
That everything could be explained
And it's all in the brain

We lay on a velvet rug
by the open fire
She blew air on my eyelids
I cried « What's it all about ? »
As she kissed my hair
She said « There, there.. »

This is the 21st century
I heard everything you said
The universe demystified
Astronomy instead
This is the 21st century
Can't you get it through your head
This ain't the way it was meant to be
Magic isn't dead
Come to bed
Come to bed

And rest your heavy head my love.. »
And slowly, from above,
She showed the answer's something that can't be written down

This is the 21st century
Flash to crash and burn
Nobody's gonna give you anything
For nothing in return
There's a man up in a mirrored building
And he just bought the world

Would you want
To have kids
Growing up
Into what's left of this ?

She shook her head,
She said « Can't you see ?
The world is you
The world is me. »

This is the 21st Century, Marillion, 2001[13].

Pour avoir fait plusieurs voyages chamaniques guidée par le très court ouvrage d'Ingerman, *Initiation au voyage chamanique*[14], je peux à présent comprendre ce qui fait que ces voyages ont tant d'impact sur les sujets bleus. L'état de conscience modifié permet d'éteindre les enjeux d'ego, sans doute parce que la peur n'y a pas sa place. Le cerveau est placé dans une situation dans laquelle le champ de tous les possibles est ouvert. L'individu peut questionner les êtres

[13] Pour en écouter ma version préférée, enregistrée au Cadogan Hall de Londres, c'est par ici : https://www.youtube.com/watch?v=5hzCWop_-Rw, en ligne le 26.08.2019.

[14] REF

vivants qu'il croise et écouter leurs réponses, et en tenir véritablement compte, parce qu'il n'est pas enchaîné par des mécanismes de protection anticipatoires du danger. Dans les mondes traversés durant ces voyages, pour une raison que j'ignore, il n'est pas question de se battre, pas question de devoir avoir peur, ou si peu. C'est une démarche orientée solutions. Les cognitions habituelles traitant les problèmes quotidiens butent contre des murs en état de conscience. Ou alors elles atteignent la cible, avec beaucoup d'efforts de réflexion, mais la cognition reste coincée au niveau du mental et n'est pas **intégrée** plus en profondeur (soit au niveau émotionnel). Les images qui se créent lors des voyages ont un impact vivant et fort sur le voyageur. Au retour de son voyage, ces images restent présentes en lui et permettent la continuation de son travail d'élaboration.

Par une manœuvre que je ne m'explique pas à ce stade, les voyages effectués dans cet état entre veille et sommeil éteignent la douleur liée à la culture du doute sur soi-même. Cet état ne permet pas à l'ambivalence accrue de faire son œuvre. C'est ainsi que les réponses rapportées de ces voyages parlent au cœur du sujet : elles lui rendent compte de qui il est réellement et de ce qui est réellement **juste** pour lui. Et elles ne permettent aucun écho aux pressions extérieures.

J'encourage quiconque cherche l'apaisement à commencer par trouver quel est son animal totem protecteur. Une fois cette quête accomplie, il pourra avancer dans le chemin de la découverte profonde de lui-même.

En effet, comme me le rappelait si justement une collègue psychologue qui m'a introduite, il y a quelques années, à la question du traumatisme sévère, citant la phrase d'Oscar Wilde :

« Be yourself. Everyone else is already taken ».

Genèse : retour aux sources de cette nouvelle conception

« Life really does begin at forty.
Up until then, you are just doing research »
C. J. Jung

Et, comme le souligne si justement mon meilleur ami,
le Christ est mort trop jeune pour savoir de quoi il parlait ;-)

« I'm glad you came through my life
And put your stain on me »
ICU, Lou Doillon

Certains matins, empruntant le chemin qui quitte la route principale pour engager mon véhicule vers la prison où j'exerçais mon métier de psychothérapeute, je me disais qu'était enfermée là, à l'écart, cette humanité particulière que je nomme parfois « le restant de la colère de Dieu ». Ces anciens enfants violés, humiliés, abusés, maltraités, négligés. Depuis longtemps me vient à l'esprit la phrase de Claude Balier[1] : « Si nous appartenons au même monde, criminels et nous, ça va être le moment de le montrer » (2005, p. 16)[2]. Non pas que j'avais spécialement besoin de me souvenir que nous faisons partie du même monde humain, car de cela j'étais convaincue. Mais parce que je pensais que nous nous devions de le faire sentir à nos patients. Balier lui aussi le pensait. Il écrit que chez ces personnalités : « Il y a bien des fantasmes, (…) mais appauvris dans leur fixité, dont l'imagerie renvoie à la terreur, celle du vide, du néant (…) il faut faire un travail d'élaboration. Certes ; mais pas sur du vide (…) En fait nous sommes engagés, nous thérapeutes, pour de vrai »[3]. Je me disais alors : c'est un risque à prendre, celui de la peur ressentie face à d'horribles crimes. Mais il faut le prendre. Je savais également que ne pouvons pas travailler ni penser seuls face à une clinique si destructrice. En cela, tant les auteurs psychanalystes que j'ai lus, que mes collègues sur le terrain et les patients que j'accompagne, ont été et sont toujours mes alliés pour rendre cette violence « représentable », « élaborable ».

Néanmoins, pour une part, je me trompais. J'ai en effet compris avec le temps

[1] L'homme est décédé pendant l'écriture de cet ouvrage et je lui dois énormément de ma compréhension actuelle des agirs délinquants.

[2] REF

[3] *Ibid*.

et au contact de la clinique et des échanges avec des collègues que certains patients n'élaborent pas, et qu'ils ne le feront jamais. Ce sont ceux qui ont commis les crimes les plus atroces, qui ont violé, sodomisé de manière contrainte, mis le feu à des corps ou les ont découpés en morceaux. Il manque à ces sujets-là, à certains moments, la capacité à être en lien réel avec l'autre, et ce n'est pas « faute » d'avoir essayé, ni de notre part, ni de la leur. Ni de la leur… car comment vouloir faire quelque chose qu'il n'est pas possible de faire… Certains disent qu'il manque à ces sujets la représentation de leur propre enveloppe corporelle. Pas étonnant qu'ils introduisent et découpent des corps…

La conception de Balier m'accompagnait comme une certitude depuis que j'avais fait le choix d'exercer en prison, il y a quinze années de cela. Je n'y crois plus. Bien sûr, nous sommes tous des êtres humains. Mais tous ne font pas tout à fait partie du « même monde »… Je m'en suis expliquée.

Bien entendu, je n'en suis pas arrivée à me garer sur les parkings des établissements sécuritaires, en Belgique, en Suisse, certains situés en plein centre-ville, d'autres exilés dans la campagne, mais toujours cernés de murs et remplis de vie, par hasard. Mon propre cheminement analytique m'a permis de comprendre les racines plongées dans le passé de ce choix professionnel particulier, de cette volonté de réparer là où il m'avait d'abord semblé, comme sans doute bon nombre de praticiens d'orientation psychanalytique, que d'autres fonctions maternelles avaient échoué à prendre soin. Pour une part. Parce que, pour une autre, et je le compris bien plus tard : je devais maîtriser la violence masculine. Parce que, alors enfant, j'avais été confrontée, durant une visite en prison, à la part la plus sombre de l'humanité. Parce que j'avais eu tellement PEUR…

J'espère avoir montré que nous nous trompons à vouloir interpréter la psychose (et la structure non symbolisante) avec un regard névrotisant, et j'imagine aisément que je serai rejointe à ce sujet par nombre de collègues psychiatres, qui en savent quelque chose parce qu'ils vouent leur vie à tenter de contenir l'angoisse psychotique de leurs patients. Bien sûr, j'ai eu besoin de comprendre comment j'en suis arrivée à élaborer une théorisation structuraliste si originale. Pourquoi moi ? Je n'ai presque rien publié, je suis inconnue du monde scientifique. A quelle croisée des chemins ai-je eu la chance de me trouver ? Alors j'ai pensé à Freud : et pour lui, qu'en était-il de son contexte, celui qui a permis qu'il théorise l'existence de l'inconscient ? J'ai suivi la piste de l'hystérie… :

« L'hystérique cherche un maître qui produise un savoir sur lui » (REF). L'objet hystérique c'est celui qui pose une énigme à l'analyste. Alors, sans cesse chercher à répondre à la question, aux questions, n'aboutit-il pas au final à une recherche effrénée, une moitié de vie, avant de trouver la, les réponses ?

Il est un faisceau de circonstances qui se rejoignent sur ma personne, par hasard et pas par hasard. Forcément liées à mon histoire familiale, et une « mission », que j'ai pensé à moi confiée, de trouver une réponse, des réponses, par rapport aux difficultés relationnelles observées entre certains membres de ma famille et aux troubles de certains autres. Le besoin aussi que ma descendance soit protégée d'un risque que j'ai pris sans le savoir en choisissant pour mon enfant un père qui n'a pas toujours été tout à fait apte à s'en occuper comme un père.

D'abord, j'ai reçu l'autorisation de « dépasser le Père ». Ma mère m'avait dit, elle qui pourtant s'y connaissait en psychologie et en psychanalyse : « Un jour tu en sauras plus que moi ». Mon père, lui, a toujours pointé ma grande sensibilité et mon sens aigu de la justice. Il est de ces parents qui prônent le développement de leurs enfants dans le strict respect de leur personnalité. Avec lui, j'ai toujours eu le droit d'être qui je suis, parce que quoi que je fasse il m'aurait aimée. Et puis il y a eu un autre père pour moi, en la personne de mon beau-père. Un être qui posait un regard bienveillant sur l'adulte en devenir que j'étais et qui me comparait avec amusement à Einstein. Bref, j'avais reçu une totale autorisation parentale de réaliser quelque chose d'important.

Je me souviens que c'est à l'âge de 14 ans que j'ai reçu pour mon anniversaire le livre de Freud, « Cinq psychanalyses »[4]. Nous étions sur le trajet des vacances, dans cette voiture coincée par les barrages des routiers en grève, sur les autoroutes françaises. J'ai commencé par lire le chapitre consacré au Petit Hans. J'ai donc baigné très tôt dans un environnement psychanalytique. C'est ma mère qui a introduit la pensée psychanalytique dans notre maisonnée. Mon père ne savait sans doute pas trop qu'en faire. Il est possible d'ailleurs que j'aie souhaité le sauver, en choisissant la psychanalyse, tenter de le faire symboliser coûte que coûte, pour qu'il apprenne à supporter le manque de ma mère, puis le nôtre… A la fin de l'école secondaire, avant d'entrer au lycée donc, je savais que je voulais devenir psychothérapeute. Sans doute que je rêvais de soigner ma mère, et que je croyais bien faire en faisant le métier qu'elle disait avoir été empêchée de faire. Ses parents ont accepté qu'elle fasse l'école normale pour devenir institutrice, pas plus. Elle a voué sa vie à enseigner les branches

[4] REF

principales à des enfants psychotiques.

La genèse de cette nouvelle conception du monde humain, je crois que c'est aussi un voyage. Entre la Suisse et la Belgique d'abord ; avec un détour, très vite, dans mon histoire, par l'Inde. Puis les autres pays du monde. Un voyage entre différents lieux de la planète. La rencontre entre diverses cultures, dont j'ai toujours cherché le lien, le sachant génétique, qui fonde la communauté humaine, soit l'espèce animale dont le règne hégémonique sur les autres espèces n'est plus à démontrer.
J'ai également rencontré des collègues psychologues et psychiatres, en Belgique et en Suisse, mais aussi des collègues psychotiques qui m'ont appris tant de choses sur la structure non symbolisante, la vivant eux-mêmes… il ne faut jamais oublier que ce sont les structures qui parlent le mieux de leur propre structure…

Et puis, j'ai eu en particulier l'opportunité de rencontrer la pensée d'une future collègue, étudiante en psychologie à l'Université de Lausanne, à qui il a bien fallu transmettre une forme de savoir, savoir acquis par la clinique et la théorie psychanalytiques. Il a donc fallu s'expliquer des options prises dans le travail que j'effectuais en prison dans laquelle cette femme effectuait un stage, et répondre aux questionnements, aux confrontations avec la théorie actuelle telle qu'elle est dispensée à l'Université. En effet, il n'est pas bon être seul pour penser : le lecteur comprendra que cette idée est l'une des propositions principales de l'ouvrage. Ce partage avec une future psychologue a donc précisé ma pensée, et a mené à la décision de publier ces propositions. Cette pensée neuve est née lors d'un passage dans un service de soins aux personnes détenues œuvrant avec des professionnels en manque de reconnaissance narcissique, surtout des mâles qui sentaient le besoin de prendre une position haute vis-à-vis de celle qu'ils croyaient être une jeune psychologue peu expérimentée à qui ils pourraient apprendre la vie… J'ai tenté d'exposer à ces professionnels mon nouveau point de vue, mais je n'ai trouvé en retour qu'un regard condescendant portant le message suivant : « Tu es en recherche ? Et bien cherche, ma petite, cherche toujours… ». C'est la frustration qui mène à la création.

En chemin, j'ai eu la chance de croiser un Amour. Autre circonstance fondamentale… même si frustrante elle aussi. Mais qui m'a transformée. Je n'aurais sans doute pas écrit cet ouvrage sans cette rencontre avec un Amour hystérique. Je me bats plus ou moins consciemment avec tous les hystériques de la planète du fait de mon fantasme original. En effet, mon discours

personnel mais également celui que mes patients trouvent dans mes consultations est profondément antihystérique : « Va vers ton désir profond » est mon credo. Je déteste les films d'amour américains dont le scénario n'est qu'une succession de malentendus entre deux êtres qui n'osent pas s'avouer leur amour. Ces personnages m'agacent, j'ai envie de leur dire : « Mais allez-y, dites-le que vous vous aimez ! ». D'ailleurs, les sujets hystériques sont ceux avec lesquels j'ai eu le sentiment d'avoir le plus de mal à travailler en psychothérapie. Une interprétation utile, à mon sens, à leur proposer, c'est de relever leur acharnement à surtout faire en sorte que leur psy reste incapable de les aider…
Bref. Il me fallait comprendre l'hystérique masculine. Alors j'ai lu le texte de l'auteur lacanien Jean-Pierre Winter : « Les errants de la chair. Études sur l'hystérie masculine »[5]. Le bien nommé texte de Winter… Comment aurais-je fait, sans cette rencontre avec ce texte, pour comprendre l'hystérie masculine qui me posait LA grande question de ma vie de femme ? Et comment aurais-je fait alors pour écrire ce livre avec la liberté que l'auteur m'a suggérée par ses propres lignes ? Le livre de Guillaume Dustan, « Génie divin »[6], écrit avec une liberté sans limite, la liberté du sujet transgressif haut potentiel, et lu il y a des années, avait sans doute enclenché en moi une démarche libératrice vers un style particulier d'écriture.

Si j'ai décidé de parler de moi, c'est parce ce je souhaite souligner, mais aussi concrétiser, les questions d'autoreprésentation et de point de vue, deux grandes lignes directrices du livre. C'est mon meilleur ami qui m'a fait comprendre que j'appartiens à la catégorie des « surdoués ». D'autres personnes avant m'en avaient parlé (un surdoué non symbolisant qui a observé que je parvenais à suivre son discours et sa pensée, et ma mère). Je ne voulais pas « en avoir le nom », selon une expression de nos contrées helvètes. Mais en lisant les ouvrages consacrés au sujet, il a bien fallu que je me rende à l'évidence. Comme toute différence, être surdoué mène à des souffrances. Pas facile quand les discussions de vos congénères ne vous intéressent jamais vraiment, que vous avez toujours besoin de vivre des choses fortes et vraies, que vous ne faites jamais l'impasse sur les questions éthiques (surtout dans le monde professionnel) et que vous avez l'impression d'être cyclothymique tant vos affects, positifs ou négatifs, se manifestent avec vigueur… Et puis, les surdoués énervent. Ils ont l'air de savoir avant les autres, et c'est d'ailleurs souvent le cas. Ils vont trop vite pour le commun des mortels… Ce déphasage et les incompréhensions qui en résultent sont bien souvent une douleur

[5] REF
[6] REF

secrète. Et je crois qu'ils énervent d'autant plus quand ils ne se cachent pas derrière un faux-self d'adaptation.
Je situais mon propre QI à 120 ; mais au fond je ne n'en savais rien. Puis une collègue psychologue me l'a fait passer, dans des conditions pas tout à fait régulières. J'ai confirmé le diagnostic[7]. Même si mon potentiel n'est pas parmi les plus hauts que l'on puisse trouver.

Ma grande sensibilité m'est reconnue depuis l'enfance, par mon père, un homme non symbolisant pas spécialement traumatisé, qui a grandi avec une mère exceptionnelle d'avis de tous ses proches. Cette femme possédait, comme le dit joliment mon père, « l'intelligence du cœur »… Lui a toujours souhaité que la personnalité de chacune de ses filles se développe telle qu'elle est. Il disait que j'étais sensible, mais il n'a jamais porté de jugement là-dessus ; il ne me disait pas que j'étais « douillette », mais « sensible ». C'est très différent.
À l'inverse, grandir avec un parent transgressif peut s'avérer plus douloureux, parce que parfois ce parent dit à son enfant qu'il n'a pas le droit d'être ce qu'il est. Lorsque l'enfant est névrotique et, de surcroît, haut potentiel, il risque de prendre facilement sur lui ce qui ne lui appartient pas vraiment…

Personnellement, ce qui m'émeut dans le travail de psychologue, et qui me paraît le plus important, c'est cet échange affectif que l'on a parfois avec certains patients/expertisés. Ces moments imprévisibles et précieux pendant lesquels l'on ressent que le sujet se sent compris, touché, et reconnaissant vis-à-vis de cette personne pourtant inconnue qui a bien voulu entendre sa blessure profonde… Cette chose qui fait qu'au-delà du fait que l'on ne s'est jamais vus, l'on est en communion juste parce que l'on est entre êtres humains. Et puis je crois que ces émotions chez moi qui se voient parce qu'elles montent aux yeux, cette empathie vis-à-vis des mes patients, j'ai besoin de les transmettre parce que c'est ma première psychothérapeute qui me les avait données, et que cela avait été si précieux pour moi de les recevoir…

Le but de la psychothérapie psychanalytique est d'aider les patients à se libérer des contraintes internes et des demandes parentales qui ne correspondent pas au désir profond de l'individu. La liberté est l'un des plus importantes valeurs que mon père m'ait transmises. J'ai grandi avec un père non symbolisant, un homme qui n'a pas de filtres. Un père qui ne cachait pas son désespoir, ni ses

[7] Voir mon article de blog écrit à ce sujet : http://www.psy-co.ch/mesurer-le-haut-potentiel/, en ligne le 25.02.2018.

larmes, à ses filles, quand sa femme est partie. C'est ce que mes amis disent de moi aujourd'hui : « Toi, tu n'a pas de filtres ». Pourtant, parfois, ma structure névrotique prend le dessus et je me désaffecte, quand il faut que je me protège. La différence d'avec les autres de mon espèce, c'est que lorsque j'agis ainsi je le vois, je le sais. Pour la raison simple que mes symptômes ne font pas vraiment leur travail : je tente toujours de percevoir le sens de mon angoisse quand je ressens qu'elle s'exprime… Et je me bats contre cette désaffection. Parce qu'au fond, ce qui m'angoisse le plus c'est de ressembler à cette part de ma mère qui m'a tant questionnée : part que j'ai prise pour de la désaffection et qui était le leurre qu'elle n'opposait qu'à elle-même pour pouvoir survivre sur le plan narcissique. Une certitude erronée sur sa propre identité…

Mon drame personnel, c'est d'être touchée par ces gens qui ont de l'or entre les doigts mais qui n'en font rien, qui ne se réalisent pas, qui restent dans leur faux-self et qui ne se libèrent pas… On me l'a si souvent répété, qu'on ne fait pas boire à un âne qui n'a pas soif… Le problème c'est que je sais que l'animal a soif, mais que je ne mesure jamais suffisamment sa peur d'aller à l'abreuvoir.

A l'origine de cet ouvrage, j'ai entrepris d'écrire un article sur le crime passionnel, parce que je vivais alors, au plan personnel, une histoire qui avait toute la saveur de l'amour passionnel. Je me suis demandé pourquoi j'étais prise dans des sentiments de cette nature et de cette force. Dans le même temps, dans ma pratique clinique, j'avais besoin de comprendre le sens de deux crimes « passionnels » assez similaires, sachant pourtant que chacun des patients appartenait à une structure de personnalité différente.
C'est donc à l'adresse d'un objet d'amour inaccessible et frustrant que j'ai produit ce discours. C'est la réponse à sa question. Je sais combien il est fréquent de s'autopersuader de thèses pour « survivre ». C'est pourquoi, dans ce texte, j'en ai toujours appelé à la science et à sa méthode. Le « Maître » ne voulait pas opposer à son objet hystérique un contre-transfert chargé de ses mécanismes de défense personnels. Je ne dis pas que je suis totalement objective. Bergeret a bien montré comment Freud lui-même a construit une théorie qui est à l'image de sa propre névrose[8]. Mais je crois que mes vues ont l'avantage de tenter de se départir d'un excès de subjectivité et que, dès lors, elles méritent d'être prises au sérieux.

Ainsi, pour engendrer cette théorie, et balayer d'un coup l'hypothèse de l'origine psychogène que Freud a voulu donner à la psychose, il m'a fallu un objet libidinal faisant défaut, un homme « hystérique » frustrant qui avait

[8] REFS : *Le « Petit Hans » et la réalité ou Freud face à son passé* / *Freud, la violence et la dépression*

déposé une demande en moi : celle de produire un discours sur lui… De par mon histoire familiale, j'avais reçu mission : il fallait que je sauve un homme, mon père, comme ma mère l'avait tenté, de ce que nous avions pris pour un non-accès à son désir, alors que ce que nous lui proposions était trop haut pour lui. Et que là n'était pas son désir. Puisqu'il n'appartient pas à l'ordre du désir. Puis désirer sauver un deuxième homme, figure paternelle hystérique, à l'adolescence, qui semblait s'auto-saboter dans chacune de ses entreprises ; l'auto-sabotage, le grand symptôme de la névrose, se punir par sentiment de culpabilité ? A moins que ce soit le contraire…

Ma mission, dès mes débuts professionnels, a consisté en cela : faire advenir le désir des hommes. J'ai longtemps préféré travailler avec des hommes. Peut-être que je ne croyais pas en ma capacité à réellement aider les femmes. Et ce tant que ma mère continuait à se montrer malade…

Alors quand je l'ai rencontré, celui-là, celui qui a signifié qu'il avait besoin d'être sorti de la planète Mélancolie et de réaliser son désir charnel et affectif, je l'ai entendu. Puis il a, en quelque sorte, disparu. Mais il fallait que je sache : comment comprendre cette façon de faire comme si cela n'avait pas eu lieu, alors que la rencontre avait été si belle et si forte ? Cet homme possède le monde fantasmatique le plus riche et le langage le plus symbolique qu'il m'ait été donné de voir… Et il m'avait alors aimée comme je ne l'avais jamais été. Alors, après sa disparition, il m'a fallu savoir si tout cela n'avait été qu'un leurre, si cet homme était un salaud, un calculateur, un menteur… ou juste un homme qui manquait de courage, déjà pris qu'il était dans d'autres engagements.

Qu'est-on capable d'accepter par amour, pour ne pas perdre ce dont on croit ne pas pouvoir se passer ? Un jour, il a fallu que je mette une limite : je ne pouvais pas accepter qu'il m'ait tant aimée, puis qu'il me retire cette tendresse qu'il m'avait offerte, lui en premier, pour jouer la désaffection. J'avais besoin d'affirmer mon besoin d'amour. Je ne pouvais pas continuer de me soumettre à la logique hystérique et faire « comme si » tout cela n'avait pas eu lieu, ou ne nous touchait pas. Et surtout : je ne pouvais pas faire semblant de ne pas avoir compris le sens de cette soudaine désaffection. Cette façon de faire comme si on pouvait tout effacer, l'amour, l'attachement, avait bien failli me convaincre… Mais il restait des preuves que quelque chose avait existé. Ses mots : je les avais gardés. Par chance, je ne jette rien. Le discours. L'importance du discours.
Je devais savoir si j'avais été bernée. Si sa poésie, ce qu'il avait montré de ses

investissements, reflétaient réellement son monde interne. Au final, après avoir retourné la question dans tous les sens, j'en suis arrivée à une conclusion. Je n'ai pas été déçue. A l'analyse donc, c'était bien un leurre. Mais pas celui que je croyais. C'était une forme de théâtre quand même. Je me suis trompée sur le sens du symptôme, là encore : l'homme s'était davantage joué de lui-même que de moi…

Dieu seul sait combien cet homme a manqué à mon désir. Il a fallu remplir ce vide, cette « fente », comme dit Dolto[9]. Pour enfanter. Sublimer la pulsion. Sur le lit de mon immense frustration, j'ai produit cette nouvelle théorisation. Ainsi, je dois énormément à cet homme-là, celui qui m'a dit un jour, avec cette bienveillance et cette sagesse qui le caractérisent : « On fait avec ce qu'on est ». S'il y a un message à retenir de cet ouvrage, à mon sens, c'est celui-là.

Cet homme m'a également appris que les meilleurs menteurs sont les sujets névrotiques. Et que se sentir coupable de quelque chose n'empêche pas forcément au sujet de le faire ! J'en suis tombée des nues. Je pensais qu'on ne m'y reprendrait plus. Quelle naïve je suis… Ayant grandi entre un père qui ne sait pas mentir et une mère qui voulait tout appréhender de mon espace psychique interne, je n'ai pas appris à utiliser les mécanismes de défense traditionnels de la névrose… Sans le mensonge, sans la désaffection, sans la capacité de mettre de côté, pas de protection : je ne fais que cogiter, chercher et chercher sans relâche. Et très souvent, aussi, avec une telle franchise, et dotée d'une grande confiance en moi, je me prends le mur. Parce que les gens sont déstabilisés.

Je crois qu'il faut rencontrer un homme pour se révéler femme. Il y a des chances que l'inverse soit vrai aussi. Ainsi de mon objet d'amour : cet homme qui m'a rendue femme, étant absent, devenu inaccessible, mais m'ayant donné mission de le « comprendre », ayant ainsi toutes les caractéristiques de l'objet hystérique qui attend du Maître qu'il produise un discours sur lui. Freud lui aussi a été semble-t-il inspiré par ses patientes hystériques… et il créa la psychanalyse. Qu'en était-il de sa libido à lui, de sa relation avec Martha, pour passer une si grande partie de sa vie dans son bureau à théoriser sur le désir des femmes « hystériques » ? Ou plutôt : sur le désir des femmes. Sur le désir des femmes et des hommes. Sur le désir, quoi ! Sur ce qui fonde la « névrose ». Des femmes névrotiques prises entre leur désir pour un homme qui n'est pas celui qu'elles ont épousé et les convenances sociales leur interdisant de passer

[9] REF

à l'acte ? « L'hystérique souffre de réminiscences »[10], écrivait-il… De celles de nos 16 ans, quand nous avons commencé à désirer consciemment un partenaire du sexe opposé. La saveur des premiers amours… pour ceux qui ont eu la chance d'y goûter. Parce que certains ont dû faire l'impasse.

Ainsi, la logique du névrotique est logique de désir… J'ai découvert ce qu'est cette logique. Il est des gens qui n'y sont pas et qui n'y seront jamais. Ceux-là sont psychiquement incapables de se réjouir vraiment. Et de réfléchir seuls. Nous passons nos vies à les soutenir, mais ils restent, au fond, déprimés et angoissés. D'eux, l'on fait un peu ce que l'on veut. Parce qu'ils n'opposent pas leur désir : ils ne font que rappeler leurs besoins. Mais, de cette façon, ils ne nous font pas jouir.

J'ai toujours éprouvé le besoin de réconcilier mes parents. Et maintenant je cherche à réconcilier les écoles autour des questions de psychopathologie et de technique psychothérapeutique. J'ai expliqué que des faits pourraient plaider en faveur de la complémentarité des structures (décortiqueurs-chercheurs *versus* synthétiseurs-développeurs) : c'est peut-être encore là ma subjectivité teintée de cette ambition de permettre à tous les êtres de vivre en harmonie, comme j'aurais aimé que mes parents le fussent, chacun avec le droit de porter sa voix, et moi au milieu avec la nécessité de pouvoir les aimer tout autant l'un que l'autre… S'agissant de mon fantasme original (notion nouvelle que j'ai définie), prennent dès lors place côte à côte ce besoin de réconcilier mes parents et une autre thématique toute particulière. Une histoire que je répète inlassablement au niveau personnel et professionnel : en effet, ce qui est mon désir, c'est d'accéder à un homme, figure paternelle, inaccessible donc, désaffecté…, donc hystérique, et de lui demander de bien vouloir me choisir, me confirmer que « maman » est « folle » ou « perverse » (dans tous les cas, pas à l'écoute de mes besoins), et que je vaux mieux ! Ce scénario s'est fixé à l'adolescence sur la personne de mon beau-père, parce qu'homme désirant. Mon analyse m'avait permis de traverser le choix d'objet d'amour premier (non symbolisant) pour parvenir au choix hystérique, celui qui inspire et permet de sublimer. Parce qu'il y en avait eu un qui avait compté dans mon enfance et surtout mon adolescence, alors que la jeune fille que j'étais entrait en puberté, cet objet que j'ai par la suite sans cesse cherché à retrouver. Lorsque j'ai rencontré un homme qui lui ressemblait physiquement, et qui présentait ses caractéristiques affectives, je me suis donc attachée, accrochée, et j'ai pu entrer dans la passion amoureuse[11]. J'en ai maintenant

[10] REF

[11] REf : texte de cette femme sur la passion amoureuse et dire qu'il y a tjs la dimension de l'impossible, de la déchirure

conscience, parce que cela a été mis au jour. Puis-je m'en empêcher ? Est-ce dépassable ? D'où la question traitée dans un chapitre de ce livre : peut-on modifier notre fantasme original ? Et pour quoi faire, devenir qui ?

De la passion amoureuse j'arrive donc à un résultat, logique : la solution est à notre portée en retirant la « névrose obsessionnelle » du tableau des névroses pour la mettre à sa juste place dans les psychoses et permettre ainsi à l'hystérie de devenir le modèle (le seul) de la névrose. Les symptômes franchement hystériques apparaissent lors d'une « décompensation » de la structure et ce sont les interdits réels de la société qui amènent à la décompensation, même si bien sûr le sujet a sa part pour avoir accepté de s'y soumettre… Depuis la libération des mœurs, on verrait moins d'hystériques-désirantes-interdites-de-répondre-à-leur-désir !!

Il y a aussi eu ma rencontre avec un autre homme, devenu mon meilleur ami, agissant là où moi je n'osais que fantasmer… qui m'aura aidé à aller vers mon désir et me libérer de mes loyautés, ayant suffisamment souffert dans son narcissisme pour se voir contraint de quitter la voie névrotique et se perdre dans un chemin de traverse. Un ami sans tabous, avec qui il a été possible d'évoquer l'importance de l'orgasme dans la structuration névrotique d'une femme. En effet, il s'agissait également, et une fois pour toutes, de m'assurer de ma propre structure pour pouvoir m'identifier au névrosé, donc de facture hystérique, et savoir de quel point de vue je regardais le monde. Mes études de psychologie avaient souligné la différence entre objectivité et subjectivité et l'importance du point de vue. Et la psychanalyse m'avait appris à utiliser mon contre-transfert avec mes patients et à les écouter réellement dans leur discours. Ce qui a été important, c'était de comprendre que, pour le névrotique, c'est le désir sexuel qui structure toute nouvelle relation entreprise avec le partenaire du sexe opposé, et l'Œdipe qui commande le rapport à son enfant. Je remercie mon si cher ami pour avoir pu ouvertement parler de sexualité névrotique et fétichiste. Un homme en recherche affective lui aussi, et prompt à tenter de comprendre d'où il était issu. À l'époque de notre rencontre, j'avais déjà un projet de création, un film. J'ai eu alors besoin de comprendre mon besoin si prégnant de me « remplir » au travers de la relation sexuelle. C'est quasi resté à l'état de fantasme. Ça n'a pas été agi. D'où la compréhension de l'importance du fantasme dans une économie névrotique et celle du passage à l'acte dans une économie transgressive. Et que de fantasme il n'est pas vraiment question dans le trouble psychotique.

J'ai ici une pensée émue pour tous ceux qui, sur ma route, m'ont dit que j'avais

le droit d'être qui je suis et que je n'étais pas obligée d'entendre les besoins des autres avant les miens. À trop jouer le respect de la liberté d'autrui, l'on risque de la perdre pour soi-même…

La méthode que j'ai utilisée pour aboutir à cette nouvelle conception des troubles psychiques est parallèle à celle qui prévaut lorsque j'ai à effectuer une expertise : c'est celle de la science. Les hypothèses sont formulées au fur et à mesure, et tout élément d'observation qui vient contredire les hypothèses posées permet de réadapter détail après détail les divers éléments de la théorisation générale. Cette pensée est aussi celle des sujets haut potentiel. Ma conception s'appuie sur mes multiples échanges avec des professionnels de divers champs, ainsi que sur les données princeps des domaines liés, de près ou de loin, à l'humain. Des partenaires professionnels, mais aussi privés, pour élaborer : les amis qui ont dit ce qu'ils pensaient de ma théorie et m'ont amenée à me questionner sans cesse. Me mettre en doute. Le doute ne profite pas qu'à l'accusé… il profite aussi à la science.
Mes amis, j'espère ne pas les avoir trop fatigués, « bousculés » comme disent certains. J'ai été en crise, en recherche, parce qu'il me fallait comprendre pour vivre.

Il m'aura donc fallu quitter un conjoint psychotique, celui que j'ai aimé parce qu'il était à l'image de la figure œdipienne paternelle mais aussi parce que, réellement, c'est si bon d'avoir face à soi un homme qui ne se désaffecte pas !, pour pouvoir prendre conscience de la répétition. Il aura fallu que je comprenne aussi pourquoi il n'arrivait pas à prendre soin de notre enfant en mon absence, alors que c'est un homme affectueux. Il fallait que j'élabore, donc. Pour protéger mon enfant. Face à un conjoint qui ne jouait pas les rôles symboliques dévolus au masculin et au paternel, sans que je m'en rende compte pourtant. En effet, il s'est agi d'un conjoint qui ne changeait pas, malgré mes interventions interprétatives de sa souffrance (comme tous les sujets non symbolisants) alors que moi je progressais, dans le même temps. Allant vers une meilleure satisfaction, celle d'être prise en compte dans mon désir.

Les névrotiques font avancer les névrotiques, parce qu'ils se posent l'un à l'autre la même question : et toi, où en es-tu de ton désir, et comment puis-je le satisfaire ? Comment puis-je te faire jouir, puisque c'est cela qui me fait jouir, moi ? Mais entreprendre une relation avec un névrotique comporte un risque : celui de perdre l'objet.

C’est mon père qui m’a sans cesse rappelé au cours de mon existence son amour de la théorie piagétienne, son intérêt pour celle de Darwin. La biologie, lui qui sait si bien ce qu’est le règne animal, que nous sommes sur terre pour reproduire l’espèce. Il prétend que nos existences humaines ne font pas plus de sens que cela. **Nous autres névrotisants voudrions en mettre un autre, une valeur ajoutée ; alors nous nous donnons des missions de vie**.

Je me suis posée la question que toute mère se pose : est-ce que je fais les choses comme il faut, suis-je une « mère suffisamment bonne » pour reprendre le terme de Winnicott, ou suis-je toxique pour mon enfant ? Que pensez-vous que nous autres femmes éprouvons face aux idées de Bettelheim sur les soi-disant « mères frigidaires », responsables de tous les maux des enfants psychotiques ? Cela apparaît propement révoltant de devoir se retrouver face à des psychiatres qui n'ont de cesse de trouver l'origine du trouble dans des comportements maternels observés en cabinet. Savent-ils, ces psychologues pour enfants et ces pédopsychiatres, ce que c'est que de s'occuper de la détresse d'un bébé ? Et, de surcroit, d'un bébé psychotique ?

Enfin, il faut garder à l’esprit que **toute théorie, qu’elle soit d’orientation psychanalytique ou non, est écrite du « niveau » structurel où l’auteur se situe lui-même**. Par ailleurs, toute théorisation plonge ses racines dans l’histoire du sujet. Winter rappelle que la psychanalyse de Freud s’est édifiée sur l’hystérie alors que celle de Lacan se serait construite sur la paranoïa : « Aimée, le cas Aimée, étant à Lacan en cette occurrence ce que le cas Anna O. fut à Freud » (p.257)[12].

Je ne suis certainement pas exempte d’un parti pris moi non plus, ni de mon propre fantasme original. Il était donc nécessaire, pour formuler ces vues, de me prendre comme objet d'analyse. Mais sans concession. Comme Freud l'avait fait. Néanmoins, pour pouvoir le faire, pour pouvoir prendre le risque de se retrouver face à ses manques, il faut sans doute s'aimer suffisamment soi-même. Je remercie mes parents de m'avoir fait ce magnifique cadeau. De m'avoir toujours dit combien ils m'aimaient, combien ils croyaient en moi, et de ne m'avoir jamais abandonnée, ni l'un ni l'autre. Ils m’avaient tous trois destinée à un bel avenir, fait de réussites.

Bref : libérer les esprits emprisonnés est ma mission de vie en même temps que mon fantasme original. Je ne peux y échapper. C’est ma contrainte et ma liberté.

[12] REF – Les errants …

Conclure… et poursuivre

> « Qu'il soit analyste ou pas, l'expert aura forcément à composer avec, disons pour faire court, son contre-transfert. Comment peut-il rester 'neutre et objectif', alors que sa subjectivité est mise à l'épreuve et que ses références théoriques flottent au gré de sa propre maturation théorique et des mouvements de pensées du moment? Nous-mêmes, relisant notre travail quelques années plus tard, nous ne sommes plus complètement d'accord avec tout ce que nous avons écrit : nous n'utiliserions plus le même mot, nous insisterions davantage sur tel ou tel aspect au détriment d'un autre, etc. Qu'on soit peintre, photographe ou expert psychiatre on ne produira jamais le portrait exact d'un sujet, ce sera toujours une interprétation largement subjective »
> Toutenu et Settelen, 2003, p. 14, à propos de l'expertise de Jean-Claude Romand.

Cet ouvrage est le fruit du travail d'une pensée toujours en mouvement. Le travail fut long, mais ce temps était nécessaire à la remise en question de chaque nouvelle trouvaille, chaque petite hypothèse, puisque les faits cliniques que j'observais me montraient que je n'y étais pas encore tout à fait. A force d'ajuster la théorie aux évidences qui en contredisaient sa version précédente, je suis parvenue à une version « finale », la plus précise possible pour mes moyens cognitifs et mes connaissances actuelles.

Minute après minute, jour après jour, nous nous berçons dans l'illusion que nos vies sur Terre font sens.

Je crois maintenant que les livres de psychanalyse sont remplis du monde interne et des projections des… thérapeutes ! Et que la moitié de ma bibliothèque doit finir dans le rayon « Autobiographies », puisque ces oucrages sont les productions cliniques de leurs auteurs !! Ces analystes posent des hypothèses parce qu'ils ont eu besoin de penser, et que sans penser ils se meurent face à une clinique si douloureuse parfois. Cela aurait pu être le cas pour moi aussi. Sauf que j'en suis consciente et qu'ainsi je testerai toujours chacune de mes hypothèses auprès des patients avant d'en faire des acquis. Nombre de mes collègues posent des hypothèses, tirent des fils, écrivent

parce que cela les aide à penser, et qu'ils en ont besoin, puis l'on se rend compte qu'ils parlent sans connaître vraiment leur sujet, en croyant savoir ceci ou cela sur la toxicomanie, ou ceci ou cela sur l'homosexualité, sans parler bien entendu de la perversion ou de la psychopathie, alors qu'ils n'ont jamais reçu de tels patients. C'est la raison pour laquelle il faut lire Balier, Zagury, Meloy, McDougall. Ces derniers ne théorisent pas sur du vide : ils ont réellement été en lien avec ces personnalités. En cela, ce sont de véritables « cliniciens », au sens premier du terme. J'avais en effet appris que la clinique se fait « au chevet du patient ». Comme le dit très justement Castanet, « La clinique est l'unique boussole du psychanalyste. Il peut citer les auteurs, affiner les concepts, apporter sa pierre à la théorie, débattre et s'opposer sur la place publique, il n'en demeure pas moins qu'il sera, à juste titre, questionné sur sa façon de se débrouiller dans les cures qu'il mène et donc avec les patients qu'il reçoit »[1].

Et puis, comme mon père, moi aussi « Je ne crois que ce que je vois ». Je pense que la méthode expertale a renforcé cette idée en moi. Nous avons, en tant qu'experts, une multitude de sources d'information à disposition qu'il nous faut conjuguer pour que l'analyse prenne sens. Nous n'avons pas le choix : nous ne pouvons pas faire entrer de force la réalité dans un moule trop petit pour la contenir.

Le système nosographique que je propose dans cet écrit distingue les êtres qui sont capables de symboliser de ceux qui ne le sont pas. C'est cette distinction qui est relevante pour expliquer la clinique et la souffrance humaine. D'autres systèmes existent, telles les classifications basées sur les symptômes (cf. les classifications médicales), mais j'espère avoir commencé à démontrer que la psychologie structurelle est la seule qui fasse sens sur le plan des conséquences cliniques. J'envisage de rédiger un second écrit, cette fois un manuel de psychologie légale, qui s'attachera à préciser comment l'on reconnaît une structure à partir du fonctionnement particulier d'un sujet (pensée, affect, rapport à l'autre et à la Loi).

La poursuite du travail de recherche ici entamé devra explorer la source de l'incapacité à l'ambivalence et je me rapprocherai ainsi, pour ce faire, des neuroscientifiques qui se penchent sur ce type de questions. Tant qu'une solution à ce problème ne sera pas trouvée, les sujets symbolisants devront apporter leur concours aux sujets qui ne symbolisent pas, à tous les niveaux : vie professionnelle, personnelle et, surtout, parce qu'il s'agit là de notre responsabilité d'humains envers d'autres êtres humains en développement, au

[1] REF – in *Homoanalysants. Des homosexuels en analyse*, p.13.

nivau familial et éducatif.

Il restera bien évidemment encore des erreurs et des fausses croyances dans cet écrit, comme dans toute théorisation en mouvement. Pour l'heure, la somme des connaissances dans le domaine de l'examen de la personnalité nous mène à la synthèse proposée ici. Mais la psychanalyse est jeune, ainsi que les neurosciences. Je me réjouis des divers débats que ma théorisation amènera, tant qu'ils se fondent sur l'observation des données dans une démarche la plus scientifique possible. Je sais néanmoins déjà que certains s'opposeront avec véhémence à ma théorisation et que la critique sera rude. En effet, la bienveillance innée et le besoin de justice à toute épreuve des sujets névrotiques n'acceptera pas si facilement que tous les êtres humains ne sont pas nés avec les mêmes chances.

J'espère néanmoins avoir montré qu'en chaque individu qui commet un crime, qu'en chaque être humain qui atteint physiquement ou psychologiquement un autre être humain, il y a une exigence vitale en jeu. Que dans un crime commis par un sujet transgerssif, il est là bien plus question de conséquences d'un passé de carences que de volonté délibérée et insensée de nuire. Que la psychopathie est le résultat d'un dysfonctionnement dont le substrat est neurobiologique, puisque l'espèce humaine est une espèce éminemment sociale, bien plus encore que n'importe quel autre primate. **Pour chaque structure de personnalité, le risque pris lorsqu'on la blesse, ou qu'on oublie de prendre en compte ses besoins, au cours de son développement, c'est qu'elle se retranche dans ses défenses et qu'elle doive alors passer à l'attaque en cas de nécessité**.

Dans tous les cas : survivre.

Virginie Kyburz, Dipl.-psych.
Psychothérapeute reconnue au niveau fédéral (Suisse)
Centre de compétences en psychologie PSY-CO, Suisse
www.psy-co.ch / info@psy-co.ch

A mes lecteurs : n'hésitez pas à m'écrire, à me faire part de vos commentaires et des points que j'aurai négligés. La science n'avance qu'avec le concours de chacun.

Remerciements

J’ai pu écrire ce livre grâce à tous ceux qui m’ont accordé le privilège de leur confiance. Sans ces échanges sur leur vie intime, profonde, je n’aurais jamais pu accéder à ce qui fonde chaque catégorie structurelle.

D’abord, merci à mes patients, bien sûr. Ainsi qu’aux expertisés, aux assurés, aux usagers, enfants et adultes, avec lesquels j'ai eu la chance de travailler. Qu'ils soient ici tous chaleureusement remerciés pour tout ce qu'ils m'ont appris, et pour leur confiance ainsi témoignée lorsqu’ils se sont livrés, malgré la souffrance.

Je les remercie et suis touchée qu'ils m'aient confié leur désarroi. Je pense à mes patients qui m'ont écrit au moment de notre séparation. Il m'est donné ici de les remercier pour leurs magnifiques textes, si touchants. Certains m'ont fait pleurer d'émotion. Qu'on ne dise plus des transgressifs qu'ils ne savent pas s'attacher. Ils m'ont démontré le contraire.

Merci à Anastasia Berger, Céline Pfisterer, Aude Bertoli, Lorenda von Muralt, Anaïs Weddigen, « mes » stagiaires chéries, des femmes épanouies en tant que femmes, pour m'avoir permis de développer ma théorisation en posant des questions pertinentes et en en relevant les contradictions internes, pour permettre de la préciser. Merci aussi pour la confiance qu’elles ont placée en moi.

Lorenda von Muralt tient ici une place toute particulière dans la mesure où elle m’a aidée, grâce à sa détermination et sa capacité d’échanger sur la clinique, à trouver la clé du puzzle.

Merci à Sabrina Burkhard, qui sait si bien parler aux enfants.

A mes professeurs d'université, bien sûr.
A Elsa Schmid-Kitsikis : il m’a fallu deux ans pour comprendre la matière qu’elle enseignait, pour appréhender théoriquement dans quel monde psychique certains êtres se débattent… Bion, ses éléments alpha, les états-limite, les psychotiques…
A Florence Quartier-Frings, pour son cours intitulé « La vie et l'œuvre de Sigmund Freud », qui m’a permis d’appréhender la profondeur et la pertinence du travail du *Maître*.
A Philippe Jaffé, pour m'avoir, le premier, intéressée aux agirs délinquants.

A Dan Stern, pour tout. Et en particulier pour m'avoir mise sur la piste de fondamentaux.
Et à Frieda Rossel, bien sûr, non symbolisante devant l'éternel. Incapable de pondre un texte seule relatif aux techniques projectives. Détestée dans les colloques *ad hoc*. Mais tellement pertinente dans ses observations cliniques…

Merci à mes collègues psychologues, désormais amis, des Services psycho-sociaux des prisons belges : qu'ils soient salués pour cette liberté de penser, et de se fâcher, propre à la Belgique. Et pour leur capacité hors norme à, sans cesse, se requestionner.
Merci à Sophie Dallemagne pour m'avoir proposé ma première psychothérapie par la supervision ;-)

Merci à ma superviseuse psychanalyste, Viviane Dichy, pour ses encouragements à me développer.

Merci à Pierre-Emmanuel Schmid, Raymond Borens, et Josiane Charmillot, pour tout ce qu'ils m'ont appris. Et ce, malgré les vexations subies.

Une pensée particulière à Lucner Dinas-Zape, le seul psychiatre - avec le Dr Charles-Edouard Rengade - et c'est un Français lui aussi, qui ait accepté de dialoguer avec moi au sujet des structures psychiques.

Merci à ma meilleure amie, Vanessa, pour avoir toujours cru en mon travail.

Merci à mon meilleur ami, pour avoir accepté de réfléchir avec moi, sans jamais lâcher l'affaire, parfois même en fatiguant le reste de notre entourage amical, sur ce qui nous a fonde, lui et moi, et qui a fait que nous sommes devenus qui nous sommes aujourd'hui.

Merci à mon analyste à Neuchâtel, un homme modeste et bienveillant. Qui n'a pas lâché l'affaire, malgré ma première défense. Et qui m'a appris à supporter de garer ma voiture en-dehors des cases…
Merci, bien sûr, à celle qui l'a précédé, à Genève, pour sa préoccupation authentique pour ma souffrance.

Merci aussi à Olivier Revaz, digne successeur de Frieda Rossel, pour son intelligence.

Merci à Amor Ben Brahim, mon maître de stage, mon désormais ami, pour

m’avoir appris que, dans une vie de chef de service éducatif, il est nécessaire de faire des concessions.

À mes relecteurs.

Je salue également le travail des infirmiers en psychiatrie, assistants sociaux, éducateurs, dont j’ai croisé la route, pour ce qu’ils apportent aux patients de prison, aux jeunes gens accueillis en structure d’accueil de l’enfance… Je les remercie de m’avoir permis de partager le quotidien de leur pratique. Merci pour leur confiance, là aussi…

Thanks to Marillion and this incredible creative freedom.

À Jean Bergeret, que je remercie pour ses encouragements à développer mes hypothèses cliniques. Je n’oublierai jamais son écrit, d’une écriture approximative, parce qu’il se trouvait handicapé, lorsqu’il a répondu à ma demande de contact. Il a tenu à me répondre malgré cela, manifestement. Parce qu’il est des êtres qui mettent de l’importance à ce genre de lien, et à la transmission.
Je lui rends spécialement hommage, ainsi qu’à Claude Balier, parce que tous deux sont morts au cours de la rédaction de cet ouvrage. Je les remercie chaleureusement, même s’ils ne le sauront jamais, pour ce qu'ils m'ont appris et apporté.

C'est Daniel Zagury qui remercie, dans son ouvrage sur les tueurs en série, des auteurs comme Balier, Racamier et Roussillon, pour lui avoir permis de dépasser l'effroi par la pensée, cet effroi qui nous saisit lorsque l'on se retrouve face à l'apparition de crimes d’un extrême violence dans le parcours d'un être humain. Pour ma part, je pense à des auteurs comme Freud et Joyce McDougall (pour son abord humain de la perversion).

Je remercie tous mes proches pour avoir accepté de réfléchir avec moi, mais aussi pour avoir supporté d'être devenus, pour un temps, mes sujets d'étude… ;-)

J'ai bien sûr également une pensée pour mes partenaires en amour, qui m'ont fait prendre la mesure des enjeux vitaux/infantiles réactivés au sein de toute relation de couple, surtout lorsque cette relation prend la saveur si particulière de la passion.

À tous les hommes que j'ai aimés, donc, à commencer par mon père. Toujours présent. A cet être qui a toujours pensé que la psychologie ne s'apprend pas. Qu'on est psychologue ou qu'on ne l'est pas. Je peux maintenant le comprendre. « Pour une part », selon l'une des meilleures formules de mon analyste. Je crois bien qu'il avait raison.

Merci également aux absents.
En effet, ma théorisation n'aurait jamais vu le jour sans le manque. Elle est fondée, comme dit, sur le terreau de ma frustration. Je remercie ces hommes, ces amants rencontrés, pour ce qu'ils ont déposé en moi, chacun à leur façon. Même si, à chaque fois, il a fallu supporter qu'ils partent. Goldman, lui, regrettait ne pas pouvoir rendre hommage autrement que par la voix à ces « Filles faciles » (1987) qui ont peuplé son adolescence… Ainsi, remercier ici, par des mots, mes compagnons de voyage dans le magnifique monde des sentiments amoureux, semble me suffire. Nous serions davantage cérébrales, nous les femmes. Nous n'avons pas besoin de sentir, de vérifier, l'impact que nous produisons sur l'autre. L'imaginer nous suffit… Heureux sont nos enfants que nous laisserons partir sans devoir contrôler ce qu'il se passe dans le réel de leurs vies. C'est peut-être cela, une bonne mère : une femme qui accepte de « couper le cordon » alors même que cet être-là, celui-là aussi, un jour, avait été en elle…